
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376570



N. d'ORDRE



Cal:
1/2

AS
161
.R4565

REVUE DU MIDI

16^m ANNÉE



JANVIER 1902

Revue du Midi



TOME TRENTE-UNIÈME



NIMES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELEINE, 21

1902



Dunning
right
3-20-33
26766.

LE MONT SAINT-JEAN

Le Mont Saint-Jean. ? Le Mont.. ?? Un Mont... ???
En Camargue.... ????

Parfaitement.

La chaleur avait été précoce ; l'été devait être torride : Dès le mois de février, les eaux s'étaient retirées ; le mois suivant un inlassable mistral à faire éclater Éole de dépit, aidé d'un ardent soleil, de ce soleil de mars qui rend fou, avait tout desséché ; en avril les nuits, à leur tour, devenaient fatigantes ; aussi, lors de la fête des Saintes-Maries, le 25 mai, était-on depuis longtemps déjà en pleine canicule ; toutes choses éminemment favorables aux effets du mirage spécial à notre littoral provençal et languedocien.

Le 17 juin 18.. (la précision de cette date n'est pas superflue), nous étions allés, par simple dilettantisme, *trahit sua quemque voluptas*, coucher sur les bords du petit Rhône.

Que de moucherons !! Et dire qu'on en voit, on en sent surtout, encore davantage quand il pleut à l'époque des vendanges ! Si l'on avait pu seulement aller s'étendre sur le bord de la mer ! Là jamais, jamais de ces énervants animaux ; mais il n'y fallait pas songer ; à quelques mètres à peine du rivage, commence leur domaine et nous étions à plus de deux lieues du Grau d'Orgon.

Le sommeil long à venir, fut pénible, pour les hommes comme apparemment pour les chevaux entravés dans les « Ségonnaux ; » aussi fut-on matinal ; il faisait à peine jour qu'on était en selle.

L'air silencieux et calme s'agite peu à peu ; nous traversons le bois de Tamaris qui cache le Rhône ; on perçoit des bruits d'avirons près de l'endroit où est amarré aujourd'hui le bateau dématé, que les sociétaires de Pin-Fourca ont aménagé en luxueux et pratique pavillon de chasse. Dans les branches, soudain, gazouillement isolé, timide, doux ; des appels plus nourris y répondent bientôt ; et peu après, tous les oiseaux à la fois chantent la venue du jour et prennent leur vol. — Nouveau silence. — Après ce réveil en fanfare des oiseaux, celui, bourdonnant en sourdine, des insectes qui, n'ayant pas à chercher au loin le pain quotidien, se mettent à butiner sur place. L'atmosphère s'anime ; les chevaux s'ébrouent ; et le soleil se lève.

Et instinctivement on songeait que si, à pareil jour et à pareille heure en 1815, au lieu du temps encore orageux depuis la pluie torrentielle de la veille dont la conséquence allait immobiliser l'armée impériale pendant toute la matinée, il avait fait beau comme aujourd'hui, le cours des événements aurait peut-être été changé d'une incalculable façon ! Peut-être la France serait-elle encore la première nation du monde ! Peut-être, vers la fin d'un siècle qui débuta pour nous par la plus merveilleuse des épopées, semblerait-on un peu moins courir de gaité de cœur à quelque effroyable culbute !

De si graves propos, (il s'en souvient bien l'ami D...., moins pessimiste lui — il a conservé sa foi en l'avenir de la liberté — et moins fanatique

aussi — parce qu'il fut défrisé de se voir, bien qu'excellent cavalier, classé dans l'infanterie —) de si mélancoliques souvenirs furent heureusement interrompus par des sons de clochettes et nous escaladons la digue d'où l'on domine les fraîches prairies d'Icard et les pins géants de Badet : Les chevaux de la manade se dispersent au pâturage agitant leurs longues queues ; deux jeunes rivaux sans doute ont maille à partir ensemble ; ils se cabrent, se mordent, pirouettent et ruent ; le vainqueur, crins au vent, poursuit le vaincu qui bat en retraite en bousculant des congénères qui, ne l'entendant pas ainsi, ripostent par coups de pieds et de dents.

On sort des « Ségonnaux » près de Beaumelle. Point de direction : L'arbre superbe qui ombrage tous les communs du château d'Astouin. L'air ambiant s'anime de plus en plus ; le soleil commence à taper ferme ; les moustiques piquent toujours et l'on a, sur le cou, des cloches douloureuses. Puis, oblique à gauche : Un des grands levriers ayant persisté à nous suivre de loin, dans l'espoir de le dépister on se rapproche du Rhône pour prendre un petit sentier très accidenté et qu'il faut presque deviner ; c'est, si non un raccourci, du moins un passage relativement à l'abri quand le vent souffle, pour aller au pont de bateaux de Sylvéreal ; fâcheuse inspiration du reste, car de tous les grands et verts buissons qui le parent s'échappent des nuées de mouches et de mouchérons ; et de plus, le stratagème n'a pas réussi ! Le chien sera donc de la partie ; il y jouera son rôle.

A travers l'air léger et diaphane du matin, on voit nettement l'éclatant Montcalm très proche à la vérité, mais aussi la vieille cité de Saint-Gilles, beaucoup

plus éloignée et même, encore bien plus loin, Gallargues le haut-perché.

Toujours sur la rive gauche, nous continuons à monter vers la belle futaie du Château-Davignon, pure image d'ailleurs, la pente de tout le delta, sans exception, n'étant seulement pas d'un dixième de millimètre par mètre.

Le Rhône descend mollement, lentement. Il doit être salé ; il l'est quelquefois jusqu'à Albaron, où l'eau est souvent saumâtre : Quand, en effet, le courant va ainsi normalement, par suite de sa moindre densité, il s'étale en une nappe si mince, si mince, sur l'eau de mer, — on en voit, de la côte, l'immense tache jaunâtre sur l'onde amère et bleue, — que, bien avant l'embouchure, il devient presque tout salé, au grand déplaisir de ses tributaires, les quelques riverains du canal de Peccaïs, qui n'ont que des jarres de grès pour réserves, et les habitants des Saintes-Maries, dont la source, vraiment miraculeuse sur leur plage fragile, ne saurait suffire à leurs besoins. Quand, au contraire, ce qui a lieu fréquemment en été avec le vent du midi, le courant remonte, l'eau est douce, car la mer pénètre bien encore dans le lit du fleuve, mais progressivement, sans choc, et, toujours par la différence de densité, demeure dans les couches profondes ; le Rhône soulevé se voit refoulé et, au grand étonnement de beaucoup de gens, l'eau, bien que venant ainsi du sud, reste douce.

Bientôt le soleil fesait rage et nous mettions habits bas. Un pêcheur à la ligne n'y tient plus sous ces cuisants rayons et, le filet vierge, abandonne la place en s'épongeant et s'éventant. « Les serpents meurent » ! s'exclame-t-il au passage.

Nous poursuivons la route, mais devons bientôt quitter pareillement ces parages pas trop touffus et, laissant à gauche le mas Duroure et le Château-Davignon, nous piquons droit vers les Bruns.

Le projet était d'aller manger un morceau sur le pouce avec un de nos grands amis, I..., qui gardait des chevaux au Pâtis de la Trinité, et de revenir sur les Saintes-Maries, en longeant le Valcairez.

Épais nuage de poussière produit par plusieurs troupeaux de moutons et de chèvres qui, à grands bruits de bêlements et de sonnettes, se dirigent à l'est. C'est probablement l'extrême arrière-garde de la grande migration d'été dans les Alpes, car il n'y a plus d'herbe dans le pays. Les nombreux « bourriqueaux » qui les escortent sont volumineusement chargés de hardes recouvertes des grands manteaux bruns des pâtres et d'ustensiles de campement. Un agneau vient de naître ; un berger l'emporte en le tenant par les quatre pattes, suivi de la brebis qui le lèche.

Cette poussière, vraiment trop incommodante et odoriférante, nous détermine à changer les batteries : Nous irons aux Rièges ; nous en serons quittes pour ne pas déjeuner. Bah ! la sobriété est une vertu, et, ce soir, on dinera avec d'autant plus d'appétit. Demi tour par conséquent, presque sur les hanches, pour descendre, toujours par euphémisme, à travers champs jusqu'à l'étang de Ginès, et nous nous engageons dans le marais du Couvin, au-dessous de Frigoulès, dont les aimables propriétaires doivent, par ces périodes de sécheresse, pouvoir se rendre directement à leur autre domaine, Saint-Bertrand, distant de cinq lieues, sans faire, comme à l'ordinaire, le détour forcé de 60 kilomètres par Arles.

Les roubines sont à sec ; il est prudent, néanmoins, d'avoir un guide sûr, car les fonds marécageux ne manquent pas, d'autant plus traîtres qu'ils se distinguent difficilement, à l'œil, des argiles solides et actuellement fort dures.

Sans gêne on enlève les barres de certains passages ; tout est permis aux « *Gardians* » (1).

De grands vols d'étourneaux sillonnent le ciel, ce qui indique qu'il doit y avoir des taureaux par là ; en effet, dans un coin du territoire qui a pu rester pourvu d'eau, des chevaux, visibles de loin par leurs robes blanches et surtout par leurs queues sans cesse agitées en chasse-mouches, paissent en compagnie de taureaux. Ce n'est que de la « *Curaille* » ; il n'y a que des sujets fatigués, malades ou blessés ; des vaches avec leurs veaux ; de jeunes taureaux et de fluettes génisses de deux ou trois ans. — A cette époque les bêtes de courses sont plus près d'Arles ou de Saint-Gilles ou dans les près du Cailar. — Les petits veaux sont allongés, par groupes, au soleil sur les parties de terrain sèches ; quelques mères restent à côté, longtemps sans manger, couvertes comme eux de mouches, les museaux noirs baveux ; d'autres qui se sont momentanément éloignées comprennent vite si l'on approche de leurs rejetons et accourent aussitôt menaçantes, dangereuses alors. Toutes les têtes se retournent à mesure qu'on passe au milieu de ces animaux qui regardent avec de grands yeux étonnés.

Musette et « *Seden* » en sautoir, long bâton à la main, le petit gardien qui surveille la manade vient,

(1) « *Gardians* » Gardiens de taureaux. En Camargue, tous les cavaliers sont signalés de loin, accueillis et suivis par les femmes et les gamins, aux cris de joie de : « *Li Gardians ! Li Gardians !* »

en courant, admirer nos bons chevaux bien harnachés ; ses regards d'envie diraient seuls son impatience d'être assez grand garçon pour monter à cheval lui aussi, « pour de vrai », en selle et en bride et pour galoper aux taureaux « pour de bon. » En attendant, il a chaud ! • Les serpents meurent ! » prétend-il.

Le soleil brûle en vérité et, si l'on est un peu moins harcelés par les moustiques, on est, en revanche, assaillis par d'énormes taons rouges qui ne sont guère que bruyants, mais aussi par de grosses mouches vertes qui mettent en sang les chevaux habitués à leurs piquûres et, non pas insensibles mais résignés.

A flâner plus que de raison en devisant et de livres pas de Zola, et de voyages pas en « *Sleeping-car* », et de chevaux pas de Camargue malgré toutes leurs qualités, et de soldats bien entendu, nous avons perdu un temps précieux que nous regretterons tout à l'heure. On regrette toujours le temps perdu ! Il est déjà onze heures ! Aussi pressons-nous le pas et nous arrivons à la pointe de Cacharel.

Près de la petite dépression qui, dès qu'il pleut, s'y remplit d'eau douce qu'elle peut, rare point de la région, conserver longtemps potable, se dressent les murs d'une cabane incendiée ; ils ne peuvent plus qu'offrir, à certaines heures, un peu d'ombre au rarissime passant, ou que lui permettre de reprendre un moment haleine quand souffle en tempête le mistral contre lequel il est quelquefois si difficile de lutter. Jadis, des « *Gardians* », plus sybarites de nos jours, passaient de longs mois d'hiver isolés dans cette cabane qui a vue, sans obstacle, sur l'étang de Malagroy, vestibule du Valcarez.

De loin en loin, autour de ce giboyeux Valcarez, s'élèvent des pavillons dépendant du Château Davignon. Une roubine aboutit, par une voute, jusque dans la maison ; aux jours de chasse on s'embarque donc à l'intérieur, au chaud, commodément, pour aller faire des hécatombes de gibiers sur l'étang, sans eau à présent, à cet endroit-ci du moins qui forme seuil entre la cuvette centrale et la mer.

Le Valcarez qui est limité au Nord par une petite mais vraie falaise d'un mètre environ est sans bordure ici. Le fond sabloneux est tout uni, jonché de plumes de tous genres et de toutes couleurs et de myriades de petites coquilles blanches ; il est fréquemment piétiné par des masses de volatiles, à en juger par d'innombrables empreintes de toutes formes et de toutes dimensions. Dans le lointain on entend des cris et des chants de variétés infinies.

L'horizon paraît nuageux quand on n'est pas prévenu et, à travers cette buée qui n'est autre chose que du mirage, on aperçoit par intermittences, les arbres des Rièges dont on semble, à s'y méprendre, séparés par de vastes nappes d'eau.

Le soleil étourdit ; de terre s'élève un air embrasé et l'on croit toujours aller vers des étendues d'eau : On regarde à gauche, de l'eau aussi ; à droite, de l'eau encore ; on se retourne et l'on ne voit également que de l'eau ! Et l'on se trouve ainsi, sans comprendre par où on y a pénétré, dans une île imaginaire dont les bords se déplacent et fuient indéfiniment.

Le néophyte, inévitablement trompé par ce mirage, peut perdre son sang-froid et, cas plus redoutable, son orientation et prendre alors une direction fatale.

Pour l'initié même, l'impression est troublante ; et si, d'aventure, l'esprit hanté par l'évocation mati-

nale, on se reprend à songer qu'en 1815, en cette journée du 18 juin, en cet instant de midi où nous sommes, Drouot ayant déclaré à l'Empereur que le terrain, jusque-là trop détrempé, permettrait enfin à l'artillerie de manœuvrer, Waterloo, l'épouvantable bataille de Waterloo, commençait avec un retard à jamais déplorable, puisqu'il devait, en permettant aux Prussiens de joindre les Anglais, changer en déroute ce qui aurait dû être une magnifique victoire française..... Oh ! alors, c'est complet ! On en perd la notion de l'espace et du temps, des hommes et des choses..... ; malgré le grand soleil, on se sent frissonner, sans qu'il y ait à rougir d'une telle émotion..... ; et l'on a presque le vertige !.....

Au milieu de cette plaine immense et nue, on trouve, à moitié noyées dans le sable, quelques grosses pierres, des pierres taillées, noires, en bon état, ne paraissant pas très vieilles. Mais les pierres de la Tour de Constance, à Aigues - Mortes, ne paraissent pas vieilles non plus ! Les archéologues ont signalé des vestiges de constructions romaines dans le lit du Valcarez proprement dit, du côté de la Tour-Méjeanne. En serait-il de même pour les pierres d'ici ? Ou sont-elles simplement les restes de quelque poste de douane, de quelque salin, plus modernes ?

Nous accédons aux radeaux boisés, îles en hiver, dont, autre effet de mirage, les berges semblent fumer, et à peine avons-nous pénétré au milieu de ces arbres tordus et tourmentés, dont beaucoup sont morts et d'autres ont été brûlés, arbres étranges qui, avec leurs racines à jour, donnent un si extraordinaire aspect à ces bois des Rièges, qu'un lièvre part sous les pieds des chevaux. Nous nous élançons

évidemment. Est-il possible, même en temps et en territoire prohibés, de résister à la tentation de galoper après un lièvre qui, les oreilles collées au corps et la queue en trompette, détale à toute vitesse ? Il nous a vite distancés, d'ailleurs. Il repa-rait un peu plus loin, serré de près par le grand levrier qui, malgré des bonds prodigieux, en hauteur pour ne pas le perdre de vue et en longueur pour essayer de l'atteindre, n'y peut pas parvenir, et qui nous aurait entraînés plus loin que nous ne voulions aller.....

A travers la brume on distingue des poules d'eau ; puis des flamants, dont les nids ressemblent à des forteresses.

De rechef environnés de mirages, nous nous rabattons dans les « *Sansouïres* » (1), littéralement incandescentes. Les chevaux commencent à se remettre de la course échevelée de tout à l'heure, quand, près d'autres radeaux couverts d' « *Inganes* » (2) rabougries et espacées, plusieurs lapins se lèvent à la fois ; nouvelles tentations sans hésitation suivies de nouvelles poursuites.

C'est le moment de serrer les genoux, car il ne s'agit plus de fendre l'air et d'aller de l'avant. C'est le jeu de « Polo » qui commence : Rien de plus drôle que de charger en fourrageurs tous ces lapins ; ce ne sont que départs subits, précipités ; des arrêts immédiats, inattendus et durs ; des crochets insensés ; de brusques demi-tours.....

Le levrier nous a rejoints à temps pour, en quelques sauts gracieux, attraper un lapin en lui cassant

(1) Parties de terrains tellement salées que nulle plante n'y pousse.

(2) Salicornes.

les reins, pendant que ses frères éperdus, en un instant, se terrent. La victime est enfouie au fond d'une sacoche et nous continuons paisiblement la route, ruisselants et joyeux, un peu honteux aussi de notre vrai larcin ; mais, nous sommes presque « *Gardians* », et notre excuse fut qu'en aucune façon il n'y avait préméditation.

On ne saurait en dire autant (avons-nous bien le droit de lui jeter la pierre ?) de l'indigène que nous croissons plus loin. Lui, braconnier de profession, il a passé la nuit dernière à l'affût près de ses lacets, et le voilà peinant à porter un sac où il dit avoir trente lapins qu'il ira vendre à dix sous pièce. Comme nous il a chaud, chaud, terriblement chaud ; aussi affirme-t-il, oh ! parbleu, nous nous y attendions, oui, que « les serpents meurent ». Nous lui rions au nez. C'est bien décidément le terme consacré ; serait-il véridique ? En tous cas, sur un mamelon voisin, nous trouvâmes morts, à côté l'un de l'autre, un serpent, joli, ondulé, ni couleuvre ni vipère, et un crapaud, hideux comme tous les crapauds, et cependant avec le dos émaillé des plus vives couleurs ; on aurait dit une broderie, une tapisserie.

Etait-ce résultat de drame ? de duel ?..... Ou bien les serpents meurent-ils vraiment de trop de soleil ?

Une question souvent posée : Comment les lapins vivent-ils dans ces terrains généralement privés d'eau tout l'été ? — C'est bien simple, répondent certains chasseurs ; les lapins ne boivent pas. — Pardon ! Il est fort possible et même probable, pour ne pas dire certain, que les lapins puissent rester longtemps sans boire ; mais ça ne signifie nullement qu'ils soient hydrophobes ; et dernièrement nous en avons vu

tout un peloton, rangés, alignés le long du Rhône où ils buvaient à petites gorgées grimaçantes.

Nous traversons la digue-à-la-mer qui zig-zague des Saintes-Maries au grand Rhône. Le phare de la Gacholle est presque tout voilé par la buée. Nous traversons aussi la large lagune, dans laquelle, lors d'une autre randonnée, les chevaux ont enfoncé d'une manière inquiétante mais assez ferme maintenant et nous atteignons le bord de la mer.

Il fait toujours excessivement chaud et pourtant, bien que du feu semble encore sortir de terre, on respire plus librement. Les mouches vertes et les taons rouges ne nous quittent malheureusement pas, mais on les oublie vite en présence de nouveaux mirages.

Deux douaniers allant à la Gacholle semblent de taille extraordinaire quoique déjà loin. Même illusion pour un simple petit morceau de bois rejeté par la mer : comme les bâtons flottants de la fable,

De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien.

Par contre, une barque ensablée qu'on jurerait être fort éloignée est à très courte distance.

A droite, dans la lagune, de chétifs radeaux à peine dessinés par quelques touffes de maigre et sèche végétation ont l'air de flamber. Tout le monde de jour a vu, dans des chemins herbeux le gazon sec brûler : sous la lumière du soleil on ne distingue pas l'éclat, la couleur de la flamme ; le tremblement seul en est apparent à travers une fumée claire. C'est exactement la même chose ici : les silhouettes de ces radeaux chevrottent. On les dirait aussi nageant dans une eau trouble qui disparaît et se reforme tour à tour et ils semblent à un niveau beaucoup plus élevé qu'ils ne le sont en réalité.

A gauche autre spectacle intéressant : l'eau de la mer est cachée par un nuage de toutes les couleurs du spectre solaire, sauf le rouge ; les tranches violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, sont nettement accusées, allant diagonalement de bas en haut pour se perdre dans une teinte grise qui reprend ensuite ces couleurs variées.

Et l'on chemine, on chemine sans bruit le long de la plage aride que, de temps à autre, une lame recouvre paresseusement, qui redevient sèche à vue d'œil et sur laquelle les chevaux ne laissent pas de traces.

Et l'on chemine, on chemine, assoupis sous le soleil de plomb.....

Bercés par ce grincement des cuirs continu, régulier, monotone, que connaissent bien les cavaliers, on rêve des Sarrasins qui envahirent jadis la contrée. Nous devons marcher dans le propre sillon de leurs courses dévastatrices. Et nous montons, la tradition l'affirme, des descendants, plus petits malheureusement et moins coquets mais souvent aussi bons, de leurs chevaux d'Orient.....

Sapristi ! Ces noirs guerriers devaient avoir rudement chaud en cottes-de-mailles !

..... Et eux aussi, avec les hauts bonnets-à-poil, les lourds casques et les larges shakos, les shapskas chamarrés et les talpacks velus, ils durent avoir bien chaud nos soldats de 1815 dans leurs « formidables tournois » près de la chaussée de Bruxelles !

Au Sahara le mirage réfléchit, en la multipliant, la propre image du voyageur maintes fois alluciné. On ne parle pas de pareil phénomène chez nous ; mais, pour ne pas être si étonnant, notre mirage n'en est

pas moins fort curieux et tout aussi trompeur parfois.

Ainsi, nous devons être actuellement à une dizaine de kilomètres des Saintes (deux heures de marche d'après les douaniers) et la bourgade est invisible ; mais l'église apparaît noyée dans les nuages ; et comme nous en sommes séparés et par les couleurs d'arc-en-ciel qui, toujours sans rouge, cachent la mer et se fondent en grisaille, et par l'eau idéale de la lagune, cette église semble être à un niveau bien supérieur au nôtre et on la voit suspendue dans le ciel.

Et l'on chemine, on chemine toujours, au grand soleil, ravis et comme l'arabe hallucinés.

Trois heures ! Il faut brûler le terrain qui, lui, nous brûle de sa réverbération et nous prenons le petit galop, rênes flottantes, en toute sécurité sur ce sol sans pareil pour les membres des chevaux.

A mesure qu'on approche des Saintes, les lignes des constructions s'accroissent, se précisent et, à présent, c'est la localité entière qui, tout en étant moins haute, apparaît en l'air. Et, non seulement le village, mais aussi des taureaux, là, sur la droite, sont suspendus, sont portés sur des nues.

On approche encore et voilà les Saintes, maintenant à niveau normal, se reflétant dans le sol comme dans un lac limpide : on voit distinctement l'original clocher de la massive église, le toit rouge et le réservoir de la gare réfléchis comme dans un immense miroir.

On a beau avoir été maintes fois témoin de pareilles visions on ne s'en blase pas et le souvenir en reste enchanteur.

Il faut se hâter..... Il est quatre heures quand nous entrons aux Saintes.

Le levrier, à la langue pendante, se précipite et se vautre dans tous les ruisseaux. La bride au bras, on donne aux chevaux efflanqués, écumants et saignants un barbotage bien gagné ; on avale à grands traits de grands verres de fraîche limonade et quelques biscuits ; et A cheval ! pour les cinq derniers kilomètres de la longue étape.

On voit encore du mirage, à droite, sur l'étang de l'Impérial. ; et l'on trotte sur les bas côtés de la route dure, le corps en nage, et aussi le cerveau en ébullition car , s'en étonnerait-on ? ce n'est pas impunément qu'on cavalcade depuis le matin, en plein soleil, en plein mirage. et, qui plus est, avec des réminiscences de bataille.

Cinq heures ! — Maguelonne. On lâche les chevaux ; et à peine dans le train, la tête sur la selle, on s'endort d'un sommeil de fièvre. bientôt interrompu.

Et voici :

— Près de la Haye Sainte sonneries sans fin des trompettes : Etats-Majors, Lanciers et Chasseurs, Cuirassiers, Grenadiers et Dragons, Carabiniers se rassemblent.

— Au grondement du canon, au fracas de la fusillade se mêlent le bruit des fers de ces dix mille chevaux et le cliquetis des foureaux battant contre les étriers. Les cuirassiers de Milhaud et de Kellermann, ralliés les premiers se portent en avant. Ney, sans chapeau, les cheveux hérissés, resplendissant de beauté guerrière, s'élance à leur tête pour les conduire une onzième fois à l'assaut de l'imprenable position où Wellington mérite son surnom de « Duc de fer » Lefèvre-Desnouëttes suit avec les Chasseurs et les Lanciers rouges de la Garde.

— Tous les trompettes sonnent la charge !.....

— Le Général Guyot, sans en avoir reçu l'ordre régulier, enlève les Grenadiers à cheval et les Dragons.....Et le Général Harrispe entraîne ses Carabiniers, suprême réserve.....

— La terre tremble. Tout le vallon est couvert de ces lignes successives et scintillantes.....

— Des voix confuses se font entendre : Ce sont peut-être les centaures qui, en gravissant la pente de l'infernal plateau, poussent, enthousiastes, le cri mille et mille fois répété de « Vive l'Empereur ! » C'est sans doute Ney qui, debout sur ses étrières, l'épée brisée à la main, hurle avec rage : « Venez voir comment meurt un Maréchal de France ! ».....

— Vainement le Général Bertrand et ses officiers galopent en tous sens pour retenir au moins une partie de ces escadrons dont on a besoin contre Bülow qui débouche sur notre droite.....

— Et la sublime chevauchée de la mort se perd dans la fournaise du *Mont Saint-Jean* !

.....

Pour rester jusqu'au bout fidèle à la vérité dans ce récit scrupuleusement rédigé d'après les notes prises comme à l'ordinaire sur place, il convient d'ajouter que, pour cette fin de journée, telle ne fut pas la version générale. Mes compagnons prétendirent que, pour concorder dans les grandes lignes, les choses, en ces derniers détails, auraient différé quelque peu.

Ecoutez-les :

— A la station des Bruns nous sommes réveillés par un long coup de sifflet et nous voyons, massés contre le talus de la voie, de grands troupeaux de moutons ; ceux du matin probablement ; des chevaux

aussi ; des rangées de chèvres ; des groupes d'anons ; des pâtres somnolents ; des chiens au repos.....

— Surpris par le tapage du train, le bruit des chaînes, les crachements et la fumée de la locomotive, des moutons d'abord se sauvent effrayés..... Les chevaux, toujours prêts à avoir peur, les imitent et, beaux dans leur épouvante, les devancent..... D'autres moutons suivent, se précipitant....

— Nouveau coup de sifflet, strident, prolongé, du facétieux machiniste et, de proche en proche, la terreur partout se répand.....

— Les chèvres, au début plus calmes, s'ébranlent affolées..... Les « bourriqueaux » semblaient simplement étonnés, mais ils ne tardent pas à dresser les oreilles et, pris également de panique, cédant à l'exemple, ils partent aussi au triple galop.....

— Tous ces échelons, ressemblant à des troupes de cavalerie, s'étendent clairs dans les « *Inganes* » sombres.....

— A grands cris, à grands gestes, les pâtres ahuris, tentent, en vain, d'arrêter la débandade.....

— Les chiens, trop tard lancés, ne parviennent pas à circonscrire, à endiguer le torrent.....

— Et sur la lande sans limites qui, du train, semble, par un effet d'optique, s'exhausser comme une colline, on voit ces divers fronts bondir en délire, charger avec frénésie et disparaître dans la poussière du Pâtis de la Trinité.....

.....

Qui de nous eut raison ?

Qu'on essaye et qu'on juge.

Fréquemment paissent des troupeaux près de la voie du chemin de fer de Camargue, et cet épisode doit forcément se renouveler. L'expérience est donc facile et commode à faire.

Un conseil toutefois :

Si, après tout un jour passé dans le mirage accessible aux regards de tous, sous un soleil de feu, éblouissant, grisant, on veut, gourmandise excessive, contempler par surcroît, du Mont Saint-Jean les charges homériques, il est bon de ne pas négliger le coup de l'évocation.

Il est sage, avant de cligner les yeux, d'avoir préparé l'état d'âme voulu pour pouvoir jouir du séduisant spectacle qui, on les en prévient, restera toujours lettre close pour les profanes et pour les railleurs.

Chevaux, sabres, plumets, maréchaux, grenadiers (un peu de Sarrasins ne nuit pas à l'affaire), tout cela est utile à passer en revue d'avance, dans sa tête et surtout dans son cœur.

Avec un peu de bonne volonté, avec beaucoup de feu sacré, on sentira tôt battre la chamade dans sa cervelle surchauffée....., et peut-être alors, à son tour, de très bonne foi, dira-t-on :

Le Mont Saint-Jean..... ? En Camargue..... ?

Parfaitement !

JULES ARNAUD

BYZANCE

Roman par JEAN LOMBARD

Le roman historique revient à la mode, ce qui démontre que, de temps en temps, les hommes éprouvent le besoin de consiner avec leurs ancêtres et de se distraire du présent. On peut d'ailleurs accommoder le plat au goût du jour et rien n'empêche l'auteur de prêter sa propre psychologie à un personnage quelconque du passé, de décrire l'état d'âme de son voisin et au besoin de s'enfoncer dans l'abstraction des théories courantes. L'empereur Néron ne réclamera certainement pas contre l'auteur de « *Quo Vadis* », ni Pétrone non plus ; tout au plus notre compatriote Gaston Boissier pourrait-il très justement faire observer que ce dernier personnage n'a pas été créé par Sienkiewicz, mais qu'il ressemble singulièrement au propre Pétrone, qu'il a si gentiment dessiné dans son livre : *L'Opposition sous les Césars*. Et admirons ici combien le roman a d'avantages sur l'histoire. Le Pétrone de M. Gaston Boissier est une esquisse fine et délicate ; mais de contours un peu indécis. A chaque pas la bonne foi du critique nous avertit que le document manque et qu'il faut procéder par voie d'ingénieuse induction. M. Sienkiewicz, lui, a vécu dans l'intimité de Pétrone ; il l'affirme et le décrit dans toute la précision de sa vie de grand seigneur sceptique ; il a sondé ses faiblesses et démêlé l'écheveau de ses sen-

timents bons et mauvais, écheveau très emmêlé par la nonchalance même du personnage. Le Pétrone de l'histoire et celui du roman se ressemblent comme deux frères ; mais l'un s'est fait peindre par Chardin ; l'autre s'est insinué dans une fresque du Viennois Mackart : je préfère le premier.

Voici que l'épopée byzantine attire à son tour l'attention. Deux auteurs français se sont attaqués à cette civilisation bizarre. M. Paul Adam, en écrivant *Basile et Sophia*, dédiait son livre à la mémoire de Jean Lombard, évocateur de Byzance. Bien peu de gens connaissaient le nom et l'œuvre. Mais il faut bien, de temps en temps, ne serait-ce que pour justifier ses propres audaces, inventer un grand homme méconnu. Un éditeur à court de nouveautés se trouve pour réimprimer l'œuvre, en l'habillant avec coquetterie ; un gentil dessinateur l'illustre de vignettes ; on a grand soin de réserver la plus alléchante pour la couverture ; des moralistes grognons pourraient même employer une autre expression. Ce mélange réuni obtient du succès et tout le monde est content, même le bon Snob, qui se tient pour très au courant des nouveautés littéraires et embarqué dans le dernier bateau.

Dans l'espèce, cette entreprise de résurrection n'est pas tout à fait injustifiée. Jean Lombard fut un travailleur puissant, obstiné, rapidement consumé par une imagination toujours en feu, sorte de délire créateur qui ne lui donnait pas le temps de réfléchir et de mûrir ses idées. Simple ouvrier bijoutier, né à Marseille, il se jeta de bonne heure dans la politique et de bonne heure aussi il prit charge d'une famille. Tous ceux qui l'ont connu, et en première ligne M. Paul Marguerite, son introducteur auprès

du grand public, rendent hommage à ses admirables qualités morales, son furieux labeur et sa profonde conscience.

Il mourut à quarante ans, laissant dans la misère sa femme et ses enfants. Sa vie fut de bon exemple ; ses œuvres sont au-dessus de la moyenne. Pourquoi donc ces réflexions moroses par lesquelles je débute ?

Le roman de *Byzance* est une évocation historique, on l'a dit et répété. Ouvrons donc le livre et lisons les premières lignes :

« En halo, la couronne d'argent de Solibas doucement virotait sur sa tête de vainqueur hénioque, hissé sur des épaules de Verts, et luisait en l'hyanilité du crépuscule, telle qu'un symbole de victoire, cependant que des gens le saluaient de l'hymne Acathistos, entonné à voix pleines, en des rues où agonisaient des clameurs, où flottaient des écharpes bleues et vertes, rouges et blanches, comme ce devait être à une sortie d'hippodrôme, après une journée de courses qui avait vu les Bleus vaincus ».

Dans cette seule phrase je doute qu'aucun lecteur de culture moyenne puisse voir clair sans recourir au moins deux fois à un dictionnaire des Racines Grecques. Or on lit généralement des romans pour se distraire et non pour y faire des études philologiques. Tout le livre est écrit dans ce goût là. Les fonctionnaires s'appellent Grand Logothète, Grand-Drungaire, Grand-Papias ; les soldats, des Excubiteurs, des Scholaires, des Candidats, des Maglabites, des Buccélaires et des Spathaires.

L'Empereur Constantin V assiste-t-il aux jeux du cirque, « il se surhumanise sur un trône très haut. »

L'héroïne du livre conspire avec l'aphèbe impérial impérial déchu qui doit devenir son époux et lui dit ses longs espoirs et ses ambitieuses pensées : « En sa cérébralité Eustokkia se spiritualise avec des formes religieuses, des structures d'Eikônes ; comme une Panaghia, elle élargit les bras pour, mystiquement, avec lui saisir le monde avec le bien régénéré. » L'auteur veut-il décrire la splendeur d'une audience impériale il nous raconte que : les Silenciaires filaient ensuite, derrière eux l'écho mourant des voix d'individus qu'ils faisaient taire, tournaient, remontaient les marches d'un portique, sur une autre face de la salle de la Magnaure ; puis ils coupaient l'extrémité de l'hélidion de cette Magnaure, toujours quatre par quatre, leur verge chrysargire faisant une oblicité au bout de leur main tendue. » Et cette description continue pendant six pages ; toute hérissée d'hellénismes rares et nullement française. Puis la délibération du Conseil s'allonge en termes aussi peu compréhensibles, disant des idées étranges et sans doute pour cela proclamées Byzantines.

Est-ce donc là ce qu'on appelle évoquer un monde disparu et une civilisation, mystérieuse. Il suffirait dans ce cas d'ouvrir un lexique quelconque, d'écrire un écrit non moins quelconque en le bourrant de termes étranges, et l'on pourrait à bon marché acquérir la gloire d'avoir évoqué la civilisation Aztèque ou les splendeurs évanouies de la Cour de Gengis-Khan. Heureusement Jean Lombard à d'autres titres pour justifier la sympathie que nous inspirent sa vaillance et sa fin prématurée.

Ces titres, ils ne sont pas dans les longues discussions théologiques mises dans la bouche de ses personnages. Qui donc ignore que les Orientaux

furent toujours prompts à s'enflammer et à prendre les armes pour les mots d'un symbole ou l'accent d'une prière. Il a suffi d'une seule lettre douteuse dans le mot grec qui définit la nature divine de Jésus-Christ pour exciter le schisme de l'Eglise Orthodoxe et ensanglanter tout l'Orient chrétien. De nos jours encore, hier à peine, les étudiants de l'Université d'Athènes se révoltaient à l'occasion de la traduction de l'Evangile en grec moderne. Ce fut presque une prise d'armes sérieuse et d'aucuns parmi les Occidentaux, envièrent presque cette ardeur de foi, bien éteinte chez nos jeunes gens. La querelle des iconoclastes et des adorateurs d'images fut une des grandes révolutions de l'Empire Byzantin : les empereurs se succédèrent, les uns partisans des santons, les autres leurs adversaires ; on dépouillait les églises quand les seconds régnaient ; on les réornait de nouveau quand l'opinion contraire était au pouvoir. Peintres et sculpteurs religieux y trouvaient leur compte, car ces changements n'allaient pas sans de nombreuses destructions. Si l'on persécutait et mettait fort mal à point les partisans des Eikones ou effigies saintes, on brûlait celles-ci, et il fallait bien les refaire.

C'est précisément au milieu de cette querelle des iconoclastes, que Jean Lombard a placé l'action de son roman. Constantin V règne ; il a banni les saintes images et pros crit leurs adhérents. Sainte Sophie se dresse veuve des trésors d'art, des peintures hiératiques et des statues magnifiques ; le culte des images s'est réfugié dans l'église rivale, la Sainte-Pureté. Le prêtre de cette dernière est l'adversaire acharné de l'Empereur et du chef de l'église officielle, il conspire dans l'ombre, cherchant des rivaux au despote régnant dans la famille

des anciens empereurs ; il rêve d'unir le petit-fils du Slavon Justinien à l'héritière de la race impériale Helladique. Et c'est l'histoire de cette conspiration, politique et religieuse à la fois, que nous raconte le roman de Byzance. Il se déroule au milieu de la grande cité, de sa démocratie turbulente et de ses foules d'origines diverses. Mais ce sont des sentiments étrangement modernes qui agitent tous ces personnages. Ils ont le costume des mosaïques byzantines ; ils se parent de titres singuliers ; ce sont en réalité des révolutionnaires parisiens ou des fonctionnaires quelconques de nos jours. Certes, l'auteur a dépensé un travail énorme pour recueillir tous les éléments avec lesquels il tenta de donner la couleur locale à ses tableaux. Mais ce qui reste dans son œuvre, ce qui nous intéresse le plus, c'est le drame en lui-même, le caractère intime de ses personnages ; ce monde extérieur dans lequel ils évoluent nous semble artificiel ; c'est un royaume de fantaisie, une ville d'invention pénible et fausse.

C'est qu'en effet cet empire byzantin nous est aussi mal connu que possible. Nous avons fait son nom synonyme de décrépitude, d'affaiblissement graduel, de querelles puériles et de raffinements étranges. Son unité nous échappe, au milieu de cet afflux de peuple qui y entrent et en sortent comme dans une hôtellerie ouverte à tous venants et dont l'enseigne seule demeure la même. Son art, sa civilisation, sa culture nous paraissent plus étranges encore que ceux des Arabes ou des Sarrazins. Ceux-ci, en effet, sont venus chez nous, y ont laissé des monuments de leur passage ; ont exercé une petite, mais réelle influence dans notre civilisation scientifique et artistique ; nous les cotoyons encore en

Espagne, en Sicile et à Malte ; nous vivons avec eux un peu partout, et surtout en Algérie et en Tunisie. Byzance est complètement morte. Pour trouver en Occident quelques traces de son art, il faut aller à Ravenne et Ravenne est bien loin.

Il semble cependant qu'un empire a eu sa puissance et sa raison d'être, lorsqu'il a duré quatorze siècles et qu'il a connu des jours d'éclatante prospérité. Il a rendu de grands services à l'Europe occidentale, si dédaigneuse de lui aujourd'hui en demeurant comme un rempart protecteur contre le flot envahissant de l'Islam. A son abri, les royaumes de l'Europe ont pu se débrouiller et se constituer en nationalités ; latins et germains ont pu se joindre et réagir les uns sur les autres, sans avoir encore à compter avec un troisième larron, l'Arabe plus civilisé et peut-être plus organisé militairement qu'eux-mêmes. La France avait arrêté l'invasion musulmane au sud ouest ; mais de ce côté l'effort du conquérant asiatique avait été le moindre, et il se replia à sa première rencontre avec ce qui restait de l'ancienne discipline romaine. L'est demeurait ouvert. Les croisades furent d'utiles et magnifiques accidents ; mais en définitive, elles aboutirent à un échec. Byzance demeura la véritable protectrice de l'Europe ; à elle nous devons la préparation de cette civilisation occidentale dont nous sommes si fiers. Dès qu'elle eut disparu, le Turc fut aux portes de Vienne.

L'évocation de la vraie Byzance demeure donc à écrire, même après les romans de Jean Lombard et de M. Paul Adam. Il n'en demeure pas moins que celui dont nous nous occupons révèle un immense labeur et un véritable tempérament d'auteur.

GEORGES MAURIN.

ICONOGRAPHIE DE L'AGNEAU MYSTIQUE

Pendant la période iconographique qui précède immédiatement l'introduction du crucifix dans le culte public, le Sauveur, mourant pour les hommes, est représenté sous une forme symbolique. Il en est ainsi dès les premières années du iv^e siècle.

La victime est alors unie à la croix de diverses manières, couronnée pour l'ordinaire du nimbe crucifère, tantôt soutenant une seconde croix qui porte sur ses épaules, tantôt étendue sur la croix. Le plus souvent, elle apparaît debout, pleine de vie et déjà triomphante de la mort, quelquefois aussi appuyée et comme clouée au bois sacré, dans un état d'affaissement qui marque la phase suprême du sacrifice. Mais, Jésus-Christ, la victime véritable, ne se montre pas : il cache sa personnalité derrière le symbole de l'Agneau mystique.

La métaphore de l'agneau, comme indication imagée du Rédempteur d'Israël, est fréquente dans l'Ancien Testament. Nous la trouvons dans les textes prophétiques et dans le sens mystérieux des cérémonies religieuses.

Les Hébreux, au moment de quitter l'Égypte, se réunirent par familles, et, pour obéir à Moïse, organisèrent un repas rituel. Ils marquèrent du sang de l'agneau immolé les maisons que devait respecter l'ange exterminateur. Parvenus dans la terre qui leur avait été promise, ils renouvelaient chaque année la cérémonie de la manducation de l'agneau. Cet anniversaire de l'événement le plus mémorable de leur vie nationale avait pour eux un sens prophétique. Ils attendaient, avec l'humanité entière, une délivrance dont la sortie d'Égypte n'était que la figure. En effet, l'immolation de l'agneau pascal qui, par la permission de

Dieu, avait ouvert devant eux les flots de la mer Rouge, annonçait le sacrifice de l'Agneau par excellence et la délivrance de l'humanité.

L'Agneau du sacrifice apparaît dans le Nouveau Testament. Jésus-Christ y est appelé l'Agneau de Dieu, l'Agneau du Testament, l'Agneau immolé. Quelques jours après le baptême dans le Jourdain, Jean-Baptiste, voyant le Sauveur venir à lui, l'indique à ses disciples en leur disant : Voici l'Agneau de Dieu, Celui qui porte le péché du monde.

Aucun symbole ne convenait mieux pour désigner le Sauveur et pour traduire son œuvre de rédemption. Jésus-Christ est la seule victime que Dieu peut accepter pour satisfaire à la dette de l'homme coupable. Lorsqu'il se présente, le sacrifice d'expiation est complet. Les autres victimes pouvaient annoncer l'Agneau de Dieu et servir d'une manière prophétique à le figurer. Mais quelle valeur pouvait avoir leur sang pour apaiser la colère de Dieu ? Elles étaient choisies parmi les êtres inférieurs et se substituaient à l'homme, dont elles partageaient l'indignité. Il fallait, pour la consommation du sacrifice, l'immolation de l'homme lui-même, mais de l'homme étranger au péché et possédant les droits de la divinité. La victime de Dieu ne pouvait être que le Christ, Dieu et homme. On traduit mal cette grande doctrine du sacrifice offert par le Sauveur, lorsqu'on dit l'Agneau divin, la Victime divine. Jésus-Christ est la victime que Dieu s'est choisie, la seule victime qui réponde par sa dignité aux nécessités du sacrifice : il est l'Agneau de Dieu.

Dans le livre de l'Apocalypse, l'apôtre saint Jean montre l'Agneau immolé s'approchant du trône de Dieu et recevant le livre aux sept sceaux que lui seul peut ouvrir. Le même Agneau est placé ensuite sur le trône de gloire, où il reçoit les adorations des anges et des hommes.

« Et je vis : et voilà au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un Agneau debout comme immolé... Et il reçut le livre de la main droite de Celui qui est assis sur le trône .. Et lorsqu'il eut reçu le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards tombèrent devant l'Agneau... et je les entendis disant : A Celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction et

honneur et gloire et puissance dans les siècles des siècles v, 6-24) ».

Le Christ, què le précurseur appelle l'Agneau de Dieu, se dit lui-même le bon pasteur. Il rassemble ses fidèles, qui sont les brebis de son troupeau, pour les conduire aux bons pâturages. Il est le pasteur compatissant et dévoué qui veille sur ses brebis et au besoin affronte la mort pour les défendre. Si une des brebis de son troupeau s'égare, il se met à sa recherche, la suit jusqu'au désert, et, la trouvant blessée et défaillante, il la relève, la place sur ses épaules et la rapporte au bercail.

Ces deux figures de l'Agneau et du Pasteur se complètent et trouvent l'une dans l'autre leur commentaire doctrinal. Jésus-Christ est à la fois le Pasteur et l'Agneau, le chef du troupeau et la victime du sacrifice. Chacun de ses disciples doit prendre sa ressemblance, passer, à son exemple, par les peines et par l'immolation s'il veut triompher avec lui.

Dans les fresques des catacombes, l'agneau apparaît fréquemment, mais c'est toujours, au moins dans les peintures primitives, sur les épaules du Pasteur divin. Nous devons y voir la brebis ramenée au bercail. Quelquefois, il est vrai, la brebis, posée sur les épaules du Sauveur, coupe transversalement la ligne du corps et donne ainsi à l'ensemble de l'image la forme d'une croix. On a repris plus tard cette représentation pour figurer Jésus-Christ à la fois pasteur et agneau. Le Dieu porte amoureusement la victime ; le Dieu et l'Agneau, ainsi réunis, indiquent les deux natures dans l'unité de personne de Jésus-Christ étendu sur la croix.

Laissons cette explication, qui est d'une mysticité trop subtile pour être appliquée aux fresques primitives. Nous devons nous occuper des monuments dans lesquels le sens direct de la composition se rapporte à l'Agneau immolé. Pour ne pas nous éloigner des catacombes, nous nous arrêterons d'abord à une représentation de grand intérêt, qui appartient à l'ornementation historiée d'un sarcophage du IV^e siècle. Ce sarcophage se trouve aujourd'hui au musée du Latran. La face principale représente, sur deux rangs superposés, une suite de scènes qui se rapportent aux mys-

tères chrétiens. Nous bornerons nos observations à la partie qui intéresse notre étude.

Après la scène de la création du premier homme, Adam et Ève se montrent dans la honte de leur péché. Le Verbe de Dieu, sous forme humaine, a pris place entre les deux coupables. Il porte dans la main droite un objet allongé dans lequel les uns voient le rouleau des Évangiles, d'autres des épis qui symbolisent le travail ; de la main gauche il tient, ou plutôt il indique, un agneau qui est devant lui, debout sur ses jambes de derrière, la tête renversée, frappé à mort et déjà expirant. Tout le *proto-evangelium* apparaît admirablement imagé dans cette sculpture. Le Verbe divin est là, debout, calme dans sa majesté, annonçant à nos premiers parents les épreuves de la vie et en même temps le pardon et la délivrance qui seront le prix du grand sacrifice de la croix. Lui-même, le Fils éternel du Père, se fera victime, et il montre, sous la figure de l'agneau mis à mort, la scène qui s'accomplira sur le Calvaire. La faute est rappelée par la présence du serpent qui est enroulé autour de l'arbre, tenant la pomme dans sa gueule ; l'état de nudité et l'attitude humiliée de nos premiers parents disent assez que le péché a fait son entrée dans le monde, et avec le péché les misères et la mort.

Dans les bas-reliefs du sarcophage de Junius Bassus, qui est de date certaine et appartient au iv^e siècle, l'Agneau mystique, représentation du Sauveur, apparaît d'abord dans la scène de la chute originelle, ensuite dans le sacrifice d'Abraham. Le tableau qui reproduit la chute ne présente pas, comme la sculpture précédente, le Verbe de Dieu. Mais l'agneau est là, levant la tête vers les coupables pour leur indiquer le sacrifice d'expiation qui mettra fin à leurs maux.

La scène du sacrifice d'Abraham est déjà fréquente dans les fresques des catacombes. Elle est ici placée la première dans les dix tableaux qui couvrent la face principale du sarcophage. Isaac est à genoux, les mains liées ; son père, prêt à l'immoler, lève déjà la main pour accomplir l'ordre de Dieu. Il est arrêté par un personnage, placé à sa gauche, qui ne peut être que le Verbe de Dieu. L'agneau est là aussi : il va prendre la place d'Isaac.

Nous avons dit que ce sarcophage est de date certaine. L'inscription placée au-dessus des sculptures rappelle que Junius Bassus le fit exécuter pour lui-même, alors qu'il était préfet de Rome et encore néophyte. Nous savons d'ailleurs que Junius Bassus mourut à l'âge de quarante-deux ans, le 25 août 359.

Le sarcophage de Junius Bassus est sûrement postérieur à celui que nous avons cité en premier lieu et à un autre sarcophage des cryptes du Vatican, que Buonarroti et Bottari considèrent comme le plus ancien de ceux qui nous sont parvenus. L'absence, dans les belles sculptures de ce dernier, de toute scène douloureuse, de la croix, du monogramme, de la naissance du Sauveur, de l'entrée à Jérusalem et de certaines représentations qui sont fréquentes à partir du règne de Constantin, permettent de l'attribuer au ^{iv} siècle. Des archéologues de grande valeur ne craignent pas de reculer cette date et de le faire remonter au ⁱⁱ siècle. Le sacrifice d'Abraham y est représenté dans des conditions analogues à celles que nous venons d'indiquer. Nous croyons même y découvrir, dans le tableau considéré comme la représentation toute païenne des trois âges de la vie, la scène primitive de la promesse faite à nos premiers parents. L'agneau mêlé à cette scène permet cette interprétation.

Nous ne trouvons l'image de la croix dans aucune des sculptures que nous venons d'examiner. Elles appartiennent à des époques qui ne pouvaient pas se permettre la manifestation de ce signe sacré. Mais, le chrétien, mis en présence des scènes bibliques que lui présentait l'iconographie, savait retrouver, derrière l'agneau immolé, le Dieu du Calvaire et de la Croix.

N'est-ce pas pour lui rappeler que l'agneau intervenait dans la représentation de la chute originelle? Le récit de la Bible fait seulement mention d'Adam, d'Ève et du serpent tentateur. Il semble que la présence de l'agneau immolé ajoute une circonstance étrangère au récit et en désaccord avec le fait historique. Mais la chute ne se sépare pas de la promesse de réhabilitation. Pour obtenir le pardon promis à l'homme, une victime est nécessaire. Elle apparaît sous la figure de l'agneau qui représente Jésus-Christ. Le chré-

tien n'ignorait pas par quels supplices et dans quelle forme s'est accompli le sacrifice du Sauveur.

Il en est de même pour la représentation du sacrifice d'Abraham. Isaac, le condamné de Dieu, malgré sa candeur et le mérite de sa soumission, ne peut pas suffire aux exigences du sacrifice. Dieu arrête Abraham dans son œuvre de justicier. L'enfant est sauvé par une substitution, comme l'homme coupable et condamné sera libéré par Jésus-Christ qui prendra sa place. L'Agneau, victime acceptée par Dieu, ne sera pas sacrifié sur un bûcher, mais c'est sur la croix du calvaire qu'il versera son sang.

Dans l'iconographie du ^ve siècle et des siècles suivants, la représentation symbolique se complète par l'expression imagée de la croix. L'agneau immolé est unis alors à l'instrument de son supplice et ne s'en sépare plus. Parmi les représentations anciennes de ce mystère de douleur et de grâce, le plus grand nombre, œuvres de peinture ou de sculpture, devait nous échapper. Les iconoclastes du ^{viii}e siècle ont aidé en ceci l'action destructive du temps. Il nous en reste cependant d'assez démonstratives pour nous faire connaître avec certitude l'iconographie de ces siècles anciens.

La porte historiée de l'église Sainte-Pudentienne conserve encore une de ces précieuses représentations. Nous en trouverons qui lui sont peut-être antérieures par l'époque de leur exécution; si nous citons celle-ci en premier lieu, c'est à cause des inscriptions explicatives qui accompagnent l'image.

Les archéologues n'hésitent pas à faire remonter au ^ve siècle les admirables mosaïques de cette église. C'est à la même époque qu'il convient d'attribuer les sculptures de la porte architecturale.

Cinq médaillons de bon style, isolés chacun dans une couronne de feuilles d'acanthé, occupent la longueur de la frise. Dans le médaillon central est représenté l'Agneau appuyé sur une croix et portant comme cimier le nimbe crucifère qui est l'attribut exclusif de Jésus-Christ. L'image est accompagnée de cette inscription qui entoure le médaillon :

† *Hic agnus mundum restaurat sanguine lapsum*
 † *Mortuus et vivens idem sum pastor et agnus.*

« Cet agneau par son sang relève le monde tombé; dans la mort et dans la vie, je suis le pasteur et l'agneau »

D'autres vers accompagnent les sculptures de chacun des médaillons placés à droite et à gauche. L'inscription se développe ensuite sur toute la longueur de l'architrave. Les vers qui la composent sont tous de forme léonine. On serait mal fondé si on prenait argument de cette particularité pour attribuer les sculptures à une époque moins ancienne. Le poète Léon, contemporain de Philippe-Auguste, donna son nom à cette forme singulière de versification qui fait rimer le premier hémistichie avec la finale de chaque vers latin. On trouve cependant des exemples de cette singularité à l'époque classique. Nous avons du ^{vi} siècle des pièces entières écrites sous cette forme (1).

A droite et à gauche de l'Agneau sont figurées deux vierges, la lampe allumée à la main et la tête entourée d'une couronne crénelée, symbole de leur vigilance et de leur victoire sur les ennemis du dehors. Nous en faisons mention à cause de l'inscription de leur médaillon qui rappelle la parabole évangélique des vierges se rendant, la lampe allumée, aux noces de l'Agneau.

Nous retrouvons l'Agneau, couronné du nimbe crucifère, dans les sculptures du siège patriarcal conservé à Venise dans l'église de Saint-Marc. Il n'est pas possible de considérer ce siège comme ayant appartenu à l'évangéliste saint Marc, fondateur de l'Eglise d'Alexandrie. Le travail en est cependant oriental et rappelle les formes de l'art égyptien. Les sculptures dont il est orné remontent à une époque très ancienne qui ne peut pas être postérieure à la fin du ^{iv} siècle. C'est l'opinion du P. Secchi qui l'a étudié dans une monographie fortement documentée et du P. Mozzoni qui en donne le dessin dans ses tables chronologiques.

Le dossier du siège est d'un grand intérêt pour la question qui nous occupe. Au sommet de l'œuvre et comme couronnement, se détache une belle croix de forme alexandrine. On voit, au-dessous de la croix, gravé en plein bois, un arbre largement épanoui qui est à la fois l'arbre funeste de la science du bien et du mal et l'arbre réparateur de la

(1) Cf. Strigianus, *De arte versificandi*, c. 14; Ch. Aubertin : *La langue et la versification française*. c. VIII, p. 164.

croix de Jésus-Christ. Vers la base de l'arbre, croisant horizontalement le tronc, se trouve étendu l'Agneau immolé. Il intervient comme la représentation figurée du divin Sauveur, victime livrée à la mort pour détruire les effets de la faute originelle.

De ce rapprochement des deux arbres, l'arbre du péché et l'arbre de la délivrance, sont nées plus tard des légendes pieuses. On s'est plu à voir l'arbre fatal du paradis terrestre fournissant le bois dans lequel fut travaillée la croix de Jésus-Christ. De même aussi le fait dogmatique de la régénération de l'homme par le sang du Sauveur a donné lieu à l'affirmation légendaire de la sépulture d'Adam sur la montagne du Calvaire, à l'endroit même où la croix fut dressée. De là vint l'usage de placer, au pied de la croix, le crâne d'Adam ou encore Adam lui-même surgissant de son tombeau, rappelé à la vie par le contact du sang du Sauveur.

Revenons à l'iconographie du siège épiscopal de Saint-Marc. Au-dessous du tronc qui porte l'Agneau immolé, se montrent les racines de l'arbre. Elles sont au nombre de quatre et symbolisent les quatre Évangiles, véritables fleuves du paradis qui prennent leur source au pied de la croix et répandent sur la terre les eaux surnaturelles de la doctrine et de la grâce.

On voit sculptés sur les parois du siège les symboles bibliques des quatre évangélistes, avec les particularités de forme que marquent Ézéchiél et le livre de l'Apocalypse ; l'homme ailé, le lion, le bœuf et l'aigle qui sont regardés comme les attributs de saint Mathieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean.

La forme synthétique de cette représentation fournirait au besoin une preuve en faveur de son antiquité. Nous verrons, dans la suite historique de l'évolution iconographique, les éléments qui sont ici rassemblés accentuer chacun leur importance et prendre le développement qui les mettra en relief. Dans les sculptures du siège de Saint-Marc, tout est combiné pour traduire dans un dessin de grande simplicité la doctrine entière du monde régénéré par la croix. Les dogmes du péché originel, de l'Incarnation, de la passion du Sauveur, de la vie surnaturelle de l'Église, des

deux natures de Jésus-Christ dans l'unité de sa personne s'y trouvent nettement indiqués. L'Agneau mystique, étendu sur l'arbre sacré et déterminant par sa position la forme de la croix, rappelle le supplice du calvaire, le crucifiement et la mort du Sauveur.

Les grandes mosaïques, exécutées par les papes dans les plus anciennes églises de Rome, vont nous permettre de suivre, dans ses diverses phases, l'iconographie de l'Agneau mystique prenant sur la croix la place de Jésus crucifié.

Le baptistère de Saint-Jean-de-Latran donne accès à deux édifices qui ont été consacrés, celui de gauche à Saint-Jean-Baptiste, celui de droite à Saint-Jean l'évangéliste. Ils remontent par leur construction au pape Saint Hilaire (461-468) qui les dédia à ces deux saints après avoir échappé par leur intercession aux embûches de Dioscore. Le même pape les orna de mosaïques.

La voûte de l'oratoire de Saint-Jean l'évangéliste conserve encore dans son entier l'œuvre du ^v^e siècle. Elle présente, entre mille arabesques gracieux, des fleurs et des oiseaux disposés avec goût et symétrie. L'Agneau mystique occupe le centre. Il est couronné du nimbe crucifère qui se détache en blanc sur un fond d'or. Une large couronne de laurier entoure la composition qui forme médaillon au sommet de la voûte. L'Agneau ainsi honoré et marqué du signe du Christ, représente le Sauveur victorieux et en possession de la gloire par la mort de la croix.

L'oratoire de saint Jean-Baptiste présentait une ornementation analogue qui a disparu à une époque relativement récente. L'Agneau mystique s'y montrait au point culminant de la voûte. Dans chacun des quatre angles se dressait le paon symbolique, les ailes déployées, entouré d'autres paons plus petits et de colombes qui portaient au bec des couronnes de laurier. On voyait, un peu plus bas, les quatre évangélistes, tous décorés du nimbe et accompagnés chacun de sa représentation symbolique, également nimbée.

L'image de l'Agneau n'avait pas été représentée sans motif dans les oratoires des deux saints qui avaient l'un et l'autre salué Jésus-Christ comme l'Agneau de Dieu.

L'église des saints Cosme et Damien dont nous allons

maintenant étudier la mosaïque, est la transformation en église chrétienne de deux temples payens. Le temple de Romulus, construit en forme de rotonde, a été ouvert dans le fond pour servir de vestibule à l'ancien temple de Rome. La transformation fut accomplie en 527 sous le règne de Félix IV. Ce pape dédia l'ensemble du monument, devenu basilique chrétienne, aux deux saints martyrs Cosme et Damien.

La mosaïque dont il décora l'abside ouvre une ère nouvelle pour l'iconographie. Jusqu'à cette époque, une image unique rassemble et combine dans son dessin ce que nous pourrions appeler les trois phases de la Rédemption : le sacrifice accompli sur la croix par le Sauveur Dieu et homme, la résurrection de Jésus-Christ qui marque sa victoire sur la mort et sur le péché, enfin la continuité de son action sur le monde par le ministère de l'Église.

Les monogrammes et les simples croix des premiers siècles renfermaient le secret de ces mystères sous des signes que les initiés savaient interpréter. La croix ornée et triomphante du iv^e siècle leur donnait un sens plus manifeste. Lorsque le Rédempteur se montre, assis sur le globe du monde, radieux de l'éclat de sa divinité, portant la croix comme un diadème de gloire et bénissant les fidèles, l'esprit se trouve pleinement satisfait du spectacle qui lui vient par les yeux. Nous avons, en effet, devant nous le Christ Rédempteur. La croix qui brille dans le nimbe dont sa tête est couronnée indique sa nature humaine, ses douleurs et sa mort ; son triomphe proclame sa divinité. Le monde est à ses pieds ; il lève la main droite pour bénir, il présente de la main gauche le livre de la doctrine évangélique. Ne faut-il pas reconnaître à ces signes son action permanente de protection et d'enseignement au milieu de ses fidèles serviteurs ?

Lorsque le Sauveur se montre sous la figure de l'Agneau mystique, le mystère de mort se trouve particulièrement accentué. Le Christ se fait victime. Sa mort est déterminée par une faute qui lui est étrangère et qui pèse cependant sur lui parce qu'il a voulu se substituer au coupable. Nous nous rappelons alors la faute originelle et ses conséquences, la condamnation de nos premiers parents et de leur postérité, la nécessité du sacrifice d'expiation, la mort et

aussi le triomphe de Celui qui s'est soumis lui-même, par générosité, au supplice de la croix.

La mosaïque de Félix IV marque le point de départ d'une forme plus analytique de l'iconographie chrétienne par rapport à la rédemption. Les phases de ce mystère séparent leurs représentations spéciales pour former ensuite, par l'ensemble de l'image, le poème émouvant du Dieu qui s'incarne pour mourir et qui se soumet à la mort de la croix afin de nous entraîner dans la gloire de sa résurrection.

Nous n'hésitons pas à trouver la détermination de cette forme iconographique dans les hérésies qui obligèrent l'Église à détailler, plus spécialement vers cette époque, les particularités du dogme chrétien, et à proclamer bien haut dans ses enseignements, qu'ils se fissent par la parole, par les écrits ou par l'image, la réalité et les droits des deux natures de Jésus-Christ et l'unité de sa personne divine. L'iconographie dans l'Église a toujours été considérée à l'égal d'un ministère ; elle ne se sépare jamais du sens doctrinal : c'est l'enseignement par les yeux.

L'Agneau mystique apparaît deux fois dans les mosaïques, encore conservées, que saint Félix IV fit exécuter dans l'église des saints Cosme et Damien. Au-dessous de la calotte de l'abside qui est consacrée à l'image du Christ triomphant, se déploie sur la bande circulaire qui forme frise une représentation dans laquelle l'Agneau mystique occupe le centre et commande toute la scène. Sa tête est couronnée du nimbe crucifère. Il est debout et appuie ses pieds sur le monticule d'où s'échappent les quatre fleuves du Paradis qui sont ainsi désignés : Gion, Pyson, Tigris, Euphrate. Douze agneaux plus petits, non nimbés, six à droite et six à gauche, la tête tournée vers l'Agneau central se dirigent vers lui. Ils semblent sortir des deux villes qui occupent les extrémités, Bethléem et Jérusalem. Une inscription composée de six vers, écrite sur deux lignes est placée au-dessous. Elle rappelle que le pape Félix a ordonné ce beau travail de mosaïque.

Les deux représentations superposées, celle du Christ triomphant et celle de l'Agneau, se complètent l'une par l'autre et déterminent ainsi le sens du mystère. Le

Christ placé dans les hauteurs porte le nimbe non radié ; il a la droite levée pour bénir et porte de la main gauche le livre des Evangiles. Sa face rayonnante est d'une grande majesté. C'est le Dieu sauveur qui a dépouillé l'insigne ordinaire de la croix, comme pour protester contre l'hérésie, alors très répandue des patripatients : *Unus de Trinitate passus est*. Il est ressuscité, et des hauteurs des cieux, il bénit son église.

L'Agneau placé au-dessous est aussi le Christ. Il rappelle par la forme mystique sous laquelle il se présente, la nature humaine, les souffrances et la mort. C'est le Christ de la passion et de la croix, né à Bethléem, Dieu et homme, terminant sa vie terrestre à Jérusalem le lieu du sanglant sacrifice. Dans le grand combat livré sur le calvaire, l'Agneau victime a triomphé de la mort, et la croix qu'il porte est désormais un insigne de victoire. Il se tient fièrement debout sur la montagne sainte qui représente l'Église. Auprès de lui, apparaissent les apôtres qui doivent ici-bas continuer son œuvre de rédemption et de salut en répandant sur le monde jusqu'à la fin des temps les flots de la doctrine évangélique. Apôtres et fidèles prendront la ressemblance du Maître et auront à parcourir la même route. Ils seront tous, comme le divin Rédempteur, agneaux et victimes ; ils accompliront l'œuvre qui leur est confiée, dans la pureté de leur âme, au milieu des épreuves, sans crainte de la douleur et de la mort, soutenus par la présence permanente du Seigneur, fortifiés par sa grâce, prêts à le suivre sur le calvaire pour ressusciter et régner à jamais avec lui.

Les deux natures du Sauveur, la nature humaine et la nature divine, ne se séparent nulle part. Sur tous les points de la composition imagée, se montre la personne divine de Jésus-Christ, soit qu'il triomphe dans le ciel, soit qu'il accomplisse sur la terre son œuvre de rédemption. L'état de victime, figuré par l'Agneau portant la croix, fait ressortir les droits de la nature humaine. S'il ne s'était pas incarné, s'il n'était pas devenu homme comme nous, complet de corps et d'âme, en possession de son intelligence et de sa volonté d'homme parfait, le fils de Dieu n'aurait pas pu souffrir et s'immoler ; s'il n'était pas Dieu, consubstantiel au Père et au Saint-Esprit, il n'aurait pas triomphé de la mort et ne régnerait pas sur le monde.

L'arc triomphal de la même église, qui est également, l'œuvre du saint pape Félix IV, présente une admirable mosaïque entièrement consacrée à la glorification de l'Agneau. Sur un trône brillant de l'éclat de l'or et des pierres précieuses et que surmonte une croix, se trouve étendue la victime mystique. A droite sont placés trois candélabres, quatre sont à gauche, afin de compléter le nombre mystérieux des lampes qui brûlent devant le trône de Dieu. De chaque côté encore apparaissent deux anges, les ailes étendues, vêtus de blanc, les pieds appuyés sur les nuées, dans une attitude d'adoration. Le livre des Évangiles est ouvert sur le marchepied du trône. On voit aux deux extrémités de la représentation, d'un côté l'homme ailé qui rappelle l'évangéliste saint Mathieu, de l'autre côté l'aigle symbole de l'évangéliste saint Jean. Les restaurations faites à l'église sous le pontificat d'Urbain VIII, ont malheureusement supprimé le bœuf et le lion et aussi le groupe des vingt-quatre vieillards dont il reste seulement deux bras recouverts d'un pan de manteau et soutenant une couronne.

La scène que nous venons de reproduire est entièrement tirée du livre de l'Apocalypse (V, 6-12 ; — I, 12 ; — XXII). L'Agneau immolé est la représentation symbolique du Christ ; la croix qui surmonte le dossier du trône rappelle le supplice de la victime et sa mort. Mais le trône sur lequel l'Agneau est étendu, comme victime immolée, est le trône même de Dieu devant lequel brûlent les lampes. Les anges adorent la victime de la croix, les vieillards lui offrent des couronnes comme au vainqueur de la mort. Le livre ouvert sur le marchepied du trône et les figures symboliques des évangélistes disent assez que le Christ Dieu et homme, veille sur son Église et lui communique la doctrine de vérité.

Les siècles qui vont suivre n'ajouteront aucun trait essentiel à la représentation de l'Agneau mystique.

Le trésor de l'église Saint-Pierre, à Rome, possède, comme une des pièces les plus précieuses de son trésor, une croix processionnelle, ou plutôt une croix reliquaire, sur laquelle l'Agneau mystique occupe la place du Dieu crucifié. Elle fut donnée à la ville de Rome par l'empereur

Justin-le-Jeune (565-578). C'est une croix pattée et gemmée, ayant ses branches sensiblement élargies vers les extrémités, couverte de pierres précieuses sur une de ses faces, admirablement historiée sur l'autre face. Chaque année, le lundi de Pâques, elle est montrée solennellement au peuple, du haut de la tribune, par un chanoine de la basilique.

La face antérieure, celle qui porte en évidence la relique de la vraie croix, « a été décorée par l'artiste avec un grand luxe de pierres précieuses et de perles qui sont disposées en ordre autour de la Croix. Les pierres, au nombre de vingt-deux, sont serties dans des bâtes rectangulaires ; celles des extrémités affectent seules la forme ovale. Le lapidaire les a taillées en cabochons et en tablettes ; une seule, celle d'en bas, a une multitude de facettes et pourrait bien être une addition moderne. Les dix-huit perles sont traversées par un fil d'or. Ce luxe extraordinaire, augmenté et complété par les quatre pendeloques attachées au-dessous des deux bras, est motivé par la présence d'un morceau de la vraie croix, placé dans un médaillon d'or, au centre même du reliquaire (1) ».

Le revers, qui surtout nous intéresse au point de vue spécial de l'iconographie de l'Agneau, est composé d'une feuille épaisse d'argent doré, entièrement couverte d'ornements et de figures travaillés au repoussé. Cinq médaillons, un au centre, les autres aux extrémités, sont reliés entre eux par des rinceaux largement dessinés, dans lesquels dominent les palmes et la végétation luxuriante de la vigne.

Dans le médaillon central, qui correspond à l'endroit où se trouve placé le bois de la vraie croix, apparaît l'Agneau nimbé, tenant du pied une longue croix latine qui appuie sur son épaule. Il est debout, fièrement posé. C'est l'Agneau immolé, mais aussi l'Agneau vainqueur de la mort.

Le médaillon du bas laisse voir le Christ en buste, couronné du nimbe crucifère. D'une main il porte la croix, de l'autre le livre des Évangiles. N'est-ce pas le Sauveur donnant lui-même l'exemple de la patience et du courage au milieu des épreuves de la terre, et présentant à ses disciples la doctrine qui vient du ciel ?

(1) Barbier de Montault, *Croix de l'empereur Justin; Annales archéologiques*, t. xxvi, p. 273.

Le buste du Christ qui occupe le sommet de la croix est également nimbé. De la main gauche, le Sauveur tient le livre des Évangiles ; sa main droite, largement étendue, est levée pour bénir.

Les médaillons que nous venons de décrire répondent aux trois phases marquées dans la mosaïque de saint Félix IV : le Christ victime dans le sacrifice de la croix est représenté par l'image de l'Agneau ; dans les hauteurs se montre le Christ triomphant, chef de l'Église ; au bas de la croix, le Christ déjà ressuscité, soutient de ses enseignements et de son exemple les fidèles qui combattent sur la terre.

Il nous reste à parler des deux médaillons placés aux extrémités des bras de la croix. Ils présentent les bustes de l'empereur Justin et de l'impératrice Sophie. Les deux époux avaient voulu intervenir, chacun pour une part déterminée, au présent magnifique qu'ils faisaient à l'Église de Rome. L'empereur avait offert la relique ; l'impératrice, après avoir veillé à l'exécution du reliquaire historié, se fit un pieux devoir de l'enrichir de pierres précieuses. Nous n'en sommes pas réduit sur ce point à des suppositions. La dédicace de la croix impériale, composée de deux vers latins formant rime, est largement gravée sur la face principale :

† *Ligno quo Christus humanum subdidit hostem*
Dat Romæ Justinus opem et socia decorem.

Le distique latin peut se traduire de la sorte : Dans ce don fait à Rome du bois par lequel le Christ triompha de l'ennemi de l'homme, la relique vient de Justin, les splendeurs du reliquaire de l'impératrice, son épouse.

Peut-être, si on s'en tient aux expressions assez vagues du dernier vers, trouvera-t-on un peu large la part que nous faisons à l'impératrice. Elle donna ou orna seulement le reliquaire qui devait accompagner le don du bois de la vraie croix, qui était offert par son époux. « Qui sait même, observe M. Barbier de Montault, si ces pierres précieuses, semées à profusion sur la croix impériale, n'ont pas formé la parure de la vertueuse princesse, qui ne pensa pas pouvoir faire un plus digne usage de sa couronne et de ses

joyaux qu'en les offrant en hommage spontané à la croix du Sauveur ? »

Les deux époux sont représentés, chacun dans son médaillon, couronnés et richement vêtus, levant les deux mains dans l'attitude traditionnelle de la prière. Ils veulent être les premiers adorateurs de la précieuse relique qu'ils envoient à la ville de Rome.

Il convient d'assigner une date plus ancienne à la mosaïque primitive de Saint-Pierre-du-Vatican. Cette église, bâtie par l'empereur Constantin, fut embellie par les successeurs du pape Sylvestre I^{er} et enrichie d'une belle mosaïque que le pape Innocent III se vit obligé de refaire vers la fin du XII^e siècle. L'agneau, dont ce pape orna l'arc triomphal, présentait une forme trop archaïque pour ne pas être considéré comme un morceau conservé de l'ancienne mosaïque, ou au moins comme son exacte reproduction. Il apparaissait fièrement debout sur la montagne sainte, couronné du nimbe crucifère et laissant jaillir de son côté ouvert un jet de sang qui coulait dans un calice, puis débordait, formant, à côté des quatre fleuves qui s'échappent du mont, une cinquième source de purification et de grâce. La reconstruction du XVI^e siècle a fait disparaître cette précieuse mosaïque qui n'est plus pour nous qu'un souvenir.

Les documents que nous venons de citer permettent de constater, dans l'ancienne iconographie, l'usage de faire intervenir l'Agneau mystique comme représentation de Jésus-Christ accomplissant sur la croix son sacrifice d'expiation. Que l'Agneau porte la croix dans le nimbe qui entoure sa tête, qu'il soit étendu comme mort sur l'autel du sacrifice, qu'il repose fixé à la croix, au pied de l'instrument de son supplice, ou plus haut, à l'endroit même où fut cloué le Sauveur, il apparaît toujours comme la victime immolée.

Les fidèles ne se trompaient pas sur la signification de l'image. Ils n'avaient garde de confondre la figure avec la réalité. Derrière l'Agneau, ils voyaient le Christ rédempteur. Mais il répugnait encore à leur délicatesse de représenter dans sa douloureuse réalité la scène du calvaire. Le crucifix mystique leur tenait lieu du crucifix historique et réel que nous verrons bientôt apparaître.

Vers la fin du vi^e siècle, cet usage universel dans l'Eglise subit tout à coup une contradiction. Elle vint de l'Orient et se produisit sous la forme d'une décision conciliaire.

Le canon 82 du concile réuni à Constantinople en 692 par les ordres de l'Empereur Justinien II et que l'on désigne plus ordinairement sous le nom de Concile in Trullo, ordonne de faire disparaître de l'iconographie la représentation de l'Agneau. On a trouvé gracieuse, disent les Pères du Concile, la métaphore employée par le Précurseur, et les peintres représentent depuis longtemps le Sauveur sous la forme d'un agneau. Mais, la figure, serait-elle plus gracieuse encore, doit s'effacer et disparaître devant la réalité. Il ne faut pas se complaire dans les clartés incertaines lorsque se montre la lumière complète. « Afin donc que la peinture traduise pour les yeux la vérité entière, nous ordonnons que désormais la forme humaine du Christ notre Dieu, qui a effacé les péchés du monde, prenne la place de l'agneau traditionnel dans les œuvres d'art. Ainsi, le chrétien comprendra mieux les humiliations du Verbe divin ; il se rappellera son existence terrestre, sa passion, les heureuses conséquences de sa mort pour le salut des hommes. »

Nous observerons d'abord que trop souvent on a abusé de ce texte pour déterminer l'époque de la première apparition du crucifix. Il pouvait exister des crucifix, nous le verrons, avant les décisions du concile de Constantinople. L'autorité et l'influence de ce concile ne furent pas d'ailleurs assez grandes pour déterminer une forme nouvelle dans l'iconographie chrétienne.

Mais ce qu'il importe surtout de remarquer, dans le canon du concile de Constantinople, c'est la condamnation des formes iconographiques qui étaient traditionnelles dans l'Eglise. Les Pères du Concile confondent à plaisir les types prophétiques de l'Ancien Testament avec l'image métaphorique de l'agneau. La représentation des scènes et des personnages de l'Ancien Testament, dans les peintures et dans les sculptures chrétiennes, avait un objet purement apologétique. Elle était destinée à manifester aux yeux, d'une manière sensible, pour l'enseignement du peuple chrétien, la réalisation en Jésus-Christ des prophé-

ties bibliques. L'Agneau intervenait comme une figure métaphorique : il n'annonçait pas le Sauveur, mais il le représentait. C'est ainsi que l'entendait l'Église. Le Concile de Constantinople constate l'universalité de cette représentation figurée, aussi bien en Orient que dans l'Occident et cela de temps immémorial. Il n'hésite pas cependant à produire son blâme et à lui donner la forme d'une condamnation doctrinale.

Il nous reste donc à déterminer l'autorité de cette décision. Le pape Sergius I qui n'avait pas approuvé la convocation de ce concile et qui s'était abstenu de s'y faire représenter par des légats apostoliques, lui refusa son approbation. Les historiens rapportent qu'il se disait résolu à subir la mort plutôt que de céder sur ce point aux sollicitations et aux menaces de l'empereur.

On pourrait alléguer que l'opposition du pape était surtout déterminée par les canons de Constantinople qui attaquaient les droits du siège apostolique et par ceux encore qui prétendaient introduire dans l'Église une discipline nouvelle. Ces motifs auraient suffi pour expliquer la conduite du pape. Observons cependant qu'il se contente de refuser son approbation à l'ensemble des canons, les considérant ainsi comme privés de toute autorité dans l'Église, tandis que le canon 82, qui nous occupe, est, de la part de ce pontife, l'objet d'une réprobation hautement manifestée.

C'est, en effet, le pape Sergius I qui, au lendemain des décisions du concile in Trullo, ordonna que pendant la célébration de la messe, immédiatement après la fraction de la Sainte Hostie, le clergé et le peuple chanteraient désormais, et par trois fois, ces paroles : Agneau de Dieu qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

L'invocation a reçu plus tard une variante. Lorsqu'elle est répétée pour la troisième fois, la conclusion : ayez pitié de nous, *miserere nobis*, est remplacée par : donnez-nous la paix, *dona nobis pacem*. Ce changement est attribué au pape Jean XXII qui implorait la paix afin de pouvoir gagner la péninsule et s'établir à Rome. On expliquerait ainsi, par une circonstance historique, l'usage qui s'est conservé dans l'église de Latran de terminer le troisième *Agnus*

Dei par la formule primitive en répétant comme conclusion : ayez pitié de nous, *miserere nobis*. Rome aurait protesté de la sorte contre le séjour des papes dans la ville d'Avignon. Les auteurs qui donnent un sens spirituel au verset : *donā nobis pacem*, accordez-nous la paix, interprètent d'une manière mystique la coutume conservée à Latran. Ils disent que cette église, mère et maîtresse de toutes les autres églises, représentant la papauté, jouit par elle-même de la stabilité de la paix et n'a point à l'implorer. L'explication est un peu subtile.

La protestation du pape Sergius eut pour conséquence de conserver à l'Agneau mystique la place qu'il occupait depuis des siècles dans l'iconographie. Peut-être même faut-il attribuer à cet incident historique la lenteur avec laquelle, comme nous ne tarderons pas à le constater, le crucifix s'introduisit dans le culte public.

Nous avons hâte d'arriver à Pascal I et au commencement du ix^e siècle. A cette époque, le crucifix se rencontre partout. La dévotion du peuple chrétien s'est portée vers l'image du Sauveur étendu sur la croix du sacrifice. Le voile que les siècles précédents avaient jeté sur la scène de deuil et de sang qui se déroule au calvaire, a été écarté : le Christ apparaît devant tous attaché à la croix, les mains et les pieds percés de clous, vivant encore, mais condamné à ne triompher de la mort que par le supplice et par la mort librement acceptés.

Nous retrouvons cependant alors à côté de la croix sur laquelle le Sauveur accomplit son sacrifice, les représentations mystiques des siècles qui ont précédé. Deux formes également orthodoxes, deux ordres de sentiments, l'un et l'autre légitimes, ne se succèdent pas pour une société à un temps déterminé, partout le même, sans transition et surtout dans des conditions telles que la deuxième phase n'ait pas à subir plus ou moins longtemps l'influence de la première.

Les sentiments de commisération de l'âme chrétienne à l'égard du Sauveur en croix n'affaiblissent pas la foi aux mystères du Christ sortant du tombeau, montant au ciel et régissant à jamais sur le monde qu'il a régénéré. Voilà pourquoi l'iconographie, qui se conforme au mouvement

des idées et ne le gouverne pas, mettra en relief les scènes de la passion et aura tendance à les représenter de plus en plus dans le réalisme de la vérité historique; mais elle ne se détachera pas brusquement des formes traditionnelles. Parallèlement au Christ en croix, qui tend à prendre la place principale, nous trouverons encore, dans les manifestations imagées de la foi catholique, le Christ planant dans les hauteurs des cieux, et aussi l'Agneau de Dieu, marqué du signe de la croix, subissant dans les régions de la terre les épreuves du sanglant sacrifice.

Il en sera ainsi pendant plusieurs siècles. Un temps viendra où la protestation contre les hérésies grecques, qui s'était accomplie par les représentations imagées, perdant son actualité apologétique, la grande scène que nous avons vu se développer dans les mosaïques des saints Cosme et Damin et que nous retrouvons dans d'autres églises de Rome, séparera peu à peu ses motifs et ne les présentera plus que d'une manière isolée. Cette période qui commence avec le ^{xiii}^e siècle, se continue de nos jours et rien ne fait prévoir qu'elle doive finir. Aujourd'hui et depuis longtemps, on sépare les diverses scènes de la grande représentation qui s'épanouissait comme les parties harmonisées d'un poème dogmatique dans les représentations du ^{vi}^e siècle. Nous présentons dans des tableaux distincts, qui n'ont plus entre eux qu'un lien matériel, le Christ assis sur un trône de gloire, couronné du nimbe crucifère, bénissant de la main droite, présentant de la main gauche le livre des Évangiles, le Christ encore sortant glorieux du tombeau, le Christ régnant dans le ciel et triomphant à la droite du Père. Il en est de même pour l'Agneau mystique, pour les figures symboliques des évangélistes, et d'ailleurs aussi pour les monogrammes antiques, pour la croix simple, qu'elle se montre dans la rigidité de sa forme réelle, qu'elle s'épanouisse comme au ^{iv}^e siècle dans l'éclat des métaux précieux ou au milieu des gerbes fleuries.

L'abside de l'église de Sainte-Cécile représente dans sa mosaïque, qui est l'œuvre du pape Pascal I (818), le Sauveur debout, serrant de la main gauche le rouleau des Évangiles, et bénissant de la main droite. Dans une zone inférieure se dresse l'Agneau couronné du nimbe crucifère.

Il est debout sur la montagne sainte d'où s'échappent les quatre fleuves. De chaque côté six agneaux lui font cortège et paraissent s'avancer vers lui.

La mosaïque entière est, on le voit, la reproduction exacte d'une représentation que nous avons rencontrée déjà plusieurs fois. La scène inférieure rappelle la vie terrestre du Sauveur et son action sur le monde pendant la durée des siècles chrétiens. Le Christ, sous la figure de l'Agneau mystique, y apparaît comme la victime du calvaire, uni à la croix du sacrifice, déjà cependant vainqueur de la mort et confiant aux apôtres la continuation de son œuvre.

Au-dessus, dans les splendeurs des cieux, le Christ triomphant se présente comme l'espérance suprême et la récompense du chrétien.

A Sainte-Praxède, dont la mosaïque appartient à l'année 819, nous retrouvons encore la double représentation que nous avons admirée pour la première fois dans l'église des saints Cosme et Damien.

L'Agneau, portant le nimbe marqué de la croix, occupe le milieu de l'arc triomphal. Il repose sur un trône richement orné, auprès duquel, à droite et à gauche, sont disposés les sept candélabres. Quatre anges, vêtus de blanc, entourent le trône divin. Les figures symboliques des quatre évangélistes sont placées deux à droite deux à gauche ; aux extrémités apparaissent les groupes des vieillards rappelés par l'Apocalypse et qui complètent la composition.

Dans les mosaïques de l'abside, le Christ est debout sous forme humaine. Il occupe le centre de la calotte et reçoit les adorations de saint Pierre et de saint Paul, des saintes Praxède et Pudentielle, de saint Zénon, tous nimbés du nimbe circulaire, et du pape Pascal I couronné du nimbe carré pour indiquer qu'il était vivant encore lorsque la mosaïque fut exécutée.

Au-dessous de cette scène céleste, sur une large bande, se montre l'Agneau dans les conditions que nous avons plusieurs fois décrites.

Les mêmes scènes sont reproduites dans les mosaïques que le pape Grégoire IV (827-844) fit exécuter à Rome dans l'église de Saint-Marc. Le Sauveur ressuscité occupe le milieu de l'arc triomphal et se montre encore au centre de

l'abside: L'Agneau apparaît, au-dessous, dans les conditions que nous avons plusieurs fois rappelées. Le nimbe de l'Agneau n'est pas crucifère, mais il est marqué à l'intérieur des trois lettres $\alpha \rho \omega$, pour indiquer qu'il représente véritablement le Christ, mort sur la croix, principe et fin de toutes choses.

Nous voulons citer ici, quoique appartenant à une époque postérieure, une sculpture de l'église de Saint - Marc - de - Venise. Elle est du XI^e siècle. L'agneau s'y montre debout, dans un médaillon qui occupe la partie centrale de la croix. Quatre personnages, les deux plus élevés, de bonne et douce physionomie, peut être deux vertus symbolisées, les deux plus bas placés, de figure vulgaire. L'inscription qui se rapporte à Jésus - Christ dont l'Agneau tient la place, rappelle les larrons crucifiés avec le Sauveur : *Agnus crucifigitur com iniquis* (1).

Un seul détail, qu'il nous est agréable de signaler, ajoute une note originale à la mosaïque de l'église de Sainte-Marie-in-Transtevere, qui est du XII^e siècle et appartient au pape Innocent II (1130-1143). L'Agneau, comme pour les mosaïques précédentes, apparaît dans le bas, debout sur la montagne, décoré du nimbe crucifère. Dans le haut, Jésus-Christ triomphant est assis sur un trône royal, ayant à sa droite sa Mère également assise.

Il nous reste à citer la belle mosaïque qui couvre l'abside et l'arc triomphal de l'église supérieure de Saint-Clément. On peut en placer l'exécution au XII^e siècle ou aux premières années du XIII^e. C'est la seule, parmi les mosaïques anciennes des églises de Rome, qui présente l'image du crucifix. Nous aurons à la décrire dans la suite de notre travail. Il nous suffit, en ce moment, de constater, au - dessous du Christ mort sur la croix, l'image traditionnelle de l'Agneau couronné du nimbe et gouvernant l'Église.

Les deux scènes ainsi superposées n'appartiennent pas aux mêmes formes iconographiques. Le crucifix, surtout lorsque le Christ apparaît mort sur la croix, indique le triomphe déjà réalisé de l'école historique qui s'attache à la reproduction imagée du fait matériel. Nous retrouvons,

(1) Didron, *Annales archéologiques*, t. XXVI, pp. 23 et 213.

au contraire, dans l'Agneau, tel qu'il est ici représenté, les traditions encore conservées de l'école mystique. Cette juxtaposition, dans une image qui vise à l'unité, est le caractère significatif d'une époque de transition. Nous croyons, en effet, que la mosaïque de Saint-Clément est un des derniers exemples de la double représentation admirablement harmonisée que le pape Félix IV avait inaugurée dans l'église des saints Cosme et Damien.

L'Agneau mystique. n'interviendra plus désormais que d'une manière isolée, tantôt debout, portant fièrement le nimbe du Christ pour indiquer son état de victime déjà victorieuse, tantôt inerte, couché, déjà mort, sous les pieds du Sauveur crucifié, ou bien fixé au revers de la croix, derrière la tête de la divine Victime.

Plus tard, et par un développement de doctrine tout à fait justifié, l'agneau prendra la première place parmi les emblèmes de la Sainte-Eucharistie. Dans le sacrifice qui s'accomplit sur l'autel, Jésus-Christ n'est-il pas la victime immolée pour le salut de tous ? L'Agneau se montrera déjà livré pour nous à la mort, Agneau immolé, nourriture divine du chrétien. Nous le retrouverons, dans les représentations imagées, sous les formes qu'avait adoptées l'ancienne iconographie et que marque l'Apocalypse, étendu à l'état de victime sur le trône de gloire, appuyé sur le livre aux sept sceaux, qu'il est donné seulement à l'Agneau d'ouvrir et d'interpréter.

G. CONTESTIN.

NAPOLEON

La Dernière Phase, par Lord ROSEBERRY. Traduction Aug. FILON

Un homme d'État Anglais, lord Rosebery, a mis à profit les loisirs, qui lui laissaient l'impuissance et la désorganisation momentanées du parti libéral, pour écrire un livre sur Napoléon. Qu'une étude de ce genre ait tenté un anglais, nous ne devons pas nous en étonner : l'Angleterre a eu l'humiliation de trembler devant l'Empereur, l'orgueil de le vaincre et la honte de l'avoir maltraité. Le livre nous intéresse moins comme supplément d'information, comme contribution historique, que comme indication d'une manière de concevoir, d'une méthode de composition, d'un genre de curiosité qui diffèrent essentiellement des nôtres. La genèse même du livre est intéressante : Lord Rosebery l'a entrepris uniquement parce que cette idée le hantait. C'était un « fantôme littéraire » qu'il a fait évanouir à la lumière du grand jour. Il s'agit donc d'une distraction de grand seigneur à la recherche d'un Napoléon exact, réel, vivant, ou plutôt vécu, non pas tel qu'on a pu le connaître, mais tel qu'il se révélait à sa propre conscience. Ce Napoléon, ce n'est pas le « Général Vendémiaire » en quête d'un commandement avantageux; ni le Premier Consul, qui s'emporte à froid, en pleine réception, contre un ambassadeur

étranger ; ni l'Empereur dont la majesté préside aux cérémonies d'apparat ; ni le Petit Caporal dont la bonhomie voulue se renseigne très exactement sur le grognard auquel il va pincer l'oreille en l'appelant par son nom. Même à Sainte-Hélène Napoléon s'adresse le plus souvent à l'Europe, au monde. Et cependant, s'il a dû avoir jamais une heure de sincérité, un moment d'abandon, c'est bien dans ce cercle intime de Longwood, au milieu des Las Cases, des Montholon, des Bertrand, des Gourgaud, dans cet entourage de serviteurs fidèles et dévoués qui sont désormais tout pour lui, sa famille, sa cour, son armée, ses sujets. Etudions donc Napoléon à Sainte-Hélène : rien de ce qui le concerne n'a échappé à la surveillance hostile de ses gardiens ni à l'attention émue de ses compagnons.

Nous arrivons ainsi à la critique des sources. Lord Rosebery pose en principe que les publications de Sainte-Hélène sont d'autant plus dignes de foi qu'elles sont plus récentes ; et à ce titre, la première place appartient au Journal de Gourgaud qui vient d'être publié en 1901. Pendant cinquante ans tout a été arrangé, faussé en considération des intérêts de l'Empereur, de son fils ou de son neveu. — Pour les lettres de Warden (1816), c'est Las Cases qui a servi d'interprète entre Napoléon et l'auteur. — Les lettres du Cap (1817) ont été fabriquées à Sainte-Hélène même (1822). — La voix de Sainte-Hélène est due à O'Meara, triple espion au service du prisonnier, de H. Lowe et du ministère anglais — Las Cases (1823) est le confident préféré ; mais c'est aussi l'apologiste, le metteur en scène, le faiseur de légendes ; on le prend en flagrant délit de faux. — Le médecin corse Antommarchi peut être convaincu de mensonge. —

Montholon (1847) songe à la mémoire des morts ou à l'intérêt du futur restaurateur de l'Empire. — Reste Gourgaud. Il semble sincère parce qu'il dit beaucoup de mal de lui-même. Il s'ennuie atrocement sans se lasser de le répéter ; et cette capacité d'ennui ne peut être qu'un charme aux yeux d'un Anglais. Il se montre à nous comme un être insupportable, chagrin, peu commode, parfois peu poli, jaloux de ses voisins ; et tout cela, par excès d'amour pour son maître.

La critique des sources terminée, nous devrions étudier le journal de Gourgaud pour en dégager le portrait de Napoléon. Mais l'auteur s'interrompt pour examiner ceux qu'il appelle « les personnages du drame ». Le secrétaire d'État, Lord Bathurst, a échangé avec le gouverneur de Sainte-Hélène une correspondance « sordide et lamentable ». Il avait songé à livrer son captif à la France dans l'espoir de le faire fusiller ; et n'osant ni le garder en Angleterre, ni l'envoyer aux États-Unis, il l'a enfermé dans une île déserte, avec la préoccupation de ne pas le laisser échapper et de dépenser le moins possible pour le « général en disponibilité ». — Le commandant du *Northumberland*, Sir G. Cockburn, qui a transporté le prisonnier, dépasse les bornes de l'outrecuidance. — Hudson Lowe, choisi comme gardien, ne sut être qu'un geôlier. Avec beaucoup de tact, de délicatesse, de sensibilité, il eut peut-être échoué dans ses fonctions ; et il n'avait aucune de ces qualités. — Les commissaires européens ne sont que ridicules. Ils en sont réduits à se servir d'un télescope pour contrôler la présence de celui qui refuse de les recevoir. Dans l'entourage de l'Empereur, c'est au grand maréchal Bertrand,

excellent officier et serviteur dévoué, que Lord Rosebery réserve ses éloges ; il le félicite même, ce qui est original de la part d'un chercheur en quête de documents, de n'avoir rien écrit.

Cette revue passée, l'auteur s'attarde encore et nous engage dans une nouvelle digression. Quels étaient les griefs de Napoléon ? Il y en avait trois, dit-il : le titre, l'argent, la captivité. Pourquoi ne pas lui laisser son titre d'Empereur, la seule épave que le fils du petit greffier d'Ajaccio eût sauvée du naufrage ? Pourquoi ne lui accorder que 8.000 livres de pension, quand le gouverneur de l'île en avait 12.000 ? Pourquoi cet abus de sentinelles, de vedettes, de postes, de canons, de croisières pour garder un seul homme relégué sur un plateau inaccessible ?

Nous arrivons enfin au cœur même du sujet en étudiant Napoléon chez lui. L'Empereur habite deux pièces, chambre à coucher et cabinet de travail, dans une ancienne étable transformée en appartement. Il porte le plus souvent un uniforme de chasse avec le petit chapeau. Il dîne à 2 heures et soupe à 10, servi dans de la vaisselle plate par des domestiques en livrée vert et or. Il se promène en voiture à six chevaux, avec écuyers aux portières et toujours à grande allure ; sinon, il monte à cheval, chasse ou jardine. Il lit beaucoup, annote, critique et dicte parfois des nuits entières. On observe autour de lui une étiquette rigoureuse.

Ses conversations semblent devoir nous révéler l'homme même, le Napoléon intime que lord Rosebery poursuit pendant plus de trois cents pages. Mais il faudrait distinguer, et l'auteur a eu tort de ne pas le faire. Quand on interroge l'Empereur sur ses batailles, sa politique, ses projets, nul ne peut

mieux nous renseigner que lui-même et nous pouvons considérer ses réponses comme autant d'oracles. Mais quand nous sortons du domaine où s'est exercé son génie, le héros s'évanouit et nous n'avons plus en face de nous qu'un homme ondoyant, plein de contradictions, intéressant peut-être, mais souvent aussi médiocre. Écoutons-le : En religion, s'il a quelque penchant pour le protestantisme, c'est que le souverain peut être en même temps chef de l'Église ; s'il préfère l'Islamisme, c'est « parce qu'il a conquis la moitié du globe en dix ans, tandis qu'il en a fallu trois cents au christianisme pour s'établir ». — Il trouve que la mort de Ney est un crime ; mais n'en estime pas moins que le maréchal était un traître. — Pour lui, saint Louis est un imbécile et s'il trouve à certains moments que Henri IV est le plus grand homme qui se soit assis sur le trône de France, il le traite un peu plus loin de « bon homme, capable de charger », ou de « vieux barbon qui n'a rien fait de grand ». — Il parle aussi beaucoup de sa famille, de sa vie, de ses aventures, et lord Rosebery voit là une faiblesse de parvenu. Tout cela est misérable. Montesquieu n'aime pas à voir Tite-Live jeter des fleurs sur les colosses de l'antiquité ; nous éprouvons une gêne et comme un froissement intime à entendre Napoléon faire allusion à ses infortunes conjugales et parler des femmes comme un carabin.

Combien plus intéressantes sont ses réponses sur la guerre ou la politique ! En politique, il se reproche ne n'avoir pas écrasé la Prusse après Iéna, d'être trop resté à Moscou, de n'avoir pas renvoyé Ferdinand VII aux Espagnols, en 1812. — A la guerre, il lui semble que sa plus belle victoire est celle

d'Eckmühl : l'armée était moins solide qu'à Austerlitz et il a fallu d'autant mieux manœuvrer. Il déclare n'avoir rien appris à la dernière de ses soixante batailles qu'il ne sut dès la première, et il ajoute : « Dans mes batailles je me compte pour moitié, c'est même beaucoup d'attacher le nom du général à une victoire, car c'est l'armée, après tout, qui la gagne ». — Si on lui demande quel a été le plus beau moment de sa vie, il hésite entre son retour d'Italie à 25 ans, l'entrevue de Tilsitt et son séjour à Dresde, en 1812. C'est alors qu'il aurait dû mourir, ou encore à Moscou, ou même à Waterloo. Waterloo ! Pourquoi n'a-t-il pas attendu quinze jours de plus et rassemblé plus de troupes ? Que ne s'est-il concentré autour de Paris au lieu d'entrer en Belgique ? Quant à la bataille, s'il l'a perdue, c'est à cause de la pluie du 18 juin qui a retardé l'attaque ; c'est qu'il n'a pas eu Suchet à la place de Grouchy, Murat à la place de Ney ; c'est que Soult était un chef d'État-Major insuffisant. Après la défaite, il aurait dû faire fusiller Fouché et Soult, ajourner les Chambres, lancer un appel au peuple et défendre Paris.

Rien de tout cela n'a été fait et le héros est venu mourir à Sainte-Hélène. Le médecin Arnott n'a reconnu le mal qu'à la fin de mars et Napoléon a rendu le dernier soupir le 5 mai 1821 : il était mort d'un cancer à l'estomac. On l'enterra au fond d'un ravin, près d'une source, avec, sur le cercueil, l'épée et le manteau de Marengo. Hudson Lowe avait exigé qu'on gravât le nom de Bonaparte après celui de Napoléon. L'Angleterre était délivrée de son prisonnier ; Longwood redevenait déserte ; les anglais ne virent rien de choquant à ce que l'ancienne étable fut rendue à sa destination primitive.

Après avoir ainsi conduit Napoléon jusqu'au tombeau, Lord Rosebery essaye de tirer de son étude les conclusions qu'elle comporte. Napoléon n'est pas le plus grand des grands hommes : Mahomet, par exemple, a exercé une plus grande influence. Mais, par son génie militaire, ses talents extraordinaires d'administrateur, son incomparable puissance de travail, il a laissé un souvenir inoubliable de « splendeur et de domination ». L'apogée de sa carrière se place à l'époque du Consulat; puis l'équilibre se rompt sous l'influence continue de l'émotion guerrière, trop forte pour des nerfs humains. La rupture s'est produite de 1801 à 1810, et on en suit les progrès à mesure que l'autorité se transforme en caprice, que la domination tourne au despotisme et que les conceptions grandioses tombent dans le chimérique et l'irréalisable. En somme Napoléon fut-il grand ? S'il suffit pour mériter ce titre, d'avoir du génie et de reculer les bornes de l'intelligence et de l'activité humaine, oui; mais s'il faut posséder en même temps les plus hautes qualités morales, non.

Tel est le livre de lord Rosebery. Jugé d'après nos principes et nos méthodes il paraît un peu confus ou tout au moins diffus. Il est écrit à propos de Napoléon, tout autant que sur Napoléon. Il ne tient pas ce qu'il semblait promettre et nous laisse une impression plutôt vague, en ce sens qu'elle n'est pas nettement déterminée par le livre même. Nous ajouterons cette étude à tout ce qui a été déjà écrit sur le même sujet. Notre galerie napoléonienne renferme une quantité d'œuvres de tous genres, portraits, bustes, statues du général Bonaparte, du premier Consul ou de l'Empereur. Nous y joindrons

ce médaillon qui nous vient d'Angleterre : il attirera les regards par une certaine originalité d'exécution et je ne sais quel cachet exotique.

Cette œuvre d'un étranger nous semble comme un hommage à la France. Nos écrivains, nos artistes, nos savants ont exercé sur l'Europe une action durable et profonde ; mais nous avons aussi, dans le domaine plus restreint, et en quelque sorte plus matériel, de la politique, des chefs d'État, des conducteurs d'hommes, dont l'influence a dépassé de beaucoup nos frontières et qui se sont imposés à l'histoire des autres peuples. En 1715, pour communiquer la nouvelle du décès de Louis XIV, les étrangers se contentaient d'annoncer : « le Roi est mort ». — En 1815, il a suffi de dire : « Il est revenu » pour épouvanter l'Europe, et, six ans plus tard : « Il est mort » pour l'émouvoir à la fois et la rassurer.

E. D.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Palais de Justice de Nîmes, Notice historique et descriptive, avec des vues phototypiques hors texte, par M. Michel Jouve. — Nîmes, lib. anc. Debroas-Duplan.

Nos lecteurs ont eu l'heureuse fortune de pouvoir lire le résumé de cet ouvrage écrit par l'auteur lui-même. Ils en ont apprécié l'érudition sûre et la forme élégante.

L'œuvre définitive tient et au-delà les promesses de l'heureux début. Ce n'est pas seulement l'histoire du monument en lui-même, c'est l'évocation de tout le passé judiciaire de notre ville. Ce coin de Nîmes a toujours été celui où se rendait la justice. C'est là que s'élevait la basilique construite par Hadrien ; après les invasions germaniques, le Vicomte de Nîmes transporta son plaid féodal en face, sous une des voûtes de l'amphithéâtre, transformé en château-fort ; plus tard, après la réunion de Nîmes au royaume de France, le sénéchal bâtit la curie du roi en face des Arènes, sur l'emplacement de la basilique. A partir de cette date, le siège de la justice a changé d'enveloppe, il est resté toujours à son foyer natal. M. J. étudie successivement la Maison du Roi, — le Palais Présidial, — les Tribunaux de la Révolution, — le Palais de l'Empire, — le Palais actuel.

L'histoire des institutions et des hommes ne se sépare pas de celle des édifices, et l'application de cette méthode historique fait le charme de ce livre. L'érudition y est sûre, patiente, mais son effort est dissimulé et disparaît sous l'élégante facilité du style et la clarté de l'exposition. On soupçonne seulement quelle somme de labeur a coûté ce travail, en parcourant ces notes si complètes et si bien renseignées qui soutiennent et confirment le récit. Tous les Nimois qui aiment leurs pays, tous ceux qu'intéressent l'histoire de notre cité devront recourir à cet ouvrage, après lequel il n'y a plus qu'à glaner. Des vues phototypiques, très réussies et qui sont elles-mêmes de curieuses restitutions historiques, illustrent le texte et nous montrent les Palais du xviii^e siècle et les transformations successives qu'il a subies au siècle dernier.

*
**

Le Clos, pièce en trois actes, par Stéphane, représentée au Nouveau Théâtre, le 31 octobre 1901.

La *Revue* se félicite du succès obtenu par un de ses collaborateurs les plus sympathiques. *Le Clos* est une pièce remarquable, qui met en vedette le beau et vigoureux talent de Madame Stéphane. Nous laissons la parole aux journaux parisiens les plus autorisés, qui diront mieux que nous le mérite de l'œuvre et de l'auteur. C'est un drame de psychologie intime, qui met en scène le conflit entre le devoir et la passion. Son originalité est que le devoir fut oublié dans un milieu et par deux êtres voués à la vie austère, et aussi, bientôt après la chute,

reprend-il toute son influence à la voix du chef de la famille. Lentement et par un effort sublime de volonté, la passion est non étouffée, mais surmontée. Les deux irréguliers se séparent sans se détacher ; le mari retourne à sa femme et à ses enfants ; sa complice se voue à une grande œuvre de charité. Madame Stéphane a traité son sujet à la manière d'Ibsen et de l'Ecole Scandinave. Je ne crois pas beaucoup au succès définitif ni à l'influence durable de cette école sur notre théâtre. Le spectateur latin aime le concert ; il veut un fait au lieu d'un exposé, un acte au lieu d'une thèse. Ce qu'il y a de plus médiocre dans nos tragiques, c'est précisément l'abus des confidents et des longues narrations qu'ils écoutent sans sourciller. L'auteur du « *Clos* » est sans doute imprégné de la lecture d'Ibsen et lui doit beaucoup ; mais elle n'en est pas l'imitatrice asservie, fort heureusement pour elle d'ailleurs. La beauté de son drame réside dans les parties latines de son œuvre qui sont bien à elle ; la clarté de la langue, la netteté de dessin du caractère des personnages. Il nous paraît que les spectateurs ont du moins goûter le long discours un peu long du héros de la pièce par lequel il persuade sa complice. Il était cependant nécessaire et il est en tous cas, parfaitement écrit.

Du *Temps*, du 3 Novembre :

Au Nouveau Théâtre, on a donné la première représentation du « *Clos* » de Stéphane, œuvre curieuse qui rappelle à certains égards le théâtre norvégien etc.

De *L'Éclair* (de Paris), du 1^{er} Novembre :

Par les soins de M. G. Labruyère le Nouveau Théâtre a

représenté hier soir le *Clos*, pièce en 3 actes de Stéphane. L'intrigue animée par des passions simples expose avec une certaine sincérité le conflit inévitable qui résulte de la présence d'un être affranchie de préjugés et de contraintes sociales, au sein d'une famille sur qui pèse encore l'esprit austère de la tradition religieuse.

Un vieux pasteur, reclus dans une ancienne demeure éloignée s'efforce, malgré l'intrusion d'une femme jeune et désireuse de posséder les joies libres de la vie, de maintenir parmi les siens, le respect sévère de la foi de ses pères. Le dernier acte assure le triomphe des idées soutenues par l'auteur.

De *La Libre Parole*, du 31 Octobre :

Le Clos est une ancienne abbaye de Bénédictins, devenue la propriété du pasteur Héliou qui l'habite en compagnie de son fils Flavieu marié et père de trois enfants. Le pasteur a été marié deux fois et sa seconde femme avait une fille, Raymonde, qui, d'abord, compagne d'enfance et de jeux de Flavieu, a grandi avec lui et qu'il a fini par aimer d'un amour qui n'avait plus rien de fraternel. Pour couper à sa racine cette passionnette, avant qu'elle ne devint passion, le pasteur a marié Raymonde au loin, et Flavieu a épousé Noémie, endormant dans la paix du Clos les ardeurs d'autrefois. Mais voici que Raymonde revient. Elle est veuve, trop jeune pour être seule, et le pasteur lui offre, de nouveau l'abri morne et engrisaille du Clos dans ce milieu austère mais heureux, sa grâce, son exubérance, sa frivolité créent une sorte de vie factice et malsaine. Flavieu ne peut résister à cette poussée d'amour et Raymonde devient sa maîtresse. Heureusement que le vieux pasteur a tout deviné. Il rappelle les coupables au remords, au devoir, et Raymonde part, laissant Flavieu seul et triste à jamais.

Ce drame est écrit d'une langue pure, d'une grande intensité de poésie, peut-être trop noble pour le théâtre où il faut le relief et le mot. C'est un essai qui promet.

JEAN DRAULT.



La Chevauchée. — Abonnement 8 fr , chez Albert Wolff, éditeur, 76, rue Taithout, Paris.

La Chevauchée est une revue littéraire spéciale aux femmes intelligentes, à celles qui unissent aux devoirs du foyer le désir de charmer leurs loisirs par des lectures intéressantes, à celles qui préfèrent le travail intellectuel aux modes et aux futilités. Cette revue dirigée avec talent par M^{me} Léonie de Bazelaire est une Revue sérieuse, ce qui n'exclut ni l'humour, ni une gaieté de bon aloi. Du reste les noms connus de ces collaborateurs sont le meilleur éloge qu'on en puisse faire : MM. Jean Bertheroy, Demont-Breton, Thénard, Marin, la Princesse Varesco, Jan Germain, Jean Bach-Sisley, etc. Et le nombre des femmes qui y collaborent, augmente chaque jour.

Le succès croissant de *La Chevauchée* lui permet de faire une faveur exceptionnelle cette année. Elle offre gratuitement à chaque nouvel abonné jusqu'au 1^{er} Janvier 1902, un fusain artistique, original et signé d'une valeur de 30 fr.



En vente chez M. Lavagne-Peyrot. *Alcide Capillon*, par notre collaborateur M. René des Pomeys, dont nous rendrons compte dans le prochain numéro.

BIBLIOGRAPHIE

Une brochure très intéressante, de 98 pages grand in-8, intitulée : « **LA CAMARGUE** », accompagnée de deux planches, vient de paraître à la librairie Gervais-Bedot ; elle est en vente au prix net de 1 fr. 50 ; par la poste 1. fr. 80.

C'est une nouvelle œuvre de M. Théodore Picard, colla- de la Revue du Midi, qui arrive bien à son heure pour fai- re connaître le mode de formation de cette immense plaine alluviale conquise sur la mer, et, faire apprécier, en même temps, la valeur de ces terrains à leurs nombreux exploitants. A la suite de la description géographique de cette région, plusieurs tableaux de sondages viennent révé- ler la constitution intime du grand Delta du Rhône.—L'in- térêt tout particulier qui s'attache à cette publication est d'autant plus vif que la *Transformation agricole de la Camargue* est devenue, depuis quelques temps surtout, l'objectif principal des agronomes de nos contrées méridio- nales.

Dans un tirage spécial, M. Picard a réuni les deux arti- cles déjà parus dans la Revue, en Octobre et Novembre dernier, 1° Géologie, Stratigraphie, Géogénie de la Camar- gue. 2° Le Littoral méditerranéen. En tête, une Introduc- tion trace le plan général de l'ouvrage. — Une NOTE substantielle d'une certaine étendue, vient en Appendice ;

elle contient quelques considérations géologiques sur l'ancien Delta torrentiel du Rhône, et qui embrasse la Camargue, la Grau et la Costière. Ce compléments'adresse, surtout, aux amis de la science pure.

La Carte de la Région du Bas-Rhône, avec les deux diagrammes réduits, de la Camargue et du Delta, ont été tirés séparément, sur papier de choix. L'excellente disposition typographique des matières facilite la lecture de l'ouvrage.

*
* *

Police Municipale et Enterrements religieux. — La dernière livraison de la *Revue administrative du Culte catholique*, dirigée par M. Groussau, professeur de droit administratif à l'Université catholique de Lille, publie un intéressant article sur les recours concernant les arrêtés municipaux contre les enterrements religieux. La question d'illégalité sont clairement distinguées et expliquées dans les termes suivants :

« Les règlements municipaux contre les enterrements religieux sont susceptibles d'être discutés de deux façons bien différentes : »

» 1^o Un recours pour abus peut être exercé devant le Conseil d'Etat, en vertu de l'article 7 de la loi du 18 germinal an X, » s'il est porté atteinte à l'exercice public du culte, et à la liberté que les lois et les règlements garantissent à ses ministres » ;

» 2^o Une objection d'illégalité peut être opposée aux règlements dont la sanction est demandée à l'autorité judiciaire, car l'article 471, n^o 15, du code pénal ne punit que « ceux qui auront contrevenu aux règlements *légalement* faits par l'autorité administrative »

• Lors donc qu'une poursuite a lieu devant un tribunal de simple police, pour contravention à un règlement municipal antireligieux, non seulement il est permis de soulever la question préjudicielle d'abus et d'exiger un délai pour saisir le Conseil d'État, mais on peut aussi poser directement devant le juge de paix la question d'illégalité enfin d'enlever toute valeur et toute force au règlement.

• Le plus souvent on mettra cette question d'illégalité au premier plan et on ne demandera que subsidiairement un délai pour faire trancher la question d'abus. Mais s'il arrive en fait que la question d'abus soit résolue la première, alors même que le recours pour abus a été rejeté par le Conseil d'État, l'examen de la légalité du règlement à sanctionner n'en reste pas moins un droit et un devoir pour l'autorité judiciaire.

• Ces règles viennent d'être mises en relief dans deux cas fort intéressants, à propos des arrêtés du maire de Delle (Haut-Rhin) et du maire de Sainte-Florine (Haute-Loire). Le Conseil d'État a rejeté les recours pour abus formés contre ces arrêtés, qui n'en ont pas moins été déclarés illégaux par le Tribunal de Belfort et par le Tribunal de Brioude. »

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

LA CONJURATION DE PICHEGRU

M. Ernest Daudet a voué un fort beau talent d'historien à l'étude approfondie des conspirations royalistes sous la Révolution. L'entreprise était méritoire, et la question, inédite. Si les grandes phases de la résistance des anciens partis, telles la guerre de Vendée, la révolte de Lyon et la trahison de Toulon, nous étaient déjà bien connues, il n'en était pas ainsi des insurrections partielles et des intrigues sourdes qui ont agité un peu partout notre pays, ensanglanté notre sol et expliquent, sans les justifier, les cruelles représailles de la Convention. Notre éminent compatriote était plus particulièrement qualifié pour raconter les troubles du midi. Mais il a été bientôt conduit à étendre le champ de ses recherches : de là son livre si curieux « *Les Émigrés et la Seconde Coalition* », qui a fait justement sensation. Il aborde aujourd'hui, avec la même sûreté d'informations et sa claire méthode d'exposition, une période des plus obscures et des plus troublées (1) ; la défection de Pichegru et les prodromes du coup d'état de Fructidor. Son livre est une demi-réhabilitation, appuyée sur de nombreux documents inédits. Je voudrais rechercher s'il a

(1) *La Conjuration de Pichegru et les complots royalistes du Midi et de l'Est, 1795-1797*, d'après des documents inédits, par M. Ernest Daudet. Paris, 1901, Plon, éd.

complètement réussi et tout au moins essayer de montrer la contribution que ses recherches ont apportée à l'histoire de cette époque et de ce personnage énigmatique.

La destinée des grands généraux de la Révolution fut singulièrement tragique. Ils entrent sur la scène de l'histoire en pleine lumière et jouent tout de suite les premiers rôles. Des actions d'éclat glorifient leurs noms presque aussitôt qu'ils les révèlent et rapidement aussi ils disparaissent, atteints par une mort prématurée, naturelle ou violente, ou ce qui est la fin la plus lamentable, traîtres à la patrie. Sauf Jourdan diminué et Masséna français à peine, l'Empire ne trouvera que des sous-ordres. Dans ces temps agités, où la névrose des multitudes fait et défait les gouvernements, toutes les ambitions sont permises et tous les soupçons autorisés. Le seul dont on ne se méfia que lorsqu'il fut trop tard, fut, sous la Terreur, le plus fougueux des amis de Robespierre, sous le Directoire, l'ami complaisant de Barras, ou l'auditeur bienveillant de Siéyès. Quand il se révéla usurpateur du pouvoir au 18 brumaire, Joubert, Championnet, Marceau, Hoche étaient morts; Carnot en exil; Pichegru avait trahi; Moreau avait été traqué par la méfiance gouvernementale au point de se faire le complice honteux de Bonaparte.

La gloire militaire de Pichegru est indéniable; elle a été diminuée et obscurcie, non à dessein; mais par l'effet de cette naturelle répugnance qu'inspirent les actes de félonies, même postérieurs aux services rendus. C'était un Jurassien, surnois, replié sur lui-même et finassier, originaire de cette cité d'Arbois, qui devait donner à la France une des plus pures gloires du siècle dernier. Engagé dans l'arme

de l'artillerie sous l'ancien régime, il allait passer officier lorsque la Révolution éclata. Promu rapidement aux grades les plus élevés, il a surtout forcé la renommée par la conquête de la Hollande. L'histoire courante a retenu surtout comme une héroïque légende, l'épisode des cavaliers de son armée conquérant la flotte hollandaise en chevauchant sur les glaces de Texel. Mais ce fait d'armes original avait été précédé d'une série de manœuvres habiles et de victoires brillantes qui avaient ouvert et forcé la ligne de la West-Flandre. Carnot revendiqua le mérite de ce plan de campagne, à juste raison, semble-t-il. Mais le mérite de l'exécution et une part de collaboration intime reviennent à Pichegru. Il y avait d'ailleurs entre son génie militaire et celui du grand conventionnel de frappantes analogies. Tous les deux avaient compris qu'avec des troupes mal instruites et amalgamées confusément, mais vaillantes et pleines d'entrain, l'emploi de l'ordre dispersé s'imposait. Pichegru ne fut pas l'inventeur du combat en tirailleurs ; mais il l'organisa définitivement, le fit passer dans la pratique courante et utilisa avec une extrême habileté les qualités natives du soldat français. Moins brillant que Hoche, moins sympathique et expansif, il avait tout autant d'action que lui sur les troupes par une autre méthode, la froide discipline et une extrême réserve. Il avait servi dans la guerre de l'Indépendance Américaine, et au contact de troupes étrangères et des puritains Anglo-Saxons, il avait appris à se replier encore davantage sur lui-même. C'était déjà un centre-gauche en tactique comme en politique ; à ce titre, les mémoires contemporains lui sont peu favorables.

Il fut nommé, en 1795, commandant en chef de l'ar-

mée du Rhin et Moselle. Circonvenu par les agents du prince de Condé, il aurait trahi, laissé écraser son collègue Jourdan, passé le Rhin tardivement et conduit la campagne avec mollesse, aventurant inutilement deux divisions qu'il ne soutint pas et laissant aux ennemis le temps de manœuvrer et de se concentrer tout à l'aise. C'était du moins l'opinion courante, admise jusqu'ici sans contestation. Contre cette assertion, basée surtout sur les papiers des agents royalistes Montgaillard et Fauche - Borel, M. Ernest Daudet s'élève aujourd'hui en s'appuyant sur des documents inédits, notamment sur la correspondance du prince de Condé conservée aux archives de Chantilly. Il ne paraît pas d'ailleurs se faire grande illusion sur le résultat définitif et écrit mélancoliquement : « Il est depuis longtemps démontré
« que la vérité, quand elle se produit tardivement,
« ne peut rien contre la légende et que presque tous
« jours celle-ci lui survit ».

La trahison de Pichegru remonterait à la date de 1795, et plus exactement à l'automne de cette année. C'est en 1797 qu'il fut arrêté au coup d'état du 18 fructidor et déporté. Il était à ce moment président du Conseil des Cinq-Cents.

L'accusation portée contre Pichegru comporte deux questions :

Le général en chef de l'armée du Rhin et Moselle a-t-il trahi la France au point de vue militaire ?

A-t-il trahi le gouvernement de l'époque, le Directoire, et tout en faisant son devoir de soldat a-t-il laissé préparer et préparé lui-même une contre-révolution ?

Voyons, avec M. Daudet, quels sont les témoins à charge.

Les documents accusateurs sur lesquels le Directoire s'est appuyé pour prononcer sur le sort de Pichegru ont été livrés en 1797 par deux généraux, Bonaparte et Moreau, par le premier quelque temps avant le 15 Fructidor ; par le second, quelques jours après. Mais ces documents, trouvés dans les fourgons des ennemis ou dans les archives abandonnées par la pseudo-cour fugitive du prétendant Louis XVIII, remontent à une date antérieure. Aucun n'émane de Pichegru ; ils sont l'œuvre de deux aventuriers bien connus et mêlés aux intrigues et aux complots royalistes de l'époque, Montgaillard et Fauche-Borel.

Roques, comte de Montgaillard fut l'un des hommes les plus méprisables de cette époque qui connut tant d'infamies à côté des plus purs dévouements. Un des historiens les plus dévoués à la cause Bourbonnienne le qualifiait en 1815, au lendemain de la Restauration, de « sycophante politique, qu'on peut accoler à ce que la Révolution a produit de plus vil et de plus misérable. » Les républicains et les bonapartistes n'en pensaient pas plus de bien. Il fut l'espion de tous les partis, de Robespierre, de Bonaparte et des Bourbons ; le Gouvernement de Juillet seul eut le courage de le rayer de la liste des agents politiques secrets. En 1795 il était aux gages du parti monarchique. Fauche-Borel pour avoir commencé à être plus honnête n'en valut guère mieux par la suite. C'était un ancien libraire de Neuchâtel, protestant et royaliste fanatique à la fois ; il n'avait pas gardé rancune aux descendants de Louis XIV. Mystique, bavard, toujours agité et toujours à court d'argent, ce fut lui qui eut l'idée de sonder l'entourage de Pichegru et d'atteindre même le général en chef de l'armée

Rhin et Moselle, si à toutes ces bonnes volontés qui s'offrent ou qu'on achète, on pouvait ajouter la coopération de son général en chef, le succès serait assuré. Mais comment a-t-on pu concevoir une idée pareille ? « Certains faits, écrit très justement M. E. Daudet, ne peuvent se produire qu'à la faveur de « circonstances spéciales. Il a fallu l'état de trouble « et de désarroi qui survivait à la Terreur, il a fallu « surtout les illusions et l'audace des émigrés pour « qu'un prince, révolté contre son pays, chef de ce « parti de proscrits et d'exilés, osât croire qu'il lui « serait possible de rallier à la cause royale un des « plus illustres généraux de la République ».

Les illusions ne manquèrent pas à la cour du prétendant fugitif ; chez le prince de Condé, elles atteignaient une naïveté presque enfantine ; chez Monsieur, qui devait être plus tard Louis XVIII, une douce manie. Quant à l'audace, Roques de Montgaillard en avait à revendre. On osa donc entreprendre Pichegru ; le fait est indéniable. Certaines circonstances rendaient l'entreprise possible. On savait Pichegru mécontent : tous les généraux l'étaient à cette époque. On lui connaissait à Bâle une maîtresse fort jolie, Mme de Salmon, dont il était éperdument amoureux, et pour laquelle il faisait des folies, abandonnant souvent son poste pour venir la voir ; elle était très facilement abordable. Enfin, il était fort mal entouré et avait dans son état-major des officiers prêts à toutes les besognes. Celui qui l'approchait de plus près, son aide-de-camp Badouville, personnage à vendre et traître avéré ; le boiteux Lajolais, général d'aventure, qu'on retrouvera plus tard agent actif de la conspiration de Cadoudal et qui alors perdra non seulement son ancien général,

mais le malheureux Moreau, inattaquable, quoi qu'on en ait dit, jusqu'au crime de Dresde.

Montgaillard proposa l'entreprise et s'en chargea ; Fauche-Borel fut l'agent d'exécution. Le prince de Condé goba, qu'on me pardonne l'expression, avec la plus entière confiance les avances et les affirmations de ces deux émissaires louches. Sa naïveté et sa puissance d'illusion se révèlent dans une lettre écrite pour être communiquée au général en chef de l'armée du Rhin et de Moselle. Il refuse à Pichegru son titre militaire et le prend avec lui comme avec un révolté repentant, qui promet d'être bien sage : « Puisque M. Pichegru paraît penser comme « j'ai toujours espéré, il est absolument nécessaire « qu'il m'envoie avec un mot de sa main quelqu'un « à qui j'expliquerai de mon côté les avantages de « tout genre que j'assurerai à M. Pichegru et à ses « amis, s'il veut contribuer avec moi à sauver la « France et à rétablir notre roi sur le trône ».

Ces avantages, Montgaillard nous en trace le programme dans une de ses lettres : le grade de maréchal de France, la grand'croix de Saint-Louis, le commandement à vie de l'Asace, la jouissance à vie du château de Chambord avec huit pièces d'artillerie, un million en espèces, deux cent mille livres de pension viagère en partie réversible sur la tête de sa veuve et de ses enfants, une médaille commémorative, l'érection d'une pyramide à l'endroit où se produirait la défection sollicitée, avec cette inscription : « Pichegru sauva la monarchie française et donna « la paix à l'Europe », sa statue à Arbois, sa ville natale, qui sera exemptée de tous impôts pendant dix ans ; un hôtel à Paris ; un blanc-seing absolu pour toutes les nominations militaires et les pardons

qu'il accordera, et, par une préoccupation délicate de l'avenir fatal qui attend tous les mortels, sa sépulture à Saint-Denis.

Un homme dont on estime le concours éventuel à tel prix n'a qu'un parti à choisir, se faire roi lui-même. Le général Bonaparte, à qui l'on paraît à certain moment avoir fait de pareilles propositions, prit l'Empire et s'appela Napoléon. Il n'est pas tout à fait démontré, à la vérité, que ces belles promesses, y compris la sépulture à Saint-Denis, ne fussent pas nées dans l'esprit de Montgaillard et aient été ratifiées par le prétendant. Quoi qu'il en soit, la correspondance continue, corroborée par des lettres de Fauché - Borel et d'autres agents subalternes. Tout ce monde est plein de confiance. Pour corser l'aventure, on adopte des noms bizarres, des sobriquets de fantaisie : le grand Bourgeois désigne Monsieur, le futur Louis XVIII ; le Bourgeois ou le Laurier, le prince de Condé ; Louis, Fauché - Borel ; Pinault, Montgaillard lui-même ; Coco, l'adjudant-général Badouville ; la Mariée, le général Moreau ; César, Wurmser, etc., etc. Quant à Pichegru, il est tour à tour Baptiste, Poinsinet ou Poinsinette, le banquier, enfin, et le plus souvent l'aimable Zède, dont on presse le mariage avec le Bourgeois : toute cette partie est du meilleur vaudeville.

Il y a des lettres de tout le monde dans ces volumineux dossiers, sauf du principal intéressé. Vainement le prince de Condé, conseillé par le prudent Wickham, demande-t-il une lettre, un engagement quelconque ; Pichegru n'écrit jamais une ligne ; le seul billet qu'on lui attribue ne signifie absolument rien. Par contre, Montgaillard s'engage pour lui, il

lui prête des objections facilement résolues, des propositions acceptées, enfin, tout un plan de trahison, qui deviendra plus tard, au coup d'état de fructidor, une lettre même de Pichegru qu'on affichera sur tous les murs de Paris, comme signée de lui et qui est en réalité un véritable faux commis par les directeurs intéressés (1).

Cette réserve de la part du général en chef de Rhin et Moselle, autorise-t-elle la conclusion favorable de son nouvel historien ? Il faut bien retenir que M. Ernest Daudet ne prétend pas que Pichegru n'ait été au courant de rien, que toute cette intrigue se soit déroulée en dehors et au-dessous de lui. Sans indignation ni révolte, il a écouté les propositions faites ; il a laissé son aide de camp s'aboucher avec les agents royalistes ; il n'a pas imaginé le plan assez maladroit d'ailleurs qu'on lui prête ; avec sa finesse de jurassien, bourru et mécontent, il s'est tenu dans une réserve absolue, d'autant plus facile à pratiquer pour lui qu'elle lui était naturelle, faisant d'ailleurs son métier de général en chef, sans arrière pensée de trahison militaire.

Et M. Ernest Daudet me paraît bien près d'avoir gagné son procès sur ce point spécial, et cependant il me paraît que lui-même a prononcé le définitif réquisitoire au bas duquel l'histoire impartiale inscrira la sentence, disant que Pichegru trahit son devoir militaire et fut félon à sa patrie.

Je m'explique. L'histoire enregistre bien peu d'actes

(1) M. E. Daudet établit en effet que la fameuse lettre de Pichegru, qui figure dans toutes les histoires de la Révolution était tout simplement une lettre de Montgaillard démarquée et attribuée fausement au général. Sur ce point sa démonstration est absolument péremptoire : on reconnaît la moralité de Baras.

de trahison proprement dits et cite très peu de chefs, essayant de faire marcher leur armée contre la cause qu'elle défend, ou passant à l'ennemi à la veille d'un combat en lui livrant les secrets de la cause jusqu'alors par eux défendue. Dumouriez au début de la Révolution, Bourmont à la fin de l'Empire, sont seuls dans ce cas. Mais n'y a-t-il pas une responsabilité presque égale à laisser ses opinions politiques influencer sur l'exercice de son commandement ? Il y a des formes diverses de trahir les intérêts sacrés qui vous sont confiés. Notre histoire contemporaine en offre un triste exemple qui pèse lourdement encore sur le destin de notre pays. On peut sans doute tenter d'établir une échelle morale dans l'abandon du devoir ; au point de vue des conséquences, les résultats sont les mêmes et les responsabilités, aussi lourdes.

Or, quand il s'agit d'apprécier la conduite militaire de Pichegru, ce sont les faits qui parlent et ceux-ci ne sont pas discutables. Il prend le commandement de l'armée de Rhin et Moselle à la fin de mai 1795 ; Jourdan passe le Rhin avec l'armée de Sambre et Meuse, le 7 septembre, aux environs de Dusseldorf. Son flanc droit est à découvert ; à son camarade il appartient de passer le Rhin à son tour et de le couvrir. Pichegru le fait, prend Manheim, ce qui ne paraît pas bien difficile et s'arrête. C'est quatre jours après seulement qu'il fait attaquer par des forces insuffisantes la position décisive de Heilderberg. Trahison préméditée, dit Montgaillard et après lui le Directoire. Incapacité dit Gouvion Saint-Cyr ; impossibilité matérielle d'aller de l'avant, répond à son tour M. E. Daudet.

C'est le motif que met en avant Pichegru lui-même

dans sa correspondance et notamment dans une lettre à Moreau. Les troupes, dit-il, sont épuisées ; elles n'ont pas de vivres, insuffisamment de munitions ; les états-majors ne sont pas sûrs. C'est la réédition des plaintes trop justifiées de tous les chefs de cette époque. Un grand général eût marché quand même ; mais Pichegru n'avait que du talent ; il manqua d'élan, d'initiative ; il fut timide, non à dessein prémédité, mais par l'effet d'une série de circonstances et du mauvais état de son armée, dont le Directoire et Carnot, tout le premier, doivent être tenus pour responsable.

Mais en acceptant même dans les grandes lignes cette hypothèse, il n'en reste pas moins avéré que Pichegru, à cette date et dès le mois d'août, avait été tenté par les agents royalistes. Allons même plus loin avec M. E. Daudet ; admettons qu'il ne leur ait rien promis, que sa pensée ne se soit pas arrêtée sur les propositions qui lui étaient faites ; il ne les a pas non plus repoussés ; il ne les a pas dénoncées à son gouvernement ; il aurait, suivant une expression familière, tourné tout autour, les gardant derrière la tête comme une éventualité suprême. Or, qui peut dire jusqu'à quel point elles ont influé sur ses décisions stratégiques ? Quel instrument assez délicat nous permet de mesurer la part de son incapacité et celle de son hésitation à repousser définitivement les offres tentatrices. Qu'il se soit seulement dit : Je vais me réserver pour l'avenir quel qu'il soit, et il fut coupable.

Or, malgré tout le talent déployé par M. Ernest Daudet, peut-être même à cause de son talent, il demeure une impression de malaise dans l'esprit du lecteur. Peut-être un écrivain militaire spécia-

liste, se servant de ce livre si remarquable et dépouillant les archives de la guerre, suivant pas à pas la stratégie de Pichegru dans cette campagne de 1795, la dissipera-t-il un jour ? Je le souhaite, car il est désirable de voir se restreindre de plus en plus la liste des traitres à la patrie. Le Directoire nous intéresse très peu, surtout quand il est mené par Barras ; la France beaucoup plus. Nous serions plus indulgents au conspirateur de fructidor qu'au général félon de l'armée de Rhin et Moselle. C'est affaire d'amour propre patriotique. Mais jusqu'à nouvelle information, je crains bien que nous n'ayons pas à modifier sensiblement notre opinion sur Pichegru, ce triste précurseur d'un autre grand coupable dont je ne veux même pas écrire le nom.

GEORGES MAURIN.

DEUX HUSSARDS D'AUTREFOIS

L'armée française sous Louis XV est aujourd'hui connue dans ses moindres détails par les mémoires de l'époque et les études de tant d'érudits contemporains. Il semble, néanmoins, que l'histoire des régiments étrangers au service de France, soit moins fouillée qu'elle ne mérite de l'être, et nous allons essayer d'y jeter un coup d'œil en suivant pendant les dernières années de l'ancien régime, la carrière militaire de deux hussards d'autrefois.

Bien que peu féconde en faits militaires proprement dits, si ce n'est en 1791 et 1792, la vie des officiers des régiments étrangers était agitée de bien de secousses, de multiples changements de garnison, et constamment transformée par les variations que les ordonnances royales venaient successivement apporter à l'ordre des choses précédemment établi.

Le premier de nos hussards se nommait : Marc Antoine de Cazenove, né en 1748 à Amsterdam, de Théophile et de Marie de Rapin Thoyras, fille du grand historien. Les persecutions religieuses avaient forcé, en 1685, le grand-père de Marc-Antoine à s'expatrier, mais comme pour un grand nombre de réfugiés protestants, l'amour de la patrie perdue était plus fort que la persécution et les exilés cherchaient par tous les moyens en leur pouvoir de rentrer au pays natal.

« Tous veulent revenir, dit Michelet (xv, p. 395) (édition Levasseur) et ils le voulurent pendant 27 ans. » « *Stetit in exilio pro patria fides* », dit la devise d'une de ces familles réfugiées.

Pour Marc-Antoine, le moyen le plus conforme à ses goûts, était de prendre du service dans les régiments suisses au service de la France. Il s'engagea donc, en 1768, au régiment de Diesbach sous la bannière ornée de flammes rouges, or et noires, traversée d'une croix blanche qui porte la devise « *Fidelitate et honore* ».

Les capitulations en vertu desquelles les régiments suisses servaient en France, sont la paix perpétuelle de 1515 à 1521, les traités de 1672, de 1698 et du 6 mai 1715.

Ces traités assuraient la couverture de la France du côté de la Franche-Comté, tout en laissant à l'armée française le libre passage du territoire Suisse. 14.000 hommes, d'autre part, servaient en France au titre de ce dernier traité. Le canton de Berne, dont relevait le régiment de Diesbach, avait signé une convention particulière en 1671, modifiée en 1751, par la réduction à 9 des charges des 12 capitaines bernois « capables de gouvernement » ; les trois autres compagnies pouvaient être données à des Suisses sujets du canton de Berne. Le roi s'engageait à ne pas faire servir ces troupes contre des puissances de la religion réformée. Les cantons Grisons fournissaient, depuis 1734, un régiment (Salis-Travers) plus deux compagnies au régiment des Gardes.

La compagnie suisse était à 160 hommes. Le capitaine payait au capitaine-lieutenant, 100 livres par mois; au sous-lieutenant, 50 ; aux sergents, 25 ;

ils ne recevaient « ni étapes, ni routes, ni ustensiles, ni étoffes » ; seuls, les fusils leur étaient donnés gratuitement. En guerre, la solde était portée à 17 livres 8 sols par homme et par mois. Après la guerre de sept ans, Choiseul donna aux régiments suisses la même organisation qu'aux corps français, ce qui provoqua un juste mécontentement ; un tiers d'étrangers furent admis et le capitaine ne reçut plus que 300 livres par mois.

Par ordonnance du 10 mai 1764, Louis XV réforme les régiments Suisses et Grisons entretenus à son service. Les régiments d'Erlach, Boccard, Pfiffer, Castella, Valdner, Jenner, Diesbach, Courten, Salis-Grisson, Lochman et Eptingen sont composés de 2 bataillons et 9 compagnies chacun, dont une de grenadiers. Les places de « Trabans », secrétaires, vivandiers et autres qui faisaient nombre dans les compagnies sont supprimés.

Il est créé un sous-aide major par bataillon, le quartier-maître est choisi par les capitaines et agréé par le colonel ; l'avancement des officiers subalternes se fera désormais par ancienneté dans tout le régiment, les capitaines proposeront au colonel les sujets qu'ils croiront propres à remplir les emplois de sous-lieutenants qui viendraient à vaquer dans leurs compagnies. Les capitaines ne pourront plus prendre plus du tiers de leurs recrues parmi les Allemands, Polonais ou Italiens. Chaque recrue suisse ou d'un pays allié à la Suisse, sera payé au capitaine, 120 livres, et chaque étranger, 30 livres.

Le colonel ne peut introduire aucun changement relatif aux affaires d'intérêts du régiment sans le consentement des capitaines.

« Veut au surplus, Sa Majesté, que tous les régiments Suisses et Grisons, continuent de jouir de tous les privilèges qui leur ont été accordés par les traités d'alliance avec les louables cantons et, notamment par celui du 10 mai 1715 ».

L'uniforme du régiment de Diesbach est le suivant : Habit rouge, collets et revers bleu céleste, doublure blanche, veste et culotte de drap blanc, col noir. Le chapeau est le chapeau à corne de l'infanterie française rehaussé d'un galon d'or.

Les régiments Suisses ressortissaient, à cette époque, au ministère de la guerre, dont le titulaire était alors Choiseul ; un bureau des affaires suisses traitait à Paris toutes les questions relevant de cette organisation, qui était complétée en Suisse même par des secrétaires d'ambassade français, résidant dans diverses villes : Soleure, Genève, etc...

Nous avons retrouvé dans la correspondance reçue à l'époque dont nous parlons par M. Barthès de Marmorières, secrétaire d'ambassade à Soleure, les détails suivants qui montrent quelle était la suzeraineté, un peu indiscrète, que les bureaux exerçaient à distance sur les régiments suisses.

En janvier 1765, avait eu lieu la rupture avec le canton de Schwytz ; elle fut annoncée au corps helvétique par l'ambassadeur.

A la même date, toutes les compagnies disponibles sont données à un titulaire. Les secrétaires des bureaux de Choiseul et de Praslin sont évidemment assez nombreux pour la Suisse ; chacun d'eux a dans ses attributions quelques cantons, ainsi M. de Bournonville(1), le correspondant de M.

(1) Le même Bournonville était encore en place le 2 octobre 1777 et c'est lui qui contresigne comme « secrétaire ordinaire » en l'ab-

Barthès de Marmorières s'occupe des Grisons et des Bernois.

Le 21 février 1765, l'ordre est donné aux officiers suisses de rejoindre au plus tôt leur compagnie. MM. Marty, de Heer, les deux Peyer, reçoivent nominativement l'ordre de reprendre du service. Ils devront faire 4 ou 5 recrues chacun pour compléter leurs compagnies sur le pied de 55 hommes, « où elles sont aujourd'hui ».

M. de Besenval apparaît déjà à cette époque comme le « deux ex machina » de Soleure contre la faction des Lugan ; quant au canton de Zug, que Bournonville traite « d'infâme petit canton qui n'a pas 20 hommes au service du Roy, et qui n'a jamais rempli ses engagements vis à vis de la France, » il demande encore de nouvelles grâces et pensions : « Le seul moyen de rendre les Suisses raisonnables, ajoute Bournonville, c'est de se conduire toujours à leur égard, avec toute la dignité, la justice et la fermeté qui convient à la grandeur du Roy, et à sa générosité envers de petits états qui ne peuvent se passer de ses bienfaits ». La question de la rupture avec Zug, provoque cette sortie peu modeste qui indique la dépendance dans laquelle le ministère tenait les cantons suisses, surtout les moins importants ; au moment de la rupture avec Schwytz, l'ambassadeur Courtanvaux écrit (21 janvier) au ministère Choiseul qu'il procédera au remboursement des charges achetées par les officiers de ces cantons et à leur remplacement. C'était une mise à pied complète.

sence du troisième général « la mutation d'Antoine de Cazenove, de la Compagnie de Lullin-Châteauvieux, au régiment de Diesbach, à la compagnie de grenadiers de Balthazar, du même régiment ».

En mars 1765, nouvelle capitulation avec le canton de Fribourg. L'idée régnante dans les bureaux suisses au ministère, était que les petits cantons étaient trop remuants, qu'il y avait lieu de réformer une partie des troupes, sans pour cela rompre l'alliance ; « car il est bien certain qu'on ne peut augmenter leur traitement sans passer les bornes raisonnables, et si les capitaines ne sauraient se soutenir au prix où sont les recrues, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de les renvoyer ». (Bournonville, lettre à Barthès, 2 mai 1765). Les lettres suivantes ont trait aux députations protestantes du canton de Glaris qui réclamait une capitulation ; aux démêlés de Planta le Borgne avec M. de Secris, qui agitent le canton des Grisons. La compagnie protestante de Spelty (Glaris) a dû, faute de titulaires, tomber en des mains catholiques : que Glaris s'arrange avec les cantons qui n'ont pas de capitulations pour former les trois compagnies auxquelles ce canton a droit. Les réclamations des Salis, et particulièrement de M. de Salis de Sceris, eurent pour résultat, d'empêcher la France d'intervenir dans les affaires Grisonnes et le maintien du statu quo sans demander davantage aux Liges.

Les questions de gratifications reviennent fréquemment dans la correspondance : à l'occasion du camp (réunion de plusieurs régiments dans un camp d'instruction) le roi accorde en août 1766, 15000 livres à M. de Castella, colonel commandant les trois régiments suisses ; 12000 à chacun des deux autres colonels ; 1200 à chaque lieutenant-colonel, 800 à chaque major, 400 à chaque capitaine ou aide-major ; 300 à chaque lieutenant et sous-aide major ; 200 à chaque sous-lieutenant, porte-drapeau ou quartier-maître et 100 louis aux sergents et soldats de chaque

bataillon. Malgré le dicton fameux « Pas d'argent pas de Suisses », ces grâces ne se produisaient pas fréquemment et les officiers suisses ont souvent dépensé sans compter de leurs propres deniers pour assurer le service du roi.

L'intervention des bureaux est extrême pour la désignation des titulaires des grades, pour la main mise sur certains emplois réservés aux enfants des Suisses fidèles ; l'habitude des dons en nature adressés à des supérieurs est continue ; et la question des pastels à envoyer à M. de Bournonville, du sucre de lait ou des plants de fraisiers demandés par M. Dubois, du fromage de gruyère pour le duc de Choiseul, revient à chaque page.

Néanmoins, l'étude de cette correspondance indique combien les affaires de Suisse étaient suivies de près, et si cette ingérance descendait, parfois, à des mesquineries, elle était guidée par des principes très fermes de politique et de justice.

D'autre part, toutes les nominations et mutations contresignées par le secrétaire général des Suisses et Grisons, étaient établies au nom du colonel général des Suisses et Grisons, généralement un fils de France.

Marc-Antoine, engagé le 1^{er} mai 1768, fut promu sous-lieutenant au corps dont il faisait partie, le 12 mai 1770.

Sa nomination de lieutenant fut moins rapide, quoiqu'il fut passé à la compagnie des grenadiers.

« Nous, Charles Philippe, fils de France, frère du roy, Comte d'Artois, Colonel général des Suisses et Grisons.

Certifions que de l'agrément du roy, en vertu du pouvoir que S. M. nous a donné, à cause de notre dite charge de

Colonel général des Suisses et Grisons, nous avons nommé le sieur Marc-Antoine Cazenove, bourgeois de Genève, actuellement sous-lieutenant à la compagnie des grenadiers de Balthazar dans le régiment suisse de Diesbach pour y exercer la charge de lieutenant de la compagnie de Knüsert, au dit régiment.

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat que nous avons signé de notre main et fait sceller du sceau de nos armes et contresigner par le secrétaire général des Suisses et Grisons.

Fait à Versailles, 29 décembre 1777.

CHARLES PHILIPPE

Par Monseigneur : MARTANGE ».

Les garnisons qu'occupa le régiment de Diesbach étaient, comme il arrivait pour la plupart des corps de l'armée française, groupées sur notre frontière du Nord et de l'Est. En 1768 et 69, ce régiment est à Sedan ; en 1770 et 1771 à Mézières ; en 1772 et 1773, à Givet et Charlemont, en 1774, à Givet ; en 1775 et 1776 à Gravelines ; en 1777 et 1778 à Lille ; enfin, en 1779, il est envoyé à Brest.

Bien que l'annuaire de l'époque — ce que l'on nommait alors l'Etat militaire — ne donne pas le nom des lieutenants et sous-lieutenants, nous donnons, ci-contre la composition du régiment de Diesbach en 1772. La proportion des noms français y est très faible ; en revanche, nous y remarquons : deux Salis et un Planta, ces familles militaires aux innombrables rejetons débordant même des régiments qui portaient leurs noms pour refluer sur tous les corps levés en Suisse.

Composition du régiment Diesbach en 1772 :

Colonel depuis 1764 : Comte de Diesbach de Bel-leroché, maréchal de camp ;

Lieutenant-colonel : MM. de Salis de Samade, brigadier ;

Major : Mérian ;

Aide-major : Michel Dubray, capitaine, chevalier de Salis de Samade ;

Sous-aide-major : Perier-Schalch ;

Quartier-maître : Boisselier, rang de lieutenant ;

Capitaines : Lullin de Chalix ; baron de Travers d'Orterstein, rang de lieutenant-colonel ; Balthazar de Gacher ; Pierre de Sergi, rang de lieutenant-colonel ; Ulmann, Locher, Mellier, Eechtermann, Lullin, Éringuet, Planta de Coire, Hurlet, Comte de Diesbach de Steinbrück, de Peyt, Piller, Strenly.

Par suite de quelle circonstance, lors de sa nomination au grade de capitaine, le 9 mai 1778, Cazenove passa-t-il dans un régiment de cavalerie ?

Cette nomination coïncide-t-elle avec une augmentation d'effectif de cette arme, et a-t-on eu besoin à cette date d'en renforcer les cadres ? Toujours est-il que le 9 mai 1778, Marc-Antoine est nommé à un emploi de son grade au régiment de hussards Esterhazy.

Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, marquis de Castries, Comte d'Alais, Lieutenant-général des armées du roy et chevalier des ordres, Lieutenant-Général de la ville de Lyon, Lyonnais et Forez. Gouverneur des villes et citadelle de Montpellier, ville et port de Cette, Maréchal de camp, Général de la compagnie française et étrangère, Capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes écossais, Inspecteur du corps de la gendarmerie.

Vu la commission (1) donnée le 9 mai 1778 par laquelle Sa

(1) La commission est signée Louis, contresignée Montbarey, annotée en marge par le marquis de Béthune, et contresignée par le colonel général, secrétaire général de la cavalerie, Robert de Fernusson.

Majesté a commis et établi le sieur de Cazenove, pour prendre et tenir rang de capitaine à la suite du régiment d'Esterhazy-hussards et dans les troupes de cavalerie.

Sous l'autorité du roy, de M. le marquis de Béthune, colonel général de la cavalerie, et de la nôtre, la part et ainsi qu'il lui sera ordonné.

Nous, en vertu du pouvoir à nous donné par Sa Majesté et à cause de notre charge de mestre de camp général de la dite cavalerie.

Ordonnons à tous brigadiers et autres commandants de cavalerie de reconnaître le dit sieur de Cazenove en la susdite qualité et à tous ceux qu'il appartiendra, de lui obéir et entendre en ce qui concernera sa charge suivant et conformément aux dites lettres-patentes du roy en témoin de quoi nous lui avons donné et signé notre présente attache, fait contresigner par notre secrétaire ordinaire et sceller de nos armes pour lui valoir et servir en ce que besoin sera.

Fait à Dinan le 6 août 1778.

CASTRIES

Sceau de cire rouge

Par Monseigneur : BERTHELMY (1)

(1) Un an plus tard, le 21 février 1779, nouvelle lettre de service :

Monsieur le Comte d'Esterhazy ayant donné au sieur Marc-Antoine de Cazenove, capitaine attaché (?), la charge de capitaine en second de la compagnie de Waldenner, dans le régiment de hussards que vous commandez, vacante par la promotion du sieur Koclebé à une charge de capitaine-commandant.

Je vous écris cette lettre pour vous dire que vous ayez à le recevoir et faire reconnaître en qualité de capitaine en second de la dite compagnie de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra avec le rang qu'il a tenu jusqu'à présent dans le dit régiment et dans nos troupes de hussards.

Et la présente n'étant pour autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur le comte d'Esterhazy, en sa sainte garde.

Fait à Versailles le 21 février 1779.

Signé : LOUIS.

Et plus bas, le Prince de MONTBARY.

Au milieu du XVIII^e siècle, les régiments de hussards étaient composés presque exclusivement d'Allemands. Seuls, Bercheny et Esterhazy étaient formés de cavaliers Hongrois. La solde du hussard était de 7 sols, du lieutenant 3 livres, du capitaine 6, du colonel 9. En 1744, quelques Parisiens s'engagèrent dans les hussards, mais ces régiments ne furent composés de Français qu'après 1792.

Les hussards Esterhazy n'avaient pas échappé aux fluctuations, ni aux remaniements des autres corps de l'armée française.

Le 1^{er} avril 1765, une ordonnance royale institue des capitaines commandants et des sous-lieutenants dans les divers régiments de cavalerie légère, entre autres Esterhazy (1).

Le 13 août 1765, les 120 hommes par régiment de hussards qu'une ordonnance antérieure avait mis à pied, sont remis à cheval.

Le 25 mars 1776, la légion de Conflans est incorporée dans les régiments de hussards, Bercheny, Chamborant, Nassau et Esterhazy qui passent ainsi à 5 escadrons. La même ordonnance crée dans chaque régiment de hussards une place de cadet gentilhomme par compagnie, en même temps qu'une place de Frater et de maréchal-ferrant.

Chaque escadron comprend, outre le capitaine-

(1) Aux premiers jours de 1792, la compagnie de Cazenove, au 3^e escadron, se composait de deux divisions, la première commandée par M. de la Roque, lieutenant, la seconde par deux sous-lieutenants. La compagnie répartie en 4 escouades, comptait 73 cavaliers (parmi lesquels on ne pourrait relever que deux noms à consonnance hongroise, tous les autres étant Français ou Alsaciens). Les chevaux appartenaient à la remonte de 1780, de 1785 et même de 1792. Les cadres inférieurs comprenaient un maréchal-des-logis chef, un fourrier, des trompettes, etc. Quarante cavaliers étaient présents au camp, les autres à Rocroy, un seul était détaché aux recrues ».

commandant, un capitaine en second, un lieutenant en premier, un lieutenant en second, 2 sous-lieutenants ; il est composé d'un maréchal-des-logis chef, d'un second maréchal-des-logis, d'un fourrier écrivain, de 8 brigadiers, d'un cadet gentilhomme, de 152 hussards, de 2 trompettes, d'un frater et d'un maréchal-ferrant.

Le capitaine-commandant à 6 livres 12 sols par jour, le lieutenant, 3 livres, le sous-lieutenant, 2 livres.

L'ordonnance de 1776 décide que les régiments de hussards remplaceront leur nom particulier par un numéro ; Esterhazy devient 4^e hussards. Il prend le numéro 5 en 1783 par la suite de la création du régiment colonel général. La loi du 1^{er} janvier 1791 lui donne le numéro 3.

L'ordonnance du 17 mars 1788 rétablissait l'escadron à deux compagnies sous le commandement d'un chef d'escadron. Le costume des hussards Esterhazy était un des plus brillants de l'armée : le dolman, la pelisse, la culotte était gris argent, les brandebourgs étaient blancs, la ceinture, le collet et les parements étaient rouges. En 1786, le dolman gris fut orné de fourrures : dos de renard pour les sous-officiers, gorge de renard pour les officiers ; le bonnet fut surmonté d'une aigrette, le pantalon qui s'égayait de galons d'argent, la ceinture rouge fut lamée de blanc ; un baudrier noir à clous d'argent, un sabre courbe à fourreau de cuir noir et une sabretache écarlate, une selle en peau de tigre à troussequin et bordure rouge complétaient cet attirail brillant. Les étendards de la compagnie mestre de camp général, puis à partir du 17 mars 1788, ceux d'une compagnie par escadron, portaient des fleurs

de lys d'or sur fond blanc ; la compagnie colonelle, une flamme d'azur chargée d'un soleil avec cette fière devise : « Il en vaut plus d'un ».

Le 30 juin 1791, le premier étendard de chaque régiment de hussards est tricolore, les trois autres aux couleurs du corps ; tous ont la cravate tricolore, le 12 juillet de la même année, les mots : « Discipline et obéissance à la loi » et le mot : « Vigilance » s'inscrivent sur les drapeaux.

Ni les devoirs de sa profession, ni le séjour de Metz, une des garnisons les plus agréables qu'il eût encore connues, ne faisaient oublier à Cazenove ses devoirs de famille et spécialement son neveu Quirin Henri. Ce dernier, né en 1768 à Amsterdam, de Théophile et de Margrète Van Jever, venait de terminer ses études ; il entra à onze ans à l'école militaire et suivit à douze ans la légion de Luxembourg à la descente de Jersey.

Le 17 mars 1781, il est nommé par ordonnance de Louis XVI, cadet gentilhomme aux hussards Esterhazy.

L'institution des cadets gentilhommes date du 25 mars 1776. L'ordonnance constitutive prescrit qu'ils font le service de soldat ou de cavalier pour former la pépinière des officiers futurs du régiment. Les colonels ne peuvent proposer pour cet emploi aucun sujet au-dessous de 15 ans, ni au-dessus de 20 ; et qu'il n'ait fourni les preuves qu'il est né noble ou fils d'un officier ayant un grade supérieur : colonel, lieutenant-colonel ou major, ou capitaine chevalier de St-Louis.

Ils ont la tenue de la troupe, plus un galon ou une épaulette d'or ou d'argent.

Leur solde est de 15 sous par jour dans la cavale-

lieutenant surnuméraire de la compagnie, vacante de l'escadron de Koebelé dans le dit régiment d'hussards d'Esterhazy, créé par son ordonnance du 17 mars dernier, et son intention est, qu'il soit reçu et reconnu à la dite charge ».

LOUIS

Par le roi : Le Maréchal de NOAILLES ».

Le 4 juin 1790, il était nommé capitaine de remplacement à l'escadron de son oncle Antoine, le jour où ce dernier était promu chef d'escadrons.

Le régiment s'éternisait dans cette petite ville de Rocroi où il séjournait de 1780 à 1790 ; sa composition était comme nous l'avons déjà vu pour Diesbach toutétrangère et c'est surtout l'Allemand que devaient parler ces officiers dont beaucoup étaient des bords du Rhin, quelques uns Hollandais, comme les Cazenove, d'autres Hongrois pur sang comme les Szekely ou les Polleresky. Il y a pourtant un nom bien français déformé par la prononciation tudesque, celui de Nougarette, où nous retrouvons les Nogarède du Languedoc qui, de la même religion et de la même province que les Cazenove, tentaient, comme eux, de reprendre du service en France dans ces régiments de cavalerie légère qui étaient les enfants perdus de son armée, toujours aux avant-gardes et aux postes d'honneur.

1786 (1)

Esterhazy à Rocroy

Mestre de camp Prop. : Comte d'Esterhazy, M. de C., Chev., des Ordres.

(1) Cet annuaire est curieux et nous montre la fortune rapide de quelques uns de ceux qui y figurent. En 1791, Georger est colonel du 1^{er} hussards. En 1796, Antoine de Carové est tué à l'ennemi comme colonel du 1^{er} hussards à Roveredo ; Enfin Bouchotte, colonel du 3^e hussards, le 14 août 1793, devient ministre de la guerre ».

Mestre de camp colonel : Prince Charles de Hesse Rhinfelds Brigadier.

Mestre de camp en second : Prince de Salm Kyrbourg.

Lieutenant-colonel : M. de Carové ✱.

Major : M. Georger ✱.

Quartier-maitre trésorier : M. Bouchotte.

Commandants, Capitaines en second : MM. Louis, Baron d'Orb ✱, de Cazenove.

de Szekeley ✱, de Koebelé, Antoine Baron d'Orb. d'Ouviller, Antoine de Carové, Frantz Georger ;

Capitaines de remplacement : Comte de Baugmarten, Dufayel ✱, Weber, de Bücholz.

Lieutenants en premier : MM. Ancel, Bachmann, Volin ✱, Herrenberger.

Lieutenants en second : MM. Mathis, Baron de Langenhagen ; Baron d'Hoën ; Duhalley ;

Sous-lieutenants : MM. Louis de Langenhagen ; Wicdelange, de la Nougarette, de Cazenove, Keer, Mussal, Comte de Polleresky, de Nadasty.

Porte-étendards : MM. Sultzmänn, Rengelrod, Ohl.

Sous-lieutenant de remplacement : MM. Stanislas de Carové, Ch^r de Bouillé.

Nous retrouvons un autre écho de la langue d'outre-Rhin dans la petite note suivante où Quirin Henry a inscrit le « 25^e Auguste 1791 », à son départ de Sedan, les effets militaires que contient sa cantine et qu'il confie à son oncle Antoine.

« Une pelisse, un tolman, une veste, deux culottes, une écharpe, un sabretasche neuf, un ceinturon complet avec des boucles d'argent, un chako avec un cordon d'argent, une peau de tigre, une bandoulière (baudrier), trois vestes blanches, deux paires de bottes, quatre serviettes, un trictrac, un frac ».

Pendant un de ses congés de semestre, Marc-Antoine s'était rendu en Suisse où il avait de nombreux parents et y avait épousé Constance de Constant-Hermenches, fille du baron de Constant Rebecque Hermenches, général suisse au service de France et de Louise de Seigneux (Elle apporta à son mari la terre d'Arlens dont il prit le nom). A la suite d'une comédie où M. d'Hermenches avaient figuré en magicien, Voltaire lui avait dédié ces vers, 1777 :

« De nos hameaux vous êtes l'enchanteur,
» De mes écrits vous voilez la faiblesse ;
« Vous y mettez par un art séducteur,
« Ce qu'ils n'ont pas, la grâce, la noblesse ;
« C'est bien raison qu'un sorcier si flatteur,
« Pour son épouse ait une enchanteresse. »

Digne fille de parents artistes, Constance fut une femme littéraire accomplie. Elle dut suivre son mari dans sa garnison et amuser de son entrain cette petite ville de Rocroi qu'on se représente, à cette époque, un peu assoupie et morose.

C'était à Rocroi, en effet, que le régiment avait été envoyé après deux ans passés à Metz (1778 et 1779) ; des détachements à St-Omer et Rouen, puis cent hommes envoyés à Compiègne, furent les seuls incidents de cette longue période de travail obscur dans une petite ville ; les hussards en partirent en 1790, dirigés sur Sedan, où ils prirent part aux manœuvres de la fin de l'année et aux travaux du camp de la Garenne. En 1792, ils sont à Cambrai. Enfin, d'après un état des troupes composant l'armée du Nord au 15 avril 1792, le 3^e hussards (Esterhazy) est mentionné comme tenant garnison à Courtray, au chiffre de 670 cavaliers.

« Autrefois, disait le 11 janvier 1792 à l'Assemblée législative, le ministre de la guerre, nos jeunes officiers passaient pour aimer à se battre, à inquiéter leurs hôtes et à casser des vitres ; désormais les mœurs ont changé ».

Le temps n'était plus, en effet, aux petits vers, ni à la vie facile ; les approches de la Révolution avaient changé la manière de voir et de vivre de toutes les classes de la société et l'armée avait eu sa part de ces modifications. Une des principales était la disparition des cadres du fait de l'émigration. Elle était d'autant plus à craindre dans les troupes étrangères, qu'elles devaient avoir à combattre des ennemis appartenant à leur nation d'origine. C'est ainsi qu'à l'armée autrichienne établie en Belgique se trouvait en face du 3^e hussards français ci-devant Esterhazy, un corps de troupe commandé par le comte Esterhazy. Le régiment de Bercheny, dont une partie était passée à l'ennemi le 8 mai 1792 au camp de Tiercelet (Carnet de la Sabretache, 31 mai 1900), suivit la fortune de Dumouriez après sa trahison (1793) : Saxe Hussards s'étaient révoltés bien avant cette date ; de 1790 à 1792, beaucoup de mestres de camp, propriétaires des régiments appartenant à la plus haute noblesse avaient quittés leurs corps et avaient été presque partout remplacés par leur lieutenants-colonels, de naissance plus moyenne, mais soldats de carrière et anciens de service, en attendant que les guerres de la Révolution fissent surgir des génies non encore soupçonnés.

C'est ainsi qu'aux Hussards Esterhazy, le prince de Salm Kyrbourg qui était colonel depuis le 13 octobre 1788, fut remplacé le 5 février 1792 par M. de Froissy Brisson, qui signe, dès le 5 juin 1790, comme président du Conseil d'Administration du corps.

Tome XXXI, 1^{er} Février 1902.

7

ESTERHAZY - HUSSARDS

DATES d'arrivée au Corps	HUSSARDS Brevet de Capitaine de rempl.	Campagnes-Actions Blessures et Grâces y ayant rapport
Le Sr Quirin de Cazenove a été reçu capitaine le 20 juin 1790 certifié par le Conseil d'administr. dudit regt. Cazenove-d'Orb - Koëbelé. Froissy Görger	Aujourd'hui 5 juin 1790, le roi étant à Paris, ayant connaissance de la bonne conduite, du zèle et de la vigilance du Sr Quirin de Cazenove, Lt surnuméraire, S. M. le nomme à la charge de Cap. de rempl. à l'Escadron du Sr de Cazenove Marc-Antoine dans le Rég. de Hussards Esterhazy vacante par la promotion du Lt Ch. de Bouillé à une charge de capitaine pour en faire les fonctions sous son autorité et sous celle de M. le duc d'Orléans, Mandant S. M. au Sr Cte d'Esterhazy, colonel prop. dudit Rég. et en son absence à l'officier qui le commande de le recevoir et faire reconnaître de ladite charge. LOUIS Par le roi : LATOUR DU PIN.	

A la même date, comme nous l'avons dit, Marc Antoine de Cazenove était promu chef d'Escadron à la place laissée vacante par la mort de « Pierre Baron d'Orb. » le brevet est signé : Louis, contresigné : Latour du Pin. En novembre 1791, il est nommé Lieutenant-Colonel et maintenu au corps.

« L'herbe est courte en officiers supérieurs. » écrivait le 6 avril 1792, Biron à Dumouriez. « L'émigration des officiers qui augmentait chaque jour, depuis 1791, était pour le ministre de la guerre l'ouvrage de Pénélope » écrit Rochambeau ; « elle défaisait le lendemain tout son travail de la veille. Nombre de citoyens actifs, admis aux sous-lieutenan-

ces, se croyaient nobles dès qu'ils avaient l'habit d'officiers et allaient recruter à Goblentz l'armée des princes » (Mémoires de Rochambeau).

L'indiscipline, l'insubordination protégées ouvertement par les sociétés populaires et par contre coup par le corps législatif avait désorganisé nos troupes (Rochambeau, cité par la *Revue M^{re}* 1899, p. 537).

L'effet de ce triste état de choses allait bientôt se faire sentir (voir le très intéressant article de M. de Gammiers (*Revue des Deux Mondes* 15 août 1879, p. 890, sur le duc de Lauzun) (le Général Biron de 1792).

« Le 28 avril 1792, la guerre commença (A. Chuquet, la première invasion prussienne p. 47) par une honteuse déroute. La colonne conduite par Theobald Dillon, de Lille sur Tournay, tourbillonna en proie à une panique inexplicable, devant l'attaque de quelques hussards ennemis. Dillon qui essayait de rallier les fuyards fut tué par ses propres soldats. » Le même jour, l'armée du Général Biron se portait de Quievrain sur Mons. A l'extrême avant-garde, se trouvait Marc Antoine de Cazenove avec ses hussards. Il rencontre à Boussu un fort parti de Uhlans et de chasseurs Tyroliens : son cheval est tué sous lui, il tombe et est fait prisonnier. Le gros de l'avant-garde ne peut parvenir à le dégager, quoique Biron ait chassé les Uhlans de Boussu. Mais hésitant à attaquer les hauteurs de Jemmapes qu'il voit garnies de troupes, Biron laisse son armée exténuée et en désordre camper à Boussu. C'est pendant la nuit à 10 h. du soir, que se produisit l'effroyable panique qui ramena à Valenciennes l'armée de Biron malgré ses efforts pour la rallier. Quievrain où s'étaient dis-

tingués les hussards Esterhazy est repris par les Autrichiens qui affichent sur les arbres de la Flandre les mots : « vaincre ou mourir » (Chuquet p. 48).

Si Cazenove n'avait pas été dégagé par ses compagnons d'armes, du moins, il avait combattu à Quierain, à Boussu, à Saint-Ghislain qui ne fut pris qu'après deux heures de combat, et il n'a pas vu cette déroute qui, se produisant au même instant que celle de Tournay, eut en Europe le plus fâcheux retentissement. Prisonnier de guerre (1), il fut envoyé au fond de l'Autriche d'où il ne partit qu'à la paix; revenu sur parole à Lausanne, il démissionna après son échange. Les deux paniques simultanées, celle de Mons et celle de Tournay dont les suites stratégiques furent d'ailleurs si médiocres, et qui étaient la conséquence fatale de l'état dans lequel se trouvait l'armée à cette époque, ont été étudiés dans la *Revue Militaire*, 11^{me} partie (années 1899 et 1900) Débuts de la campagne de 1792 à l'armée du Nord.

Deux témoignages contemporains émanant d'officiers présents à l'affaire nous permettent de préciser le rôle du Lieutenant-Colonel de Cazenove dans les journées du 28 et 29 avril. Foissac-Latour, plus tard général de division, alors adjudant général et Alexandre Beauharnais expliquent le désastre non seulement par l'indiscipline des troupes mais encore par le peu de souci des choses militaires qu'aurait montré le général en chef lui-même et le manque de précautions les plus élémentaires.

L'armée était partie de Valenciennes et des différents villages où elle était cantonnée, en 3 colonnes,

(1) Il allait avoir trois jours après (1^{er} mai 1792), la croix de Saint-Louis (le mérite militaire en tant que protestant) : il ne l'obtint qu'en 1820.

fit emporter le village de Quiévrain par 400 hommes du 74^{me} Régiment et 50 cavaliers du 3^{me} hussards. Le lendemain, 29 avril la marche est reprise dans le même ordre : la colonne du centre attaque Hainin, Boussu, Saint-Ghislain et Quaregnon. C'est à l'attaque de Saint Ghislain, dit Beauharnais, que M. Cazenove, Lieutenant Colonel du 3^{me} hussards, ayant eu son cheval tué sous lui, a été enlevé et pris par les Uhlans à la sortie du village. Foissac-Latour est encore plus explicite. Dès que les colonnes du centre et de la gauche furent arrivées dans la plaine de Saint-Ghislain-l'Abbaye, elles s'aperçurent que ce poste était garni de manière à menacer d'une plus grande résistance ; il fut bientôt attaqué avec vigueur mais, ce qui aura lieu d'étonner, c'est que dans cette attaque où il s'agissait d'emporter des haies, des clôtures, les hussards y figurèrent et que le Lieutenant-Colonel du 3^{me} Régiment de cette arme, militaire d'ailleurs estimé, se laissa prendre dans un petit chemin bordé de broussailles. » (*Revue Militaire*, 11^{me} année p. 265).

Que faisait son neveu Quirin pendant cette terrible époque ?... Nommé aide de camp du maréchal de camp de Carové, il s'était rendu avec son général à Givet « pour rétablir l'ordre », et y avait été victime d'un grave accident de voiture le 28 juin 1791.

Depuis la fin de l'année il était en congé de semestre, mais désirant ardemment recommencer une vie active, il écrivit à son ami Greffülhe dont le père était employé dans les bureaux de la Guerre, et s'ouvrit à lui de son désir de reprendre du service. Ce dernier lui répondit la lettre ci-dessous :

Paris, 17 Février 1792

Mon père me charge de vous dire, mon cher Quirin, que si vous êtes toujours d'intention de rentrer au service, M. de Montesquiou consent volontiers à vous prendre comme aide de camp ; mais il faudrait répondre par retour du courrier : oui ou non. Si vous acceptez, il faudra détailler : 1^o combien de temps vous avez servi ; 2^o en qualité de quoi ; 3^o les raisons pour lesquelles vous avez quitté le service ; 4^o votre âge. Alors, M. de Montesquiou vous fera venir comme aide de camp et vous indiquera l'endroit où vous aurez à le rejoindre. Mais surtout ne différez pas votre réponse ; cette place étant sollicitée par différentes personnes elle pourrait bien vous échapper si vous ne mettez pas la plus grande célérité à accepter si vous en avez envie. Il faut joindre votre nom de baptême bien orthographié.

Tout à vous,

Signé : GREFFULHE

Il aurait eu sous Montesquiou une toute autre carrière : sur un théâtre d'opérations moins rapproché de Paris que les Ardennes, il aurait moins vite cédé au découragement. La lenteur involontaire ou voulue de sa réponse eut sur sa destinée une fâcheuse influence ; quand il écrivit à Greffulhe, la place d'aide de camp de Montesquiou était déjà prise. Le 29 février toutefois, il fut affecté comme capitaine aux Dragons de Monsieur, 13^{me} Dragons. Ce régiment avait donné déjà des preuves de civisme et avait concouru le 31 août 1791 à la repression des troubles de la garnison de Nancy. En 1792, il était attaché à l'armée du centre ; plus tard il compta à l'armée du Nord et combattit vaillamment à Valmy et à Jemmapes.

Paris, le 29 Février 1792

Je vous donne avis, Monsieur, que le roi a bien voulu vous

nommer à une compagnie vacante dans le 13^e Régiment de Dragons. Je vous préviens que l'intention de S. M. est que vous vous rendiez avant le 25 Mars prochain à Epinal où ce régiment est en garnison et dans le cas où vous n'y seriez pas rendu à cette époque il serait nommé à votre emploi.

Le Ministre de la Guerre,

L. DE NARBONNE

M. Cazenove, capitaine de remplacement dans le 3^e Régiment de Hussards.

Par suite de quelle circonstance Quirin de Cazenove passa-t-il du 13^e Régiment de Dragons, au 10^e de même subdivision d'arme, Ci-devant Mestre de Camp Général ? Il est impossible de l'éclaircir à moins qu'il n'y ait là une répercussion de la révolte de ce régiment à Nancy et de l'émigration de ses cadres ; toujours est-il que dès le mois de mars, il y comptait, sous les ordres du colonel Le Vasseur de Neuilly et y commandait un escadron. La nécessité d'une forte proportion de cavalerie à l'extrême frontière était de plus en plus urgente : « Songez donc, écrit le 15 avril 1792 Biron à Dumouriez, que quelque part où nous rencontrons les Autrichiens ou les Prussiens, leurs troupes à cheval sont dans une proportion quadruple des nôtres ! »

Mais son accident lui avait laissé des traces sérieuses, sa jambe cassée ne se rétablissait pas ; et le certificat de la municipalité de Mézières, spécifiant « qu'il était de ce chef dans l'impossibilité de continuer à servir, » persistait à être vrai.

Il dut néanmoins ne pas quitter son corps avant le mois d'août, surtout après l'entrée des Prussiens en France et ce ne fut qu'au moment où l'état de sa jambe blessée lui interdisait en s'aggravant, tout mou-

vement, qu'il se décida à faire signer sa démission. Il venait d'être nommé Lieutenant Colonel au 10^e régiment de Dragons.

La correspondance relative à cette offre de démission montre l'estime qu'avaient pour lui ses supérieurs et témoigne du regret qu'ils éprouvent à se priver de ses services. La présence de gens de cœur était de plus en plus nécessaire à l'armée des Ardennes : le défaut d'organisation, l'indiscipline des troupes, les conflits d'attribution, la dysenterie, rendaient la campagne plus pénible, sans compter les pluies journalières et cette boue de Champagne si affreusement gluante : « Les chemins étaient couverts de cinq à six pouces de boue crayeuse, dit le Général Thiébault dans ses mémoires, si bien qu'il m'est arrivé de marcher plusieurs heures de suite sans voir mes pieds. » (S., p. 339). Un Capitaine de Hussards chantait à cette époque :

Tous les temps son bons pour la gloire,
Les lauriers restent toujours verts !

La demande de démission de Cazenove fut ainsi annotée par les autorités qui la transmirent :

Le colonel du 10^e Régiment de Dragons étant attaqué de la fièvre ne peut se rendre chez le général de Ligneville pour lui rendre compte personnellement de la situation de M. Cazenove, capitaine dans ce régiment. D'après le certificat du chirurgien il est impossible que cet officier puisse faire la campagne, sa blessure exigeant qu'il aille aux eaux ; J'ai l'honneur d'observer que M. de Cazenove m'a remis sa démission, mais je ne puis en faire usage sans avoir au préalable pris les ordres du général. Je le prie de vouloir bien me les faire passer : s'il était possible de le renvoyer au

Dépôt du 3^e escadron, sa compagnie le comprendrait : cela me mettrait en même de ne pas faire usage de sa démission d'autant qu'il n'a marché que par remplacement et que le capitaine qui devait marcher doit arriver incessamment de permission.

DE NEUILLY

La position de M. de Cazenove est intéressante et constatée : je désire que le général d'armée puisse le dispenser de faire usage de sa démission. 2 Mai, l'an 4 de la liberté.

Le Maréchal de Camp,
LIGNEVILLE

J'approuve que M. de Cazenove retourne à son régiment d'après l'état de sa santé.

LAFAYETTE

A Grandpré, le 6 Septembre 1792, l'an 4 de la liberté.

Je suis très fâché, M. Cazenove, que l'état de votre jambe vous empêche de continuer de servir et je n'accepte votre démission qu'avec beaucoup de regrets. Afin que cette lettre puisse vous servir de passeport pour favoriser votre entrée en France, j'ai fait appliquer le cachet de l'armée et je prie MM. les Officiers municipaux de n'apporter aucun obstacle à votre voyage.

Le Général en chef de l'armée des Ardennes.

DUMOURIEZ

M. de Cazenove, lieutenant-colonel au 10^e Rég. de Dragons,

Le jeune lieutenant colonel dût ne pas quitter sans serrement de cœur le 10^e Dragons, qui faisait à cette date partie de la réserve de cavalerie de l'armée des Ardennes, et qui s'était déjà illustré dans bien des rencontres, et ces guidons blancs et bleus sur lesquels s'étalait la fière devise :

« Victoria pinget ! »

Pour Quirin comme pour Antoine leurs blessures et les circonstances ne leur permirent pas de continuer leurs services, mais leurs fils marchèrent sur leurs traces et devinrent officiers, l'un comme lieutenant aux chasseurs à cheval de la Garde de Louis XVIII, l'autre comme lieutenant aux Hussards Wurtembergeois, blessé et fait prisonnier à Mojaïsk pendant la campagne de Russie.

D'autres ont suivi leur carrière, d'autres encore se préparent à la suivre.

SAINT-QUIRIN.

L'ABBAIE DE SAINT-CLÉMENT DE CASaurIE (ITALIE)

P. L. CALORE. *L'Abbazia di San Clemente a Casauria*.
Estratto dall' *Archivio Storico dell' Arte*. Roma, 1891. —
La Ricomposizione delle porte di San Clemente a Casauria.
Estratto, etc. Roma, 1894.

Dans la province de Teramo (Italie centrale), la rivière de la Pescara descend de l'Apennin à l'Adriatique. Non loin de Torre de' Passeri, l'ancienne Turris Passuum, la Pescara formait une île que la Via Claudia Valeria traversait à Interpromium. Cette île est aujourd'hui l'Isola di Casauria. Là, sur les ruines d'un temple antique, fut fondée l'abbaye bénédictine de Saint-Clément.

M. Pier Luigi Calore, inspecteur royal des fouilles et monuments, a publié sur l'église de Saint-Clément et ses portes de bronze, deux notices historiques et archéologiques fort instructives, où il a prodigué les phototypies, ce qui permet au lecteur un contrôle sérieux, et où il a mis en œuvre, avec un sens critique très juste, les données fournies par le monument et les textes manuscrits ou imprimés. Il a tiré parti des indications fournies par un précieux ms. du XII^e siècle, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, sous le nom de *Chronicon Casauriense*, et dont il donne des fac-similés, tant pour les dessins

que pour le texte. Il donne le plan de la basilique et de la crypte de Saint-Clément.

Avant de consacrer à l'édifice ses belles descriptions, il l'avait arraché à la négligence et à l'abandon, il l'avait fouillé en archéologue consommé, et, depuis, il a eu la satisfaction de le faire déclarer monument national. Cela justifie bien le jugement de Gabriele d'Annunzio (*Giorale Il Mattino* del 30 marzo 1892, cité par Giulio de Petra dans *Interpromium e Ceii*, note écrite en collaboration avec M. Calore. Atri, 1900), disant de notre savant qu'il a lié son existence aux colonnes de l'église casaurienne pour les soutenir.

Ce fut Louis II, empereur d'Allemagne et roi d'Italie, qui fonda le monastère de Saint-Clément, près de l'église de la Sainte-Trinité, où reposait le corps du pape saint Clément I^{er}, d'après la tradition. On a dit, sans preuves certaines, que ce pape souffrit le martyre. Dès l'année 871, Louis II avait acheté dans ce but l'île de Casaurie.

L'église, telle que nous la voyons, fut reconstruite au XII^e siècle par l'abbé Léonas et l'abbé Joel. La crypte seule date du temps de Louis II.

Dans la crypte, les voûtes d'arêtes reposent sur des fûts de colonnes antiques, dont quelques-uns cannelés. Ces fûts sont couronnés, en guise de chapiteaux, de rustiques abaqes, sauf les quatre qui soutiennent la voûte de l'abside, et portent d'antiques chapiteaux corinthiens.

Dans la basilique, un sarcophage chrétien du IV^e ou du V^e siècle, sert d'autel. M. Calore y a retrouvé le cercueil de marbre grec, aux belles fleurs sculptées, du III^e siècle de notre ère, où l'on dit qu'avait été déposé le corps de saint Clément.

L'intérieur de la basilique est à trois nefs. On y remarque un élégant candélabre de pierre avec mosaïques pour le cierge pascal, un magnifique ambon porté sur quatre colonnes, richement sculpté de feuillages et de rosaces. A l'extérieur, l'abside et la façade de l'atrium sont fort remarquables. L'atrium ou narthex présente trois belles arcades sur colonnes, aux archivoltes du plus pur style roman. Des voûtes d'arêtes relie cette façade à la façade même de l'église, à trois portes, dont celle du milieu des plus intéressantes pour son architrave et son tympan retraçant en bas-reliefs l'histoire de la basilique. La splendeur de l'antique abbaye est attestée par les précieuses décorations de bronze, dont le bois de la porte est orné. Quelques-uns de ces ornements ont disparu. M. Calore a rassemblé et remis en ordre tous ceux qu'il a pu découvrir. Soixante et douze compartiments sont encadrés de bandes à rosaces. Les compartiments représentent des rosaces, ou des croix, ou des châteaux à trois tours portant chacun le nom d'un fief de l'abbaye. Dans le haut sont un roi, un abbé et un moine. Il y avait dans tout ce bronze des incrustations d'or aujourd'hui disparues.

M. Calore donne pour la première fois de bonnes lectures des inscriptions des châteaux. Sur vingt, il en manque cinq.

De l'étude minutieuse de l'atrium, M. Calore conclut que c'est un échantillon des plus importants et des mieux conservés du style roman, non pas italien, mais français. « La modénature des archivoltes et des abaqes surmontant des chapiteaux, tantôt campaniformes, tantôt en troncs de cône renversés ; les décorations à feuillage conventionnel lobé avec des côtes et des rainures profondément incisées et sy-

métriques, à monstres et à figures humaines, à losanges, à réseaux variés et fantastiques de palmettes multiformes, quelquefois ornées de perles ; les dents de scie ; les rosettes saillant à grands intervalles de quelques bandes larges et planes autour des arcades ; le relief de toutes les décorations très accusé, mais sans moëlleux (*ma poco morbido*), et généralement avec gravure sur un seul plan, d'où naissent des lignes d'ombres très tranchées ; le style des figures, trop trapues ou trop longues, suivant l'espace à décorer, avec des mouvements gauches, les yeux grands ouverts, la barbe proluxe et relevée en pointe, les plis des vêtements arrondis, épais, monotones, des partis de draperie se développant toujours également, comme des cornets de papier ; le même style pour l'ensemble de la grande porte et pour chacun de ses éléments ; enfin l'arrangement de toute cette décoration en vue d'obtenir des masses grandioses et des motifs bien déterminés, sévères et en parfaite harmonie entre eux ; tous ces caractères sont plus fréquents sur les monuments de même époque du nord de l'Europe, et spécialement en France, qu'en Italie. L'abbé Léonard, à la faveur des relations étroites existant entre les communautés bénédictines de tous les pays, s'est plutôt servi des maîtres transalpins que des maîtres italiens.

» Il est fort utile de comparer la façade de Saint-Clément avec celles de Jort (Calvados), de Saint-Benoît-sur-Loire (XI^e siècle), de Saint-Trophime d'Arles, de Saint-Gilles en Languedoc, etc., où l'on retrouve les mêmes éléments plus ou moins développés, plus ou moins disposés de même sorte. Ces éléments ne sont autre chose qu'un mélange de mo-

tifs gréco-romains et orientaux, épanouis assez librement dans l'Europe occidentale dès le ix^e siècle, avec Charlemagne et les Carolingiens, pour former le style carolingien. Ce style, qui pénétra partout, avec des modifications plus ou moins saillantes suivant les divers pays, classiques à Rome, en Toscane et dans l'Italie septentrionale, byzantines, arabes et Normandes dans l'Italie méridionale et la Sicile, ce style, c'est le style roman, et partout nous en trouvons la plus belle floraison au xii^e siècle.

» Ce qu'il y a de très remarquable à Saint-Clément de Casaurie, c'est l'originalité de composition de l'atrium, grâce à l'emploi simultané de l'arc à plein centre, de l'arc aigu et de l'arc en fer à cheval, réunion harmonieuse qui s'accorde merveilleusement avec la variété et la profusion des ornements. Vers la fin du xii^e siècle, à la belle époque de l'art roman, nous trouvons bien dans un même édifice l'arc aigu et l'arc à plein cintre, nous trouvons aussi des monuments qui y joignent l'arc en fer à cheval, indiquant, non l'influence de l'art arabe sur l'art italien du moyen âge, mais celle de l'art oriental en général dans les constructions romanes. Cependant nous ne trouvons pas, en un ensemble si harmonieux que les uns semblent naître naturellement des autres et tous se compléter à l'envi, l'union de ces divers arcs comme à Saint-Clément, où le désir de la nouveauté et de la variété paraît avoir atteint son extrême limite. C'est par ce désir de variété que s'explique le mieux, suivant la remarque du professeur Baldoria, l'origine de l'arc aigu. Celui-ci, comme on le voit à Saint-Clément, et dans beaucoup d'autres monuments de la Sicile, de l'Italie méridionale et de la France, n'était pas d'une né-

cessité absolue. Mais avec le progrès de la civilisation, et l'émulation entre les cités pour se dépasser dans l'édification de hautes cathédrales, il fallut bien employer l'arc aigu, le seul permettant les grandes hardiesses. L'arc aigu devint un système, et l'art gothique surgit de l'art roman. Par une action parallèle, la soif de nouveauté en fait d'ornements, de compositions figurées, d'expressions et de mouvements, conduisit naturellement à l'étude du vrai, qui seule pouvait produire de nouveaux motifs. »

J'ai tenu à faire connaître ces conclusions de M. Calore. Elles nous ont valu une rapide et brillante excursion dans l'histoire de l'art médiéval. A travers les Alpes et l'Apennin, envoyons un salut fraternel au savant, à l'artiste passionné qui a sauvé et décrit Saint-Clément de Casaurie.

ED. BONDURAND.

NIMES EN 1950

Que sera Nimes en 1950 ? J'ai été curieux de le connaître et pour cela je suis allé consulter la sibylle la plus en renom de la ville. Je rapporte ici ses propos, et bien que je reste très sceptique sur ce genre de prophéties — l'avenir dévoilé dut-il sortir de la bouche de Madame de Thèbes elle-même — il n'en est pas moins vrai, que le caractère de ces révélations frise tellement le vraisemblable, le possible, qu'elles méritent d'être consignées ici.

Peu de ceux qui me liront pourront probablement constater si la devineresse a vu juste, d'autres verront probablement se réaliser une partie des transformations dont elle fait mention, et enfin ceux qui s'occupent plus particulièrement des affaires municipales de notre cité, diront si réellement les prévisions de la sibylle sont exécutables et désirées. Je lui laisse la parole : « La gare de Nimes deviendra bientôt insuffisante, mais ne sera pas changée; cependant au moyen d'un trottoir roulant les voyageurs seront transportés sur les quais d'embarquement. La ligne sera dégagée par une voie supplémentaire qui partant de St-Cézaire ira directement à Grézan (station) en traversant la plaine à la hauteur du bureau d'octroi actuel de la route d'Arles. Une nouvelle ligne de dégagement partira de St-Cézaire

pour aller au Mas de Pongé, afin de soulager la ligne de Nîmes à Alais. Le chemin de fer sera aussi prolongé jusqu'au Grau-du-Roi. Des trains légers, conduiront les nimois à la mer en une heure, au moyen de trains légers, à des prix exceptionnels de bon marché. Le Grau deviendra alors la station la plus à la mode du littoral méditerranéen.

« Le hameau de St-Cézaire sera englobé dans la ville de Nîmes. La route de Montpellier, du pont oblique à St-Cézaire, sera bordée de jolis immeubles de coquettes villas et d'usines. Sur le côteau voisin s'élèvera le nouvel hôpital, très aéré, très confortable, sorte de sanatorium. Les tramways électriques prolongeront leur ligne jusqu'à Milhaud. Le clocher de l'église de St-Cézaire sera surmonté d'une vierge dorée.

D'importants travaux seront entrepris bientôt aux arènes. Un architecte aura à cœur de terminer les travaux arrêtés en 1870, en rétablissant l'attique tel qu'il devait être, en face le Palais et la maison d'arrêt, en poursuivant l'œuvre si belle de M. Révoil par la reconstruction de nombreux escaliers, gradins et voûtes. Chaque année de belles représentations lyriques seront données dans les Arènes : *Les Troyens* de Berlioz ; *Les Martyrs* de Gounod *Les Barbares* de St-Saëns ; *Quo Vadis !* etc.

« L'entrée du chemin d'Uzès jusqu'à la montée du Mont-Duplan sera élargie. Dans les terrains environnant on remarquera une vaste annexe des casernes, rendant utilisable pour la troupe les nombreuses pièces occupées actuellement par les approvisionnements en vêtements et armes, en cas de mobilisation.

« Le cimetière St-Baudile aura été agrandi ; deux

monuments funéraires, très artistiques, attireront particulièrement l'attention des visiteurs.

« La place des Carmes sera dotée d'une magnifique statue de Montcalm, dûe au ciseau d'un artiste en renom.

« Le marché St-Charles sera doublé. Une partie sera couverte, l'autre non. Sur la partie non couverte s'élèvera une fontaine monumentale.

« Le bosquet de l'Eplanade sera transformé en un gentil square avec bassin en forme de ruisseau et doté de gazons frais. Le buste de Soleillet sera transporté sur la place formée par l'avenue Carnot et la rue Notre-Dame, mais son piedestal, modifié, consistera en une colonne de trois mètres de hauteur.

« La promenade de la Fontaine sera singulièrement embellie. On rencontrera au gros cèdre, le buste de Louis Roumiéux, le chantre de ce jardin et de la Tourmagne, celui de Bigot qui sera placé dans le bosquet situé entre le pont de Vienne et la grille du concierge, un taureau en marbre par un statuaire de talent de notre ville. Le Temple de Diane sera isolé et le Mont-Haussez sera agrandi par l'achat de plusieurs mazets du côté de l'ouest, c'est-à-dire face à la route d'Alais.

« La rue Guizot sera prolongée jusqu'aux Arènes, à la suite d'une entente entre la ville et une puissante compagnie immobilière. Sur la place actuelle du marché, en bordure sur cette rue sera érigée la statue de Guizot, don de l'Académie française, de l'Académie de Nîmes et des descendants du célèbre ministre et historien de la ville de Nîmes.

« Une voie mettra en communication directement le boulevard Gambetta avec la rue de la Trésorerie ; ce sera la rue des Halles prolongée. La rue du Gén-

ral-Perrier sera percée jusqu'à la place du Château. L'arc Dugras sera supprimé, la rue Saint-Castor sera élargie à son entrée du côté de la place aux Herbes et à la hauteur de la rue de l'Arc-Dugras actuelle. Les deux maisons adossées à la Cathédrale seront démolies ; leur emplacement sera transformé en petit square, avec grille, au milieu duquel sera placé le buste de Gaston Boissier.

« Le Grand hôtel de Nîmes s'élèvera dans la rue Guizot prolongée et ne le cèdera en rien en confortable aux grands hôtels de Suisse ou des Pyrénées.

« La place Questel sera prolongée jusqu'à la rue Mareschal. La Bourse de Nîmes s'élèvera dans la partie de cette place faisant l'angle avec la rue Godin et s'étendra jusqu'à la rue Émile Jamais.

« Un riche Mécène dotera l'Académie de Nîmes d'un hôtel digne d'elle et de sa belle bibliothèque.

« A la suite de fouilles judicieuses, on retrouvera le véritable tombeau de Saint Baudile et le trésor de l'insigne basilique qui s'élevait au bas de la Croix-de-Fer.

« Le Gardon sera relié à Nîmes par une route à travers le champ de tir d'artillerie, laquelle route ira aboutir à Charlot et de là à Russan.

« Les garrigues de Nîmes seront traversées par le grand canal d'irrigation du Rhône qui viendra porter la richesse dans les campagnes et contribuera à relever l'industrie nimoise par la création de nombreuses usines, venues de la région lyonnaise. D'un autre côté, les garrigues arides des cantons de Saint-Mamert, de Sommières, Saint-Chartes, etc., seront reboisées en pins, chênes-truffiers, chênes-verts et chênes-lièges formant autour de la ville un abri, et un rideau de saine verdure.

« La porte de la Cathédrale Notre-Dame et Saint-Castor, sera rétablie telle qu'elle existait avant l'acte de vandalisme qui nous a valu la porte actuelle.

« L'église Saint-Luc sera achevée; son clocher dominera la ville et sera surmonté d'une vierge monumentale.

« L'église Saint-François-de-Sales sera reconstruite, grâce au don d'une personne généreuse. Un gracieux clocher, muni d'un carillon qui jouera le *Noël* d'Adam, *Frère Jacques* et les cantiques les plus populaires, s'élèvera au milieu du quartier populeux du chemin de Montpellier.

« Une nouvelle paroisse comprendra une partie du chemin d'Avignon, à partir de la rue Sully et s'étendra jusqu'à la station de Grézan. L'église paroissiale sera construite dans les terrains vacants situés entre le lavoir du chemin d'Avignon et la grande rotonde de la C^{ie} P.-L.-M.

« La Compagnie des chemins de fer possèdera sur le serre Paradis, un grand bassin d'approvisionnement d'eau. Les gares de la Compagnie, grande et petite vitesse, seront éclairée à la lumière électrique. La Compagnie pourvoiera elle-même à son éclairage par ses propres machines.

« Une statue de Fléchier décorera la place du Chapitre.

Sur les collines de Montaury et de Pissevin, une intelligente Compagnie financière aura édifié un sanatorium modèle, car le climat de Nîmes est un des plus sains et des plus doux d'Europe, de l'avis même de l'Académie de Bruxelles.

« Les boulevards seront débarrassés des quelques bicoques qui les déshonorent encore; de jolis immeubles modernes à trois et quatre étages viendront leur

donner un aspect de grande ville. Sur le boulevard de la République, devenu la promenade à la mode, s'élèveront des hôtels particuliers et des villas magnifiques.

« Des bustes en l'honneur de Poise, et de Chabaud-Latour figureront dans notre musée.

« La tour de l'église Saint-Charles sera surmontée d'une vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

« Un funiculaire transportera les promeneurs au pied de la Tour Magne. Une route carrossable reliera la Fontaine au Mont-Duplan.

« Le serre du Diable, qui domine la route de Sauve, planté en pins parasols ou pignons, formera un paysage charmant de ce côté de la ville. »

Mais voici une révélation autrement curieuse et à coup sûr plus importante que toutes celles que nous venons d'énumérer. La sybille prétend qu'un de nos concitoyens, après avoir fait une fortune colossale en Amérique, reviendra dans sa petite patrie pour venir y jouer le rôle glorieux d'un Mécène.

Ce bon citoyen, ami des arts, épris de Rome et de la Grèce, aurait l'idée de faire construire, au sommet de la colline de Montaury (Mont de l'or ou des taureaux), un vaste palais sur le modèle du Parthénon, qu'il peuplerait de statues en marbre des statuaires les plus en renom de France et de l'étranger et des chefs d'œuvre de peinture de nos artistes contemporains. Il ne se contenterait pas seulement de cette prodigalité; sa munificence s'exerçait encore de mille façons, en soutenant une multitude d'œuvres charitables, des sociétés de secours mutuels, des orphelinats, des caisses de retraite et d'invalides du travail. Il doterait nos églises de toiles signées par les plus grands noms du monde des arts et ferait placer au

temple de Diane un modèle de la belle mosaïque du musée de Naples, tandis qu'une statue de Diane chasserresse viendrait animer les abords de ce lieu si poétique. Grâce à ses soins, les deux piédestaux de la façade de la Maison-Carrée seront pourvus d'un côté de la louve de Rome allaitant Romulus et Rémus, de l'autre du crocodile nemausien attaché à un palmier, ces deux groupes devant être en vieux bronze, tandis que les deux niches vides de la porte d'Auguste renfermeront les statues en pierre de Lens, d'Auguste et de Livie.

Le même homme généreux organisera à Nîmes des chaires d'histoire, de géographie, de littérature française et étrangère, de langue d'oc, d'espagnol, d'italien, d'allemand, d'anglais, de russe et d'arabe.

La possession de toutes ces belles choses dans une cité dont la population atteindra 120.000 âmes en 1950, décidera l'État à créer à Nîmes une seconde école de Rome pour les seconds et troisièmes prix de peinture, d'architecture, de sculpture et de gravure.

Et Nîmes deviendra ainsi une seconde Athènes, une véritable Florence, attirant dans ses murs les étrangers du monde entier qui y apporteront la richesse et la vie.

Telle est exactement, la prophétie de la « Thèbes nimoise ». Se réalisera-t-elle ? Peut-être ? En tous cas le rêve est agréable et tout ce qu'elle prédit pourrait bien ne pas figurer tout entier dans la nomenclature des châteaux en Espagne. Souhaitons-le, sans l'espérer, car pour le moment, Nîmes, affligée d'une municipalité pas trop béotienne, me paraît être encore loin des transformations annoncées par madame la prophétesse.

ADOLPHE PIEYRE.

UN RÊVE DE PIERROT

• PIÈCE D'OMBRES, EN 12 TABLEAUX

- I. Pierrot s'endort, en sa mansarde,
Où, de partout, le froid descend,
Mais, au ciel, la lune regarde
De son gros œil compatissant
Le frère et pâle adolescent
Pierrot : qui dort dans sa mansarde.

.....

— Ohé ! Pierrot, mon doux ami,
Qui dans ta mansarde endormi,
Ne songes, qu'à de tristes choses ;
Je veux, ce soir pour t'éblouir,
En un rêve, faire surgir
De superbes apothéoses.
— Je t'offre un songe merveilleux ;
Allons aux pays radieux
Des visions et des chimères ;
Partons et voguons dans l'azur,
Le ciel est scintillant et pur...
— Oublie tes soucis éphémères... —

- II. Pour te charmer, voici d'abord
En un cadre agreste et champêtre
La Grèce, où dans les genêts d'or,
Les troupeaux de chèvres vont paître...
— Le berger s'en va, lentement
Lançant au ciel joyeusement

Les chants de son agreste flûte.
— Cet air berceur qui se répand,
C'est comme l'hymne du Grand Pan
Que l'Echo sacré répercute.

III. Mais pour un lettré, tel que toi,
La Grèce évoque, je le crois,
Des souvenirs, bien plus classiques
Et, tel qu'il était autrefois
Aux jours anciens, Pierrot, tu vois
Le Grand Temple aux piliers antiques.
— Vers l'autel, où dans sa beauté
Surgit Vénus Aphrodité,
Une procession se presse.
Ce sont les prêtres, les guerriers,
Aux tempes ceintes de lauriers
Les fils glorieux de la Grèce,
Et les Vierges en peplums blancs
Qui s'en viennent à pas tremblants,
Les attentives canéphores.
Portant des corbeilles de fleurs,
Où du matin, gisent les pleurs,
L'encens, les parfums, les amphores...

IV. Mais, changeons de pays — Voyons
Un autre coin de votre terre,
Et la lune, dans ses rayons
Évoque un pays de mystère.
..... Et voici le désert profond
Où, lentement, les caravanes,
Mêlant les chameaux et les ânes
Sur le sable immense et sans fond
Vont, en dessinant, sous la lune
Un serpent, qui passe et se fond
Dans l'ombre épaisse de la lune :
— Ce sont les Chameliers, venus

- du Kaire, ou bien de Palestine
 Les vieillards, et les enfants nus,
 • La femme fellah, qui s'obstine
 A porter sur son front obscur
 Ainsi, qu'aux temps lointains une urne
 Dont le profil antique et pur
 Se découpe en l'azur nocturne.
- V. Mais, au gré de Pierrot changeant,
 Apparaît, alors, en son rêve,
 Le Nil, le grand fleuve d'argent
 Dont des palais forment la grève.
 — C'est le pays entier, du désert au Delta !
 C'est le pays ancien ! ô Pierrot, c'est l'Égypte,
 Filles des Pharaons endormis sous la crypte,
 Que pour ton œil, ce soir, un beau songe enfanta.
- VI. Et, souvenir vainqueur des siècles écoulés
 Pierrot, voit se dresser les temples écroulés,
 Les palais disparus, les forêts de Colonnes,
 Les obélisques gris, les sphinx et les pylônes.
 — De ces temps fabuleux
 Ignorés de l'histoire,
 Le Pharaon prestigieux
 Qui s'en revient d'Assur, gorgés d'or et de gloire,
 Son cortège éclatant de captifs et de rois
 S'évoque pour Pierrot, comme aux jours d'autrefois.
 — Voici les Archers et les Nègres,
 Les Cavaliers, les Fantassins,
 Et les Lybiens, noirs et maigres
 Tatoués autour des deux seins...
 Et celui dont la gloire exhausse encor la taille,
 Voici le Pharaon, sur son char de bataille,
 Mitré, recouvert d'or, puissant, Fils d'Osiris,
 Rhamsés II, le Divin, Pharaon-Sésostris !...
- VII. A présent, c'est le sphinx.....
 Mutilé, solitaire,

Son ombre gigantesque au loin couvre la terre,
Et devant lui, surgit, autre sphinx disparu;
Bonaparte, vainqueur, en sa gloire apparu.
.... Son doigt, montre, là-haut, aux soldats de la France
Dans la pure clarté du matin qui commence,
Sur les monts de granit par le simoun bronzé
Quarante siècles morts... à son appel dressés....
— Et marchant à la mort, et marchant à la gloire,
L'Armée Française passe en un chant de victoire
 (Chœur : Et du Nord au Midi
 La trompette guerrière : bruit du canon)

VIII. Cette gloire défunte, et cette mort, sont là !
Napoléon, voici la retraite et voilà
Le Kremlin ! C'est Moscou, c'est l'hiver, c'est la neige,
Faisant de ton armée, ô César, un cortège
Lamentable, et qui laisse à tous les carrefours
Bien des morts pour les loups, les corbeaux et les ours
— Paysage sinistre, et sombre et qui s'efface,
Ne laissant que du sang, hélas ! pour toute trace.

IX. Or ça, Pierrot, ce froid horrible, nous invite
A partir au plus tôt ; en allons-nous bien vite
Vers un pays joyeux, enchanteur et vermeil
Où brille incessamment le divin roi soleil !
 Et bien loin, de la plaine grise,
 Voici, qu'à présent se précice
Naples, au bord de son golfe, avec ses corailleurs
Dansant sur les flots bleus, joyeux, toujours rieurs
Où la guitare mêle au chant des barcarolles
Ses notes de cristal, si vives et si folles :
— « Chantez, pêcheurs, chantez sur le flot clair, »
« Qui berce les esquifs, dont la voile s'incline »
« Sous le parfum léger, qui court flottant dans l'air »
« Parfum des orangers de la plage latine. »

X. C'est la nuit ! — Le Vésuve, au loin plus furieux,
Comme un cyclope noir, pousse soudain ses feux...
Et lorsque, du volcan, le soir, surgit la flamme
plus haute, plus intense et plus rouge, — le drame
Se devine

XI. Où jadis son flot ensevelit
Avec Herculaneum la blanche, Pompéi.

.....

Mais, c'est assez, ce soir, ô Pierrôt, et ton songe
Se termine — A bientôt, au revoir, moi je plonge
Derrière la forêt, bordant l'horizon noir,
Et la lune — ô Pierrot, — te souhaite le bon soir ! —....

XII. — Pierrot, s'éveille en sa mansarde,
Et le timide adolescent,
A la lune qui le regarde
Jette un regard reconnaissant.
Car, dans l'existence trop brève
Nous sommes tous comme Pierrot
Et nous concluons par ce mot :
Qu'on ne voit rien de beau qu'en rêve.

JULES PERROUX.

4 Janvier 1900.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Revue historique de Provence en 1901.

La terre de Provence, actuellement paradis de l'Europe, offrant aux riches et aux puissants le bienfait de ses bois embaumés et de sa mer lumineuse, cette terre a un long passé. Les temps Ligures, les cités grecques, les cités romaines, le chaos médiéval, les troubadours, la reine Jeanne, le Pape à Avignon, le roi René, l'invasion des Impériaux et la défense victorieuse de Marseille, les massacres religieux de Mérindol et de Cabrières, la vie parlementaire et l'érudition à Aix, avec l'illustre Peiresc et ses émules, la peste de 1720, la vie aristocratique à Aix, la Révolution, voilà quelques sommets de l'histoire provençale. M. Ludovic Allec a pensé que ce serait grand dommage de laisser inexploré le champ si vaste de tant de souvenirs glorieux, poétiques ou tragiques, et s'entourant de l'élite des érudits de Provence ou des amis de la Provence, il a créé sa *Revue Historique*. Elle nous apporte, depuis un an, des travaux fort intéressants, parmi lesquels des études hors de pair : « Les Ligures dans la région de Marseille », par M. Michel Clerc, professeur à la faculté des Lettres de l'Université d'Aix-Marseille, directeur du Musée d'archéologie de Mar-

seille, « Les Phéniciens dans la région de Marseille avant l'arrivée des Grecs », parle même, et la « Politique romaine en Provence », par M. Camille Julian, correspondant de l'Institut, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, un Nimois qui a gardé au cœur le culte de nos souvenirs locaux, et qui étend à toute la Gaule son pouvoir d'évocation des temps romains.

A signaler aussi l'« Origine des Institutions municipales en Provence », par M. Lefas, professeur à la Faculté de Droit d'Aix.

Les temps modernes sont bien partagés avec « La Reprise des Iles de Lérins » par M. Léon Pélissier, professeur à la faculté des Lettres de Montpellier, et « La Cour Pontificale et les Jésuites sous Clément XIII, d'après une correspondance secrète d'un agent de la ville d'Avignon à Rome », par M. Duhamel, archiviste de Vaucluse.

Il est impossible de citer tous les travaux, mais ce n'est que justice de reconnaître combien leur ensemble est curieux et attachant.

Moi qui suis un fervent de la Provence, à laquelle je dois des visions enchantées d'enfance et de jeunesse, et où je vais encore, le plus souvent possible, puiser mes meilleures joies esthétiques, je pense, en recevant fidèlement la *Revue Historique* de M. Allég, à ces deux vers du troubadour Peire Vidal :

« Ab l'alén tir ves me l'aire

« Qu'eu sent venir de Proenza. »

Vers que M. Antoine Thomas prit pour épigraphe de ses *Annales du Midi*.

ED. B.



Archytas de Métaponte. — Drame en trois actes, par M. Henri Mazel. — Lib. du *Mercur de France*, 1901.

L'ascension morale d'Archytas, de la cité de Métaponte, demeure l'attrait essentiel de ce drame. D'abord, fougueusement orgueilleux de sa tradition et de sa caste, puis, par la révélation de l'amour, devenue accessible à la pitié, il se hausse à la sagesse pacificatrice. Enfin, comme par une sublimation de son instinct de noblesse, il accomplit sa mission d'homme providentiel en donnant sa vie pour Métaponte. L'évolution de la sensibilité, aboutissant à l'éveil de la vie intérieure, a été notée avec une éloquence précise par le psychologue de plus en plus réfléchi qu'est M. Henri Mazel. Les tendres et profonds entretiens d'Archytas et de Théano, fille de Pythagore, trahissent, sous l'enchantement des paroles, une entente subtile et grave du besoin d'aimer. Et cette idylle tragique se pare, ça et là, d'une grâce touchante qu'on croirait reflétée d'une *vita nova*... — Il reste à considérer ce drame comme une « illustration » des théories (sur l'élite et la foule) dont M. Henri Mazel a depuis longtemps donné une soutenance passionnée et ingénieuse. Archytas ne dit-il pas : « Le même amour qui fait « l'ascendant des héros fait l'adhésion des humbles. « Peu importe que la multitude sache où elle va, si le guide connaît la route » ?

En apportant au styliste, au dramaturge, au poète, l'hommage renouvelé d'une humble et solide estime intellectuelle, il est strictement probe que ces lignes ne taisent pas au critique social le regret de ne point partager ses vues. La transposition, en une société antique, d'un conflit contemporain, risque de déformer, avec partialité, l'aspect présent de ce conflit. Cette inquiétude, inspirée par une inclination ingénue pour les idées égalitaires, que M. Henri Mazel veuille bien l'accueillir par ce sourire où il sait mettre, pour ses amis, tant de cordiale tolérance et de spirituelle bonté...

P. J.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

VERCINGÉTORIX

De tous les chefs de peuples que Rome heurta dans son ascension, trois se détachent avec un puissant relief et approchèrent de la victoire décisive ; Annibal, Mithridate et Vercingétorix. Celui-ci eut la vie comme un rêve, la destinée la plus courte, la fin la plus tragique, et malgré ce, peut-être par ce que, demeure le favori de l'histoire. Ses adversaires ont rendu hommage à ses brillantes qualités, à sa bravoure et à sa générosité. Les historiens anciens laissent filtrer la sympathie qu'il sut inspirer ; les modernes le plaignent et l'admirent ; Mommsen salue en lui l'ancêtre des preux du moyen âge ; Napoléon III s'en éprend à son tour et lui fait élever une statue au lieu même de sa défaite suprême. Par une nouvelle faveur du sort, c'est sur un monticule longé par la voie la plus fréquentée qu'elle se dresse, de telle sorte que cette haute silhouette entrevue dans le lointain de l'horizon, éveille la curiosité et force l'attention. Bientôt un nouveau monument va lui être dédié aux environs de Clermont, sur ce plateau de Gergovie, où le chef gaulois fit reculer les légions romaines et balança la fortune de César.

Il lui manquait une dernière consécration, une étude particulière dont tous les détails converge-

raient vers lui, et c'est encore une revanche de sa destinée que Vercingétorix ait rencontré un historien comme M. Camille Jullian, en qui s'unissent les dons de l'érudit, de l'écrivain et de l'artiste (1). Son livre est de haute allure et de belle venue. Tout l'appareil critique a été réservé à dessein pour un volume postérieur ; ici, rien que l'indispensable en cette matière ; quelques notes condensées et magistrales. Ainsi conçue l'œuvre se lit avec un vif intérêt et comme un récit contemporain.

Les tribus que Vercingétorix réunit quelques mois durant sous son autorité, ont conservé leur unité géographique. La Gaule est devenue la France, et son peuple, au travers des âges, des invasions et des guerres, a gardé quelques-unes des traditions, des mœurs et des souvenirs de ses ancêtres. Aussi les allusions étaient-elles faciles : M. Jullian se les est interdites avec la conscience de l'historien épris de vérité ; il la pousse jusqu'au scrupule, et si l'on peut quelquefois différer d'avis avec lui, il est impossible de trouver un fait nouveau, ou parmi ceux déjà connus, d'en découvrir un qui ne soit pas utilisé et soumis à une critique toujours sûre d'elle-même.

Une idée centrale porte et soutient toute l'œuvre. C'est que Vercingétorix mérite bien d'être tenu pour un héros national, qu'il fut la personnification de l'indépendance celtique, combattit pour elle en patriote désintéressé, non en ambitieux vulgaire. Or c'est une idée assez courante en érudition, et d'ailleurs juste au fond, qu'il n'y a pas eu à proprement parler un peuple gaulois, pas même une fédération ; seulement des tribus, parlant sans doute la

(1) *Vercingétorix*, par M. Camille Jullian. Paris, Hachette, 1901.

même langue et habitant un pays géographiquement un, mais divisées entre elles par des rivalités de clocher comme par des cloisons étanches. La force seule brisait parfois ces compartiments; une tribu plus puissante conquérait l'hégémonie, mais ne parvenait pas à l'organiser. Aussi, la perdait-elle bientôt par l'effet de circonstances extérieures ou de divisions intestines, ne gardant de son ancien principat qu'une malveillance jalouse contre qui l'avait supplanté. Eduens et Arvernes s'étaient ainsi toujours disputé l'influence et demeuraient encore hostiles les uns aux autres, prêts à en venir aux mains et plus ennemis d'eux mêmes que de l'étranger.

Est-il possible, dès lors, de parler d'un patriotisme gaulois et de transformer en un héros de l'indépendance gauloise le chef et même un des chefs d'une de ces tribus? L'objection a été faite souvent aux admirateurs de Vercingétorix, à qui l'on reproche de transposer dans le monde antique des idées et des sentiments de notre temps. On oublie que les anciens eux-mêmes n'avaient qu'un mot pour désigner toutes ces tribus, les Gaulois, et qu'ils lui attribuaient une signification très précise. Les divisions locales n'empêchaient pas qu'il n'y eût, dans ce vaste territoire, tous les éléments d'une patrie et tous les matériaux dont est fait le patriotisme. La situation géographique : quatre grandes vallées, convergeant vers un massif central, par où les échanges et les communications étaient incessantes. Une langue commune : les Gaulois des bords de la Loire, de la Seine, de la Gironde et du Rhône s'entendaient entre eux aussi bien qu'avec les habitants des Cévennes et de l'Auvergne. Les mêmes traditions historiques : toutes ces tribus étaient venues des mêmes pays, avaient

conquis la terre où elles s'étaient éparpillées ensuite et avaient conservé le souvenir des exploits lointains accomplis ensemble dans les temps reculés. Il y avait encore, ce qui était le lien le plus fort dans l'antiquité, les mêmes superstitions religieuses ; une croyance populaire, quoique assez imprécise dans la survivance des êtres humains, en de grandes divinités supérieures aux petits dieux locaux, dont le culte se célébrait non à ciel ouvert, mais dans les profondeurs mystérieuses des bois les plus épais et qui exigeaient sur tout le sol de la Gaule des sacrifices humains ; une caste sacerdotale dont les membres, les druides, se recrutaient par cooptation et se transmettaient des rites et des secrets, partout les mêmes. Et il y avait enfin et surtout, des mœurs à peu près semblables, des traits de caractère bien connus, un amour propre exalté jusqu'à l'enfantillage, un orgueil maladif de l'indépendance et l'incapacité de se plier à toute espèce de discipline, la passion des belles phrases, des armes brillantes, du panache et du clinquant ; un courage fou et une âme prompte au découragement ; un respect des femmes et des faibles bien peu connu de l'antiquité ; tout ce qui fait l'âme d'un peuple, que les auteurs de l'antiquité nous disent redoutable et séduisant à la fois. A tout prendre, il n'y avait pas alors plus de différence entre l'Atrébate de l'Artois et l'Arverne de Vercingétorix, que de nos jours entre le riverain de la Seine et le Gascon de la Gironde. Vienne l'étranger, qui parle une autre langue, professe d'autres coutumes, adore d'autres dieux, et l'union se fera contre lui, plus instinctive que consciente, sans doute, mais très réelle. « Le patriotisme, dit excellemment M. Jullian, est une vertu de réaction autant que de réflexion ». Vercin-

gétorix fut l'initiateur de cet éveil du nationalisme ; il fut l'orateur qui proclama l'idée gauloise, l'homme d'action qui organisa la résistance ; le général qui essaya de la faire triompher. D'autres chefs gaulois furent dévoués jusqu'à la mort ; aucun ne fut aussi complètement conscient du but à poursuivre et des sacrifices qu'il exigeait.

Si courte qu'ait été son existence de chef de peuple, en lui fut un instant la patrie gauloise, et par lui elle s'affirma comme une des forces sociales du monde antique ; désormais il en restera une parcelle intacte et toujours prête à revivre. Ce fut bien un héros national que celui qui lui donna cette cohésion.

Le jeune chef d'ailleurs était de noble et pure lignée celtique. Vercingétorix était bien son nom et non la désignation générique de sa fonction. Son père, Celtill, était le plus puissant et le plus riche des chefs arvernes ; il aspira à reconstituer la monarchie, telle qu'elle avait existé du temps de Bituit, fut vaincu par les autres chefs ligüés contre lui et condamné à mort. Mais les Arvernes ne rendirent pas son jeune fils responsable de l'ambition du père ; ils lui laissèrent la direction de son clan, « cette richesse en hommes et en choses qui pouvait lui permettre de conquérir dans son pays la situation réservée aux hommes de la race ». On peut aisément présumer les sentiments dans lesquels grandit cet enfant, d'autant plus cher aux hommes de son clan qu'il était leur suprême espoir et cependant déjà suspect à ses pairs. Il fut entouré de bonne heure dans la vie par des dévouements aveugles, irréfléchis, passionnés, dont nous retrouverons les traces au cours de sa rapide carrière. Grand par la naissance, il le fut encore

plus par ses qualités physiques, sa vive intelligence, sa précoce autorité due aux circonstances mêmes qui lui avaient de bonne heure imposé le poids d'une lourde responsabilité. Nous savons qu'il était de haute taille, admirable cavalier, expert dans tous les exercices du corps. Un certain nombre de monnaies furent frappées en son nom pendant son court principat, une vingtaine, estime M. Jullian. Mais elles ne reproduisent pas ses traits; l'effigie est celle d'un dieu quelconque empruntée à des types commerciaux; le nom seul lui appartient. Sa culture intellectuelle avait été beaucoup plus raffinée qu'on ne le pense généralement. Les jeunes nobles Gaulois n'étaient pas des demi-sauvages que nous nous représentons volontiers, vêtus de peaux de bêtes, brandissant des armes primitives et se précipitant au combat avec des hurlement féroces, tels les chefs des tribus indiennes et même les compagnons d'Attila. C'était sans doute de beaux types de mâles déchainés, mais presque tous passaient par les écoles druidiques, où ils développaient leur mémoire en apprenant ces longues cantilènes où s'inscrivaient les annales des peuples celtes, et où ils célébraient leur gloire; ils savaient l'art de parler et avaient une supériorité intellectuelle très marquée sur le vulgaire. Tel, avec tout le prestige de sa race, de sa personne et de sa culture intellectuelle relativement raffinée, apparut Vercingétorix. « il faut se le figurer avec cette grande « taille qui émouvait les Romains, cet aspect farouche « qui effrayait l'ennemi, droit sur son cheval de « bataille, vêtu de la tunique aux couleurs bigarrées, « la poitrine constellée de phalères de métal, à ses « côtés suspendue par un baudrier d'or la large et « longue épée incrustée de corail, sur sa tête le cas-

« que surmonté d'un monstrueux cimier qui semblait
« prolonger sa haute stature — mais aussi flottant
« autour de cet appareil d'éclat et de terreur, le souffle
« vivant de la jeunesse, l'air de virginité militaire du
« chef adolescent qui n'a point encore souffert pour
« la liberté ».

L'adversaire de Vercingétorix est trop connu pour qu'il y ait à revenir sur son portrait ; n'en retenons que les traits particuliers à sa conduite dans la Gaule. César était à ce moment un quinquagénaire chauve, petit, usé par la débauche ; mais il était le chef par excellence, celui dont le nom deviendra l'expression de l'autorité suprême ; dès qu'il apparaissait quelque part ses soldats doubleraient courage et les ennemis vacillaient. Il savait payer de sa personne comme le dernier de ses légionnaires. Un certain jour de bataille, raconte Plutarque, il fut si avant dans la mêlée qu'un gaulois le prit et le jeta en travers de sa selle. Vercingétorix se battait naturellement, comme d'instinct ; César s'exposait avec le courage froid d'une volonté tendue ; ne perdant jamais de vue l'ensemble du combat et trouvant aux moments critiques l'ordre à donner, la manœuvre qu'il fallait faire : aucune chevalerie chez lui, aucune générosité ; on le savait froidement cruel et on a peur de lui ; « la clémence de César
« n'était pas encore un de ces lieux communs qui
« couraient le monde au profit d'une ambition. »
Dès son entrée en Gaule il savait qu'il devait la conquérir pour conquérir Rome. Il ne recule dès lors devant rien et trouve bons tous les moyens. Souple, insinuant avec les uns, il se présente tantôt comme un simple médiateur offrant ses bons offices pour apaiser les différents locaux ; c'est alors un ami des Gaulois, un protecteur qui ne veut que leur bien et

les protéger contre les Germains. Puis, lorsqu'il n'a rien à craindre et qu'il a la force pour lui, il se révèle comme un maître exigeant et dur. Décidé lui-même à trahir ses serments, il provoque la trahison ; il marche entouré d'espions et les paye sans compter : ceux qu'il n'achète pas, il les charme par son élégance, les enveloppe par ses mensonges, les domine par son élégance aristocratique. Il a trompé un instant jusqu'au jeune Vercingétorix lui-même auquel il a donné le trône d'ami, non du peuple Romain mais de César, faveur imprudemment acceptée par le chef Arverne et qui donnera à son adversaire le droit de le traiter comme un révolté. Car c'est là un des singuliers caractères de cette guerre; César reconnaît et proclame lui-même que Vercingétorix et ses compagnons se sont battus pour la liberté ; mais il leur refuse avec impudence le titre d'ennemis ; ils sont pour lui des révoltés dignes de tous les supplices. Et après lui, comme hypnotisés par son dire, tous les historiens adoptent le même langage. Ennemis, les Carthaginois sous Annibal ; ennemis, les Grecs sous Pyrrhus et Mithridate ; rebelles coupables et contre lesquels tout est permis, les Gaulois qui veulent se garder indépendants. Aussi les vengeances de César sont implacables ; il exerce ses soldats à tuer pour le plaisir de verser le sang ; il est bien l'aboutissant suprême, le type en qui se condensent les vertus et les vices de cette forte et dure aristocratie romaine. Cet homme déjà vieux, prodigue de ses forces dans d'innombrables débauches, se révèle d'une activité incomparable et d'une endurance physique extraordinaire. On eut dit qu'il avait le don de l'ubiquité. On le croit bien loin, dans une ville quelconque de la Césalpine, occupé des intrigues romaines ou de ses

propres plaisirs, et voici que déjà, en hiver, il a franchi les Alpes, passé les Cévennes, sillonnant la Gaule dans tous les sens, ramassant des soldats sur tout son chemin et trouvant le temps de les exercer. Son énergie est d'un fataliste ; rien ne l'ébranle ; il a fait le sacrifice de sa vie, ce qui n'est rien ; mais aussi celle de tous ses soldats, qui l'adorent cependant et le suivent aveuglément. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement ? S'il leur demande beaucoup, il leur donne encore plus ; le péril passé, il les gorge de butin, et permet, encourage même tous leurs mauvais instincts, leur soif d'or et de luxure.

Les forces que les deux adversaires mettent en jeu dans cette lutte de quelques mois, sont de nature bien différente, et leur comparaison permet, dès le début, de prévoir de quel côté sera la victoire. L'armée de Vercingétorix est composée de milices ; les Gaulois combattent en groupes, d'abord les tribus, ensuite les clans sous les ordres directs de leurs chefs : le temps a manqué pour donner à ces troupes la cohésion de la discipline, leur apprendre à observer les lignes, à évoluer en ordre, à tirer de leurs armes toutes les ressources offensives ou défensives. Leur armement est inférieur et ils savent mal s'en servir : se couvrir de leur bouclier et se jeter tête baissée et glaive nu sur l'ennemi, voilà toute leur escrime. Ils ont d'étonnantes qualités militaires, la rapidité de l'attaque, l'impétuosité du choc, ils savent mourir, mais nullement évoluer ; leur groupe entamé, ils sont perdus s'ils ne prennent la fuite ; le combattant isolé ne peut couvrir ses côtés. Sans doute sur les exhortations de leur chef, sous l'influence de l'exemple des Romains et les conseils de ces ingénieurs Grecs qui sont partout à ce moment, ils ont

appris à se retrancher quelque peu et à se transformer en sapeurs du génie ; mais cette besogne ne leur plaît qu'à demi. A quoi bon porter des fascines dans un fossé, quand il est si facile de s'y jeter soi-même, quitte à n'en pas sortir ? Ils ne sont pas des portefaix comme les légionnaires romains, mais des soldats aristocrates auxquels il faut des valets, C'est en eux-mêmes, dans leurs esprits, dans leurs habitudes guerrières qu'il faut chercher surtout la raison de leur infériorité définitive. Chaque clan ne veut obéir qu'à son chef, et chaque chef ne veut prendre les ordres d'aucun autre. Vercingétorix tient son pouvoir de l'élection ; partout où il est, il l'impose par sa supériorité personnelle ; au besoin il la confirme par des exemples et des supplices. Mais son rayon d'action est forcément restreint ; il n'a pas de lieutenants directs. Les autorités intermédiaires manquent dans cette armée ; rien de semblable à cet admirable corps de centurions romains ; le chef et la troupe de combattants, voilà tout ; celui-là disparu, celle-ci se débande. L'enseigne n'est que la représentation du clan ; elle n'est pas comme chez l'adversaire, le signe vivant de la pensée du général, qui se déplace sur son ordre et annonce à tous le mouvement tactique par lui ordonné.

Et ceci m'amène à me poser une question dont M. Jullian ne paraît pas s'être préoccupé ou qu'il a résolue peut-être à part lui sans nous en parler. A lire attentivement le récit de César, on constate aisément qu'il y avait en Gaule une aristocratie très riche et très fière et une démocratie pauvre et jalouse. On a souvent considéré Vercingétorix comme le chef de cette démocratie et cherché la raison de sa défaite dans la jalousie et la défection des autres aristocra-

tes. Notre auteur repousse cette thèse : il y a eu mouvement national auquel tout le monde a pris part. Les rivalités entre grands et moyens chefs de clans, ont existé sans doute et furent une cause de faiblesse dans l'armée gauloise ; mais en apparence partout, en réalité dans la plupart des cas, Vercingétorix a été le chef accepté par tous. Ainsi présentée et avec les prudentes réserves de l'auteur, cette thèse semble vraie. Il faut cependant bien reconnaître que César s'est donné le beau rôle et a attribué à la valeur de ses soldats et à son propre génie tout le mérite de la campagne ; il n'a pas dit et pour cause les concours indirects, les moyens louches, les procédés corrupteurs qui ont pu contribuer à sa victoire ; c'est déjà bien assez qu'il nous les ait fait entrevoir. Or l'armée romaine n'a jamais dépassé le chiffre de 60 à 80 mille hommes, souvent éparpillés dans un vaste territoire. Il fallait bien à cette armée toute une série de services accessoires ; d'auxiliaires non combattants, porteurs et valets. Des négociants italiens ou grecs, nous dirions aujourd'hui des *Mercantis*, accompagnaient cette armée, gens véreux et rapaces, que les Gaulois, dès qu'ils prenaient les armes, commençaient à massacrer pour nettoyer le pays. Il en resta cependant, et c'est parmi eux que César recrutait ses meilleurs espions et ses guides. Tout ce monde grouillant et infime suppose qu'il y avait sur le territoire une foule inerte et neutre, des habitants qui n'étaient pas enrégimentés dans les clans et n'avaient pas pris les armes. Or les Celtes n'étaient en définitive sur leur territoire que des conquérants, établis depuis six siècles au plus ; avant eux il y avait des populations autochtones, dont les Ligures et les Ibères ont laissé des traces préci-

ses dans certaines régions du Midi. N'y avait-il donc pas encore en dessous de la démocratie celtique, une plèbe encore plus misérable, que les Gaulois n'avaient pas eu l'habileté d'assimiler et qui émergea tout d'un coup dans cette grande convulsion ?

César a d'ailleurs utilisé toutes les ressources en hommes qu'il a pu se procurer. Il avait dans son armée des auxiliaires empruntés à toutes les nations voisines, y compris ces barbares germains dont le rôle fut décisif à certaine heure. Mais le noyau le plus solide qui lui assura la victoire était composé de ses légionnaires. Merveilleusement exercés, encadrés entre de vieux sous-officiers, conduits par des chefs experts, ils firent preuve d'une endurance extraordinaire et rivalisèrent avec leur chef d'activité et de courage froid. L'habitude des manœuvres était devenu pour eux une seconde nature ; même abandonnés, réduits en petits groupes par le hasard des batailles, ils combattaient et manœuvraient avec la même méthode et une confiance que rien n'ébranlait. Une croyance les hypnotisaient : qu'ils ne pouvaient être vaincus, combattant pour Rome et pour un descendant des Jules. On leur disait qu'ils étaient supérieurs à leurs adversaires ; ils en avaient conscience d'ailleurs et les péripéties de la guerre les trouvaient toujours confiants dans l'avenir définitif. Ils étaient surexcités par l'espoir du butin, que leur chef faisait luire sans cesse à leurs yeux et qu'il satisfaisait largement : en somme une masse compacte de professionnels de la guerre, bien dans la main du général ; ce n'était plus les soldats de Rome, c'était les soldats romains, en route pour devenir les soldats de César, si même ils ne l'étaient déjà. Le recrutement de ces légions fut incessant : nous

ignorons les procédés employés par le proconsul ; nous savons seulement qu'il réunit à certains moments onze légions, dont sept furent levées sans autorisation du Sénat, de sa propre autorité, et que malgré une effrayante condamnation d'hommes, il eut toujours sous la main un noyau compact tel qu'aux jours des batailles décisives il put mettre en ligne une force considérable, véritable citadelle vivante que les attaques désespérées de la foule tourbillonnante des tribus gauloises ne put entamer.

Aux côtés de la masse légionnaire combattaient, comme je l'ai dit, de nombreux auxiliaires. Les plus importants furent les cavaliers germains. M. Jullian leur attribue un rôle considérable, essentiel même en ce sens que sans leur concours, pense-t-il, les légions n'auraient jamais pu résister aux assauts de la cavalerie gauloise. J'éprouve quelque peine, pour mon compte, à croire que quatre cents cavaliers germains aient pu aussi facilement mettre en déroute deux mille cavaliers gaulois. Encore s'il s'était agi d'escadrons bien dressés, manœuvrant avec aisance et méthode, armés d'après le dernier cri du progrès. Mais les Germains étaient des barbares ; je ne les vois pas bien évoluant en lignes. Ils chargeaient en fourrageurs : or, par la force des choses, ils ont été enveloppés par les cavaliers gaulois à cause de leur petit nombre, et ce fut le combat d'un homme contre cinq, avec un résultat facile à prévoir : deux hypothèses s'imposent dès lors ; ou bien César, très fier d'avoir su utiliser dans son armée les barbares germains, en a diminué volontairement le nombre pour démontrer combien leur concours avait été précieux ; ou bien la cavalerie gauloise n'a pas fait tout son devoir.

Tandis que Vercingétorix n'avait pour l'aider que des chefs, ses égaux, auxquels il ne pouvait commander qu'avec réserve et donner la destination appropriée à leurs talents, César avait autour de lui une élite de lieutenants disciplinés et aussi dignes de commander que de servir, tous généraux de carrière et capables d'initiative. L'histoire a surtout retenu le nom de Labiénus, auquel son chef a rendu une éclatante justice, peut-être parce que l'ayant eu contre lui pendant les guerres civiles et l'ayant vaincu pendant les guerres civiles, il mettait quelque amour-propre à le grandir. Les faits parlent du reste en faveur de Labiénus ; sa résistance autour de Lutèce, sa marche habile pour rejoindre César, sont des faits d'armes remarquables, et que tous peuvent apprécier. Mais ils parlent aussi en faveur d'un autre auxiliaire plus modeste et que César n'a pas nommé une seule fois dans ses commentaires. Je veux parler du chef du génie, du préfet des ouvriers, Mamurra, auquel revient l'honneur d'avoir frayé les routes, organisé la traversée des fleuves et dirigé les gigantesques travaux que nécessitèrent les sièges de Gergovie et d'Alésia. Par une singulière ironie, c'est son adversaire le plus acharné, le poète Catulle, qui nous a conservé sa mémoire et attesté son intimité avec le proconsul et le rôle important qu'il a tenu auprès de lui ; sa moralité fut détestable au dire du poète ; mais sa capacité militaire fut bien grande, à en juger par les difficultés à vaincre et les résultats obtenus. Si le génie du général en chef et la force des légions furent des facteurs de la victoire des Romains, on peut bien dire que l'ingénieur y eut une part égale. Or, l'ingénieur c'était cet affreux Mamurra, et j'aurais bien voulu que M. Jullian lui fit au moins l'honneur d'une citation.

Cette guerre de l'indépendance gauloise ne dura pas longtemps ; quelques mois à peine. Commencée dans l'hiver de l'année 52 avant Jésus-Christ, elle se termina dans l'automne par la chute d'Alésia. Mais cette période avait été bien remplie : « Deux semaines avaient suffi aux cités gauloises pour jurer
« d'être libres et pour le devenir.... En décembre
« et en janvier c'est l'insurrection de la Gaule qui
« s'organise en un clin d'œil dans un pays que César
« regardait comme soumis. En mars, c'est le siège
« d'Avaricum , où Vercingétorix montra pour la
« première fois à son adversaire une armée celtique
« qui sut obéir à la discipline. En mai, la résistance
« de Gergovie ne laissa plus à César que l'espoir de
« la retraite. Puis brusquement en été survient cette
« bataille de Dijon, où le proconsul ne l'emporta
« qu'au péril de sa vie. Et, enfin, à l'entrée de l'automne se déroule et finit le triple drame d'Alésia,
« où près de quatre cent mille hommes se réunirent
« pour décider du sort de Vercingétorix. Comme
« tension de volonté et application d'intelligence,
« les trois campagnes d'Avaricum, de Gergovie et
« d'Alésia, ramassées en un semestre, valent Tra-
« sinène, Cannes et Zama échelonnées en dix-huit
« ans ».

Je ne saurais ici avoir la prétention d'entrer plus avant dans le détail des péripéties de cette guerre. C'est dans le livre de M. Jullian qu'il faut les suivre, exposées avec clarté et précision. L'auteur a visité les lieux, il a suivi pas à pas la marche de Vercingétorix et de l'armée romaine. On est étonné des controverses auxquelles a pu donner lieu l'emplacement exact d'Alésia, qui résulte avec évidence de l'enchaînement des évolutions stratégiques. César essaye

d'abord d'étouffer la révolte dans son foyer, le massif central, il prend Bourges, mais échoue devant Clermont (1). Dès lors, il n'a plus qu'une pensée, rallier les légions de Labiénus, qui sont autour de Lutèce. Il remonte vers le nord, fait sa jonction avec son lieutenant et redescend en Bourgogne, où dans les environs de Dijon, à un endroit imprécis, il est attaqué par les Gaulois et remporte sur eux une victoire décisive. Vercingétorix se réfugie dans l'oppidum d'Alésia (Alise sainte Reine), où avait été formé un dépôt de provisions et d'armes ; il y soutient un siège désespéré que ne peut interrompre le grand secours tenté par quelques-uns de ses auxiliaires et se rend à César, emportant avec lui l'indépendance gauloise.

Tous ces faits très clairs sont commandés par la logique des choses et se suivent dans un enchaînement rigoureux. La stratégie de Vercingétorix était dictée par la nature des lieux ; sa tactique fut habile, adéquate aux circonstances et à la nature des armées en présence ; elle témoigne d'un véritable génie de la guerre. Tout avait été improvisé autour de lui, armée, matériel de guerre, officiers, jusqu'à la formule qui retenait une certaine cohésion parmi ces guerriers particularistes et indisciplinés. Il comprit que toute bataille rangée tournerait à son désavantage et s'attacha à faire le vide autour de l'ennemi, à l'obliger à vivre de sa propre substance et à s'épuiser ainsi ; le harceler sans cesse par des reconnaissances et des guérillas de cavalerie ; ruiner en détail cette armée si forte dans son ensemble et dans sa cohésion : tel fut son but. Tant qu'il demeura fidèle à ce plan, il balança la fortune romaine ; dans les plaines de Bourgogne, il se crut

(1) Ou du moins dans les environs immédiats de Clermont, où était situé l'oppidum de Gergovie.

assez fort, il jugea l'ennemi assez affaibli pour l'attaquer de front. Imprudence de jeune chef non encore tout à fait maître de lui ; incapacité d'une plus longue observation de la discipline imposée par une armée de milices nationales. Qu'importent les motifs ? La défaite était et devait être au bout de cette tentative ; le refuge dans Alésia s'imposait.

Quelques semaines après, cette plaine des Laumes qui nous est si familière fut le théâtre d'une scène empreinte d'une tragique grandeur. Au centre de son quartier César se tenait assis sur son tribunal, entouré de son état-major. Alors de la hauteur d'Alésia descendit le jeune chef gaulois, à cheval, revêtu de son plus riche costume de guerre ; il traversa les lignes de l'armée romaine, s'avança vers le proconsul immobile, fit trois fois au galop le tour du siège prétorial, puis se dépouilla de tous ses ornements, jeta ses armes, brisa ses colliers et ses phalères et se prosterna devant son vainqueur, les mains étendues, humble et suppliant. Ce n'est pas une reddition ordinaire. C'est un acte de dévotion religieuse, de dévouement sacré. « Il s'offre à César suivant le rite mystérieux des expiations volontaires. » A cette heure précise c'était la Gaule toute entière, le génie celtique dans son autonomie qui se donnait aux Romains ; la force jeune, impétueuse et libre, personnifiée dans ce blond cavalier à peine sorti de l'adolescence se courbait et s'avouait vaincue, aux pieds de ce quasi vieillard en qui venait aboutir le lent effort de l'ambition et de la pensée romaines.

GEORGES MAURIN.

LA DÉCLARATION DE 1699

Par une triste coïncidence cet article était mis sous presse au moment où nous était enlevé par une soudaine maladie, notre collaborateur M. F. Rouvière. Nous consignons ici les regrets que nous inspire cette perte inattendue. Elle prive la *Revue* d'un de ses plus fidèles amis et de ses plus laborieux collaborateurs. M. François Rouvière était un érudit infatigable, qui ne cessait de travailler et avait recueilli une masse énorme de documents dont nous espérions que nos lecteurs profiteraient en grande partie.

Pour lui comme pour notre vaillant ami Achille Bardou, nous répétons le mot du poète : *Pendet opus interruptum*.

Mais l'œuvre restera.

LA DIRECTION.

Rabaut Saint-Etienne raconte dans *le vieux cévenol*, — ce très-remarquable ouvrage « dans lequel il place l'application de toutes les lois ridicules ou barbares rendues depuis la révocation de l'édit de Nantes, pour en faire ressortir toute l'injustice et l'absurdité, — » (1) que lorsque le bon Ambroise Borély, pénétré de douleur de la triste situation de son oncle, résolut, pour l'en tirer, de vendre son petit domaine dont il avait hérité depuis quelques mois, il s'adressa à un notaire qui lui promit de passer le contrat dès qu'il lui aurait remis la permission. « Quelle permis-

(1) Barral, *Histoire de l'Eglise réformée de Nîmes*, 1856, p. 444.

sion ? » lui dit Ambroise ; « je suis majeur, mon père n'est plus, et je ne suis que trop libre. » — « N'êtes-vous pas protestant ? » — « Oui, monsieur, je le suis. Mais qu'a cela de commun avec les sacrifices que je veux faire à mon oncle ? » — C'est que vous ne pouvez disposer de vos biens sans une permission de Monseigneur l'intendant, pour la somme de 3,000 livres, et de la Cour pour les sommes au-dessus. Ainsi, votre domaine étant de la valeur de 4 ou 5,000 livres, il faut vous adresser à M. le subdélégué, qui écrira à Monseigneur l'intendant, qui répondra à M. le subdélégué, qui vous communiquera la réponse ; et vous saurez alors si vous êtes le maître de disposer de ce qui est à vous. Il est vrai qu'avant ce temps-là votre oncle sera mort, selon les apparences. Il peut arriver encore que si M. le subdélégué n'est pas de vos amis, ses rapports ne vous seront pas avantageux, ou que vos parents, pour vous empêcher d'aliéner un bien sur lequel ils ont jeté leur dévolu, écriront des lettres anonymes pour vous noircir. Il peut arriver beaucoup d'autres choses encore ; mais ce sont là de petits inconvénients que le citoyen doit souffrir avec patience, à cause du grand bien et de l'honneur qu'en retire l'Etat. Car vous comprenez, mon cher Ambroise, que lorsque les citoyens sont ainsi gênés dans leurs affaires, ils les font infiniment mieux, et que le bonheur d'un empire consiste en ce que les sujets soient bien persuadés que la possession libre de leurs biens n'est qu'une chimère. » (1)

Le notaire d'Ambroise ne fut pas le seul à critiquer cette fameuse déclaration du roi du 5 mai 1699, renouvelée soigneusement tous les trois ans, qui inter-

(1) *Le vieux cévenol*, édition de Charles Dardier, Toulouse, 1886, p. 80.

disait aux protestants la libre disposition de leurs propriétés immobilières. Un notaire nimois, Charles Marignan, se laissa tenter par le sujet et écrivit un « mémoire en révocation : »

« Je composai ce mémoire — dit-il — en novembre 1777, à la sollicitation de mon cœur et de M. P. R. (1) Je lui en remis une copie qui arriva trop tard à la Cour où la déclaration avait été renouvelée, en 1778. Mais au commencement de 1781 M. Al (?) en remit un exemplaire à M. le Cte de P. (2), com. de la prov., et j'en envoyai directement un exemplaire à chaque ministre. Heureusement il a produit son effet puisqu'en avril 1781, époque du renouvellement de cette déclaration, il n'a pas eu lieu. » (3)

Les considérations philosophiques et économiques développées dans ce mémoire sont une nouvelle preuve de l'esprit de tolérance qui commençait alors à animer les classes intelligentes. Elles ont d'autant plus de poids que Marignan, catholique et royaliste, resta toujours fidèle à ses convictions politiques et religieuses en dépit des ennemis et des déboires qu'elles lui attirèrent. Le document, absolument inédit, me paraît mériter l'impression : si la critique qu'il contient de l'un des actes du « grand roi » n'est pas ironique comme celle de Rabaut-Saint-Etienne, elle est raisonnée, savante ; celle-là est suspecte, peut-être, en raison de son origine, celle-ci s'impose parce qu'elle résulte d'un examen réfléchi des faits.

F. ROUVIÈRE.

(1) Paul Rabaut, père de Rabaut-Saint-Etienne.

(2) Périgord.

(3) Note du notaire Marignan, mise à la suite du mémoire, immédiatement avant la minute d'une vente du 5 Déc. 1781. — M. Dardier (op. cit.) dit cependant que la déclaration fut renouvelée « jusqu'à l'année 1784. »

Mémoire en révocation ou cassation de renouvellement de la déclaration du roi du mois d'avril 1778 (1).

S'il était une loi qui produisit des effets diamétralement opposés à ceux que la législation s'était promis, devrait-elle subsister ?

Cette loi existe. La révocation de l'édit de Nantes occasionna des émigrations. Pour en arrêter le cours, les protestants furent gênés dans la disposition de leurs biens : une déclaration leur défendit de les aliéner sans la permission du gouvernement.

Le but du législateur fut d'empêcher les émigrations par la difficulté d'exporter les richesses. Il supposa qu'on arrêterait l'une par l'autre, en prohibant la vente des immeubles. Cette supposition manqua dans le fait, et avec elle l'utilité de la loi dont elle était la base.

Cette loi fut peut-être très sage pour arrêter dans un moment d'effervescence une émigration subite, effet de la terreur ou d'une passion quelconque. Mais, cet instant passé, elle fut plus qu'insuffisante : elle fut dangereuse.

Elle fut propre à remédier au mal du moment. Tous les protestants étaient possesseurs. L'on se résout avec peine à tomber, volontairement et tout à coup, d'un état d'opulence à un état de misère ; ce changement d'état nécessite des réflexions, et la réflexion rompt l'effervescence.

Le législateur le prévut et, ne considérant cette loi que sous cet aspect, il borna la durée à trois ans.

(1) 49^e registre des minutes de Charles Marignan, notaire à Nîmes, 118. Ces minutes sont actuellement au pouvoir de M^e Degors.

L'expiration de chaque terme en a cependant toujours vu le renouvellement, contraire à l'essence de la loi, qui l'a rendue insuffisante et dangereuse.

Si les richesses, prises dans une acception civile et particulière, étaient à l'égard d'un citoyen ce qu'elles sont à l'égard d'un état dans l'acception générale et politique, prohiber au citoyen l'aliénation des immeubles serait, en France, une voie sûre d'y fixer ses richesses, puisque sous cette dernière acception, et dans ce royaume, l'immeuble est, après la population qui en est l'âme, la plus grande richesse de l'État, comme l'unique objet réellement producteur.

Mais dans l'acception civile et individuelle, la richesse du citoyen existe indifféremment dans la possession de l'immeuble ou dans celle des signes de sa valeur. Le possesseur de cent mille livres est tout aussi riche que celui de l'immeuble du même prix.

Aussi, pour juger de l'insuffisance de la loi, il ne s'agit que de considérer si elle prive le citoyen de la faculté d'ameubler ses biens, de les réduire en signes conséquemment exportables. Si elle ne le peut, dès lors sa fortune échappe et glisse par sa nature sous la main du législateur.

Or, pour ameubler ses biens, le citoyen a la voie des emprunts qui ne peut lui être fermée sans détruire la société. Il est donc, dans tous les temps, le maître de ses richesses et de leur exportation. La prohibition d'aliéner devient donc nécessairement illusoire.

Elle fait plus ; elle est dangereuse, elle excite l'émigration et l'exportation des richesses.

L'homme tient par le cœur à la terre où il est né.

Le toit qui retentit de ses premiers pas, fut-il placé sous les glaces du nord ou sous les feux de la zone torride, lui fut toujours exclusivement cher. S'il n'était la force de ces chaînes (source peut-être de l'amour de la patrie), la France deviendrait la demeure de toutes les nations.

Ce lien naturel est d'autant plus fort que l'homme s'identifie avec son domaine et qu'il croit étendre son existence en multipliant ses possessions ; de chaque arpent de terre dont il est le maître, il sort un fil qui l'y attache. La vente de son patrimoine est la dernière et la plus cruelle de ses ressources.

Le propriétaire est donc ordinairement le citoyen le moins porté à l'émigration. Il est encore le plus attaché à sa patrie et en même temps le plus fidèle puisqu'il n'ignore pas que ses possessions sont ses garants. La loi prohibitive dont il s'agit l'a considéré de même.

De ces vérités il suit que l'homme qui possède le moins d'immeubles et le plus d'argent est communément celui qui est le moins attaché à sa patrie et certainement celui dont elle a le moins de garants de sa fidélité.

Lorsque la loi prohibe à une classe de citoyens la faculté de vendre des biens d'une certaine nature, le citoyen, par une conséquence naturelle, se prohibe la faculté d'en acquérir.

« L'État soupçonne ma fidélité, dit-il ; si je suis suspect, je dois craindre l'effet de ses soupçons et me conserver la plus grande liberté possible. Je ne peux y parvenir qu'en réduisant mes richesses en signes. Je me prohibe donc tout achat d'immeubles il serait une entrave à ma liberté. » Telle a été, en effet, la manière de voir et le principe de conduite de cette classe de citoyens,

Il est encore plus : si l'exportation des richesses est considérée par le gouvernement comme un mal dangereux, de quel œil peut-il voir le danger de l'exportation des trois quarts du commerce et de l'industrie nationale que les effets de ce renouvellement ont concentrés presque exclusivement dans cette classe de citoyens.

Avant la révocation de l'édit de Nantes, le commerce, ainsi que tous les autres états, était rempli par les citoyens des deux religions en raison de leur nombre relatif ; les catholiques étant les plus nombreux, ils avaient toujours la prépondérance. Cette révocation et les lois postérieures fermèrent aux protestants l'entrée aux honneurs et aux charges ; ils ne purent, dès lors, s'adonner qu'à l'agriculture et au commerce.

L'État n'en eut peut-être pas souffert à tous égards s'il eut été possible que les protestants eussent également travaillé à l'accroissement de ces deux branches qui tiennent de si près au tronc de l'arbre social.

Mais pour se servir de véhicule et de soutiens respectifs, l'agriculture eut profité des avances considérables que le commerce est peut-être le seul en état de lui faire et celui-ci eut doublement gagné par le produit quadruple de denrées ou de matières premières que l'agriculture eut nécessairement créé. D'ailleurs cette classe de citoyens, si exclusivement adonnée à l'utile, privés des objets de distraction qu'inventèrent l'orgueil ou la vanité eut, par une expérience réfléchie et transmise de père en fils, poussé vraisemblablement l'industrie agricole, encore au berceau, à la plus grande perfection possible, et, dès lors, quel avantage pour la population !

Mais le renouvellement de la déclaration prohibitive dont il s'agit fut lui-même un obstacle invincible aux progrès de l'agriculture, puisqu'elle éteignit dans les protestants le désir d'acquérir; dès lors leur industrie fut nécessairement déterminée vers le commerce qui, sans doute, est utile comme voie d'échange et d'approximation, mais qui ne fut jamais réellement producteur.

En France, où il n'est rien d'égal à l'honneur, les négociants catholiques ne voient le commerce que comme un moyen d'acquérir les richesses qui peuvent les y conduire; les protestants, au contraire, le voient comme un état fermé, dont ils ne peuvent ni ne doivent sortir d'après les lois et leurs principes.

D'où il est résulté que les protestants, éloignés par la loi de toutes les charges publiques, privés du désir d'acquérir, excités au contraire par état et par position à ameubler les possessions de leurs pères, appliqués exclusivement et héréditairement au commerce sont devenus nécessairement les possesseurs des trois quarts de l'industrie et de l'argent du royaume, objets majeurs et assimilés à tous égards qui, d'après les motifs de la loi, sont en danger d'être transportés tout autre part au premier moment de passion ou de terreur.

Il est donc vrai que le renouvellement de la loi prohibitive d'aliéner, bien loin de remplir le but du législateur, produit des effets diamétralement contraires.

D'un côté, elle ne peut empêcher ni l'émigration des protestants — l'Europe en est couverte — ni l'exportation de leurs richesses, — il fut toujours aisé de les ameubler et elles le sont aujourd'hui presque toutes.

De l'autre, elle a produit les plus grands maux en éteignant dans les protestants le désir d'acquiescer. De là, moins d'attachement à leur patrie, moins de sûreté pour leur patrie; de là, la séparation funeste à l'agriculture et conséquemment à la population, des capitalistes sans possessions et des possesseurs sans capitaux. De là, l'attribution exclusive en leur faveur du commerce, de l'industrie et de l'argent, et conséquemment le danger même que la loi voulait prévoir, danger bien plus grand qu'alors puisqu'à l'époque où elle fut promulguée les protestants étaient possesseurs et que la majeure partie des négociants étaient catholiques, ce qui n'est plus.

Si des considérations de cette importance avaient besoin d'être étayées, l'intérêt du Trésor serait un objet digne d'occuper l'œil du législateur. Chaque mutation lui produit des droits seigneuriaux ou domaniaux quelconques, lods, franc-fief, contrôle, centième denier, etc., objets immenses qui auraient plus que doublé dans près d'un quart du royaume s'il n'était les entraves qui, à chaque mutation, résultent de cette loi prohibitive.

Mais ce ne sera ni la crainte d'une émigration qui priverait la France de ses richesses et de son commerce, ni l'avantage de grossir un trésor qui réside moins dans les coffres du roi que dans le dévouement absolu de ses sujets, qui détermineront ce monarque bienfaisant à laisser expirer cette loi funeste avec son terme.

Ce sera dans son cœur vraiment paternel qu'il prendra les motifs de cette abrogation tacite, ce sera d'après son désir véhément de faire le bonheur de ses sujets qu'il rendra à cette classe infortunée le droit naturel de disposer de ses propriétés.

Dès lors, les citoyens qui la composent, confiants eux-mêmes envers une patrie confiante, dévoués au plus juste des rois, attachés au meilleur des gouvernements, au plus heureux des climats, à la plus douce des sociétés, s'empresseront d'échanger leur or contre une partie d'un terrain aussi précieux et auquel la nature semble attacher les Français comme le nourrisson sur le sein de sa mère.

Et le règne fortuné de ce monarque chéri, faisant époque à tous égards, réunira la gloire de Louis-le-Grand et les vues de Henry, son bisaïeul, au bonheur réel que procurera à ses sujets Louis père du peuple.

LA GRANDE BAIGA

A SAMARKAND

La Pâque Musulmane est la plus grande fête des Tadjicks et des Ouzbegs sédentaires qu'on désigne sous le nom de Sarthes. Les enfants reçoivent des jouets, ce sont surtout de petits charriots attelés de girafes et mille brimborions de bois ingénieusement agencés et naïvement peints de couleurs vives. Ces enluminures traditionnelles comme toutes les choses du Turkestan, nous montrent un passé prodigieusement antique et conservent des vestiges des pays parcourus par les émigrants sémites ou mongols. Les minuscules girafes semblent l'œuvre d'un artisan de Babylone et de Ninive.

Mais, on trouve surtout ce reflet du passé aux champs desséchés d'Aphrosiab, où la légende place le camp d'Alexandre, parmi les éboulis et les falaises de cette terre jaune du Turkestan, dure comme la pierre dès qu'on l'abandonne au terrible soleil, et qui devient pourtant si rémunératrice au laboureur dès qu'il lui apporte l'eau vivifiante.

Mais à Aphrosiab, sur le plateau qui sépare la grande tache verte de Samarkand, où les arbres fruitiers en fleurs mettent leurs broderies fraîches, de la longue coulée de verdure qui suit le cours du Zéraf-

chav « la rivière qui coule de l'or », les pluies de l'hiver creusent en vain la terre que le soleil vient cuire aussitôt, sans qu'une herbe ait le temps de pousser.

C'est sur ce plateau désolé d'où l'on découvre des deux côtés le plus admirable paysage, ennobli vers Samarkand par les ruines grandioses et toujours riantes qui nous parlent de Tamerlan, qu'une ville s'improvise en une nuit, ville prodigieuse de luxe et de misère, synthèse de l'admirable et pouilleux Orient.

Que sont nos champs de foire d'Europe, où coule le ruisseau sale de nos foules ternes à côté de cette magie des couleurs qu'harmonisent et que fond une poussière blonde, tandis que flotte ce parfum violent et infiniment complexe qui nous semble l'âme même des mille et une nuits ?

Dans les rues de cette ville entièrement construite en quelques heures, la tente de feutre des nomades Kirghis, qui fut sans doute celle de Gengis-Khan, élève son dôme surbaissé près de la coquette tente Boukhare, brodée de fleurs héraldiques ; des barraques informes sont couvertes de merveilleux tapis.

Des chevaux de bois primitifs, sculptés avec un admirable mépris de la nature et peints avec une fantaisie stupéfiante, tournent et grincent, plus loin, de grandes roues virent à toute vitesse ; la simplicité de leur charpente fait frémir.

Devant les échoppes où on boit le thé vert, s'étaient les riches tapis d'Orient : ceux de Perse, ceux plus sombres de Kachgar, la plus proche ville chinoise ; ceux que tissent les femmes de Merv sur les dessins des antiques aïeux, et sur eux grouille toute l'Asie, toute l'immuable Asie, mère de l'humanité. Des Tartares, vêtus d'une redingote semblable à

celle des Caucasiens, coiffés du petit chapeau de Louis XI ; des Sarthes aux robes de soie bariolée, la tête ornée d'un vaste turban blanc ; des Turkmènes Tékés avec leurs bonnets de grenadiers de la garde ; des Hindous, semblables à des Jupiter, des Aphzans bruns, l'air martial, sanglés dans leurs courtes tuniques ; des Kirghis en robe d'une rude étoffe brune avec leurs bottes relevées à la poulaine. Quelques chinois se glissent dans la foule proposant des remèdes, ou vendant des bonbons.

Le Russe est noyé dans cette Asie. Seules, de bonnes figures barbues de Cosaques émergent. Ils font corps avec leurs petits chevaux, on a peine à se les imaginer à pied avec leur Knout. Il ne faudrait pas les prendre pour de féroces centaures, ils ne se servent du Knout dans la foule que par respect pour les traditions d'Orient. Les indigènes seraient vexés de n'être pas un peu battus, un jour de fête.

On passe devant des pâtisseries de toute sorte, des montagnes de sucre candi et de nougat, des restaurants en plein vent où cuisent de menues brochettes de mouton et le classique « plaff » riz cuit dans la graisse de l'éternel mouton. Fuyez, si vous craignez l'odeur du suif — on en a mis partout.

Des bateleurs, des derviches, hurlent leurs boniments ou leurs prières, des lépreux demandent l'aumône, des conteurs chantent l'exploit des aïeux ou des histoires gaies qui bravent toute pudeur.

Une foule compacte coule et reflue, grave, silencieuse et pourtant amusée.

Pas une femme dans cette multitude. Des gamins au joli visage courent et rient. Ils sont la gaieté et le sourire parmi ces masques impassibles.

Au milieu des rues, entre deux larges trottoirs de

turbans et de toutes les coiffures de l'Asie, passe le double courant des cavaliers, l'étrier choquant l'étrier. Avec des remous de bataille, rapide ou lent le flot ne cesse pas.

Tout à coup, les cosaques, les policiers indigènes chargent la foule à grands coup de fouets. Elle se range docile, des cavaliers s'écrasent, quelques chevaux ruent et hennissent et voici dans la lumineuse poussière de l'espace soudain ballayé le cortège éblouissant des chefs et des principaux de la province qui précède de leur fougueuse cavalcade, les Troïkas des hauts fonctionnaires russes. Quelques cosaques galopent ensuite, et la foule se referme. Par quel prodige d'élasticité tout ce monde a-t-il largement passé à cette place où l'on ne pourrait laisser tomber une épingle ailleurs que sur une tête ?

Le cortège gravit des pentes abruptes à toute allure et le voici devant la somptueuse tente où l'Aksakal de Samarkand reçoit aujourd'hui. Nous sommes sur la butte la plus élevée du plateau d'Aphrosiab. A nos pieds, presque à pic, s'étend la vaste cuvette pleine jusqu'aux bords, de cavaliers, plus loin grouille l'immense champ de foire, plus loin encore les mosquées et les médressés de Samarkand érigent leurs dômes bleus dans la verdure.

Près de la tente officielle, entre six rangs de cavaliers, debout sur leurs chevaux pour mieux voir, de jeunes garçons vêtus en femmes, aux longs cheveux tressés, dansent des pas lascifs ou comiques ; puis des lutteurs se mesurent, des jongleurs se succèdent et chaque fois le vainqueur reçoit des mains d'un haut personnage une robe d'honneur richement brodée.

Mais un mouvement extraordinaire anime tout à

coup la masse immobile des cavaliers. Lançant leurs chevaux au galop contre la paroi presque verticale, ils se poussent, s'élèvent et retombent.

Le corps d'une chèvre morte vient d'être jeté du haut de la falaise, celui qui le rapportera à la tente sera le héros de la journée.

Et maintenant les chevaux descendent à toute vitesse la rampe vertigineuse, remontent l'autre versant, franchissent un étang qui disparaît un instant sous leur nombre. Parfois, un cavalier se détache, emportant au travers de sa selle la chèvre sanglante, bientôt un groupe grossissant le rejoint, la mêlée redevient ardente, et dans la vaste enceinte trop étroite, c'est un tourbillon de turbans et de soies claires où les harnachements scintillent.

Sveltes chevaux tékis, rappelant les lignes de nos purs-sangs, courtauds kirghis, à la robe noire, dévalent, glissent, grimpent et galopent.

Dans la mêlée un cheval s'érige debout, agitant les sabots au-dessus des têtes, et son maître l'enlève brandissant la fourrure souillée. Si elle tombe à terre dans la lutte, un homme passe au galop, suspendu à l'étrier et la ramasse. La foule massée sur les crêtes, regarde, et, par instants, de grands murmures où percent des cris d'enfants, planent dans la poussière dorée.

Ces spectateurs immobiles sont venus de leurs lointains villages pour voir courir la grande baïga. Les meilleurs chevaux et les plus hardis cavaliers se mesurent aujourd'hui.

Le cheval du vainqueur se vendra jusqu'à dix mille tengas, prix étonnant dans un pays où une bonne bête vaut cent roubles. (Deux cents soixante francs). Le vainqueur lui-même sera honoré jus-

qu'à sa vieillesse, et gardera précieusement la riche robe d'honneur que le gouverneur lui-même va lui remettre.

C'est ainsi, en donnant par leur présence un plus grand éclat à ces fêtes antiques, que les vainqueurs rendent leur domination légère aux vaincus. Les Russes rudes et bienveillants, ne froissent pas leurs sujets musulmans. Leur secret de domination vient de ce qu'ils ont plus de ressemblance qu'on ne le croirait avec leurs administrés orientaux. Ayant de l'Occident, tous les moyens puissants de vaincre et de dominer, ils n'en ont pas la rigidité et le sot orgueil.

Ils sont respectueux des coutumes, de la religion des vaincus. Les indigènes ne sentent leur joug que par une sécurité toute nouvelle pour eux et par la diminution des concussions qu'ils subissaient.

Ce peuple laborieux, épuisé par des siècles de vexation de ses divers maîtres, sent revenir sous le joug Moscovite la prospérité des ancêtres, et l'on peut espérer que dans cinquante ans, si les grandes guerres ne viennent pas de nouveau ravager ce merveilleux et malheureux pays, champ de bataille des races, il possèdera la richesse qu'y trouva Alexandre le Macédonien quand il vint placer sa tente sur cette hauteur, d'où le gouverneur Russe préside aujourd'hui la « Baïga ».

Baron de BLÉGIER.

HOPITAUX CANTONNAUX

PAR LE D^r DUMAS, DE LÉDIGNAN

« Il y a avantage à rapprocher l'hôpital du malade, mais c'est à la condition de ne pas créer des centres hospitaliers si peu importants que les frais généraux atteignent une proportion exagérée. Il ne faut pas oublier que les chambres, en votant la loi de 1893, ont repoussé, en tant que système général, l'organisation d'hôpitaux cantonaux. » Circulaire ministérielle du 28 décembre 1896.

Ainsi, c'est bien entendu : « les chambres ont repoussé, en tant que système général, l'organisation des hôpitaux cantonaux ; » donc, n'en parlons plus, silence dans les rangs !

Sans refuser aux élus du peuple français, sénateurs et députés, le respect qui leur est dû, n'a-t-on pas le droit et même le devoir de ne pas croire à leur infaillibilité ? Que de fois, et dans tous les domaines : religieux, politique, économique, etc. etc., n'a-t-on pas vu des chambres défaire ce que d'autres chambres avaient fait, proclamer excellent ce qui avait été déclaré détestable.

Il se peut pourtant que les chambres aient bien jugé — on dit que tout arrive — mais, avant de le croire, je demande à revoir le procès, me réservant,

s'il y a lieu, d'opposer à cette condamnation, sans phrase, des hôpitaux cantonaux, une respectueuse mais ferme défense :

Deux affirmations bien nettes sont contenues dans le paragraphe de la circulaire ministérielle que je viens de citer : 1° il y a avantage à rapprocher l'hôpital du malade ; 2° la création des hôpitaux cantonaux, qui satisfairait à ce desideratum, serait trop coûteuse. Eh bien, je me propose de prouver : 1° qu'il n'y a pas seulement avantage, mais nécessité inéluctable à rapprocher l'hôpital du malade ; 2° que ce rapprochement, loin d'être onéreux, serait économique ; en d'autres termes, que le système des hôpitaux cantonaux est le seul qui réponde aux triples conditions d'humanité, de salubrité et de d'économie.

I

Il y a avantage, dit la circulaire ministérielle, à rapprocher l'hôpital du malade. Je le crois bien ! si cette circulaire avait la jambe cassée ou était seulement atteinte d'une forte grippe, elle n'hésiterait pas à remplacer le mot avantage, qui me paraît faible, par celui de nécessité qui n'est pas trop fort : hier encore je fus dans l'obligation de diriger sur l'hôpital d'Alais un pauvre diable atteint de pneumonie. Le temps était froid et pluvieux, le chemin long, défoncé, tout bourbeux, et la voiture mal suspendue et découverte. Habitué à pâtir et souffrir, le malheureux ne se plaignait pas, prenait son mal et le mauvais temps en patience, mais certainement si on lui avait demandé son avis, à lui l'intéressé, il n'aurait pas hésité à déclarer qu'il y a nécessité à rapprocher l'hôpital du malade. Il arriva moulu, mouillé, glacé,

ràlant déjà, et mourut, le lendemain, de sa maladie ou de son voyage, on ne pourra jamais le savoir. Il n'aurait eu que quatre kilomètres à franchir si son chef-lieu de canton avait eu un hôpital. Et les chairs broyées, pantelantes, les os fracturés, les voyez-vous gicler, s'entrechoquer sur le mauvais matelas, ou la brassée de paille qui recouvre, tant bien que mal, le fond d'une *jardinière* mal suspendue ou d'une charrette qui ne l'est pas du tout. Ce qu'ils doivent souffrir les malheureux ! ce qu'ils doivent regretter que l'*avantage* de rapprocher l'hôpital du blessé ne l'ait pas emporté sur toute autre considération !

Et cet éloignement brusque des lieux qui l'ont vu naître, des êtres qui lui sont chers ; ce milieu nouveau, inconnu où il va vivre et souffrir, mourir peut-être, les croyez-vous, quantités négligeables pour le moral du malade ou du blessé ? Et le médecin de ce grand hôpital, quelles que soient ses lumières et son expérience, pensez-vous qu'il puisse soigner ce malade, dont il ignore tout, aussi bien que le modeste praticien de son village qui le connaît et connaît tous les siens, et sait, par conséquent, quelle propathie le rend plus vulnérable, quelle diathèse le guette ?

Il y a des cas, il est vrai, où le malade doit être confié à un chirurgien habile et expérimenté, placé à la tête d'un hôpital bien outillé. Mais ces cas sont rares, exceptionnels, ne représentent certainement pas le trentième des autres, et on s'explique mal que 29 malades doivent être envoyés à la ville parce que le trentième ne pourrait être opéré à la campagne.

Dans le petit hôpital de son village ou du village voisin, il se serait cru chez lui ; ses proches, ses

amis, son patron seraient venus le voir, lui parler de sa maison, de l'atelier, de sa place laissée vide jusqu'à sa guérison prochaine. Et tout cela, croyez-le, c'est de la bonne thérapeutique ; quel médecin, dans la clientèle privée, voudrait se passer de ce précieux auxiliaire ! C'est pourtant ce dont vous le privez quand vous l'envoyez, « pauvre déraciné » dans le grand hôpital de la grande ville où la nostalgie aggravera sa maladie en affaiblissant sa résistance.

C'est surtout chez les ouvriers agricoles que cet arrachement du sol natal, en pleine maladie ou en plein accident, a les plus fâcheuses conséquences. Ah ! ce qu'il faut d'éloquence pour les décider à partir, — quand on les y décide — ce n'est pas à mes confrères des campagnes que j'ai à l'apprendre. Que de fois n'ont-ils pas amèrement regretté de ne pouvoir céder à leurs prières et à leurs larmes : les garder, les soigner, les guérir ou les laisser mourir, ces pauvres déshérités, dans le pays qu'ils aiment, qu'ils n'ont jamais quitté.

Etrange inconséquence, tout le monde déplore, à l'envi, la dépopulation des campagnes au bénéfice — singulier bénéfice — des villes, et propose quelque moyen de l'arrêter, et dès qu'un ouvrier des champs tombe malade ou se blesse, on le transporte immédiatement à l'hôpital de la grande ville ; est-ce pour lui faire sentir les inconvénients qu'il y a à habiter la campagne ? Dans ce milieu nouveau il finira, peut-être, par s'acclimater, puis convalescent se créera des relations, et, à son pays qu'il a quitté avec larmes, préférerait cette ville qui lui faisait peur.

Centraliser les malades, les blessés dans l'hôpital d'une grande ville quelle hérésie ! Quand l'Hygiène et la Thérapeutique éclairées par la microbiologie,

quand l'expérience de tous les temps et l'observation de tous les jours ont prouvé que les chances de guérison sont d'autant plus grandes que les malades sont moins nombreux et l'hôpital plus petit, plus loin de la ville, en pleine campagne.

Dans l'excellent rapport que nos distingués confrères Reboul et Auquier ont adressé au Conseil Général du Gard et au Conseil municipal de Nîmes pour décider ces honorables représentants du département et du chef-lieu, à abandonner l'insalubre Hôtel-Dieu de Nîmes et à construire un hôpital suburbain, je trouve une statistique bien éloquente :

« La mortalité des amputés, en Angleterre, d'après MM. Bristowe et Holmes, varie suivant que l'amputation est faite dans les hôpitaux urbains ou dans les hôpitaux ruraux, en voici le tableau :

MORTALITÉ POUR CENT

	cuisse	jambe	bras	avant-bras
Hôpitaux de Londres —	36	30,6	22,9	13,1
Hôpitaux ruraux —	24,06	16,9	17,7	8,5

Si l'on prend la moyenne des villes de Londres, Birmingham, Bristol, Leeds, Liverpool, Sheffield, Edimbourg et Dublin, on trouve pour 100 amputations de cuisse :

MORTALITÉ POUR CENT

Hôpitaux urbains	39,1
Hôpitaux suburbains	24,2

Comme le disent avec raison nos confrères Reboul et Auquier, sur 100 opérés 15, au moins, meurent qui pourraient être sauvés dans un hôpital en pleine campagne. Tout commentaire serait superflu.

Voilà bien longtemps déjà que des protestations s'élèvent de toutes parts contre cette idée irrationnelle et funeste de réunir tous les malades, tous les blessés d'une vaste région dans l'hôpital d'une grande ville. Mais allez faire entendre raison à la majorité de la gent urbaine qui considère l'hôpital comme un monument destiné à embellir la cité !! Bien heureux encore quand elle n'exige pas, comme à Paris, que l'Hôtel-Dieu soit à l'ombre de la cathédrale. Pour si respectable que soit une *ombre*, je lui préfère le soleil et l'air pur de la campagne. Aussi que d'Hôtels-Dieu auxquels on pourrait donner pour enseigne cette inscription qu'un naïf architecte fit graver au-dessus de la porte de l'ancien Hôtel-Dieu de Paris : « C'est ici la maison de Dieu et la porte du Ciel. »

Ainsi, une plus grande salubrité et, par suite, une mortalité plus faible jointes à la suppression de ces transports dangereux et cruels pour les ouvriers blessés ou malades, voilà, pour n'en pas citer d'autres, des raisons qui font une nécessité, un impérieux devoir de rapprocher l'hôpital du malade et permettent d'affirmer que l'hôpital cantonal est l'hôpital de l'avenir.

II

« Qu'il y ait avantage, dit la circulaire ministérielle, je l'ai déclaré tout d'abord, mais, ai-je ajouté aussitôt, le système serait trop onéreux, voilà pourquoi les chambres l'ont condamné. »

On croit rêver, vraiment, en voyant les chambres émettre et un ministre reproduire de telles... énormités. C'est là, en somme, la négation de cette vérité, banale à force d'être répétée, que les frais de construction et d'exploitation sont plus élevés à la

ville qu'à la campagne. Voilà certes un axiome dont les chambres n'auraient pas dû faire un théorème, mais, puisque théorème il y a de par la volonté de nos législateurs, essayons de le démontrer.

Voyez d'abord ce petit calcul, il est dû à M. Tollet, un homme qui en sait autant sur la question que beaucoup de sénateurs et de députés : « les 13 grands hôpitaux de Paris (non compris l'Hôtel-Dieu et la Clinique et la maison de santé) occupent 40 hectares qui, au prix moyen de 150 fr. le mètre carré, produiraient un prix de vente de 60 millions ; les 5600 malades qu'abritent ces hôpitaux pourraient être repartis dans 18 hôpitaux suburbains qui ne coûteraient, au maximum, terrain compris, que 1.400.000 soit ensemble 25 millions.

Et le calcul suivant de Rochard, qu'en pensez-vous ? « Lariboisière a coûté 10 millions et demi, l'Hôtel-Dieu 60 millions, au total 70 millions et demi ; avec cette somme on aurait pu construire 16 hôpitaux de 500 lits dans la banlieue, et 24 hôpitaux de secours à 100 lits dans Paris. Ces 10.400 lits auraient coûté 54 millions et demi, et il serait resté à l'Assistance publique une somme de 16 millions de francs pour établir son système de transports et pour le matériel devenu nécessaire, tandis qu'avec la somme entière elle n'a fondé que 1000 lits. » Vous avez bien lu, il n'y a que trois zéros, 1000 lits d'un côté, 10.400 lits de l'autre. Ah ! ce qu'il en coûte de faire grand. Et dire que dans ce domaine plus on fait grand plus on fait mal, plus on fait insalubre. Mais, laissons Paris où le prix du terrain et celui de la main d'œuvre faussent les proportions, et voyons ce qu'a lieu en province :

Dans un mémoire, publié en 1833 dans le *Bulletin*

de Thérapeutique, Théaudière prouve, par des calculs irréfutables, que 50 mille francs suffisent pour construire, à la campagne, un hôpital capable d'abriter confortablement 20 malades et le personnel nécessaire. Gachet, dans son livre *l'Hôpital et la famille dans les villes secondaires*, et O. Du Mesnil, dans la *Revue d'Hygiène et de Police sanitaire*, 1886, prouvent qu'à la campagne les hospices et hôpitaux sont, à la fois, plus salubres et moins coûteux qu'à la ville.

Mais, prenons des exemples plus rapprochés de nous et dont il sera facile à chacun de contrôler tous les détails ; C'est le département du Gard avec ses nombreux hôpitaux cantonaux qui va nous les fournir, et on voudra bien reconnaître qu'ils ne manquent ni d'actualité ni d'authenticité. (1)

Combien a coûté l'hôpital de Sommières ? sa fondation remontant à la fin du XII^e siècle (1175 environ), il est impossible de le dire, même approximativement ; mais il est assuré contre les risques de l'incendie pour une somme de trente-cinq mille francs qui semble bien représenter sa valeur réelle. Il possède 13 lits presque toujours occupés, mais la plupart par des vieillards, il est vrai. Aussi le nombre de journées atteint-il, parfois, le chiffre de 4500. Il dépense à peine 3300 fr. par an ; si à cette somme on ajoute l'intérêt de la valeur de l'immeuble à 4 pour 100, soit 1400, on obtient un total de 4700 fr., ce qui met la journée d'hôpital fort peu au-dessus d'un franc. Pour certains malades ou blessés gravement atteints qu'elle envoie à Montpellier ou à Nîmes, la ville de Sommières paie 2 fr. 24 cent. la journée d'hôpital.

(1) Tous les renseignements qui vont suivre m'ont été fournis par des personnes autorisées dont la plupart ont manifesté le désir de ne pas être nommées. Qu'elles me permettent, du moins, de leur adresser ici mes biens vifs remerciements.

Je le répète, il y a dans ce petit hôpital plus de vieillards que de malades, mais aussi voyez quelle marge : le lit coûte à peine 2.700 francs au lieu de 5.000 francs et la journée d'hôpital 1 fr. 05 au lieu de 2 fr. 24.

L'hôpital de St-Hippolyte-du-Fort, évalué à 50.000 francs environ, a une moyenne de 25 lits occupés à la fois ; le prix de la journée est de :

1 fr. 75 pour les militaires ;

1 fr. 10 pour les indigents des communes environnantes ;

0 fr. 85 pour les indigents de la ville.

Ainsi, dans cet hôpital cantonal, le lit revient à 2.000 francs et la journée du malade civil varie entre 0 fr. 85 et 1 fr. 10.

L'hôpital de Beaucaire, bâtiment et mobilier, est assuré pour une valeur de 84.000 francs ; il possède 45 lits : 28 pour hommes, 17 pour femmes ; chaque lit coûte donc 1.866 francs ; nous sommes loin des 6.000 francs de Paris et des 5.000 francs des grandes villes de province. Et dans cet hôpital les hommes paient 1 franc par jour, les femmes 0 fr. 80 et les enfants 0 fr. 70, c'est-à-dire un peu moins de la moitié de ce qu'ils paieraient dans l'hôpital d'une grande ville ; et comme le nombre de journées a été, en 1900, de 4.750, c'est une économie de 5.000 francs environ rien que de ce chef. Il est juste d'ajouter qu'ici encore il y a beaucoup de vieillards hospitalisés.

Je pourrais continuer encore, citer d'autres petits hôpitaux, ils sont nombreux dans le Gard, mais à quoi bon ? la cause est entendue comme on dit au palais, et notre théorème ou plutôt celui des chambres, redevient axiome.

Mais j'entends l'objection : « Que la construction et l'exploitation d'un hôpital soient moins coûteuses à la campagne qu'à la ville, c'est là un fait évident, mais toutes les villes sont déjà pourvues de grands hôpitaux, tandis que les hôpitaux des campagnes seraient tous à construire. » C'est là une double erreur. 1° Le département du Gard, pour n'en pas citer d'autres, possède 14 hôpitaux ruraux situés dans les communes de St-Gilles, Marguerittes, Sommières, Beaucaire, Aramon, Villeneuve-lès-Avignon, Aigues-Mortes, Bagnols-sur-Cèze, Pont-St-Esprit, Roque-maure, St-Ambroix, Rivières, St-Hippolyte-du-Fort et Quissac ; 2° presque tous les hôpitaux des grandes villes étant comme l'Hôtel-Dieu de Nîmes « démodé, insuffisant et malfaisant » (1), l'humanité et la science font un devoir de les remplacer, au plus tôt, par des hôpitaux suburbains.

De tout ce qui précède, il ne faudrait pourtant pas conclure que chaque canton, même le plus petit, le moins peuplé, doit s'empresser de construire un hôpital, non ; mais deux, trois cantons peuvent s'unir, se cotiser, avoir un petit hôpital où les malades peu nombreux se croiront en famille et n'auront aucune répugnance à venir se faire soigner. On continuerait, comme par le passé, d'envoyer les cas graves dans les hôpitaux suburbains, ou mieux encore, chaque département aurait son médecin, son chirurgien qui, en cas d'urgence, seraient appelés dans les hôpitaux cantonnaux. Il n'y a pas, en effet, deux manières d'être malade, une pour les riches et l'autre pour les pauvres, et l'on ne voit pas trop pourquoi ceux-ci devraient aller trouver le médecin et le chirurgien

(1) Rapport de la commission municipale, 1898.

quand ceux-là les font venir chez eux. Dans l'hôpital l'indigent est chez lui ; c'est là, s'il ne peut se déplacer sans souffrance et sans danger, que la Collectivité — sa grande famille — doit lui envoyer son médecin ou son chirurgien.

L'Angleterre, la Belgique et la Suisse ont reconnu depuis longtemps déjà, les nombreux avantages que présentent les petits hôpitaux ruraux sur les grands hôpitaux urbains, et, — que la Ligue des Patriotes me pardonne, — nous ont ainsi tracé la voie que nous devons suivre.

Si, comme je l'espère bien, le système des petits hôpitaux l'emporte sur le système néfaste des hôpitaux urbains, il faudra penser, en les construisant ou en aménageant ceux qui existent déjà, aux femmes enceintes, mariées ou non, qui doivent être hospitalisées quand elles manquent, — ce qui est fréquent, — d'une chambre aérée, saine et tranquille. Comme l'a dit avec raison M. le sénateur Strauss : « l'assistance maternelle est tout entière à créer sur le territoire de la République ; insuffisante et défectueuse où elle existe, elle fait à peu près totalement défaut dans l'immense majorité des communes » (1). Aussi le professeur Pinard, dans une conférence faite à la Sorbonne, le 9 mai 1891, a-t-il pu dire : « que les animaux sont mieux traités que la femme enceinte abandonnée... », et que « les femmes sauvages, ayant fait preuve de fécondité, auraient tout à perdre en recevant les *bienfaits* de la civilisation ».

(1) P. Strauss. *Puériculture et dépopulation*, 1901.

INSTANTANÉ

GABRIEL SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Directeur de la *Schola Cantorum* d'Avignon.

Face illuminée et opiniâtre d'apôtre. Geste harmonieux et voix charmeresse qui lui valut une large part à l'œuvre révélatrice de Wagner en France.

Son accueil est plein de bonhomie ; en l'approchant on se sent envahi et subjugué par tant de bonheur rayonnant, symbole d'une belle âme.

Son idéal, « contribuer selon nos forces au triomphe du beau ». Accessible aux hautes conceptions de l'art pur, l'artiste est doublé d'un érudit dont les études musicales, commencées au Conservatoire National de Paris, se terminèrent avec César Franck, qui avait pour lui une grande estime ; ainsi l'attestent certains autographes du maître, précieusement serrés dans les feuillets d'un album.

Aujourd'hui l'élève apporte sa pierre à l'édifice de gloire qu'élèvent au maître disparu les trop rares élus épris d'idéales beautés.

Au clavier, les yeux pleins de rêves, vibrant de joie contenue, il communique aux fidèles amis qui l'entourent, ce qui vient des sphères supra-terrestres sur l'aile de l'inspiration.

Au pupitre, en dépit de l'émotion que trahit la nervosité, à l'audition des œuvres aimées, il garde

une mâle assurance, si son âme frissonne, sa main ne tremble pas. Et sous sa baguette, évoluant dans l'air, surgissent, grandissent, éclatent les divines harmonies qui bientôt nous emportent en des rêves paradisiaques.

Artiste complet, appelé à donner à la *Schola*, dont il est le chef et l'âme, un essort insoupçonné.

Nous avons la bonne fortune de posséder un homme apte à aider à la réalisation du grand rêve de décentralisation artistique.

Saurons-nous en profiter ?

ALBERT THÉRON.

LES JOURS GRAS ⁽¹⁾

En ces jours qui devraient être de folle joie et de haute liesse en la grande ville où depuis dix-sept ans je traîne mes chausses, en cette cité, dis-je où sans nul doute l'*Ennui* naquit un jour de l'uniformité, que j'ai douce souvenance de ces mêmes journées passées dans ma prime jeunesse dans une petite sous-préfecture de la Corrèze !

Par ma foi, ce n'était pas ici qu'on engendrait mélancolie et partant que l'on ne pouvait voir que quelques masques comme honteux de cacher... des figures avinées ou stigmatisées de vices-visages dont le corps se revêt d'oripeaux pris au décrochemoi-ça, allant traîner leur *chienlit* dans les estaminets, les brins de zinc pour parler l'argot fin de siècle qui fleurit à la Guille, qu'un ironisme charmant a appelé le plus beau jardin de France.

Depuis le milieu de Février jnsqu'à la date si impatiemment attendue du lundi gras ; les bons citadins, bourgeois, fabricants de ces étoffes de bure dont la couleur semble être demandée à une décoction de jus de châtaignes, se concertaient à la veillée dans leurs cercles respectifs, s'entretenant des costumes et farces qu'il serait bon de créer de tou-

(1) Reproduction interdite pour tous les périodiques qui n'ont pas un traité avec la Société des Gens de lettres.

tes pièces, car on ne voulait rien emprunter en quoi que soit au chef-lieu.

Le monde officiel, prenait lui-même une très large part à ces réjouissances. On n'allait pas se promener en pleine rue, par dignité seulement, sous des déguisements hétéroclites ; mais dans les salons, on ne s'en livrait pas moins, côté hommes, à d'agréables facéties.

Ornés de faux nez, de moustaches hirsutes, de barbiches à l'impériale, ces messieurs intriguaient leurs compagnes dont les physionomies disparaissaient sous de fins loupes, n'en laissaient pas moins filtrer des regards n'ayant rien de commun avec ceux du terrible carnassier ; cependant que des rires perlés laissaient découvrir toute une gamme de mignonnes quenottes.

N'est-ce pas, Monsieur le Conseiller de préfecture, devenu maintenant grave secrétaire général et père de famille, que vous regrettez d'ailleurs comme votre frère le conseiller, jadis président dans cette bonne petite ville, la vision de ces délicats minois ?

Vous clignez de l'œil en signe d'assentiment. Mais quoi, vous faites la moue ? Oh ! je comprends vous auriez voulu peut-être recevoir à titre de *services exceptionnels*... dans le cœur de ces dames une petite morsure de ces charmantes dents.

Le liliputien mouchoir brodé qui n'aurait pas tardé à recueillir pieusement les perles tombées de leurs yeux après les instants de folie, eut été une relique.

La sémillante jeune femme de jadis devenue maintenant grand'mère aurait jeté un coup d'œil attendri sur cet ex-voto, en ces heures elle aussi de douce souvenance.

Ainsi vous raisonnez au temps de votre jeunesse

qui, bien qu'officielle, devait se passer en fols ris comme celle du commun des mortels.

Vos épouses, Messieurs, étaient plus sages que vous ; permettez-moi de vous le dire très respectueusement ; car sait-on, si plus tard ces morsures qui eussent été d'amour jadis ne se fussent pas métamorphosées à la longue en dards de la jalousie.

Les enfants tout naturellement avaient une large place dans ces réjouissances carnavalesques : gouters d'enfants, on n'avait pas encore inventé les bals blancs, où le flirt brille d'un incandescent éclat, séances de Guignol, rien ne manquait au programme.

Pour moi, j'étais, je le confesse dans ma fièvre intense d'agitation, quand il fallait préparer mon déguisement.

Jugez à quel paroxysme arriva mon état fébrile ; quand une dame, amie de ma mère, me conviant à une de ses réunions enfantines, me proposa d'y figurer sous les traits de l'empereur Charlemagne. Je vous assure que j'envoyai vite balader ma grammaire française, j'en étais à l'accord respectif du participe présent et passé ; mes dictées s'émaillèrent de fautes d'orthographe que voulut bien excuser le bon frère de la doctrine chrétienne, quand il sut que je devais figurer en empereur.

Il ne me fallut pas moins, quand je dis moi, c'est une façon de parler, car sans ma mère et ma bonne, vous n'auriez pas l'honneur de lire la prose d'un ex-empereur ; il ne fallut pas moins, dis-je, beaucoup d'adresse et d'ingénuité pour réaliser les éléments de mon costume.

Une vieille étoffe enlevée aux dents, ah ! bien faméliques celles-là, des rats et des souris, devint le fameux manteau serré à ma ceinture par la courroie

qui d'habitude retenait mes livres scolaires. Pauvre courroie au cuir maculé de tâches d'encre, elle fut à l'honneur ce jour-là et disparut dans un fourreau de soie verte.

Le sceptre, un bâton au bout duquel on avait mis un tampon pour figurer la main hélas bien *bote* — pardon du mot nouveau — de dame Justice, fut vite revêtu de son armature de papier doré.

Quant à la confection de la couronne, ce fut le critérium des efforts de ma digne famille. Où trouver l'ossature devant supporter ce diadème ? Ma bonne qui répondait au doux nom de Philomène, trouva elle-même la solution dans sa cervelle de simple.

D'un bond, elle courut chercher à la cuisine un moule où l'on faisait les gâteaux et se mit en devoir de le métamorphoser en des splendeurs impériales. Sur le moment, je ne voulus pas qu'elle se servit de ce fameux moule ?

On ne pourra plus faire de gâteaux si je l'ai sur ma tête, lui dis-je, et je commençais à pleurer. Ma mère me consola vite en me persuadant que sa batterie de cuisine était mieux montée que je le croyais.

Enfin, quand je fus habillé de pied en cape, et que devant l'armoire à glace je pus constater qu'avec ma fausse barbe. — Oh ! cette barbe due aux poils roux d'une vache — j'avais un air suffisamment impérial, je daignai mettre le pied dehors.

La rue à ce moment présentait l'aspect d'un véritable kaléidoscope : grands et petits étaient déguisés à qui mieux mieux. Au beau milieu de la chaussée un militaire de 1848 se relevait péniblement, il s'était empêtré dans son sabre en voulant courir après une nounou, dont les rubans — vu leur longueur, de-

vaient être une réclame pour un marchand de calicot.

Sur le trottoir, des Muscadins avec des Précieuses aux habits chatoyants fôlâtraient : tels des papillons sous un ciel d'été.

Tout en me dirigeant vers la maison où j'allais recevoir les justes hommages de mes sujets, je rencontrai une noce villageoise : le marié dans son pantalon nankin, sa courte veste aux boutons larges comme une pièce de cent sous, avait l'air tout étonné de voir à son bras une grosse fille de ferme en rupture... d'étables, dont le cotillon rouge laissait voir des mollets de coq. Quant à l'expression de la dame fiancée, elle avait l'air d'un penché — Oh ! mes amis, quel penché ! seul, le bouquet de fleurs de pommes de terre... dame ici, ce n'est pas le pays où fleurit l'oranger, pouvait rivaliser posé qu'il était, comme un paquet de sottises sur un chignon du même roux que... ma barbe.

Je vous fais grâce du reste du cortège ; tous plus réussis les uns que les autres.

.... Un ou deux groupes de clowns et de pierrettes, et j'arrivai chez mon hôtesse.

Dès mon apparition dans le salon, sur un signal de la maîtresse de Céans qui, malgré son œil unique — l'autre étant glorieusement perdu, par suite d'une blessure faite en travaillant pour ses enfants — dirigeait à la baguette tout ce petit monde. A ma vue, dis-je, tout ce petit monde se leva : marquis et marquises, ducs et duchesses, barons et baronnes, esquissèrent, à qui mieux mieux, leurs révérences.

Du haut du ciel, Charlemagne dût être légèrement surpris de voir son *alter ego*, au milieu de telles gentes personnes si bien titrées, lui qui n'avait vécu

qu'au milieu d'un luxe des plus approximatifs — vu notre époque — entouré de personnes dont les châteaux n'avaient rien de bien *confortables*, comme diraient nos excellents amis les Anglais.

La fille de la maison, petite blondine de 11 ans, en bergère Watteau, partagea avec moi ma royauté éphémère.

J'ai trop le respect du temps de mes lecteurs pour en dérober les minutes précieuses en une description de réunion enfantine. Vous tous qui me faites l'honneur de me lire, vous vous rappelez les délices des *fameux jeux innocents*, non exempts de petites taquineries. Quant aux enfants qui peuvent me lire, avec l'autorisation de leurs parents, leur en parler serait peine inutile, puisqu'ils sont encore sous leurs charmes.

Enfin arriva l'heure du goûter. Il fallait voir les yeux brillants et écarquillés d'extase de toute cette enfance devant les pièces montées, les croquantes, à la vue des assiettes de ces boules de chocolat tout grésillé, des papillottes qui maintenant blotties sous des papiers multicolores, laissèrent entre les mains des jeunes gourmands des pétards qui rivalisent avec les fusées rieuses de tout ce petit monde.

Et puis il y avait des coupes de Champagne — sur la nature duquel je ne demanderai pas l'appréciation de la Vve Cliquot.

On mangeait de tout un peu, les petites filles goûtaient aux friandises du bout des dents. C'est singulier comme les filles d'Eve aiment faire valoir par mille poses mignardes de leur écrin purpurin, le corail qu'il renferme.

Quant à moi, je mangeais solidement de tout comme un empereur ; à tel point, ici, veuillez me

donner l'absolution pour l'aveu public que je suis forcé de faire — pour l'exactitude du récit — je fus obligé, je vous jure que cela ne se renouvellera plus — vous pouvez donc m'inviter sans crainte — Belles dames, de faire... Charlemagne...

RENÉ DES POMEYS.

POESIES

I. — DÉPART

Les pêcheurs cependant ont déployé la voile
Qui se gonfle et palpite aux caresses du vent.
Fière, bravant des eaux le caprice mouvant,
Elle étale au grand air la blancheur de sa toile.

Elle sait que parfois l'horizon bleu se voile,
Qu'elle rentra chiffon dans le vieux port souvent,
Et que le fil épais, à faire mal savant,
Trama dans tout son corps comme un funèbre voile.

N'importe : elle s'en va toujours droite et sans peur,
Malgré le vent perfide et l'océan trompeur.
L'aube point ; dans le ciel luit la dernière étoile.

Et le soleil, sortant de l'ombre lentement,
Passe à la vaste mer sa robe en diamant,
Et met un rayon d'or, un baiser, sur la voile !

II. — VITRAIL

Parfois, on contemplant quelque vitrail d'église,
J'ai cru voir devant moi quelque chose du ciel :
Le contour s'animait d'un frisson solennel ;
Quelque saint souriait dedans sa barbe grise.

Son image semblait onduler sous la brise,
Et le jour s'épandait en un cercle irréal
Sur le front vénérable et bon de l'immortel,
Comme les océans que le soleil irrise.

Dans cette vision mon être s'abîmait ;
Une attirance neuve et grande me charmait :
L'ineffable douceur de l'heureuse patrie !

Je me sentais ravi dans quelque immensité
Où des saints dépensaient leur grande charité,
Tandis que des vitraux formaient tapisserie !

ANDRÉ JALAGUIER.

L'OMBRE DE LA CAPITALE (1)

Le Châtelain. — Je crois en effet, que la décentralisation est chose plus importante que tout autre et qu'il ne nous servirait à rien d'avoir de meilleurs gouvernants si nous n'avions pas de meilleurs gouvernés. Tant que les provinces continueront à somnoler, à recevoir un mot d'ordre, à être surveillées, dirigées, épiées, ligottées, le marasme se prolongera ; il est vrai que Paris, par contre s'amusera ; mais Dieu veuille que nous finissions par trouver faible la compensation !

Le Professeur. — D'abord, est-il bien sûr que la France ait tant à se plaindre de Paris ? Je sais que la province est intraitable sur l'article, mais je crois aussi que, dans sa mauvaise humeur, il y a plus de petite jalousie que de justifiée rancune. Eh ! si la France a joué, dès le moyen-âge, un grand rôle dans l'histoire c'est grâce à sa centralisation et si la petite Angleterre jeta si vite bas le grand chêne capétien qui couvrait toute la chrétienté de son ombre, c'est grâce à son organisation plus centralisée, à la prédominante de son pouvoir royal, à l'universel de son service obligatoire. Par contre, voyez l'Allemagne ou l'Italie ! Si elles s'étaient centralisées aussi vite que nous

(1) Ce chapitre est extrait avec l'autorisation de l'éditeur, d'un ouvrage en préparation de M. H. Mazel « Quand les peuples se relèvent ».

c'est sans la permission tantôt de l'une, tantôt de l'autre qu'il ne se serait pas tiré un coup de bombe en Europe ! Et aujourd'hui encore, est-ce un mal que la France soit si fortement nouée, que chaque pulsation du cœur se propage jusqu'au fond des artères, ou pour quitter les images, que tous les savants, les artistes, les écrivains aient un centre commun ? Je crois, au contraire, que grâce à cette concentration, la France a fait, dans le monde des idées et par conséquent des faits, une figure plus grande que celle qu'elle aurait dû faire. Paris a été la plus merveilleuse et la plus efficace caisse de raisonnement par qui fut amplifié le son de notre symphonie nationale, et c'est un service dont nous devrions tous, exécutants et auditeurs, lui être reconnaissants. On pourra dire du *xix^e* siècle que chaque soubresaut de Paris a ébranlé l'Europe, que chaque exposition de Paris a tourné la tête au monde, que chaque caprice de Paris a intéressé l'univers. Et, ma foi, cela vaut bien qu'on ne déplore pas trop un peu de somnolence à Carpentras ou à Brives-la-Gaillarde !

Le Châtelain. — Quel ennui de discuter et de préciser quand on voudrait entonner un hymne aux multiples déesses souriantes au sol patrial ! Et pourtant il le faut. Donc, et d'abord, cher professeur, ne confondons pas décentralisation et désagrégation. Je conviens que l'unité nationale a été aussi favorable à la France des Valois et des Bourbons que les guerres anarchiques le furent peu aux républiques italiennes ou aux princes du Saint Empire ; mais par contre, convenez que l'Italie du *xvi^e* siècle comme l'Allemagne du *xviii^e* n'eurent pas à se plaindre de la pluralité de leurs foyers intellectuels. Nous avons déjà une suffisante unité quand nos barons rivali-

saient de fastueuse puissance dans les croisades et quand nos bonnes villes chacune pour soiet Dieu pour toutes luttaient si glorieusement à coups de cathédrales. Et cette unité n'aurait pas été mise en péril, si, au lieu de tout attirer à Paris, l'Etat avait laissé se développer chaque province suivant son propre génie. Ce n'est pas la ruine de la France d'oc qui a fait la gloire de la France d'oïl, puisque celle-ci, bien avant la guerre des Albigeois, était déjà la rectrice de la chrétienté. Et ce n'est pas davantage l'épuisement des diverses sources d'art local jadis si abondantes qui a augmenté le débit de la fontaine principale. On revient sans doute sur tous ces points à de meilleures idées, mais après avoir laissé s'enraciner de bien fâcheuses habitudes. Quand on aura substitué à ce qu'était naguère la France une fleur monstrueuse dans une lande, ce qu'elle sera demain un jardin varié, immense et vivace, on verra combien nos pères avaient eu tort de poursuivre leur rêve artificiel ! Ce feu siècle, Paris a sans doute amplifié quelques émeutes, mais les idées et les découvertes, non. Les milliers de grands esprits qui s'y sont concentrés depuis tant de générations auraient aussi bien, pour ne pas dire mieux, œuvré en province, dans de calmes villes savantes ou même dans de bruyantes cité commerciales. Et à cette non-prépotence de la capitale nous aurions économisé une demi-douzaine de révolutions plus sottes les unes que les autres : le gain en valait la peine.

Le Professeur. — Pourquoi la province, si elle désapprouvait Paris, n'a-t-elle pas mis bon ordre à ses lubies ?

Le Châtelain. — Avec ça que c'est commode ! Une fois déchaînée, une révolution est irrésistible.

Mais si la France n'avait pas été déjà aussi centralisée en 1789, la Révolution ne se serait pas déchaînée. Ce ne sont pas les fanfaronnades tardives du fédéralisme girondin qui importaient, mais dès les premiers jours, l'action sérieuse, énergique et calme des autorités provinciales. Il est vrai que tout ce qui se rapporte à la Révolution est tellement anormal qu'on n'en peut tirer rien de concluant ; mais répondez, ne vaudrait-il pas mieux que le département, en temps ordinaire, pensât par lui-même et agit de lui-même, au lieu d'attendre, le nez en l'air, le passage des canards parisiens ?

Le Professeur. — C'est son affaire. Un peuple n'a que la décentralisation qu'il mérite.

Le Président. — Eh ! monsieur le professeur, quand nous mériterions la plus radicale, nous ne ferions pas que notre réseau de chemin de fer, par exemple n'ait pas été construit pour Paris seul, à ce point qu'il est à peu près impossible d'aller de Lyon à Nantes ou à Bordeaux, ou que, de par l'action de plusieurs siècles, tous nos grands établissements, laboratoires, musées, bibliothèques, ne soient à Paris. Laissons donc le mérite et le démérite, et voyons à tirer le meilleur parti de ce qui est, car je ne me contenterai pas, moi, comme notre hôte, de chanter un hymne à de problématiques ou tout au moins à d'endormies déesses. Or, voici ce qui est malheureusement : au dessous de la monstrueuse agglomération qu'est le département de la Seine, je vois 86 autres départements rabougris, quelques-uns moins peuplés qu'un quartier de Paris, dirigés par des préfets et sous-préfets qui viennent de Paris, administrés, jugés, taxés, enseignés, encasernés, par des fonctionnaires nommés à Paris, éclairés par des journaux

qui reçoivent leurs nouvelles et même leurs articles de Paris, représentés par des députés et des sénateurs qui sont heureux avant tout de résider à Paris. Or, c'est tout cela qu'il faudrait changer. Non qu'on puisse empêcher ces élus de se plaire à Montmartre s'ils s'y plaisent ; mais en élisant de préférence des gens enracinés dans le pays au lieu de prendre des avocats sans causes, ou des médecins sans clients, on aurait chance d'avoir des amateurs moins forcenés du boulevard. Ceci, d'ailleurs, n'est qu'un détail. Ce qui prime, c'est d'avoir des départements capables de résister à l'action parisienne, et pour cela, d'abord, il en faudrait moins. L'ancienne France avait 32 gouvernements ; la nouvelle qui est de par les télégraphes et les chemins de fer beaucoup plus petite, pourrait se contenter de moins encore : les vingt-sept cours d'appel, les vingt corps d'armée, ou même les quinze universités ou les douze unions de syndicats agricoles, voilà quelles devraient être les circonscriptions provinciales. Les provinces ainsi réveillées, il faudrait leur insuffler une vie véritable, donner au conseil provincial, le droit de nommer sous-préfets et préfets, de surveiller les tribunaux, les lycées, les universités, d'assurer le recouvrement des taxes, l'entretien des routes, l'exploitation des forêts, la construction des quais et bassins maritimes, enfin de gérer tous les services publics, sauf la diplomatie et l'armée.

Le Député. — Voilà des points qui seraient à voir de près.

Le Docteur. — Tous sont pourtant bien anodins. Il n'y a qu'une décentralisation sérieuse, la législative et notre président n'en a pas soufflé mot.

Le Sénateur. — Quoi, vous donneriez notre pouvoir à nous à de simples conseillers généraux ?

Le Docteur. — Pourquoi pas ? Quel inconvénient y aurait-il à ce que le divorce soit défendu en Provence et permis en Normandie, ou réciproquement ? Tel est le régime en Suisse et aux Etats-Unis. Le droit coutumier vaut incontestablement mieux que le droit codifié.

Le Député. — L'idée, je le crains, ne serait pas de nature à plaire à nos compatriotes pour qui le Code est une aussi belle conception que le système métrique. Et c'est dommage, en vérité c'est dommage, car la décentralisation n'existera réellement que quand chaque province pourra se faire son Code civil et son Code pénal et son Code commercial.

Le Sénateur. — Ce sera alors un beau gâchis, votre décentralisation !

Le Docteur. — Pas plus que le droit international !

Le Député. — Soit, mais vous le voyez par la réflexion de mon collègue, la décentralisation législative n'est pas encore mûre. Reste l'administrative que préconisait notre ami le président. Celle-ci se réduit à deux prérogatives pour le pouvoir provincial : nommer des fonctionnaires et ouvrir des crédits. L'une et l'autre, délicates. Pour la nomination des fonctionnaires d'abord, vous ne proposez sans doute pas, j'aime à le croire, de supprimer les garanties actuelles que présente la relative autonomie de la magistrature ou du clergé ou de l'université ou de l'administration. Je n'ignore pas que certains terribles fédéralistes, comme le docteur, si je ne me trompe...

Le Docteur. — Parfaitement !

Le Député. — ... vont pourtant jusque-là et qu'ils donneraient aux provinces, en fait, aux seules grandes villes, une sorte d'indépendance républicaine et

d'ombrageuse omnipotence. Comme dans la Grèce antique et dans l'Italie renaissante, on passerait son temps à voter, à légiférer, à se battre, à se proscrire, et nul doute, ajoutent-ils, qu'il ne résultât de là toute une floraison de Parthenons, de Cathédrales, et de Divines Comédies, sans compter que le simple bourgeois n'aurait pas à se plaindre, vous assurent-ils, car même exilé de sa ville par un régime hostile à ses idées, il trouverait bien parmi les innombrables autres villes une constitution en rapport avec ses préférences. Mais hélas, un optimisme aussi robuste n'est pas permis à tout le monde ; ce vagabondage civique à la recherche de la meilleure des républiques ne ferait assurément le bonheur d'aucun mortel ayant une position, une profession ou une possession quelconque, et quant aux Cathédrales et aux Divines Comédies, elles auraient beaucoup moins de chances de se produire que les grèves, les prévarications, les émeutes, et la chasse aux riches.

Le docteur. — On ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs.

Le député. — Et si on n'aime pas les œufs, docteur ! Pour en revenir à la première prérogative de notre pouvoir provincial, on comprendrait fort bien, cependant, que tous les petits fonctionnaires locaux pour lesquels il faut aujourd'hui, je ne sais pourquoi, une signature ministérielle, fussent nommés par le préfet, mieux placé, puisqu'il est sur les lieux, pour connaître les personnes. Et j'irais jusqu'à admettre que ce préfet lui-même fût nommé par le conseil provincial, en réservant seulement alors la question de savoir s'il n'y aurait pas lieu de distraire de ses attributions celles de haute police. On pourrait aussi, par précaution, spécifier que le conseil général nom-

merait le préfet pour une période limitée et le choisirait hors de son sein, parmi, par exemple, les auditeurs et maîtres des requêtes au Conseil d'État. Cette mesure, entre parenthèses, pourrait être étendue aux maires des grandes villes, ce qui les transformerait en entrepreneurs d'administration publique comme les bourgmestres allemands. Quant à l'autre prérogative, celle d'ouvrir des crédits, j'avoue que j'hésite fort. Un préfet qui nomme un fonctionnaire agit personnellement, donc engage sa responsabilité, et, en cas de mauvais choix, ne cause qu'un préjudice limité au département et n'en cause aucun à l'État. Au contraire, un conseil local qui fait cette dépense excessive agit de façon impersonnelle, irresponsable et aussi grave pour l'État que pour le département, car la ruine totale résulterait des ruines locales. Aussi, pour ma part, maintiendrais-je la tutelle financière de l'État sur les ruines de la tutelle administrative.

Le Président. — *Malo periculosam libertatem !* La crainte d'une déconfiture simultanée de tous les départements est fantômatique, et si quelques-uns s'endettent trop, leur exemple donnerait à réfléchir aux autres. L'expérience de la liberté ne va pas sans quelques frais. Et puis, on peut endiguer le mal, en intéressant les conseillers à la politique d'économie comme vous-même le proposiez pour les députés ; en soumettant les ouvertures de gros crédits à l'approbation des chambres de commerce, et même de la population consultée par voie de *referendum*, car le bloc des contribuables est beaucoup plus soucieux de ses vrais intérêts que des coteries politiques de ses élus ; en innovant la responsabilité pécuniaire des maires et préfets qui auraient com-

promis les finances dont ils avaient la gestion ; en obligeant les villes et départements qui voudraient pour leur budget dépasser un certain chiffre proportionnel au nombre d'habitants et à la richesse locale, à n'user que d'emprunts à amortissements très rapides ; enfin et bien entendu en maintenant contre de possibles velléités indigènes les principes du droit de propriété et de l'égalité devant l'impôt. S'il y avait une vraiment large décentralisation, non seulement pour les unités topographiques, toujours un peu artificielles, mais pour les unités morales, universités, syndicats, associations, l'inconvénient en question serait moins à craindre ; le crédit subsistant de ces grands corps pourrait compenser la mauvaise gestion d'une municipalité dont le sort serait, d'ailleurs, toujours à la merci d'un revirement électoral. Car je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas, moi non plus, de ces terribles décentralisateurs dont vous parliez pour qui tout se réduit à remplacer un Parlement national omnipotent par un certain nombre de Parlements provinciaux non moins omnipotents ; je crois même qu'on perdrait au change, car le tyran de Paris a au moins un avantage sur les tyranneaux du crû, il est plus loin ! Dieu nous garde d'un fédéralisme des grands Cafés du commerce !

Le Sénateur. — Le vôtre ne serait-il pas un fédéralisme de patronats, de banques et de congrégations ?

Le Président. — Si, et de bien d'autres groupes encore, puisque je veux la liberté d'association absolue, les pick-pockets et les chourineurs seuls mis à part. Oui, absolue, sans précaution préalable contre les buts politiques ou les biens de mainmorte. Ah !

ce mot de mainmorte, que de sottises il a fait dire ! Comme si la main morte de l'État, qui, elle, ne paie pas de taxe, n'était pas vingt fois plus considérable que la main morte privée, et comme si celle des congrégations religieuses, la seule qu'on regarde, n'était pas inférieure à celle de l'Assistance publique et bientôt à celle de l'Instruction publique, pour ne pas parler de celle des innombrables Sociétés industrielles et commerciales comme les Compagnies de chemins de fer. Mais c'est la tournure d'esprit nationale : défaveur pour tout ce qui est élevé et désintéressé ! Quand une « Ecole des sciences politiques » se fonde elle doit, pour avoir un peu de liberté, se déguiser en société d'exploitation et crier bien haut que son but n'est que de lucre. Pourtant, et en parlant bon sens, quelle différence y a-t-il entre le million possédé par un homme et celui qui appartient à une société ? Et pour celui-ci quel besoin y a-t-il que l'État soit tenu au courant de ses faits et gestes ? Est ce pour l'empêcher de grossir ? Cela ne le regarde pas. Ou de maigrir ? L'État gère si bien sa fortune à lui qu'il est tout indiqué pour morigéner les autres ! La vraie raison, sans doute, nous la connaissons bien. L'État voit d'un œil torve tout ce qui n'est pas lui, et d'un œil de basilic tout ce qui pourrait lui nuire. De là son antipathie pour n'importe quels « pelotons » comme disait Louis XIV. Mais nous qui ne sommes pas l'État et sans qui l'État ne serait rien, nous pouvons bien nous mettre à un autre point de vue et dire que les biens des associations libres sont plus dignes de respect encore que ceux de l'association obligatoire, car ils ne sont jamais le produit d'extorsions. Et de même pouvons-nous dire : la décentralisation n'existera qu'appuyée

sur la liberté d'association, car en vérité ce ne sera jamais un conseil général ou une municipalité de grande ville qui fera échec à une tyrannie d'État, ce ne pourra être qu'une institution permanente, traditionnelle et propriétaire. Or, ce qui engendre ces institutions-là, c'est un certain esprit public, favorable à la synergie, apte à l'initiative, patient dans la résistance, continu dans les desseins. Et là nous touchons au fondement psychologique de la décentralisation. S'il n'est pas exact qu'un peuple n'a que la décentralisation qu'il mérite, il est tout à fait probable qu'il n'a que la décentralisation qu'il se fait, et celle-ci sera toujours proportionnelle au goût de ce peuple pour l'association. Dire que l'homme le plus fort est l'homme le plus seul et que, plus un peuple s'élève en civilisation, plus y décroît le goût de s'associer, n'est qu'un paradoxe de misanthrope ; tout au contraire, plus une société se civilise et plus elle se complique ; plus tout s'enchevêtre, et plus tout s'équilibre ; plus un homme appartient à de groupes et plus il en est indépendant. L'homme le plus seul n'est fort que de l'ascendant sur les autres que pourra lui donner sa solitude, et c'est déjà un lien social ; l'individualiste le plus forcené qui ne sort jamais de son cabinet et qui croit n'avoir besoin de personne, non seulement ne pourrait pas vivre s'il n'y avait pas d'autres hommes dans son voisinage, mais encore, par cela même qu'il publie ses attaques contre l'esprit d'association, en crée pour son compte une de plus entre son public et lui, et tout à fait semblable aux autres, car il n'y a aucune différence entre un directeur de journal qui reçoit des abonnements et un secrétaire de confrérie qui reçoit des cotisations. Si je me fais recevoir membre d'une association, ce

n'est pas pour aller moutonner confusément dans la rue avec des camarades de Panurge, c'est pour envoyer une obole régulière à un « bureau » qui poursuivra un but déterminé par voie de presse, de conférence, de démarche ou de gestion. D'où, enfin, ma conclusion : Ayez des citoyens conscients d'eux-mêmes, soucieux de leurs intérêts propres, respectueux des droits d'autrui, aimant à s'associer, à faire leurs affaires eux-mêmes, à se défier de leurs représentants, à se défendre contre les intrus et les gêneurs, et la décentralisation fleurira d'elle-même. Mais si, par contre, nos citoyens sont d'inquiets et timorés personnages, n'osant prendre aucune initiative, recourant toujours au préfet ou au ministre, demandant des subventions pour les plus petites choses, bref appelant d'eux-mêmes le pouvoir central, la décentralisation ne se fera jamais.

Le Professeur. — Il y a là du vrai. La centralisation est le fait des centralisés plus encore que des centraliseurs.

Le Châtelain. — Et c'est pour cela qu'il faudrait avant tout, donner plus de conscience et de force de résistance aux centralisés. Je ne diffère ici de mon ami le président que sur des détails. Il met toute sa confiance dans l'énergie des centralisés. Moi, en ma qualité de vieux terrien, je crois davantage à la vertu du sol, à la force mystérieuse qui émane de ces bois et de ces collines. La décentralisation sera spontanée ou elle ne sera pas ; elle fleurira naturellement, comme fleurirent jadis les cathédrales, les arts locaux, les patois, les costumes, les usages. Et c'est pour cela que j'attends tout du retour à la terre, du repeuplement des campagnes, du goût progressif des villégiatures. Je ne demande

à l'État qu'une chose pour faciliter cet amour du sol, le respect de notre vieille vie provinciale, la fin de cette sottise lutte contre les dialectes locaux, l'abandon du plus sot encore dédain pour tout ce qui n'est pas Paris, et enfin la renonciation à l'artificielle, blâmable et presque sacrilège division en départements, par quoi les anciennes provinces sont maintenues en léthargie.

Le Professeur. — On dit beaucoup de mal de ces pauvres départements, et pourtant le fait qu'ils durent prouve qu'ils ne sont pas tellement artificiels, ou tout au moins, les populations s'étant habituées à eux, qu'ils ont cessé de l'être. Parfois même ils sont plus « naturels » que les divisions d'avant 1789. Ainsi la Brie, qui autrefois était partagée, comme une simple Pologne, entre la Champagne et l'Ile-de-France, se trouve reconstituée sous le nom de Seine-et-Marne. Voyez encore la Vendée; elle a si bien une vie propre que beaucoup de gens la prennent pour une province de la vieille France. En somme, tous les départements, sauf une demi-douzaine, correspondent ou à d'anciennes provinces, comme le Roussillon, ou à d'anciennes régions distinctes, comme le Vivarais, ou à des groupes rationnels d'anciens pays, comme l'Artois, le Bourbonnais, ou à d'approuvables subdivisions d'anciennes grandes provinces. Quant aux quelques départements faits de bric et de broc, ils se légitiment par ce fait que la grande ville qui leur sert de chef-lieu se trouvait autrefois soit bizarrement à l'extrémité de sa province comme Toulouse et Limoges, soit au centre d'un tout petit pays, comme Alençon et Chartres, ou par ce fait que la région nouvellement formée, quoique faite, comme la Creuse ou l'Yonne, avec des

lambeaux de trois ou quatre provinces, n'en a pas moins une physionomie distincte. Ajoutez que les chemins de fer ont donné de l'unité aux départements qui en manquaient.

Le Président. — Je crois en effet qu'on pourrait fort bien conserver les départements, en leur permettant d'ailleurs de se fédérer à leur gré. Ces fédérations constitueraient les provinces demandées. Et l'on pourrait également laisser subsister — car tout ce qui existe a sa raison d'être — les arrondissements qui répondent aux *pagi* romains. Les sous-préfets sont sans doute bien inutiles, et leur suppression est le premier article de tous les projets de réorganisation administrative ; pourtant on aurait avantage à les maintenir si on les transformait en personnages honorifiques que le Conseil général nommerait et qui, de par le scrutin à représentation proportionnelle, perdraient tout rôle électoral. Même si on les supprimait, l'arrondissement pourrait rester, dans notre projet de réforme de la magistrature, une circonscription judiciaire ; c'est là que résideraient, non seulement les juges de première instance, mais les juges de paix qui iraient de canton en canton. Et le canton aussi, d'ailleurs, ne disparaîtrait pas ; ce serait mieux que le siège de la justice de paix, qu'il est seulement aujourd'hui, car il pourrait devenir le centre de toutes les communes rurales, si l'on organisait une municipalité cantonale qui remédierait à ce qu'a de trop morcelé l'actuelle organisation des communes. Et cela ne défendrait pas non plus d'exister à ces petites communes rurales. Vous voyez donc que rien ne serait supprimé de ce qui vit. L'institution de la mairie de canton mettrait fin à certains abus, en contrôlant de plus près que ne peut le faire le

préfet, les façons d'agir de certains tyranneaux en blouse, mais elle n'empêcherait pas ces villages et hameaux de continuer à gérer leurs intérêts particuliers, ce dont ils ne s'acquittent pas trop mal quand ils ne sont pas poussés à faux par la préfecture. Il serait même à désirer que les habitants des grandes villes fussent aussi au courant de leurs affaires communales que ceux des campagnes. Ceux-ci savent à peu près où passe leur argent : tant au cantonnier, tant au garde champêtre, tant au secrétariat de la mairie, et ils savent aussi ce qu'il y a lieu de faire dans le pays, tel chemin à empierrer, tel puits à creuser, tel indigent à secourir ! Mais l'habitant de la grande ville ! Est-il un Parisien sur cent qui sache seulement à combien se monte le budget de Paris, et quels en sont les principaux chapitres, et en quoi consiste le monopole des Omnibus ou le droit de la Compagnie du Gaz, ou qui paie l'entretien de tel square ou de tel jardin ? Le rôle de cet élément de la Ville-Lumière consiste à élire, tous les quatre ans, un homme parmi plusieurs candidats à proclamations tumultueuses. Et l'on s'étonne que le conseil municipal de Paris fasse de la politique ! Une fois cela fait, le Parisien retombe pour quatre ans dans son néant ; on n'a besoin de lui que pour le paiement des taxes. Les conseillers eux-mêmes ne mettent pas davantage la main à l'administration. Quand ils se réunissent, c'est en petit Parlement, avec à leur barre un ministre qu'on ne peut pas renverser, mais qu'on peut flétrir et au besoin injurier, ce dont on ne se prive pas ; ce Parlement à ses partis, ses commissions, ses projets, ses votes. Quant à l'administration, elle se fait dans les bureaux de la Préfecture de la Seine, de façon assez probe, mais paperassière et

onéreuse. Le moyen de remédier à cela ? Ce serait d'abord d'appeler dix et vingt fois plus d'habitants à la connaissance des affaires municipales. A Berlin. 3.500 personnes s'occupent des choses de la ville, à Londres 50.000, et toutes gratuitement. Pourquoi à Paris n'y aurait-il pas, dans chacun des 80 quartiers, non pas un conseil municipal, — ce serait octantupler le mal, — mais six petites commissions de douze membres chacune, correspondant aux six grandes commissions permanentes du conseil municipal : finances, hygiène, voirie, assistance, instruction, affaires diverses ? Ce seraient 5.760 Parisiens qui seraient ainsi appelés à s'occuper chacun d'une question locale précise, de l'école de tel quartier, du pavage de telle place, de la surveillance de tel asile. Pour bannir d'avance la politique, et pour prévenir la possible infatuation de ces conseillers de quartier on les tirerait au sort sur la liste des contribuables, sans distinction de sexe si l'on voulait ; ainsi pas d'élection, pas de brigue, pas de frais, pas de dérangement, mais plusieurs centaines de groupes d'honnêtes gens qui seraient des centres naturels pour les réclamations et qui formeraient maintiendraient le Conseil municipal dans ses naturelles attributions. Pour l'assistance notamment, quels services ne rendrait pas une organisation semblable, et comme douze habitants du quartier, surtout douze dames, pourraient mieux soulager les vraies misères que d'indolents fonctionnaires de l'Assistance centrale ! Nulle méthode ne serait meilleure pour le self-gouvernement et nul self-gouvernement ne serait plus désirable. Il n'y aura de vraie décentralisation que lorsque les citoyens feront spontanément et gratuitement ce que font aujourd'hui les fonctionnaires.

Le Sénateur. — Alors, il n'y en aura jamais, car certaines fonctions publiques, dangereuses ou fastidieuses, devront être toujours rémunérées.

Le Député. — Peut-être les fonctions dont vous parlez ne devraient-elles pas avoir droit à ce nom. Les employés d'octroi ou les gardiens de la paix ne sont pas des fonctionnaires. Ce sont les administrateurs, dont le travail pourrait être fait par les citoyens de bonne volonté.

Le Président. — Plut au ciel que cela fût ! Ce n'est pas seulement à la décentralisation, c'est à la prospérité du pays qu'importe le fonctionnarisme. Nous en mourons.

Le Professeur. — Oh ! oh ! voilà bien du pessimisme !

Le Président. — Quoi, vous trouveriez que le fonctionnarisme est louable ?

Le Professeur. — Je ne trouve du moins pas qu'il soit si abominable.

Le Président. — Pourtant, tout le monde avoue que c'est là le plus grand mal du pays. Nous avons 10 fonctionnaires là où les pays britanniques en ont deux ou trois, où les autres pays latins en ont cinq ou six. Depuis trente ans nos fonctionnaires ont doublé comme coût et comme nombre. Ils sont aujourd'hui plus de 700,000 ! Sur quinze adultes, il y en a un qui est entretenu par les quatorze autres. Voilà la plaie du pays.

Le Châtelain. — Personne ne vous contredira, je crois, sur ce point, mon cher ami. N'est-ce pas, messieurs ?

HENRI MAZEL.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21

LA MORT DU BAILLI DE SUFFREN

Le 8 décembre 1788, la Cour et la Ville — Versailles et Paris — apprenaient avec une douloureuse surprise que le vice-amiral bailli de Suffren venait de mourir presque subitement dans son hôtel de la Chaussée d'Antin. Le surlendemain, « le corps du très illustre religieux, frère Pierre-André de Suffren-Saint-Tropez, bailli, grand-croix de l'Ordre de St-Jean de Jérusalem, vice-amiral de France, chevalier des ordres du Roi, ambassadeur de la Religion auprès de S. M. T. C., etc. », était présenté en l'église de Sainte-Madeleine-Ville-l'Evêque, puis transporté, pour y être inhumé, dans celle de Sainte-Marie-du-Temple, à Paris. Etaient présents à ses obsèques: Ch. Gabr. Dominique de Cadenat d'Havrin-court, bailli, grand-croix de l'Ordre, maréchal de camp ; Pierre-Marie de Suffren, comte de Saint-Tropez, colonel du régiment de Bassigny, et Charles-Eugène de Bernier de Pierrevert, vicaire-général du diocèse d'Aix, tous deux neveux du défunt. Signèrent, en outre, au procès-verbal d'inhumation, le chevalier d'Hautefeuille, de Bruny de la Tour d'Aigues, les baillis de Saint-Simon et de Crussol, de Rumilly et de Ligny de Lasquenoy, prieur-curé du Temple.

Le 12 décembre, on lisait dans la *Gazette de France* : « Le bailli de Suffren de Saint-Tropez, chevalier des Ordres du Roi et vice-amiral de France, distingué par ses services et principalement par les victoires navales qu'il a remportées dans les mers

des Indes pendant la dernière guerre, est mort à Paris, le 8 de ce mois ». Le *Mercure de France* déclarait « que ses services distingués vivront autant que l'histoire qui en perpétuera le souvenir. » Ces deux organes de la publicité d'alors ajoutaient encore que la charge de vice-amiral, créée spécialement pour le bailli de Suffren, était éteinte par sa mort. Et c'était tout : l'exiguité de leur format ne leur permettait pas d'en dire davantage, ou bien les mœurs du temps se contentaient-elles de ces notes discrètes et laconiques. Notre *Revue du Midi* sera plus large et plus hospitalière pour cette grande gloire nationale.

I

Pierre-André de Suffren, né le 17 juillet 1729, à Saint-Cannat, mourait, âgé de cinquante-neuf ans et quatre mois. Il était fils de noble Paul de Suffren, seigneur de Saint-Tropez, marquis de Saint-Cannat, et de dame Marie-Hiéromée de Bruny de la Tour d'Aigues. Ses services militaires peuvent se résumer dans ces cinq lignes gravées sur la médaille que les États de Provence lui décernèrent en 1784 : Le Cap protégé — Trinquemale pris — Gondelour délivré — L'Inde défendue — Six combats glorieux. Lorsque, cette année même, il se présenta à Versailles, chargé de ces lauriers, ce fut un triomphe sans précédents. En arrivant dans la salle des gardes, le maréchal de Castries, ministre de la guerre, l'annonça à haute voix : « Messieurs, c'est M. de Suffren. » Et les gardes de se lever en toute hâte et, déposant leurs mousquetons, de former la haie sur son passage et de l'escorter jusqu'au cabinet du Roi. Sa Majesté le garda deux heures, ne pouvant se rassasier du récit

de ses exploits ; puis Elle lui annonça qu'Elle lui donnait ses grandes entrées, le collier de ses Ordres, la charge de vice-amiral et le conduisit chez la Reine. Marie-Antoinette le reçut avec sa grâce accoutumée et montrant le bailli au Dauphin qu'elle avait près d'elle : « Voici, lui dit-elle, un des hommes qui ont le mieux servi le Roi » ; et comme l'enfant royal balbutiait, en l'altérant, ce nom à jamais illustre : « Mon fils, apprenez de bonne heure à entendre et à prononcer le nom des héros défenseurs de leur pays. » Les frères du Roi lui firent le même accueil. Le comte de Provence le serra sur son cœur en lui disant : « Je veux que vous m'aimiez comme je vous estime. » Chez la comtesse d'Artois, le jeune duc d'Angoulême, alors âgé de onze ans, eut une heureuse inspiration. Fermant le livre qu'il parcourait et s'avançant vers lui : « Je lisais en ce moment la vie des hommes illustres de Plutarque : Monsieur, vous arrivez bien à propos. »

A tous les honneurs dont on le comblait, Suffren pouvait ajouter les dons de la fortune. Ses campagnes dans les Indes lui avaient valu 300.000 livres de parts de prises et ses commanderies, ses pensions et sa charge lui rapportaient 90.000 livres de rentes (1).

Il continua à rendre des services signalés dans les affaires maritimes. En 1787, il allait inspecter les travaux du nouveau port de Cherbourg ; en 1788, des difficultés s'étant élevées avec l'Angleterre, il fut désigné pour commander l'escadre en armement à Brest. Au moment de partir, une maladie grave le retint à Paris. « Il se rétablit bientôt, dit M. Hennequin, mais depuis ce moment, sa santé fut toujours

(1) *Mémoires de la baronne d'Oberkirch.*

chancelante. Sa constitution, quoique très forte, était affaiblie par les fatigues de sa dernière campagne et il mourut à Paris, le 8 décembre 1788 (1). » Ce fâcheux état, sur lequel nous aurons à revenir, est confirmé par sa correspondance avec la comtesse d'Alais, qu'ont publiée M. Ortolan, capitaine de frégate et M. Octave Teissier : nous en citerons la dernière lettre, écrite deux mois avant sa mort.

Paris, 9 octobre 1788. — « L'érésypèle, ma chère amie, va de mieux en mieux ; mais je suis encore obligé de garder la chambre. Hier, je suis sorti en voiture. Une médecine et le temps m'empêchent de sortir aujourd'hui. »

Il qualifiait, dans la lettre précédente, sa maladie d'érésypèle gouteux.

M. de Suffren, en effet, affligé d'un embonpoint excessif et d'un tempérament apoplectique, avait beaucoup souffert du climat ardent des Indes. Il était contraint, pour pouvoir en supporter la chaleur, à rester habituellement en chemise, revêtu par dessus d'une veste légère de coton, toujours déboutonnée, et coiffé d'un feutre gris à larges bords, qu'il ne quittait jamais. Cette coiffure pittoresque qui, les jours de combat, le désignait aux yeux des matelots, était pour eux comme un gage superstitieux et assuré de la victoire ; ainsi devaient l'être plus tard, pour ses soldats, le petit chapeau et la redingote grise de Napoléon.

Les appréciations de ses contemporains sur son caractère et sa personne n'ont pas varié. Son extérieur répondait en quelque sorte à sa nature bizarre. De taille moyenne, il avait la voix nasillarde et l'ac-

(1) *Essai historique sur la vie et les campagnes de Suffren*, par Hennequin, chef de bureau au Ministère de la Marine, Paris, 1824.

cent provençal d'une manière « outrageante », disait-on à la Cour. « La régularité de ses traits donnait à son visage un air de noblesse et de bonté, quoiqu'un sourire amer et dédaigneux s'y remarquât sans cesse. Il était juste, mais sévère pour ceux qui l'approchaient en pouvoir, doux et affectueux envers ses inférieurs ; à cause de cela, ses capitaines l'admiraient, mais ne l'aimaient pas. Cependant, lorsqu'il n'était pas contrarié, il était poli avec tout le monde..... A un sang-froid imperturbable au feu, il joignait l'ardeur et l'activité qui soulèvent les masses. L'audace formait la base de son caractère militaire ; aussi était-il d'une rigueur inflexible pour les officiers chez lesquels il croyait remarquer de la lâcheté ou même de la faiblesse. Alors, ni le rang, ni les liens de l'amitié, pas plus que ceux du sang, ne pouvaient tempérer sa sévérité » (1).

Le comte de Las Cases, le compagnon d'exil de Napoléon, dans les entretiens qu'il eut avec lui à Sainte-Hélène, parle dans le même sens, mais en termes parfois trop durs pour n'être pas exagérés.

« M. de Suffren était, depuis Louis XIV, le seul qui rappelât les grands marins de cette époque navale. Il avait du génie, de la création, beaucoup d'ardeur, une forte ambition, un caractère de fer. C'était un de ces hommes que la nature a rendus propres à tout. J'ai entendu des gens très sensés dire que sa mort, en 1788, paraît avoir été une calamité nationale ; qu'admis dans les conseils du Roi, dès la crise du mouvement, il eût été de taille à donner une autre issue aux affaires. M. de Suffren, très dur, très bizarre, extrêmement égoïste, mauvais

(1) *Histoire du bailli de Suffren*, par Ch. Cunat, ancien officier de marine. Rennes, 1852.

coucheur, mauvais camarade, n'était aimé de personne ; mais il était apprécié, admiré de tous. C'était un homme avec lequel on ne pouvait vivre, et il était surtout fort difficile à commander, obéissant peu, critiquant tout, déclamant sans cesse contre l'inutilité de la tactique et se montrant, au besoin, le meilleur tacticien. Il en était de même de tout le reste ; c'était l'inquiétude et la mauvaise humeur du génie et l'ambition qui n'a pas ses coudées franches.

« Arrivé dans les Indes, il ouvrit une scène nouvelle à nos armes ; il y fit des prodiges qu'on n'a peut-être pas assez appréciés en Europe : ce furent immédiatement des actes et des mœurs de commandement inconnus jusqu'alors ; prenant tout sur lui, osant tout, imaginant tout, prévoyant à tout, démontant ses capitaines au besoin, nommant ses officiers, équipant et faisant combattre des vaisseaux condamnés depuis longtemps, trouvant un hivernage sur les lieux mêmes, quand la routine voulait qu'on le fût chercher à douze ou quinze cents lieues de là, à l'Ile-de-France. Enfin, on le vit, devançant la manière de nos jours, s'approcher de la côte, embarquer des soldats qui avaient combattu la veille l'ennemi, aller battre avec eux l'escadre anglaise et les reporter le lendemain à leur camp pour qu'ils pussent combattre de nouveau. Aussi, notre pavillon eut-il tout à coup une supériorité qui dérouta l'ennemi. »

L'Empereur n'avait pas une exacte connaissance de tout cela ; il savait confusément que Suffren avait rendu de grands services.

« Oh ! pourquoi s'écria-t-il alors, cet homme n'a-t-il pas vécu jusqu'à moi, ou pourquoi n'en ai-je pas

trouvé un de sa trempe ? J'en eusse fait notre Nelson et les affaires eussent pris une autre tournure. Mais j'ai passé tout mon temps à chercher l'homme de la marine, sans avoir jamais pu rien rencontrer. Il y a dans ce métier une spécialité, une technicité qui arrêtaient toutes mes conceptions..... Si, dans la marine, au lieu d'avoir des obstacles à combattre, j'avais rencontré quelqu'un qui eût abondé dans mon sens et devancé mes idées, quel résultat n'eussions-nous pas obtenu ! Mais, sous mon règne, il n'a jamais pu s'élever dans la marine quelqu'un qui s'écartât de la routine et sût créer. J'aimais particulièrement les marins, j'admirais leur courage, j'estimais leur patriotisme ; mais je n'ai jamais pu trouver entre eux et moi d'intermédiaire qui sût les faire agir » (1).

Quel magnifique témoignage pour notre héros que cette parole de regret donnée par un pareil juge et tombée de si haut ! Voilà ce que l'histoire dira du bailli de Suffren, ce qu'elle racontera de sa vie, laissant à la piété des siens le récit de sa mort. Mais il a fallu qu'au bas de cette belle page la curiosité vint ajouter sa légende et, qu'à son tour, la tradition familiale s'inscrivit unanimement en faux contre elle.

Examinons successivement et la légende et la tradition.

II

« M. Auguste Jal, né à Lyon en 1795, élève de marine à l'école de Brest, de 1811 à 1812 ; puis, en 1831, attaché comme archiviste au ministère de la

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*. (Novembre 1816.)

marine et mort en 1873, est l'auteur de nombreux ouvrages historiques et autres ; les premiers, fruits de savantes et patientes recherches, sont, il faut le reconnaître, très estimés. Dans la maison qu'il habita, trente ans, à Paris, rue du Faubourg Montmartre, demeurait un ancien serviteur du bailli de Suffren, qui y mourut, en 1849, âgé de quatre-vingt-sept ans. M. Dehodencq remplissait les fonctions d'officier de bouche dans la maison du vice-amiral ; il avait conservé un souvenir attendri de son maître, malgré ses brusqueries et ses emportements. Après la Révolution, il avait tenu le café du Théâtre des Variétés et pris souvent pour confident M. Jal. Il lui raconta, dans les plus grands détails, que le bailli était mort, non d'une attaque d'apoplexie, comme ses amis en avaient fait courir le bruit, mais d'un coup d'épée reçu en duel. M. Jal, vivement frappé par cette révélation, l'inséra dans ses *Scènes de la vie maritime*, qu'il publia en 1832.

« Le prince de Mirepoix, y est-il dit, avait deux neveux sur l'escadre du bailli de Suffren ; ils se comportèrent mal dans je ne sais quelle affaire, dans l'Inde. Le Roi les fit mettre, à leur retour, à l'ombre d'une prison d'Etat. Ils y étaient depuis quelques années quand M. de Mirepoix rencontra par hasard M. de Suffren dans un salon : « Tu es bien en cour, dit-il au bailli de Suffren, et tu peux faire obtenir la grâce de mes neveux. Emploie-toi pour cela, tu obligeras beaucoup notre famille. » Suffren ne répondit pas d'abord. Le prince de Mirepoix renouvela ses instances ; même silence de la part du bailli qui, enfin poussé à bout, lui repartit : « Je ne veux rendre aucun service à tes neveux ; ainsi, n'insiste pas. — Mais pourquoi ce refus ? — Pourquoi ? Parce que je ne saurais jamais employer mon crédit pour des.... et ici il employa la plus outrageante des épithètes.

La réplique était cruelle. Mirepoix s'emporta ; il soutint

l'honneur de ses neveux et dit au bailli de Suffren : « Je ne souffrirai pas qu'on outrage mes parents et, si tu as du cœur, tu me rendras raison de ce jugement qui insulte toute ma maison. »

Le bailli de Suffren pouvait faire rougir le prince de Mirepoix d'une démarche aussi peu raisonnable ; il semblait, en effet que, pour toutes sortes de raisons, ce duel devait être impossible ; mais l'illustre chef d'escadre accepta le cartel. On se rendit à Versailles, derrière la statue du cavalier Bernin et on se battit à l'épée. Il arriva dans cette rencontre ce qui devait arriver : Suffren fut blessé au-dessus de l'estomac. On le mit promptement dans sa voiture et on le ramena à Paris, à l'hôtel Montmorency, qu'il habitait. Un chirurgien, appelé pour le panser, demande des orties blanches afin de fouetter la plaie. L'intendant du bailli de Suffren, M. Gérard, dit à un des employés de l'office, M. Dehodencq, d'aller chercher des orties ; il en trouve, sous la neige, dans les Champs-Élysées ; quand il revint, l'amiral n'était plus. En mourant, le bailli avait recommandé qu'on gardât le plus profond secret sur cette affaire. Il y a trois ans seulement qu'elle m'a été racontée. La véracité de ce vieillard ne saurait m'être suspecte. Il n'avait pas inventé un pareil roman et il m'a rapporté, j'en suis sûr, avec naïveté, cet événement dont il reste le dernier témoin » (1).

En 1845, M. Charles Cunat, ancien officier de marine, qui préparait une histoire de la vie du bailli de Suffren, vint trouver M. Jal et lui demanda de lui ménager une entrevue avec M. Dehodencq. Le récit du vieillard fut le même, malgré son grand âge. Il fut même plus détaillé que celui qu'en donnait, en 1832, M. Jal, mais avec quelques variantes d'une certaine importance. On en jugera.

« Le 17 juillet, à onze heures du matin, nous sommes allés, M. Jal et moi, aux Batignolles, dans une maison située

(1) *Scènes de la vie maritime*, par M. Jal. Paris, 1832, III, p. 161.

à quelques pas de la barrière de Clichy, n° 7, et au troisième étage de cette maison, nous avons trouvé, endormi sur son lit, M. Dehodencq, qui s'est bientôt réveillé pour répondre à nos questions. Après s'être fait reconnaître du vieillard, auprès de qui nous nous excusons de l'avoir dérangé, M. Jal dit à M. Dehodencq : « Voici une personne qui écrit une vie du bailli de Suffren ; elle vient vous demander quelques renseignements sur l'amiral, que vous avez bien connu. » — Très volontiers, Monsieur ; tout ce que ma mémoire bien affaiblie pourra me rappeler, je vous le dirai. — D'abord, dites-moi, je vous prie, le bailli est bien mort d'apoplexie, n'est-ce pas ? — Non, non, en duel, et en disant ces mots, M. Dehodencq a vivement porté la main sur son cœur, comme pour affirmer sur l'honneur la vérité de ce qu'il disait. — Ah ! c'est en duel ! Et quel fut son adversaire ? M. de Mirepoix ? Vous souvenez-vous des circonstances qui précédèrent et suivirent le duel ?

Mais M. Dehodencq, sans hésiter, nous a répété, presque littéralement, ce qu'il avait dit, il y seize ans, à M. Jal. Il a ajouté seulement les détails que voici :

« Je n'étais pas à Versailles quand M. de Suffren se battit ; personne de la maison du bailli n'y était, et ce que nous avons su du combat, nous l'avons tenu de M. d'Havrincourt, à qui Monsieur le dit, quand il fut près de son lit *pendant deux jours, car M. de Suffren ne succomba pas tout de suite*. Il souffrit pendant deux jours et mourut le troisième. Lorsqu'on ramena Monsieur blessé, de Versailles, Duchemin, son valet de chambre, me dit : « Ah ! mon Dieu ! quel accident ! Voilà Monsieur qui est rapporté avec un coup d'épée à travers du corps. Va-t-en chercher Gérard et sa femme. » La femme de Gérard était femme de charge et avait les clefs du linge. Gérard était le chef de l'office et Monsieur avait en lui beaucoup de confiance. Je fis ce que m'ordonnait Duchemin. Pendant ce temps-là, on avait fait venir un chirurgien dont je ne me rappelle plus le nom. Il me demanda des orties blanches et je courus en chercher dans l'allée des Veuves ; mais cela ne fit rien ; Monsieur mourut dans le troisième jour, comme je vous

disais. On l'enterra au Temple et nous y allâmes tous, bien entendu. Monsieur avait ordonné qu'on tint la cause de sa mort très secrète ; nous n'en dîmes rien. En effet, de tous côtés ses amis répandirent qu'après avoir langui un peu des suites d'une attaque, il était mort. Quelques temps après, je vis l'un des neveux de M. le bailli de Suffren à qui je crus pouvoir dire ce qu'il en était : « Pourquoi m'as-tu caché cela ? — Bah ! lui répondis-je, Monsieur ne voulait pas que vous l'appriessiez ; vous vous seriez fait quelque affaire avec la famille de Mirepoix et cela n'aurait pas ressuscité votre pauvre oncle. »

Je dois déclarer que l'impression qui m'est restée de ma visite chez le vieux serviteur du bailli de Suffren, c'est qu'il m'a fait le récit de la mort de son maître avec un ton de candeur qui ne laisse aucun doute sur la sincérité du narrateur.

Il m'est démontré maintenant, comme à M. Jal, que le bailli est mort d'un coup d'épée.... M. Jal, qui connaît la fille de M. Dehodencq et son gendre, M. T..., chef de bureau au Ministère des Finances, m'a dit tenir d'eux que, depuis trente ans, ils ont entendu leur père et leur beau-père raconter souvent les derniers instants du bailli et toujours avec les mêmes détails » (1).

Il existe encore une autre version sur la mort du bailli de Suffren ; c'est celle que rapporte M. Léon Guérin dans son *Histoire de la marine*. Il s'agit toujours d'un duel, mais dans d'autres circonstances. Suffren ayant, par mégarde, accroché, dans un bal, avec la poignée de son épée, les dentelles d'une dame, son cavalier se plaignit avec aigreur des inconvenients de cette « arme embarrassante ». A quoi il aurait répondu : Elle en a embarrassé bien d'autres.

(1) *Vie du bailli de Suffren*, par Ch. Cunat, ancien officier de marine. Rennes, 1852. M. Cunat, né à Saint-Malo en 1789 et mort en 1862, enseigne de vaisseau, puis armateur est auteur de plusieurs ouvrages.

D'où échange de mauvais propos, provocation et rencontre le lendemain avec l'issue fatale que l'on sait. M. Guérin tenait le fait de l'amiral Linois qui l'avait lui-même entendu raconter à l'amiral de Rosamel. Cette anecdote — car on ne peut lui donner que ce nom — n'a quelque intérêt que parce que, émanée de contemporains, elle indiquerait que le secret de l'événement tragique du parc de Versailles était connu avant la publication qu'en fit M. Jal (1).

Il faut bien reconnaître que la déposition de Dehondencq, avec tout son entourage de détails précis, ne laisse pas que d'impressionner le lecteur : aussi a-t-elle été acceptée avec empressement par des historiens sérieux, et M. Henri Martin n'a pas hésité à consigner en note, dans son *Histoire de France*, le duel Suffren-Mirepoix. Cependant il nous sera permis de n'accepter ce document que sous bénéfice d'inventaire et d'y relever des contradictions.

Et d'abord, ce mot que M. de Mirepoix aurait relevé avec raison, comme un outrage pour toute sa famille, n'atteignait-il pas aussi directement celle du bailli, comme nous allons-le dire, et pourquoi alors cette revendication par une cause commune ? S'il est un fait indiscutable, parce qu'il est attesté par les archives de la marine, c'est qu'en effet deux officiers de l'escadre des Indes avaient été cassés de leur grade par M. de Suffren et étaient détenus dans deux prisons d'état différentes depuis leur retour. Or leurs noms nous sont connus et l'un d'eux appartenait à une famille unie à celle du bailli par une très proche

(1) L'amiral de Linois, 1761-1848 ; l'amiral de Rosamel, 1774-1848.

alliance. Est-ce à cette circonstance que M. Cunat fait allusion, quand il nous parle de cette sévérité que « que les liens du sang » ne pouvaient tempérer ?

Nous laisserons de côté l'invraisemblance, dans nos idées, d'un duel accepté à l'occasion du service, par un personnage militaire aussi considérable que le bailli ; entre gentilshommes, il n'y avait alors point de rang sur le point d'honneur ; mais le mauvais état de sa santé, accusé par sa correspondance et le fait — de tradition — que le Roi envoyait prendre journellement de ses nouvelles, nous feraient croire qu'il n'a pas pu quitter son hôtel depuis le mois d'octobre jusqu'à sa mort. Nous ne nous arrêterons pas non plus au douloureux spectacle de cet illustre vieillard, blessé à mort, gisant dans la neige, abandonné, jusqu'à ce que son adversaire ait pu prévenir ses gens ou que ceux-ci, le voyant s'éloigner, soient venus d'eux-mêmes au secours de leur maître. Et tout cela par insouciance, de part et d'autre, malgré l'âge, l'expérience, le rang, des lois d'humanité et des usages du duel ! Nous nous réserverons pour les points de détail.

En général, le bailli d'Havrincourt nous semble avoir mal pris ses mesures pour s'assurer de la discrétion de toute cette livrée. Est-ce par lui que l'on a connu à l'office toute la conversation du prince et de l'amiral ? N'y a-t-il pas, dans ce tutoiement, dans ce dialogue, une mise en scène imaginaire de la part de M. Jal ? Est-ce à Paris ou à Versailles que l'altercation a eu lieu ? Si l'on comprend que les deux adversaires aient pu se rendre d'une maison de Versailles dans le parc, sur le moment même, sans chercher des témoins, il nous semble singulier qu'en prenant heure à Paris pour se trouver à Versailles,

le lendemain, la réflexion ne leur soit pas venue, avec le temps, qu'un combat dans ces conditions pourrait passer pour un guet-à-pens. Or, ce n'est pas à Versailles, d'après M. Jal, que M. Mirepoix a rencontré le bailli de Suffren.

Il n'y avait *personne* dans la maison du bailli à Versailles, dit Dehodencq; cependant il en revint dans *sa* voiture. Que de gens il a fallu mettre dans le secret ! L'équipage du prince, celui du bailli, sans compter toute sa maison à Paris. Mais la contradiction la plus sérieuse dans les deux récits de Dehodencq est celle qui est relative au moment précis de la mort. A M. Jal, il a dit que Suffren mourut le jour même ; à M. Cunat, que le blessé ne mourut qu'au bout de trois jours de souffrances.

Un autre reproche que nous ferons à M. Jal, c'est de n'avoir pas fait une enquête plus complète et de s'être contenté du récit de Dehodencq. Il y avait autrefois un vieil adage juridique qui disait : *testis unus, testis nullus*. C'est bien le cas de M. l'officier de bouche. M. Jal l'a compris et il a accompagné de quelques commentaires l'article consacré à Suffren dans son *Dictionnaire critique de géographie et d'histoire* (1874).

Il commence par convenir que, lors de son stage à l'école de marine de Brest, les vieux officiers tenaient pour certain que le bailli était mort d'un coup de sang. Puis, ayant rencontré chez M. Fortia d'Urban le baron de Vitrolles, ancien ministre de la Restauration, celui-ci lui aurait reproché vivement d'avoir accueilli à la légère « une historiette inventée à plaisir par un homme sans autorité », alors que toute la famille du bailli, *dont il était*, savait le contraire. Le baron se refusa même à se rendre chez

Dehodencq. Tous les autres témoins des derniers moments de Suffren n'existaient probablement plus ; son intendant, M. Gérard, était mort, mais il avait laissé un fils qui n'était autre que le célèbre peintre de ce nom. M. Jal avoue qu'il n'osa aller le trouver, dans la crainte de lui rappeler l'humble condition de son père ; M. le baron Gérard était un homme de grand talent et de beaucoup d'esprit : il ne s'en fût pas formalisé. Mais les descendants du bailli d'Havrincourt, ceux des Lévis-Mirepoix avaient-ils disparu ? Non, puisque la famille du premier était représentée à la Cour de Napoléon et que celle du second existe encore.

Puisque M. Jal a su interroger si adroitement Dehodencq, lors de l'entrevue avec M. Cunat, n'aurait-il pas pu lui demander à quel neveu de son maître il avait cru devoir dire la vérité ? Était-ce au comte de Suffren, le colonel de Bassigny, au vicomte, le colonel des chasseurs des Alpes, à l'abbé de Pierrevert ou à quelque autre ? Ce secret, si libéralement confié à la livrée, M. d'Havrincourt avait-il le droit de le refuser au chef de la famille, au comte de Suffren, même sous le sceau du même serment qu'il avait prêté au bailli ? La possibilité d'une revanche n'était pas à craindre. Elle peut avoir germé dans la tête d'un garçon d'office : entre gens d'épée, elle est inadmissible après un combat loyal. Ceci a son importance, car ce neveu aurait bien fini par tout confier à ses cousins, et alors tous ces héritiers légitimes de la mémoire et du nom de Suffren, qui protestèrent plus tard contre l'histoire du duel, n'auraient pas même l'excuse de la bonne foi. Ils ont pourtant leur tradition constante sur la mort de leur oncle, tradition transmise jus-

qu'à nos jours dans cinq ou six branches distinctes, et qui, à tout prendre, vaut bien la déclaration du « vieux serviteur », quelque sincère qu'elle ait été ou qu'elle ait paru l'être à MM. Jal et Cunat.

III

La famille de Suffren, originaire d'Italie, s'était établie à Salon, en Provence, au ^{xiv}^e siècle. Vers la fin du ^{xvi}^e, elle se divisa en deux branches. La branche aînée, qui compta plusieurs de ses membres dans le parlement de Provence, la marine, l'armée et l'ordre de Malte, existe toujours ; elle a pour chef M. le marquis de Suffren, dont le frère aîné a trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille de Wœrth, le 4 août 1870. La branche cadette, dite de Saint-Tropez, fut aussi représentée dignement dans le Parlement, l'Eglise et l'ordre de Malte, et c'est à elle qu'appartint le bailli de Suffren. Le célèbre marin avait la plus vive affection et la plus grande estime pour un de ses parents de la branche aînée, Albert de Rians, officier de marine, et pour Emmanuel de Suffren, enseigne de vaisseau, qui mourut chez lui, à Paris, en 1788. Les meilleures relations avaient toujours existé entre les deux branches — certains testaments en sont la preuve — et M. le marquis de Suffren, qui nous l'atteste, nous écrit, à propos de ce duel : « La branche aînée est convaincue que c'est à bon droit et en toute vérité que l'on a protesté dans le temps, et je vous serais reconnaissant, si, dans l'article que vous vous proposez d'écrire, vous voulez bien protester de nouveau. »

Le bailli de Suffren avait trois frères et deux sœurs qui lui survécurent. C'étaient :

1° Joseph-Jean-Baptiste, marquis de Saint-Tropez, mestre de camp, maréchal des logis-général sous Maillebois, syndic général de la noblesse aux Etats-Généraux, fut marié, en 1747, à Pulchérie de Goësbriand et en eut deux fils et deux filles : Pierre-Marie, comte de Suffren, colonel de Bassigny, pair de France en 1815 et marié à Anne de Choiseul-Meuse ; Louis-Victor, vicomte de Suffren, colonel des chasseurs des Alpes, marié, en 1785, à Alix de Bérard de Montalet, vicomtesse d'Alais, et Olympe-Emilie qui épousa, en 1767, Charles-Louis de la Baume, comte de Suze. Pierre-Marie n'eut que deux filles, Joséphine-Elisabeth et Albine-Pauline ; la première, mariée au comte de Menon, la seconde, au baron Gustave Labbé. Louis-Victor eut un fils, Frédéric, vicomte de Suffren, mort en 1823, sans alliance et deux filles : Marie-Gabrielle, qui épousa le marquis de Montalet, et Louise-Marie-Eléonore, mariée, en 1812, à Augustin Plantin de Villeperdrix. Olympe-Emilie eut un fils, Pierre de La Baume, comte de Suze, mort sans alliance et deux filles, mariées, l'une au marquis de Vento, l'autre au comte Gabriel des Isnards.

2° Les deux autres frères du bailli de Suffren étaient Louis-Jérôme, évêque de Sisteron, puis de Nevers, mort en 1796, et Paul-Julien, bailli et commandeur de Malte, qui dut remettre ses galères au général Bonaparte, lors de la reddition de l'île. Il suivit son Grand-Maitre à l'étranger et revint mourir en France, au château de Potelières, en 1809. Ses deux sœurs étaient : Geneviève, mariée à Alph. Louis d'Arnaud, baron de Vitrolles, et Madeleine, mariée à Auguste Bernier de Pierrevert.

Ainsi donc, de nos jours, la maison de Suffren,

branche de Saint-Tropez, était représentée, en ligne féminine, il est vrai, par celles de Menon, de Labbé, de Montalet, de Villeperdrix, de Vento et de des Isnards. Les grands événements, qui surgirent quelques mois après la mort du bailli de Suffren, dispersèrent les membres de sa famille ; après un demi-siècle, ceux qui en furent les témoins autorisés n'étaient plus, mais leur fils ont parlé pour eux.

En 1866, à propos de l'érection de la statue du bailli à Saint-Tropez, M. Louis de Villeperdrix, son arrière petit-neveu, protesta, par lettre adressée au journal *l'Événement*, contre « l'erreur malheureusement trop répandue sur la mort du vice-amiral ». D'après lui, les tantes du roi, Mesdames de France, voulant lui offrir un témoignage de leur haut intérêt, lui envoyèrent leur médecin lorsqu'il était atteint d'un catarrhe. Cette attention fut la cause de la mort prématurée du bailli ; ce médecin, ne connaissant pas son tempérament, voulut le saigner et il mourut de cette opération. Cette fin de M. de Suffren est une tradition qui s'est transmise de génération en génération dans toutes les branches de la famille du bailli. »

M. le marquis des Isnards Suze, parent au même degré, écrivait, en 1870, à M. l'abbé de Villeperdrix : « Mon grand-père, qui était alors aux pages de de Louis XVI, nous a parfaitement raconté, et cela plusieurs fois, que le bailli de Suffren, son oncle, était mort des suites d'une saignée intempestive que lui fit le médecin même du Roi pour déjouer les effets de la petite vérole, dont il était atteint. C'est la seule tradition qu'ait la famille sur cet événement. Le marquis de Suffren, qui conduisit mon

grand'père en émigration, lui aurait dit la vérité sur cet événement s'il avait cru que la croyance commune fût erronée. »

Madame la comtesse de La Belinaye, arrière-petite fille du comte Pierre-Marie de Suffren, déclare « que sa mère lui avait toujours dit que la mort du bailli avait été causée par une saignée, faite après le repas, quand il était souffrant.... Je sais très bien, ajoute-t-elle, que depuis le retour de l'émigration, mon grand-père a trouvé un ancien maître-d'hôtel de son grand-oncle, qui tenait un café sur les boulevards et qui racontait que l'amiral de Suffren avait été tué en duel ; mais mon grand'père n'y a jamais ajouté foi. Je crois être bien certaine que ce prétendu duel n'a jamais été raconté par d'autres que par lui. »

Voilà M. Jal déchu de son rôle de confident unique de Dehodencq : on jasait de l'affaire, au café des Variétés et depuis longtemps. Il objecte à M. de Villeperdrix, qui parle de catarrhe, qu'il n'est pas d'accord avec M. de Vitrolles, qui parle d'apoplexie : nous lui fournissons volontiers une nouvelle version contradictoire ; la petite vérole. Là n'est pas la question. Outre que c'est autre chose de différer entre soi sur un point de détail, comme les descendants de Suffren, et autre chose de se contredire soi-même, comme Dehodencq, la famille ne prétend soutenir que ceci : c'est que le bailli de Suffren est mort d'une maladie non violente mais naturelle, non d'un coup d'épée, mais d'un coup de lancette et, en définitive, tué, non par M. de Mirepoix, mais — je ne dirai pas par son médecin — mais par la médecine de son temps.

M. Jal s'étonne de toutes ces protestations — il n'a connu que la première — et demande en quoi un duel malheureux peut nuire à la renommée du bailli. En rien assurément, lui répondrons-nous, surtout s'il est vrai que, victime d'un combat inégal et irrégulier, il a voulu qu'il restât secret, afin d'en éviter les conséquences à son adversaire, faisant ainsi un acte de générosité réparatrice, au point de vue humain comme au point de vue religieux.

Qu'aurait dit la Cour, la Provence et la Marine s'il avait refusé le combat, ajoute M. Jal dans son *Dictionnaire critique* ? Mais ce que cet auteur disait lui-même, quelque quarante ans auparavant, dans ses *Scènes de la Vie maritime*, « qu'il pouvait faire rougir le prince de Mirepoix d'une démarche aussi déraisonnable et qu'il semblait que, pour toutes sortes de raisons, ce duel devait être impossible. » Il mourut trop tôt, mais peut-être à temps ; la Révolution arrivait avec sa faulx, dit-il en terminant. Pourquoi donc ? La République avait conservé précieusement les officiers du *Grand Corps*, qui n'avaient pas suivi l'exemple des autres gentilshommes en émigrant. Elle avait confié ses flottes aux Villaret-Joyeuse, aux La Touche-Tréville, aux Brueys, aux Linois et à tant d'autres car elle savait qu'on n'improvisait pas un marin comme un soldat.

Pourquoi, en l'absence de preuve démontrée du contraire, ne pas croire à une attaque d'apoplexie, qui était en quelque sorte prévue ? Nous citerons, en passant, une anecdote — également traditionnelle — à laquelle il convient pourtant de n'ajouter que la foi qu'elle mérite. M^{lle} Lenormand, qui, débutait, à dix-sept ans, dans son rôle de prophétesse, avait dit au bailli, qui était venu la consulter, comme tout le

monde : Ne vous laissez jamais saigner, ce serait votre mort. Mais ce qui est plus grave et plus vrai, c'est que cette fin par l'apoplexie était réservée à son petit-neveu et à sa petite-nièce. Ainsi furent frappés subitement Frédéric de Suffren, à Potelières, en sortant de table, et la marquise Alix de Montalet, à Alais, en traversant la rue.

Mais on veut absolument trouver une cause tragique au plus simple et plus inévitable événement de notre vie. La foule n'admet pas que les célébrités disparaissent subitement, sans catastrophe, et elle se passionne pour les versions les plus fausses, pourvu qu'elles soient sensationnelles. En veut-on des exemples ?

Remontons à l'année 1750. Le maréchal de Saxe meurt à Chambord, emporté par une fluxion de poitrine et déjà usé par une vie de désordres. Le marquis d'Argenson l'affirme dans ses Mémoires ; mais voici qu'un vieux valet de chambre — un autre Dehodencq — raconte, qu'un matin, deux inconnus sont arrivés au château en chaise de poste et ont fait remettre une lettre au maréchal ; que celui-ci les a rejoints à la hâte, suivi de son aide-de-camp ; qu'un jardinier l'a vu mettre l'épée à la main et se battre avec l'un des inconnus ; qu'il est revenu au château appuyé sur son compagnon, tandis que les deux étrangers repartaient précipitamment. Malheureusement, le valet de chambre Moret n'avait rien vu personnellement et le jardinier Desfins n'a jamais voulu dire ni oui ni non sur l'aventure. Là, du moins, il pouvait y avoir secret d'Etat, car on supposait qu'il s'agissait du prince de Conti, d'un ancien rival à la guerre et ailleurs. Les témoins ont dû se taire par ordre, le chirurgien Sénac, par devoir pro-

fessionnel ; Lowendalh, le confident de la dernière heure, par amitié. La rumeur populaire a persisté depuis et l'historien de Maurice de Saxe, M. Saint-René Taillandier, quoique n'osant se prononcer sur le duel, ne serait pas éloigné d'y croire. N'est-ce pas là le pendant du duel du bailli de Suffren ? Les deux plus grands capitaines de l'époque, l'un sur terre, l'autre sur mer, trop grands, trop illustres pour qu'on veuille les voir finir comme les autres hommes !

De nos jours, que n'a-t-on pas publié sur la mort de deux hautes personnalités politiques, qu'il est inutile de nommer ? Qu'en dira la postérité ? Rien de certain ; selon leurs tendances, les uns nieront, les autres affirmeront. C'est que la légende est la compagne inséparable de l'histoire : elle vit d'elle, à côté d'elle et aussi longtemps qu'elle.

En résumé, nous dirons, qu'à défaut de documents officiels sur la mort du bailli de Suffren, les archives du ministère de la Marine étant muettes à cet égard, c'est aux novellistes à faire la preuve de leur dire par une enquête régulière et contradictoire. La famille du bailli, représentée par ses descendants, sait bien que sa gloire n'est pas en jeu ; mais elle a le souci de la vérité dans les souvenirs qui lui sont chers : gardienne héréditaire de ses traditions, elle a le droit et le devoir de les maintenir.

Février 1902.

Cte EDGARD DE BALINCOURT.

LA SITUATION RELIGIEUSE

DU DÉPARTEMENT DU GARD AU DÉBUT DU CONSULAT (1799-1802)

De notre ouvrage actuellement sous presse : *Un prélat constitutionnel, Jean-François Perier (1740-1824), oratorien, évêque assermenté du Puy-de-Dôme, évêque concordataire d'Avignon*, nous sommes heureux de détacher pour la *Revue du Midi* quelques extraits qui intéressent plus particulièrement le Gard.

A. D.

Quelques mois après le 18 brumaire an VIII, à l'arrivée à Nîmes du premier préfet, M. Dubois (nommé le 1^{er} Mars 1800), tous les édifices destinés au culte étaient fermés dans le département du Gard, à l'exception de deux ou trois. La messe se célébrait dans des maisons particulières.

Mais déjà le gouvernement consulaire, plus fort et comprenant mieux la nécessité de la religion et les vœux du peuple, permettait aux prêtres l'exercice du culte, à la seule condition de promettre fidélité à la constitution de l'an VIII.....

Pendant ce temps, le camp opposé (le camp orthodoxe) recevait tous les jours de nouvelles recrues. Elles étaient encouragées par la politique de Bonaparte, d'abord hésitante, mais plus tard manifestement favorable à la religion catholique. Le discours

de Milan (5 juin 1800) et l'ouverture de négociations avec le Saint-Siège (juillet 1800), annonçaient une ère de pacification. Le ministre de la police, Fouché, dans ses instructions à ses agents, s'inspirait de ses nouvelles dispositions du Premier Consul. Le 29 vendémiaire an IX (21 octobre 1800), il écrivait au Préfet du Gard :

« Depuis le 18 brumaire, citoyen préfet, vous savez qu'elle a été l'indulgence du gouvernement envers les prêtres insermentés. J'en ai autorisé un grand nombre à rentrer dans leurs foyers, et pour toute condition, je leur ai prescrit de faire la promesse de fidélité à la République. »

A son tour, le 20 brumaire an IX (11 novembre 1800), le préfet du Gard adresse à ses sous-préfets et aux maires de l'arrondissement de Nîmes la circulaire du ministre de la police relative à la conduite que les administrateurs doivent tenir à l'égard du clergé. « Vous savez, leur dit-il, que la tolérance religieuse est une des premières bases de notre Constitution. Demandez à tout citoyen, quelle que soit son opinion, si cette tolérance est un vain mot ou si elle est un bienfait réel. Qu'on vous cite un seul exemple de persécution depuis le 18 brumaire. N'en aurez-vous pas mille à citer de l'indulgence du gouvernement ? Qu'exige-t-il aujourd'hui ? Que désire-t-il ? D'être assuré que tous ceux qui habitent le territoire de la République seront soumis à la Constitution (1). »

Cette bienveillance du gouvernement fit taire les scrupules qu'éprouvait le clergé insermenté à faire promesse demandée.

(1) Archives du Gard, I. V, 1.

.....

Sur la rive droite du Rhône, l'apaisement se faisait peu à peu comme sur la rive gauche. M. Dubois, préfet du Gard, pouvait, dès le 27 ventôse an IX (18 mars 1801), écrire au ministre de la police, avec un optimisme un peu enthousiaste, mais sans trop d'exagération :

« Citoyen ministre,

« L'esprit public s'améliore dans le Gard ; j'ai la satisfaction de me convaincre que le gouvernement n'aura bientôt plus rien à désirer dans ce département, et je commence à recueillir les fruits de mon zèle et de ma persévérance.

« Déjà l'industrie se réveille, l'enthousiasme pour le gouvernement et ses bienfaits s'accroît de la manière la plus sensible ; une émulation salubre et l'union la plus intime règne entre les principales autorités ; le brigandage est puni, et le Gard a l'avantage d'avoir arrêté plus de brigands qu'aucun département voisin, excepté les Bouches-du-Rhône et Vaucluse (1).

« Il lui manquait encore un gage précieux pour la tranquillité publique ; depuis plusieurs mois, je faisais de vains efforts pour l'obtenir ; mes vœux à cet égard viennent d'être remplis et je dois une partie du succès au citoyen Rochemore, ministre du culte catholique, ci-devant vicaire-général de l'évêque de Nîmes.

« Depuis que j'administre le département, je l'ai toujours vu disposé à suivre l'impulsion donnée par

(1) L'abbé Solier, dit Sans-Peur, venait d'être arrêté (24 février 1801), condamné à mort (5 mars 1801), et fusillé peu après au Vigan.

le gouvernement, et il n'a rien épargné pour engager, autant qu'il était en lui, les autres ministres de son culte à faire la promesse de fidélité à la Constitution. Nous sommes enfin parvenus à déterminer les prêtres qui dépendaient autrefois du diocèse de Nîmes à accomplir ce devoir de tous les citoyens.

« Le 21 ventôse dernier (12 mars 1801), le citoyen Rochemore m'a prévenu que, persuadés par les conseils de leur ci-devant évêque et de lui, ils se réuniraient le lendemain, de toutes les communes, pour déposer entre mes mains la promesse de fidélité à la Constitution, et qu'il espérait que la solennité de leur démarche donnerait un exemple salulaire et me dédommagerait des inquiétudes qu'une conduite opposée m'avait données pendant si longtemps.

« En conséquence, je me suis transporté, le 22 ventôse (13 mars 1801), à la salle des séances de la préfecture, accompagné du secrétaire-général et des membres du conseil de préfecture. Plus de cinquante ministres du culte catholique s'y sont rendus de tous les points du département et le citoyen Rochemore m'a adressé la parole au nom de tous. »

Voici le texte de l'allocution qu'il prononça et dont M. Dubois n'envoie que l'analyse au Ministre.

« Citoyen préfet,

« Nous venons en ce jour, comme ministres de l'Église catholique, apostolique et romaine, donner à la puissance temporelle les témoignages du respect et de la soumission dont nous trouvons l'obligation consignée dans les Livres saints. Cette qualité de ministres du culte catholique qui nous honore et qui nous est si précieuse indique assez

et l'esprit qui nous conduit et le but qui nous amène devant vous.

« Nous venons, dans l'esprit et selon les règles sacrées de l'Église, avec l'assentiment de notre premier pasteur, promettre fidélité au gouvernement, pour acquitter un devoir de nos consciences. C'est dans ces sentiments que nous souscrivons la formule exigée par le gouvernement, et cette souscription ne devant dans aucun temps nous engager à rien de contraire à la foi de l'Église catholique, apostolique et romaine, dont nous voulons vivre et mourir les fideles ministres.

« Chacun de nous, en conséquence, demande à faire individuellement la promesse voulue par la loi (1). »

Le préfet répondit par le discours suivant :

« Citoyens, la promesse que je vais recevoir de vous, en exécution de la loi, est un gage précieux de votre soumission au gouvernement et du désir que vous avez de le seconder. Je mettrai sous ses yeux les sentiments que vous venez de manifester et je ne doute pas qu'ils lui soient agréables.

« Après avoir donné cet exemple aux citoyens qui ont confiance dans vos vertus et vos lumières, il vous reste à employer les moyens qui sont en votre pouvoir pour rattacher au gouvernement, ce gouvernement qui a sauvé la République, les cœurs timides ou égarés qui n'ont pas encore su l'apprécier. C'est à vous d'offrir sans cesse le tableau de ses bienfaits, dont le premier de tous est le rétablissement de la morale publique ; c'est à vous de rappeler, lorsque vous en aurez l'occasion, que ses premiers pas ont été marqués par la justice et la

(1) Archives du Gard I, V, 4.

bienfaisance ; c'est à vous de faire sentir le prix de cette tolérance, sans laquelle la liberté ne saurait exister, de cette union qui fait la force et l'union des États, de cet oubli des maux passés qui peut seul la maintenir. Vous acquerez aujourd'hui complètement le beau titre de citoyen français, en remplissant un devoir que tous les citoyens doivent remplir ; mais vos fonctions deviendront une espèce de magistrature, si vous faites valoir les droits que vous avez à la confiance par des conseils qui soient toujours dirigés vers le but du gouvernement et le bonheur de vos concitoyens.

« Quant à moi, citoyens, je m'applaudis d'être aujourd'hui le dépositaire de votre promesse. Que ne puis-je vous ouvrir mon cœur ! Vous y liriez que mes sentiments pour vous et surtout l'estime particulière que j'ai vouée à celui que vous regardez comme le premier d'entre vous, sont aussi purs que votre démarche est louable ; vous y verriez que j'ai effacé jusqu'à la trace la plus légère des inquiétudes et des chagrins que le spectacle prolongé d'une division d'opinions a pu me donner. Je me livre tout entier au doux sentiment que vous me faites éprouver aujourd'hui. Le jour où je vois resserrer l'union des citoyens entre eux est pour moi un jour de fête. »

Après ce discours, chacun des ministres du culte catholique présents prononça et souscrivit individuellement la promesse exigée par la loi. Parmi ces prêtres quelques-uns étaient du plus haut mérite et jouissaient d'un puissant prestige. Citons M. Ferrand et M. Bonhomme.

Dans sa lettre à Fouché, au sujet de cette soumission, le Préfet du Gard ajoute : « J'espère ci-

toyen ministre, que vous partagerez avec moi la satisfaction de voir venir au gouvernement tant de citoyens égarés, dont quelques uns sont réellement très respectables et dont l'influence pourra être aussi utile qu'elle a été nuisible sur beaucoup de points du département.

« Tous les amis du gouvernement, quel que soit leur culte, regardent cette démarche comme une victoire signalée pour l'administration et comme un gage de la tranquillité future du département...

« Déjà cet exemple a été imité dans les communes dont les ministres n'avaient pu se rendre à Nîmes. Cependant, celles du second arrondissement, qui appartenaient au ci-devant diocèse d'Uzès, n'en ont pas encore profité, parce que le ci-devant évêque émigré ne s'est pas contenté de ne pas autoriser la soumission des prêtres, il l'a prohibée sous les peines ecclésiastiques les plus sévères et avec des menaces propres à intimider les esprits faibles.

« Au reste, d'après les informations que je reçois, il me paraît que les ministres du culte catholique de cet ancien diocèse sont révoltés de la conduite de leur évêque et qu'ils ne tarderont pas à suivre l'exemple de Nîmes...

« Peut être leur (à ces détails) attacherez-vous plus d'importance si vous voulez bien vous rappeler que le département du Gard est un de ceux de la République où les querelles religieuses auraient des conséquences plus funestes (1). »

Le jour où le clergé de Nîmes souscrivit solennellement la promesse de fidélité exigée par la loi, la

(1) Archives du Gard. 1. V, 1.

municipalité, en vertu d'un arrêté du préfet du Gard, mit en liberté les prêtres détenus dans la citadelle. Ceux-ci n'eurent qu'à se soumettre à la condition imposée aux ecclésiastiques et aux fonctionnaires publics. Ils étaient au nombre de onze. Ceux d'entre eux qui devaient rester à Nîmes furent délivrés assez tôt pour pouvoir se joindre à la démarche de M. de Rochemore et des autres prêtres du diocèse.

Ces derniers venaient à peine de signer la formule prescrite, « lorsqu'une députation de catholiques se présenta au Préfet pour lui demander la jouissance des églises de Saint-Castor, de Saint-Charles et des Carmes. La municipalité fut aussitôt informée de cette démarche. Le maire, « considérant que rien ne s'oppose à ce que ces édifices soient cédés aux pétitionnaires, est d'avis qu'ils soient mis à la disposition des citoyens pour y exercer le culte catholique. » L'arrêté du Préfet, concédant les églises demandées, est du 26 ventôse (17 mars 1801).

« Deux jours après, le 19 mars, un arrêté municipal ordonna l'enlèvement des objets décadaires, à l'exception des marbres appartenant au culte.

« Le 2 germinal (23 mars), un autre arrêté rendit à la Cathédrale le marchepied du maître-autel et les trois tableaux de l'Assomption, de la Cène et de saint François de Sales, qui se trouvaient en dépôt dans une salle du Collège.

« Le 4 germinal (25 mars), à la suite de trois pétitions demandant que l'église des Récollets fût aussi rendue au culte catholique, le maire émit l'avis que cet édifice fût cédé aux pétitionnaires, à la charge de l'entretenir à leurs frais ; un arrêté préfectoral du lendemain concéda cette quatrième église. Le même jour, sur une pétition de paroissiens de Saint-Baudile,

furent délivrés deux tableaux représentant un Christ et Notre-Dame-du-Mont-Carmel, déposés au Collège.

« Les églises définitivement ouvertes à Nîmes, le dimanche des Rameaux, 29 mars 1801. Bientôt après, les quatre paroisses de la ville reçurent des curés nommés par Mgr de Balore, qui venait de rentrer en France. Les autres paroisses du diocèse se reconstituèrent à leur tour et les titulaires des diverses cures en prirent possession, en attendant les nouvelles circonscriptions qu'allait exiger le Concordat (1). »

Un arrêté du Préfet du Gard du 5 germinal an IX (26 mars 1801) céda l'église de la ci-devant paroisse Notre-Dame-des-Pommiers à un grand nombre de citoyens de Beaucaire pour y exercer librement le culte catholique, comme par le passé. Les constitutionnels Cotton et Mège étaient déjà en possession de cet édifice ; l'usage de l'église devint donc commun aux deux partis, qui en jouirent, dès lors, à des heures différentes. Mais il semble que la haine entre constitutionnels et non assermentés fermente et va produire quelque explosion, Le 8 germinal (29 mars), pendant que deux ministres du culte, soumis à la loi, célèbrent en même temps le Saint Sacrifice, le citoyen Mège, prêtre jureur, entre à l'église à la tête d'un groupe de trente à quarante individus ; ceux-ci occupent la sacristie et la pièce attenante, et l'accompagnent à l'autel du Saint-Sacrement où il va dire la messe. Néanmoins, aucun désordre n'éclate.

Le 22 germinal (12 avril 1801), les adjoints de Beaucaire se rendent en costume à l'église Notre-Dame-des-Pommiers, escortés des citoyens hussards à pied et précédés du corps de musique ordinaire. Invités

(1) Goiffon, *Les Évêques de Nîmes au XVIII^e siècle*. Nîmes, Bedot, 1873, in-12, p. 252.

par les ministres du culte qui exercent dans cette église, ils assistent au *Te Deum* chanté en actions de grâces pour la conclusion de la paix. Après les vêpres, le citoyen Dorée, ex-chanoine de cette ville, prononce un discours à l'occasion de cet heureux événement. Il est écouté, dans le plus grand silence, par un auditoire des plus nombreux, qui s'est empressé de payer à l'orateur le tribut de sa juste reconnaissance (1).

Au milieu de ce mouvement religieux, la police surveillait tous les ecclésiastiques et l'on exigeait rigoureusement de tout prêtre la promesse de fidélité. Le 1^{er} thermidor an IX (20 juillet 1801), Fouché se plaignait au Préfet du Gard de ce que certains prêtres rentrés en France, à la seule condition d'être soumis, étaient demeurés, disait-il, à l'état de rébellion.

« Je vous charge, citoyen préfet, 1^o de faire rechercher les prêtres séditeux qui ont jusqu'ici refusé la promesse de fidélité à la Constitution et de les faire sortir du territoire de la République dans le plus court délai ;

« 2^o D'ordonner provisoirement et par mesure de police à tout prêtre rentré dans une commune où il exerçait, avant sa déportation, les fonctions d'évêque, de curé ou de vicaire, et où sa présence nuirait à la tranquillité publique; de s'en éloigner sur-le-champ à une distance telle que son influence ne puisse la troubler ;

« 3^o D'enjoindre aux maires des communes où il n'existe qu'un seul édifice consacré au culte de n'en permettre l'usage qu'au prêtre qui y exerçait

(1) Archives de Beaucaire, *Délibérations*, du 14 ventôse an III au 18 brumaire an XI.

à l'époque du 18 brumaire, et dans le cas où l'église aurait été vacante, d'y maintenir exclusivement le prêtre appelé le premier par le vœu de la majorité des habitants.

« Si vous croyez, citoyen préfet, que ces dispositions soient susceptibles de quelques exceptions, vous me les soumettez et vous me rendrez compte des décisions provisoires que vous croirez devoir prendre, pour que je les confirme ou que je les annule (1). »

Le Préfet répondit au Ministre, à la date du 23 thermidor (11 août), jour où Fouché annulait la circulaire précédente :

« Je n'ai encore reçu aucune espèce de plainte ni verbale, ni écrite, sur les suites de la présence des prêtres nouvellement rentrés. Ils sont soumis de fait aux lois de la République et la tranquillité règne.

« Quelques-uns des prêtres non déportés qui n'avaient point encore fait la promesse de la soumission continuaient d'exercer leur culte. Dès le 26 floréal dernier, je repoussai de pareilles infractions aux lois et elles n'ont point eu lieu depuis.

« Trois d'entre-eux... s'étant obstinés à célébrer le culte, sans avoir fait leur soumission aux lois, j'ai ordonné leur arrestation, le 5 et le 25 messidor.

« La troisième mesure (de la circulaire du 1^{er} thermidor) ne peut concerner que la commune de Beaucaire ; j'ai soumis cette affaire à votre décision.

« Dans les autres communes, les prêtres se sont parfaitement accordés ; il ne m'est pas parvenu la

(1) Archives du Gard, I, V, 1,

moindre plainte, et la tranquillité dont jouit le département est due en partie à cette union (1). »

A cette date, le nombre des édifices où le culte se célébrait publiquement était de 133, et celui des ministres soumis aux lois de 202.

Néanmoins, tous les prêtres qui exerçaient leurs fonctions dans le département du Gard n'avaient pas encore fait la promesse de fidélité. Au 2 fructidor an IX (20 août 1801), 145 ecclésiastiques se trouvaient dans ce cas, savoir : 42 dans le premier arrondissement (Alais) ; 70 dans le second (Uzès) ; 13 dans troisième (Nîmes) ; 20 dans le quatrième (le Vigan). Presque partout l'office était annoncé à son de cloche. Quelques prêtres étaient signalés comme dangereux.

L'état auquel nous empruntons ces détails ajoute :

« Il résulte des renseignements pris à l'égard des prettres (*sic*) qui ont fait dernièrement leur soumission, que plusieurs donnent l'exemple de l'intolérance à l'égard des anciens assermentés et notamment ceux des communes de Saint Gilles, Villeneuve-lez-Avignon et Beaucaire, où ils ont allarmé (*sic*) les consciences en sollicitant les personnes mariées par les prettres (*sic*) constitutionnels à se remarier par devant eux et à faire rebatiser (*sic*) leurs enfants. Cela est arrivé plus particulièrement à Beaucaire, où les prettres (*sic*) soumis ont fait imprudemment un service solennel en mémoire des trente-un membres de la municipalité guillottinés, ce qui a rappelé des souvenirs que le temps semblait commencer à faire oublier et a occasionné des propos qui heureusement n'ont eu d'autres suites (2). »

(1) Archives du Gard, I, V, I.

(2) Archives du Gard, I, V, I. — Ce service ne serait-il pas celui qui fut présidé par M. Fauque, ancien chanoine de Saint-Ruf et prêtre sacristain à Pernes, au moment de Révolution ? Incarcéré à

Le 26 vendémiaire suivant (18 octobre 1804), le Préfet du Gard, écrivant au Ministre de l'intérieur, se félicitait de la tranquillité qui régnait dans son département.

« Cet état de calme, que j'ai cherché à établir et à maintenir par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir, même en n'exécutant pas de suite des ordres qui m'étaient donnés et qui auraient pu le troubler, cet état, dis-je, me satisfait et m'étonne moi-même, mais il ne diminue pas ma surveillance habituelle.

« J'ai observé, dans deux occasions, combien il serait encore facile de le changer et à quels dangers on pourrait l'exposer par une fausse sécurité. Lorsque je reçus une lettre-circulaire du Ministre de la police générale qui ordonnait de nouveau la déportation d'un grand nombre, je ne tardai pas à m'apercevoir (*sic*) de l'effet fâcheux que cette lettre allait produire. Il y eut un commencement de fermentation, même avant qu'elle me fût parvenue officiellement ; et je vis avec douleur que son exécution allait donner l'essor à toutes les passions les plus dangereuses. Heureusement, cette lettre n'était applicable qu'à une grande commune qu'il était important de ménager ; et lorsque je l'eus reçue, j'écrivis sur-le-champ au Ministre pour lui représenter le mal qu'elle allait produire et l'assurer que je ne l'exécuterais que lorsqu'il m'en aurait réitéré l'ordre et l'ordre le plus absolu ; elle a été rapportée dans l'intervalle et tout le monde a été satisfait.

« En dernier lieu, les brouillons ou les hommes

Nîmes, M. Fauque prépara à la mort les trente-un beaucairois. A la cérémonie expiatoire qu'il célébra, il prononça un discours et distribua aux familles des victimes les différents objets qu'on lui avait confiés. — Granget, *Histoire du diocèse d'Avignon*, tome II, p. 478-479.

qui veulent dominer exclusivement ont voulu profiter de la nouvelle signature du Concordat pour répandre des bruits propres à alarmer les protestants : ils n'ont pas d'abord réussi : mais à la longue, à force de rapporter des lettres venues de Paris, disaient-ils, à force de citer des articles de ce Concordat qu'ils ne connaissaient point, ils étaient parvenus à donner de l'inquiétude aux protestants les plus éclairés et les plus raisonnables, qui voyaient déjà revenir pour eux le temps de l'oppression ou au moins de l'humiliation. Des protestants fanatiques (car le protestantisme a les siens) allaient même beaucoup plus loin ; les uns, ceux qui se flattaient, étaient persuadés que le Concordat ne passerait pas et qu'il opérerait une révolution ; les autres croyaient qu'il passerait et redoutaient la paix qui devait causer ce malheur à leur culte : les uns et les autres oubliaient la patrie pour ce qu'ils appelaient leur religion (1). »

La prudence du Préfet calma toutes les alarmes, le Concordat put éveiller certaines susceptibilités, mais il produisit la paix religieuse. Pour ramener une parfaite concorde, le gouvernement voulut bien se montrer clément à l'égard des prêtres encore incarcérés, mais en les soumettant toutefois à une condition :

« L'intention du gouvernement, écrivait Fouché au Préfet du Gard, le 28 floréal an X (18 mai 1802), est que les ecclésiastiques, actuellement détenus pour faits relatifs à l'exercice du culte ou en exécution des lois sur la déportation, participent aux effets de l'amnistie et soient rendus à la liberté. Vous don-

(1) Archives du Gard, I, V, I,

nerez, en conséquence, les ordres nécessaires, en exigeant préalablement, de chaque prêtre compris dans cette mesure, la déclaration par écrit qu'il est de la *communion des évêques de France* nommés par suite de la Convention passée entre le gouvernement français et Sa Sainteté Pie VII, et qu'il sera fidèle au gouvernement établi par la Constitution et n'entretiendra, ni directement, ni indirectement, aucune liaison, ni correspondance avec les ennemis de l'État (1). »

Dans son désir de maintenir la paix, comme aussi dans son indulgence pour le parti constitutionnel, le gouvernement voulait faciliter à celui-ci l'entrée dans les rangs du clergé reconstitué et lui épargner toute démarche pénible.

« Vous devez porter une égale attention, écrivait Fouché au Préfet du Gard, le 18 prairial an X (7 juin 1802), à ce qu'aucun des partis qui ont divisé l'Église n'exige aucune espèce de rétractation. Je vous ai déjà fait connaître la volonté du gouvernement à cet égard : on ne peut, sans la méconnaître, demander aux prêtres ni serment, ni formule autres que la déclaration qu'ils adhèrent au Concordat et qu'ils sont dans la communion des évêques nommés par le Premier Consul. »

Il ajoutait : « L'organisation des cultes est dans l'Église ce que le 18 brumaire est dans l'État. Ce n'est le triomphe d'aucun parti, mais la réunion de tous dans l'esprit de la République et de l'Église. »

Le clergé du Gard était animé, en ce moment, des sentiments les plus pacifiques, et le préfet, M. Dubois, en rendait témoignage à Fouché :

(1) Archives du Gard, I, V, 2.

« Je saisis cette occasion, citoyen ministre, pour vous annoncer que j'ai remarqué avec satisfaction que les ministres du culte dans ce département sont tous disposés à se soumettre aux conditions que le gouvernement exige d'eux, mais encore à la seconde de tous leurs moyens (1). » (27 prairial an X, 16 Juin 1802.)

Voilà en quels termes, une douzaine de jours avant l'installation de l'évêque Perier, M. Dubois reconnaissait l'esprit conciliant de ce clergé qu'allait gouverner, pendant près de vingt ans, l'ancien évêque constitutionnel du Puy-de-Dôme.

.

Déjà, en 1802, l'on commençait à jouir des fruits de l'habile politique inaugurée par Bonaparte, politique de pacification aussi utile au nouveau pouvoir que nécessaire à la société. Le Concordat assurait la liberté du culte et faisait cesser les malheureuses discordes entre constitutionnels et insermentés. Dans les départements du Gard et de Vaucluse, où les luttes politiques avaient été si vives, le calme se rétablissait.

Dès 1801, comme nous l'avons vu, partout les églises s'étaient rouvertes, et les autels avaient commencé à se relever. Avec quel enthousiasme étaient reçus, par leurs anciens paroissiens, tous les vénérables confesseurs de la foi qui, après avoir souffert persécution pour leur fidélité à la religion du Christ, revenaient maintenant de l'exil, quittaient leurs cachots ou leurs solitudes !

L'Évêque d'Avignon accorda aux anciens curés rentrés dans leurs paroisses des pouvoirs d'abord

(1) *Ibidem.*

provisaires, qui devinrent plus tard définitifs, lorsque les circonstances locales ou les exigences de l'administration diocésaine permirent de les laisser au milieu de leur ancien troupeau. L'année 1803, vit la réorganisation paroissiale. Mais, dès les années 1801 et 1802, la vie chrétienne renaquit active et intense : les dimanches et les fêtes, les populations accouraient aux offices, empressées, avides de revoir les anciennes cérémonies du culte, désireuses d'entendre la parole de Dieu. Comme le ressort se détend de lui-même dès que cesse d'agir la force qui le déformait, ainsi la foi chrétienne, longtemps comprimée, se manifesta avec une puissante énergie.

L'Évêque put apprécier par lui-même combien ardents étaient les sentiments religieux de son peuple. La première fois qu'il administra la confirmation, il vit avec bonheur, à côté d'enfants et d'adolescents, un bon nombre d'hommes et de femmes, dans la maturité de l'âge, des pères et des mères de famille se présenter pour recevoir cet important sacrement, dont la persécution les avait jusqu'alors privés (1). C'était partout comme un renouveau de la piété catholique. Sans doute, les autels érigés sur quelques ais échafaudés à la hâte, ne brillaient bien souvent d'aucunes parures ; les antiques richesses des églises avaient été en partie brûlées dans les auto-da-fé révolutionnaires, en partie dispersées : ici confisquées par la municipalité terroriste, là volées par quelque Jacobin, ailleurs religieusement soustraites à des profanations sacrilèges par la courageuse prudence de quelque fidèle. Mais dans ces temples délabrés, pauvres, sans ornements, l'on adorait avec la foi de

(1) *Précis de l'histoire d'Avignon*, Avignon, Seguin aîné, 1852, t. II, p. 167.

jadis le Dieu de l'Eucharistie ; comme auparavant, l'on venait invoquer avec confiance la Vierge immaculée, secourable à la douleur et à la souffrance. Peu à peu cependant étaient rendues les reliques du passé : anciens vêtements sacerdotaux, ors et brocarts, vases sacrés, statues miraculeuses. Parfois, le petit pécule de la Confrérie du Saint-Sacrement ou du Rosaire (1), conservé avec intégrité par un baile vaillant ou une prieuresse pieuse, servait à pourvoir aux premières nécessités du culte. Dans le village comme dans la ville, la générosité des fidèles s'imposait avec joie des sacrifices pour aider à la restauration des églises et à la décoration des chapelles.

Chez nos religieuses populations du Comtat et du Languedoc, la foi aimait alors à se traduire par des manifestations extérieures et publiques. L'article 1^{er} du Concordat autorisait formellement ces manifestations. Il portait :

« La religion catholique, apostolique, romaine, sera librement exercée en France. Son culte sera public, en se conformant aux règlements de police que le gouvernement jugera nécessaires pour la tranquillité publique. »

Dans la dernière partie de cet article, l'hypocrisie sectaire n'avait pas encore trouvé le perfide moyen de fouler aux pieds les droits des catholiques, si solennellement reconnus par la Convention de messidor.

Aussi, dès 1802, le culte jouit-il de la plus entière liberté.

Albert DURAND.

(1) Voir en particulier les Archives fabriciennes de Saint-Bonnet, près Remoulins.

LANTERNE CHINOISE ⁽¹⁾

En sa chambre à coucher, où une entorse le retenait cloué sur une chaise longue, Adolphe Delarbre, attaché à notre légation de Pékin, recevait les visites qu'on voulait bien lui faire. Car vous savez, on n'aime guère — tant on est peu charitable de fait à notre époque — séjourner auprès des malades. En toute sincérité, je vous le demande, peut-on même établir une comparaison entre un flirt dans un discret boudoir, et le ronronnement monotone qui se déroule auprès d'un alité ?

Et puis, songez donc, on a les sens si délicats, qu'en bonne vérité, des narines habituées, aux senteurs de violettes de Parme ou de la peau d'Espagne, ne peuvent impunément — les pauvrettes ! — se faire aux odeurs pharmaceutiques.

Quoi qu'il en soit, comme notre malade était placé dans la catégorie des *intéressants* — aussi bien par le rang qu'il occupait, que par l'immense fortune — il était fils unique — qui devait lui échoir un jour ou l'autre ; les bords de son lit de douleurs (comme il se plaisait à le désigner) étaient assez fréquentés. Mon Dieu ! il faut avouer qu'il aurait eu bien mauvaise grâce à se plaindre, à sa mère qui restait en

(1) Reproduction autorisée pour tous les Journaux et Revues ayant traité avec la Société des Gens de lettres.

pieuse sentinelle auprès de lui, quand, par exemple, dans la journée M^{me} de la Tourelle, flanquée de sa fille Adolphine, gente personne fleurant ses 17 printemps, venait *faire visite* auprès de lui. Quoique devinant fort bien le petit plan que poursuivait cette noble dame, Adolphe éprouvait la plus vive joie à l'entendre causer.

— « Oui, Monsieur, répétait-elle sans cesse, d'une petite voix fluette — car, vu le peu d'espace laissé au jeu des poumons, par sa taille de guêpe, son organe devait manquer d'ampleur — vous avez beau dire, votre carrière, si belle qu'elle soit, ne vaut pas une existence de gentilhomme campagnard. »

N'oublions pas que M^{me} de la Tourelle avait un château tout branlant en un recoin perdu de la Touraine, où le lierre, mis à dessein, cherchait à réparer des ans l'irréparable outrage.

— « Il est vrai, continua-t-elle, que la jeunesse aime les voyages et les aventures. »

Elle appuyait sur ce mot avec un clignement malicieux de ses petits yeux.

— « Oh ! Madame, croyez que je ne suis pas si aventurier que vous voulez bien le supposer ; d'ailleurs, à Pékin, nous ne manquons pas de travail. »

— « Un vrai casse-tête chinois ! osait susurrer M^{lle} Adolphine, très bien stylée par Madame sa mère. »

Le clan Delarbre, mère et fils, s'extasiait sur le jeu de mots de l'Ingénue (!). Pendant ce temps, M^{me} de la Tourelle, regardait avec condescendance sa douce progéniture, cette dernière rougissant alors comme si elle avait commis une grosse bêtise.

— « Oui, oui, vous travaillez, vous êtes classé parmi les laborieux ; mais, dussiez-vous me prendre pour une radoteuse.... »

— Oh! Madame, croyait devoir s'exclamer le jeune homme.

— « Je suis persuadée que votre mère serait bien contente de vous avoir toujours près d'elle ; voilà trois ans que vous n'étiez venu. Et puis vous risquez fort d'être empalé là-bas ; avec cette race jaune on n'est jamais sûr de rien,



La vision de l'attaché d'ambassade empalé caractérisait chez M^{lle} Adolphine un petit cri de frayeur et un léger frisson mettant des vaguettes en les boucles frisées de sa nuque. Décidément, Mademoi-

selle, vous eussiez parfaitement tenu un rôle d'ingénue à la Comédie-Française, permettez-moi de vous le déclarer, n'en déplaise aux mânes de vos ancêtres.

Ces dames parties, Adolphe riait à se tordre — qu'on me passe l'expression.

— « Fais donc attention, ne remue pas tant, s'écriait sa mère inquiète, tu risques de défaire ton bandage. Un bon baiser calmait les inquiétudes de M^{me} Delarbre.

— « Je vais rester comme une momie, na ; et câlin, le jeune homme, passant un bras autour du cou de sa mère, l'écoutait maintenant.

..... Certainement, je ne demande pas mieux que de me rapprocher de toi. J'ai même fait une demande pour obtenir un poste moins éloigné ; appuyé comme je le suis, je réussirai. D'ailleurs, cette maudite entorse que j'ai attrapée là-bas en service commandé, me comptera certainement. J'ai assez souffert pendant la traversée de rester étendu dans ma cabine. Et moi qui me faisais une fête de parcourir mon pays d'enfance, me voilà recloué, ayant voulu abuser de mes forces.

— « Que penses-tu de M^{lle} Adolphine ? demanda à brûle-pourpoint sa mère. » — « Tu sais mes idées sur le mariage, maman, je me marierai ; on ne me mariera pas. C'est t'avouer que je crains fort que le château de la Tourelle croule entièrement et que son lierre ne devienne plus qu'une éternelle couronne funéraire. »

A ce moment, la domestique annonça : M. Auguste Biosse. » — « Pas trop tôt, voilà un jour que je ne t'ai pas vu ? » Pour les deux amis d'enfance, vingt-quatre heures paraissaient un siècle. — Je

vous laisse, dit en se levant M^{me} Delarbre; je vais donner l'ordre à Mariette, la cuisinière, de faire le dîner pour trois. M. l'Ingénieur — elle s'adressait à ce moment à M. Biosse. — Vous aurez de la crème au chocolat, que tu aimes tant ! reprit gaiement Adolphe !

Le jour commençait à s'embrumer des voiles de la nuit. On était au mois d'octobre, à cette époque où la nature lance ses dernières fusées en mi-décor dont les frises grisailles sont dues aux nuages floconneux, où les partants sont figurés par les branches chenues des arbres commençant à se dépouiller peu à peu.

Adolphe fit jouer un bouton électrique et la chambre se trouva éclairée par les feux multicolores d'une lanterne chinoise. — Oh ! cette lanterne, en forme de pagode où, entre les croisillons, on cherchait en vain le Dieu Boudha, représenté ici par une ampoule électrique ; ces dentelures en zinc doré entourant délicatement les mièvreries de verres dépolis où sont tracés, en manière d'astragales, des caractères chinois ; de ci, de là, des cabochons en verroterie grossière mettent comme un point entre toutes ces lignes contournées, où semble s'être incrusté tout le savoir-faire de l'artiste.

Une chaîne en laiton doré ! Décidément, pour ces lilliputiens peuples, l'or n'est pas une chimère, tant ils en laquent à profusion leurs mignardises.

Cette chaîne retenait, suspendue entre ciel et terre, plafond et plancher, veux-je dire, cette œuvre squellétique. La fragilité de celle-ci m'obligeant à recourir à cette épithète macabre.

Le jeune ingénieur ne put retenir un cri d'admiration en voyant l'appartement illuminé par cette apo-

théose de flammes de Bengale. — « Tu as là une bien jolie lanterne, je ne l'avais pas vue. » — « Ah ! c'est que j'ai bien hésité à la suspendre — en un lieu public — car, pour moi, elle n'aurait dû éclairer que le sanctuaire de mon âme. » — « Oh ! oh ! des mystères, à ton meilleur ami. » — « Tu sais bien que je n'ai rien de caché pour toi ; je vais te raconter l'histoire véridique de cette lanterne qui dans peu d'années — nous vivons si peu et si vite — sera, pour bien des gens, ajouta gravement Adolphe Delarbre, une simple légende. »

« Tu sais qu'après mon entorse on me rapporta à l'hôpital français, où tout en recevant les bons soins du docteur *Rhabillon* — un nom prédestiné, comme tu le vois — j'attendais patiemment, ayant en poche mon ordre de départ et mon passage assuré sur le navire qui devait me faire revoir les côtes chéries de la patrie, pour employer le lyrisme des poètes.

« Avant de continuer, il faut te dire qu'en plus des sœurs de charité — admirables de dévouement — le personnel de l'hôpital se compliquait de petites chinoises venant apprendre, en même temps que la science des pansements, les éléments de notre *A, b, c, d*. Car les sœurs, je ne le répéterai pas encore assez, pour étendre le prestige français ne reculent devant aucun labeur. Si la supérieure, la bonne mère Saint-Pardon m'entendait, elle me gronderait tant elle et ses subordonnées sont des anges de modestie.

« Auprès de mon lit de camp, situé près d'une fenêtre, d'où j'apercevais la ville et, au lointain, sa fameuse muraille aux trois quarts démantelée, venait s'asseoir une fillette répondant au doux nom de *Kolibri*. L'enfant — elle avait 14 ans — était d'une

précocité étonnante ; elle était un peu et je crois beaucoup *la fifi* des bonnes sœurs — comme on dit au collège. Tu n'es pas sans avoir lu Madame Chrysanthème ; eh bien, sache que Ko-li-bri, au physique comme au moral, pouvait bien avoir une affiliation mystérieuse avec l'héroïne de Loti. Du jour où la sœur Philotée me l'amena, nous fûmes très vite grands amis.

« D'ailleurs on m'avait présenté aux regards bridés de la petite sous tous mes avantages. Une fois j'étais, paraît-il, aux yeux de la sœur Philotée, un vrai Goliath. Ah ! sœur Philothée, vite une dizaine de chapelet pour avoir fait attention au sexe qui, pour l'instant, n'était pas séduisant en ma personne condamnée au grand repos. Et puis, j'étais le Monsieur qui, à l'ambassade, se tient à deux pas de l'ambassadeur. Je signalais d'une main ferme, paraît-il, le cas échéant, les exécutions de chinois avec un flegme imperturbable. J'accordais aussi — car enfin j'accomplissais le bien et le mal comme la plus minime des créatures humaines — des secours aux familles nécessiteuses ; ayant le bon esprit de se montrer, en apparence au moins, les bons petits amis des Français. Tu comprends que je n'étais pas loin d'apparaître à la petite comme un esprit émané de l'essence du grand Boudha, qui trônait à deux pas de moi, dans un jardin au milieu des cactus lui faisant, avec leurs tiges baïonnettes, une menaçante garde d'honneur. Ayant pris sur moi de lui faire répéter le syllabaire français, Ko-li-bri apprenait avec courage. De fait son front se plissait de minuscules rides, tandis que ses menottes tracassaient le fouillis de ses cheveux, qu'elle devait relever bientôt en nattes au sommet de sa tête, les fixant avec une épingle

terminée en aile de papillon. Oh ! ce papillon prêt à s'envoler du petit monticule, comme il était agaçant et coquet ! L'éclat des yeux, vert-bleuté, paraissait atone devant les fulgurances glauques qui s'échappaient des orbites, coquilles de noix ouvertes, de ma petite amie.



« Tout en elle provoquait le sourire ; décidément, je m'étais bien laissé prendre à ce sortilège que je croyais enfantin. Mes manières de malade avaient dû passer à ses yeux pour le *nec plus ultra* de l'élégance ; le son de ma voix — oh ! par exemple, je le

radoucissais — que je mettais, soit pour causer, soit pour la faire réciter, l'avait littéralement subjuguée.

« Aussi, ne voulant pas être en reste et pour paraître en tous ses avantages, s'était-elle fait faire une robe jaune-orange, sur laquelle planaient des vols de chimères.

« Oh ! ces bariolages verts et jaunes, on les eût dits conçus et tissés par des esprits en délire et des mains tremblantes de fièvre.

« Je la complimentai et, toute fière de son premier péché de coquetterie — était-ce le premier ? — ma bonne sœur Philothée ; elle allait trotte-menu ou plutôt sautillante comme un oiseau de branche en branche. — Ici les cailloux de la rue — chez ses parents raconter que le Monsieur *Très Haut* placé chez l'ambassadeur lui avait fait des éloges sur sa tenue. Ses parents étaient de très dignes commerçants ; que dis-je ? Son père, Ka-Qui-ho — car Ko-li-bri, j'avais oublié de te le dire, n'était que le surnom donné à la petite chinoise par les sœurs, était une véritable artiste en l'art de confectionner des lanternes comme celle-ci, tandis que sa femme, en prudente ménagère, avait fait des pieds et des mains pour avoir la fourniture des établissements français. Entre temps, Ko-li-bri et sa mère faisaient, elles aussi, de simples lanternes ; en papier par exemple.

« Le jour de mon départ approchant, Ko-li-bri se contristait, ses lèvres grimaçaient une moue qui, chez des personnes de notre race, les auraient fait ressembler à des guenons. Mais, là-bas, les jeux de physionomie sont tellement de mode, que l'immobilité est un signe de mort ; elle n'existe que chez les défunts.

« Ma petite amie ne parlait pas à ses compagnes ; de temps à autre elle laissait s'exhaler de sa minuscule poitrine un égrènement de soupirs. Décidément l'âme de Chrysanthème communiait en ces instants avec celle de Ko-li-bri.

« Les bonnes sœurs ne savaient trop que penser d'avoir mis en tel émoi cette jeune personne. La bonne mère Saint-Pardon suppliait du regard la Vierge d'éloigner le souffle tentateur du Malin. On était, moi en tête maintenant, très ennuyé de voir le petit drame intime qui se jouait dans ce cœur d'enfant.

« Enfin, l'heure du départ ayant sonné, quatre hommes vinrent me conduire en palanquin jusqu'au bord du navire. La veille au soir, j'avais dit au revoir d'une voix très assurée — je le croyais du moins — à Ko-li-bri.

« — Je reviendrai dans six mois et je te prendrai à mon service. » Cette dernière phrase n'avait pas été entendue par les sœurs, et pour cause. — « Sois sage ; apprends bien à lire et à écrire, et de là-bas de France ton grand ami t'écrit. Je devenais un Loti au petit pied. Ko-li-bri me tendit son front, que j'embrassai pieusement comme un reliquaire ; elle s'éloigna sans manifester la moindre émotion.

« La bonne sœur et moi nous serions-nous trompés ? J'aimais à le croire pour le repos d'esprit de la petite fille.... et pour le mien.

« Arrivé à ma cabine, quelle ne fut pas ma surprise de voir, appendue au plafond, la superbe lanterne chinoise. Je n'eus pas de peine à deviner le nom de l'envoyeur et au moment où on lève l'ancre, des larmes mystérieuses, perles de l'âme.... glissèrent sur mon visage.

« Craignant pour la lanterne de Ko-li-bri les tangages du vaisseau ; je la décrochai et la mis en caisse. Il me semblait alors que j'ensevelissais aussi pour jamais, en le tréfonds de mon âme, les heures passées avec la petite fille. »

.... Fais-moi donc passer ce coffret, Auguste. En un monceau de lettres, Adolphe en prit une et lut :

Hôpital Français de Pékin.

Monsieur,

J'espère que vous avez fait une bonne traversée, si je vous écris ces quelques lignes c'est pour vous remercier, une fois de plus, de toutes les bontés et de tous les secours que vous nous avez fait obtenir pour nos malheureux. Dieu vous en tiendra compte. Apprenez — tout en vous résignant à la volonté de Dieu, — que Ko-li-bri est devenue folle de chagrin depuis votre départ. On ne joue pas impunément avec les cœurs surtout ceux des enfants. La vue de la petite est pour moi une torture ; je n'aurais pas dû vous la présenter. Certes, ce n'est pas que vous ayez quelque chose à vous reprocher. Non, la faute doit en incomber à moi seule, je l'expie amèrement. Nous garderons la petite avec nous, tout espoir de guérison n'est pas perdu ; mais ce sera long, très long. Au moment où je vous écris Ko-li-bri fait entendre, dans nos couloirs, une phrase qui revient en triste mélodie, comme le cri d'un oiseaulet blessé : « Il est parti tout là-bas dans le grand pays qui est au delà des grandes eaux ; mais avec sa lanterne il s'éclairera pour revenir vers sa petite Ko-li-bri ». Je termine en hâte ces quelques lignes pour ne pas lire dans ses yeux une muette interrogation. Car chose singulière, elle a gardé l'intuition de tout ce qui se rapporte à vous.

Sœur SAINT-PARDON,

de la Congrégation des Filles de Saint-Vincent-de-Paul,

.... Par télégramme j'ai donné ordre qu'on soignât la pauvre enfant à mes frais, comme une *petite sœur*.

Elle guérira.... répliqua Auguste Biosse, plus ému qu'il ne voulait le paraître ; car, avec un cœur si aimant, la vie lui réserve d'autres joies.

A ce moment, Mariette entra pour mettre le couvert. Adolphe, appuyant sur un second bouton électrique, la chambre s'éclaira d'une lumière crue, car il avait eu soin d'éteindre, au préalable, la lanterne.

Dois-je réellement le lui souhaiter, ajouta-t-il à voix basse ; ne préférerais-tu pas pour elle les lueurs troublantes images du rêve de tout à l'heure, à l'éclatante lumière, emblème de la réalité qui nous inonde.

RENÉ DES POMEYS.

L'ESSAI D'ANTHROPOLOGIE DE M. PICARD

Rapport présenté à l'Académie de Nîmes

Il y a quelque temps déjà, M. Picard fit hommage à l'Académie d'un ouvrage qui a pour titre : « *Essai d'Anthropologie* (1). » Chargé par vous d'en présenter un rapport, je m'acquitte aujourd'hui de ce soin et vous prie d'agréer mes excuses pour le retard que j'ai apporté à déferrer à vos désirs.

— Il m'est facile d'indiquer en quelques mots l'esprit de ce livre et de vous en donner la moelle, je n'ai pour cela qu'à citer les lignes suivantes que j'emprunte à la préface de l'ouvrage. Il y est dit, en effet, sous la signature de M. le vicaire général Goiffon. « Il y a deux ans, votre étude sur l'Origine de la Vie terrestre fut une noble affirmation des doctrines spiritualistes et une victorieuse réfutation de l'erreur matérialiste du transformisme. Votre nouvelle étude sur l'Homme, basée sur la science, la raison et la foi, sera le complément heureux de cette affirmation, en prouvant, que pour assouvir le besoin de vérité qui consume l'âme humaine, la science pure ne suffit pas et qu'il faut remonter jusqu'à Dieu, l'auteur de la vie, si l'on veut avoir la complète idée de notre origine et de nos destinées. » Et plus loin « à côté d'une école qui trouve dans les études préhistori-

(1) *Essai d'Anthropologie*, un vol. in-8° de 213 p. Paris, Pousielgue, 1897.

ques la confirmation des données bibliques, il en est une autre dont les tendances sont diamétralement contraires, comme si la vraie science pouvait être en contradiction avec la vérité révélée. Vous avez parfaitement résumé ce double enseignement contradictoire, et vos lecteurs... avec vous conclueront à la vérité des affirmations mosaïques sur l'origine de l'homme et la dispersion des peuples..... Les preuves scientifiques que vous apportez autorisent à conclure que l'arrivée de l'homme dans nos contrées ne remonte qu'à une époque relativement récente et qu'elle est à peu près contemporaine des grandes civilisations orientales ; de sorte qu'il n'existe pas plus d'évolution générale dans l'industrie humaine qu'il n'existe d'évolution dans les manifestations de la vie terrestre..... L'homme est plus ancien sur la terre qu'on ne l'avait généralement pensé jusqu'ici mais il n'est pas si vieux que le prétendent certains savants..... Les civilisations ne se sont pas superposées pendant un nombre indéfini de siècles ; les moins avancées étaient contemporaines de celles que nous admirons le plus. »

Maintenant, Messieurs, vous connaissez exactement le thème du livre dont je vais vous donner une étude.

Comme l'auteur de l'*Essai d'Anthropologie* je diviserai ce travail en deux parties ; dans la première, je résumerai en les prenant dans des chapitres divers et souvent fort éloignés les uns des autres, en les complétant parfois, les connaissances actuelles anthropologiques acceptées par tous ; l'exposé et la critique des idées plutôt philosophiques de M. Picard feront l'objet de la seconde.

PREMIÈRE PARTIE

Zoologie. — Avec Claus, M. Picard définit ainsi l'homme : « Doué de raison et du langage articulé. Station verticale. Des mains ; des pieds à plante large et à orteils courts ». Quelle place occupe-t-il dans l'échelle zoologique ? Linnée comprenait dans l'ordre des primates les singes et l'homme. Cuvier, Owen, de Quatre-Fages le séparent des singes et en font un ordre à part, le premier ; c'est à cette opinion que se rattache notre auteur. Cependant la plupart des zoologistes modernes ont conservé la classification de Linnée et n'établissent entre l'homme et les singes qu'une différence de famille.

— Un grand débat s'est élevé, qui dure encore, sur la question de savoir si les races humaines descendent d'un seul tronc ou si leurs origines étaient multiples. La tendance actuelle, partagée par l'auteur de l'Essai, est la croyance en l'unité primitive de l'espèce humaine qui aurait un seul berceau, conclusion entraînée par la définition même de l'espèce.

Mais si l'humanité est une, les êtres qui la constituent présentent des différences et l'on a été ainsi amené à la diviser en races.

Les anthropologistes s'occupant surtout de la forme du crâne distinguent en premier lieu les têtes longues-dolichocéphales — et les têtes courtes-brachycéphales.

Le D^r Verneau adopte pour les peuples actuels la classification de Quatre-Fages.

1° Tronc blanc ou caucasique ; 2° Tronc jaune ou mongolique ; 3° Tronc nègre ou éthiopique ; 4° Races mixtes. M. Picard ajoute une troisième classification

que je ne comprends pas très-bien s'appliquant à l'homme :

1° Races sauvages ou naturelles ; 2° Races domestiques ou artificielles ; 3° Races maronnes ou libres.

Nous nous occuperons plus tard des différentes races préhistoriques.

Géologie. — Grâce à ses travaux antérieurs de géologie, M. Picard décrit, avec une richesse documentaire très-grande, la stratigraphie, la faune et la flore de la période pliocène et des temps quaternaires. Nous résumerons cet excellent exposé sans perdre de vue l'objet de cette étude : l'anthropologie.

Le pliocène commence après le soulèvement principal des Alpes et se continue, avec des transitions insensibles, jusqu'à l'époque où l'évolution climatique permet l'établissement de grands glaciers. Au début de cette période la Méditerranée, plus petite qu'aujourd'hui ne dépassait pas le méridien de la Sardaigne. La partie orientale était occupée par une série de mers caspiennes. Bientôt au soulèvement des Alpes correspond l'agrandissement de la Méditerranée dont un des fiords, dans la vallée du Rhône, atteignait Lyon. En diverses régions de l'Europe occidentale, en Auvergne, de nombreux volcans sont en activité. Le climat est très-doux, la faune et la flore sont très-riches ; l'*Elephas meridionalis*, les singes se rencontrent en grand nombre.

Dans la seconde partie de cette époque, la mer se retire, la température peu à peu s'abaisse, la flore s'appauvrit, beaucoup d'animaux émigrent, les singes et les éléphants ont quitté l'Europe ou disparu.

A ce moment, époque quaternaire ou pléistocène apparaissent les glaciers.

D'abord d'étendue modeste, les champs de glaces

finirent par envahir presque toute l'Europe. La calotte du pôle couvrait la Baltique et l'Allemagne tout entière. Là elle touchait au glacier alpin qui vers l'ouest se confondait avec les glaces du Plateau Central et des Cévennes que rien ne séparait des glaciers des Pyrénées. Ensuite le champ de glaces recule et rentre, ou peu s'en faut, dans ses limites premières. C'est le quaternaire moyen; sur les bords des cours d'eau vit à côté de l'Elephas antiquus le mystérieux tailleur de silex, l'homme de Chelles, et de Saint-Acheul. En ce moment les glaciers prennent une dernière extension, moins considérable que la première et qui marque le début du quaternaire supérieur. Peu à peu le climat s'adoucit, les glaces reculent et sur le terrain qu'elles viennent d'abandonner l'homme et les animaux actuels s'établissent pour ne plus le quitter.

— Quelles sont les différentes étapes de l'humanité à la surface du globe, quels furent les peuples et les races qui l'ont successivement habitée, qu'elles ont été leurs mœurs, leurs coutumes et les règles de leur civilisation, c'est ce que nous allons passer rapidement en revue.

ANTHROPOLOGIE — *Epoque tertiaire* — En ce qui concerne le climat que nous avons vu très doux, la flore et la faune qui furent très variées, rien ne paraît s'opposer, en Europe, à l'existence de l'homme tertiaire mais nous avons besoin d'autres raisons pour admettre à cette époque, la contemporanéité de l'homme et des nombreux singes qui vivaient alors. Il nous faut des fossiles humains bien datés c'est-à-dire occupant des terrains non remaniés et authentiques, ou encore des traces indiscutables de son industrie. Ce sont ces derniers témoignages que

certain anthropologistes ont cru trouver dans les silex éclatés de Thenay (Abbé Bourgeois), Puy-Courny, près Aurillac (Rame) etc. La question est pleine d'incertitudes et fort controversée ; avec la majorité des savants, notre auteur a pu écrire : « les incertitudes sont devenues des certitudes négatives et la science n'admet plus aujourd'hui les pierres de Thenay comme silex taillés. Par conséquent plus d'homme tertiaire. » Ce n'était cependant pas l'opinion d'Hamy ou de Quatre-Fages, ni celle actuellement de d'Ault du Mesnil qui, « est arrivé à constater de la manière la plus certaine que non seulement l'homme a été dans l'ouest de l'Europe, contemporain de l'*Elephas antiquus* comme à Chelles, mais encore de l'*Elephas meridionalis* ». De Mortillet ajoute : « Cette contemporanéité de l'*Elephas meridionalis* et de l'homme vieillit beaucoup ce dernier et prouve que son apparition a été antérieure à tous les phénomènes glaciaires, qu'il y ait eu une ou plusieurs glaciations différentes ». Capitan, après avoir visité la ballastière de Tilloux où l'on rencontre des silex Chélléens à côté d'ossements d'*Elephas meridionalis*, est moins affirmatif et ne conclut, ni pour, ni contre la contemporanéité de l'homme et de ce proboscidien (Revue de l'école d'Anthro. — 15 novembre 1897). Quoiqu'il en soit les débris fossiles de l'homme tertiaire manquent absolument et sans être aussi affirmatif que M. Picard je dirai que son existence en Europe à cette époque n'est pas encore démontrée.

Pourtant, suivons de Mortillet à Java, où pense-t-il a apparu l'homme, ou son précurseur immédiat et puisque M. Picard ne parle pas de la découverte par M. Eugène Dubois du *Pithecanthropus erectus* permettez-moi d'en dire quelques mots, la chose en vaut la peine.

En 1894, ce médecin militaire hollandais publia un mémoire sur quelques ossements trouvés à Trinil (Java) qu'il attribue à un intermédiaire entre les singes anthropoïdes et l'homme.

Ces ossements consistent en un fémur complet, deux dents, seconde et troisième molaires, une calotte crânienne.

D'après Manouvrier, ce fémur très long, correspond par sa taille à celui d'un homme normal qui mesurerait 1,69 de haut ; il révèle, en outre, une attitude complètement dressée. La dent est une troisième molaire supérieure de grande taille. Elle rappelle la dent humaine par sa surface triturante, mais en diffère par son volume, la direction antéro-postérieure de sa couronne et l'écartement considérable de ses racines.

Néanmoins, Manouvrier a trouvé sur la mâchoire d'un Néo-Calédonien, une troisième molaire inférieure qui pour la taille et la forme de sa couronne, ressemble à celle de Trinil. Des recherches sur des milliers de crânes humains n'ont amené la découverte que de deux dents qui avaient des racines analogues.

Le crâne est, sans conteste, celui d'un primate adulte. Il mesure 134 millimètres de largeur sur 180 de longueur, d'où un indice céphalique inférieur à 75. Il est donc dolichocéphale et en outre platicéphale. Très petit pour un crâne humain, il est extrêmement volumineux pour un crâne de singe : sa capacité a été évaluée à 1000^{cc}.

Le front n'existe presque pas, les saillies sus-orbitaires sont énormes ainsi que les saillies pariétales et occipitales servant de points d'insertion à des muscles très puissants. « En un mot, dit M. Cligny, qui

résume l'opinion générale, le fossile de Java se rapproche par sa forme des crânes humains pithécoïdes : mais il en diffère surtout par la taille. » Il s'arrête en terminant à cette hypothèse « le Pithécanthropus est un être de grande taille à la boîte crânienne relativement très exiguë, d'où il résulte que ses facultés intellectuelles devaient être intermédiaires entre celle des singes et celle des hommes ; à cet égard, comme sous le rapport des caractères zoologiques, il forme anneau dans cette chaîne hypothétique qui va du singe à l'homme. »

L'ÉPOQUE QUATERNAIRE ANCIENNE. — *Paléolithique* : 1° *Chelléen*. — C'est pendant la période interglaciaire, que l'on constate d'une façon indiscutable l'existence de l'homme. Non pas que l'on ait retrouvé des restes de son squelette, mais on possède de nombreux vestiges de son industrie. Les silex taillés de Saint-Acheul ou de Chelles se rencontrent fréquemment. L'homme, grâce au climat chaud et humide vivait en plein air, le long des cours d'eau, n'osant s'aventurer dans les grottes profondes où se réfugiaient les grands fauves de cette époque. On admet généralement qu'il était chasseur et pêcheur, son arme favorite est le coup de poing, pierre ovale en forme d'amande, taillée sur les deux faces, apte à servir de hache, de couteau, de scie, de racloir.... On trouve ce type en France, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, Italie et Hongrie ; en Sibérie, dans l'Inde, la vallée de l'Euphrate, la Palestine, en Egypte, chez les Somalis, au Cap de Bonne-Espérance, au Congo, chez les Touaregs, en Tunisie, en Algérie, dans l'Amérique et récemment en Patagonie. Probablement l'industrie n'était pas limitée aux objets en pierre, silex, quartzites, calcaires très résistants, il

devait en exister en bois et en peau que le temps a détruits.

Il semble en résulter que nous n'assistons pas au début de l'industrie humaine, qu'elle est plus ancienne et qu'il faut aller en chercher l'origine dans des contrées lointaines. De plus la grande quantité de ces objets porte à supposer que la période Chelléenne a été de très longue durée.

2° *Moustérien*. — Seconde période glaciaire, temps froid et très humide. Les hommes vivaient par petits groupes isolés et habitaient les cavernes (troglodytes). Pour se préserver contre le froid, ils se vêtirent et furent ainsi amenés à perfectionner le coup de poing chelléen pour en faire un outil propre à dépouiller le gibier, d'où l'invention du racloir qui est l'instrument spécial à cette époque. Leur outillage s'augmente aussi du perçoir, du couteau, etc., mais le silex ne subit plus la taille que sur une face avec larges éclats. Il existait aussi des objets travaillés en os et en bois. On rapporte à cette époque les deux squelettes de Spy-Belgique — et les ossements de la grotte du Gourdan. La mort des individus à qui appartiennent ces os aurait été due à un éboulement de la paroi supérieure de la caverne pendant leur sommeil.

Les crânes sont très-dolichocéphales et aplatis. Les frontaux sont fuyants et limités en avant par des saillies sourcillières énormes. Les tibias sont platychnémiques, les fémurs à colonnes, etc.

Pendant longtemps, et pour notre auteur, en particulier, les crânes de Néanderthal et de Canstadt ont passé pour moustériens, mais leur origine est douteuse et ils sont probablement postérieurs à cette époque.

3° *Solutrén*. — L'époque solutrénne, à peu près

limitée à la France, est surtout caractérisée par deux séries de pointes : l'une en feuille de laurier, l'autre en feuille de saule avec un cran latéral.

On perfectionne le travail de l'os qui a son apogée à l'époque suivante. Le cheval sauvage est la nourriture préférée ; à Solutré on a découvert des squelettes de milliers de chevaux.

4° *Magdalénien*. — Il n'a été reconnu qu'en France, en Belgique, en Angleterre, dans le nord de l'Espagne, le Wurtemberg et la Suisse. La Palestine renferme des gisements de lames de silex qui, comme forme, ont une très grande analogie avec les silex franchement magdaléniens. L'homme continue à habiter les cavernes, le renne est très-abondant, sa peau sert de vêtement, sa chair de nourriture, ses os dont beaucoup sont parvenus jusqu'à nous sont recouverts de gravures représentant des chevaux, des rennes, des têtes d'éléphant ou de mammoth, les figures humaines ne sont pas excessivement rares. Dernièrement on a découvert des grottes dont les parois sont ornées de fresques. On possède aussi des statuettes, entre autres une Vénus callypige. L'âge du renne est de tous les temps préhistoriques la période artistique par excellence.

On désigne les magdaléniens sous le nom de race de Laugérie-Chancelade. Le squelette de Chancelade appartenait à un homme de 1^m50, massif et trapu, les bras sont très-longs, les tibias aplatis et fortement obliques en arrière indiquent une saillie des genoux en avant. Le crâne vu de profil rappelle nos races actuelles supérieures ; sa capacité est plus grande que celle des crânes des hommes d'aujourd'hui. Les Esquimaux actuels se rapprochent beaucoup du type de Chancelade. On suppose que ces chasseurs de rennes en ont suivi les troupeaux vers le pôle quand

les glaciers se retirèrent. Il faut retenir que le climat de la France était alors comparable à celui de l'extrême nord de l'Asie et de l'Amérique.

Pendant toute l'époque quaternaire ancienne l'homme ne prend aucun soin de ses morts. L'inhumation, d'après les données actuelles, ne remonte pas au-delà de la période néolithique, aucune sépulture authentique n'a été découverte. D'après Cartailhac, et contrairement à M. Picard, les squelettes humains retrouvés à Solutré et aux Baoussès-Roussés révèlent un rite religieux bien établi et appartiennent à la pierre polie.

On ne rencontre aucune trace de céréales, pas d'animaux domestiques, la poterie est rare. On en conclut que l'homme pendant cette longue série de siècles vécut principalement des produits de la chasse et de la pêche.

(A suivre)

Docteur DELAMARE.

L'INAUGURATION DU MONUMENT

DES ENFANTS DU GARD MORTS POUR LA PATRIE

Nous ne pouvons pas laisser passer sous silence, la belle fête patriotique qui a eu lieu à Nîmes, à l'occasion de l'inauguration du superbe groupe de Mercié, en l'honneur des braves, originaires du Gard, tombés sur les champs de bataille de 1870 et morts dans nos récentes guerres coloniales. Les détails de cette cérémonie et des réjouissances diverses qui l'ont précédée et suivie ont été racontés tout au long dans les journaux. Nous n'y reviendrons pas ici. Nous tenons cependant à constater que pas une note discordante n'est venue troubler cette fête si touchante du souvenir.

Le monument si remarquable qui a été élevé sur la place d'Assas n'atteste pas tout entier de la victoire, mais l'enseignement qu'il comporte en est plus grand et plus noble puisqu'il vient nous rappeler le sacrifice de compatriotes qui se levèrent pour défendre au prix de leur sang, le territoire envahi, ou d'autres qui tombèrent en héros obscurs sur des terres lointaines, en dotant leur pays d'un magnifique empire colonial.

Le sang généreux de ces fils d'une même patrie n'aura donc pas été versé inutilement. L'allégorie

puissante, pleine de vie que Mercié a conçu en y mettant toute son âme, ne constituera pas seulement un nouveau chef-d'œuvre d'art, pour la ville de Nîmes, elle aura une portée plus haute. Elle sera une utile leçon dont la nouvelle génération gardera la tradition et l'inoubliable souvenir, car un peuple qui entend garder son indépendance et sa liberté doit toujours être prêts à les défendre.

Il semble que le groupe de la place d'Assas, avec son aspect si vigoureux, nous crie : Souvenez-vous, n'oubliez pas.

Le Comité qui a mené à si bonne fin cette œuvre a droit à toute notre reconnaissance. Il a eu l'heureuse idée de faire placer de chaque côté du piédestal, les médaillons en bronze de Montcalm et de d'Assas et sur la pierre les noms de : Thoiras, Brueys, Triaire, Bruyère. Il faudrait aussi inscrire sur un livre d'or, qui serait déposé dans nos archives, les noms de tous les autres, tombés plus obscurément pour la patrie. Leurs noms, transmis ainsi à la postérité serviraient d'exemple aux générations futures et leur exemple propagerait les sentiments d'honneur national et d'héroïsme.

En attendant, nous qui avons combattu, qui avons tressailli aux malheurs de la patrie, qui avons souffert, durant l'Année terrible, toutes les angoisses, nous mènerons nos enfants comme à un pèlerinage patriotique devant le monument de la place d'Assas, qu'ils contempleront avec recueillement pendant que nous leur redirons l'histoire.

C'est ainsi qu'on élève les âmes, c'est ainsi qu'on prépare les jeunes cœurs et qu'on allume les courages, en vue de l'heure suprême où l'honneur parle et où il faut se dévouer pour la défense du sol national.

La *Revue du Midi* aurait manqué à tout son devoir, si elle n'avait pas envoyé un témoignage d'inoubliable gratitude envers ceux qui surent mourir pour nos foyers et l'honneur, et si elle n'avait consigné sur ces pages, au nom de ses lecteurs, l'affirmation de sa foi dans les destinées glorieuses de la patrie, et son invincible espérance dans la justice de l'avenir.

ADOLPHE PIEYRE.

SOURIRE

Par les chastes ardeurs de ton âme enflammée,
Mon âme voit son Rêve étoilé, dans l'Azur,
Tel qu'un astre éclatant briller toujours plus pur
Au ciel irradié d'une nuit parfumée.

Sous tes regards de feu, je marche d'un pas sûr,
Dans les sentiers couverts de ronce envenimée,
A ma lèvre portant d'une main ranimée
Par l'espoir, une fleur et le fruit le plus mûr.

Dans mon cœur de poète où la beauté rayonne,
Sur sa fibre vibrante dont l'hymne ailé résonne,
Comme au souffle des Cieux chante une harpe d'or.

Tu me souris alors, ô volupté suprême !
L'être divinisé, je vais disant : Je t'aime !
D'un amour vainqueur de la Mort !

A. CHANSROUX.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE ROMANE

Provence et Bas-Languedoc

La *Revue du Midi* tient à honneur d'être un instrument de travail et une source d'informations pour ses abonnés, autant qu'un lien de communication entre les chercheurs méridionaux et les curieux d'histoire locale ou provençale. A ce titre, elle se fait un devoir d'annoncer les remarquables *Études d'Histoire et d'Archéologie Romane* que publie, dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, un de ses collaborateurs les plus distingués, M. Labande, conservateur de la Bibliothèque et du Musée Calvet d'Avignon. Ce travail intéresse tout particulièrement le département du Gard, en même temps qu'il soulève et résout des questions d'ordre général. Le commencement est consacré à la région de Bagnols. Dans un premier chapitre, plein d'érudition, l'auteur décrit, à grands traits, mais d'une main sûre, les conditions historiques dans lesquelles l'art roman s'est développé dans la partie orientale du diocèse d'Uzès et les causes qui ont modifié les monuments religieux antérieurs au ^{xiii}^e siècle. Dans un second chapitre, il trace les caractères généraux de ces monuments. Les chapitres suivants étudieront chacun de ces édifices et donneront le plan de l'ensemble ou le croquis des détails, d'après les dessins de M. Léon Alègre, le regretté fondateur du Musée de Bagnols. Espérons que cet important travail sera continué et embrassera toute la région rhoda-

nienne de la Provence et du Languedoc. L'intérêt d'une telle étude n'échappera à aucun archéologue. Sans doute nous possédons déjà le magistral ouvrage de M. Révoil: *L'Architecture Romane du Midi de la France*. Mais l'illustre auteur traite surtout des riches monuments : il a négligé l'abondante floraison de chapelles rurales et d'églises de village que les deux rives du Rhône ont vu s'épanouir au moyen-âge. Or l'étude de ces modestes édifices s'impose, si l'on veut arriver à des conclusions réellement scientifiques sur l'origine, le développement, la chronologie, les procédés, les traits distinctifs de l'art roman dans notre région.

L'érudit secrétaire général de l'Académie de Vaucluse, en entreprenant cette étude, a bien mérité de l'archéologie méridionale.

A. D.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21

UN HOMME D'ESPRIT AU XVIII^e SIÈCLE

RIVAROL

« C'est un terrible avantage que de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser ».

Cette boutade de Rivarol résume, ce me semble, admirablement bien sa vie : elle peut servir de frontispice à son œuvre.

Ce spirituel philosophe sut, en effet, se faire longtemps désirer. Était-ce paresse ? ou bien scrupule de conscience littéraire ? L'un et l'autre peut-être. Quoiqu'il en soit, il apparaît ainsi tout d'abord très différent de ses contemporains, avides de se produire et désireux tous de montrer la fécondité de leurs talents. Le critique était donc bien à l'aise, il sentait tout le prix « du terrible avantage ».

Il sut cependant n'en point abuser, et son œuvre si petite qu'elle soit est cependant bien intéressante à étudier : je voudrais essayer de la parcourir ; je le ferai sous la conduite de l'homme d'esprit : c'est bien, je l'espère, ce qui me sauvera.

Rivarol n'occupe pas, dans l'histoire, un rang bien élevé, et si on veut l'aller chercher dans le domaine de la littérature, ce n'est pas dans une large avenue ou sur une place passagère qu'on le rencontrera. Seul, toujours riant, toujours observateur, c'est dans

un petit coin retiré et désert que nous le découvri-
rons.

L'endroit n'est ni grandiose, ni beau, mais il est
joli et laisse voir un large horizon sur la société du
xviii^e siècle. N'est-ce pas d'une telle place qu'il faut
observer cette époque ? et notre guide n'est-il pas un
modèle ?

On voudrait tout d'abord trouver sous sa plume
une étiquette qui puisse classer Rivarol. Est-ce un
littérateur paresseux ? est-ce un critique amer ? un
profond philosophe ? ou un petit politique ? N'est-il
pas plutôt un peu tout cela ? N'est-il pas le miroir
inconscient mais fidèle de son temps ? N'est-il pas
la personnification de ce siècle changeant et mobile ;
de ce siècle de littérateurs de salon, de politiques
de coulisse, s'essayant dans tous les genres, ne s'ad-
onnant à aucun, et enfin de même que la postérité
a placé Rivarol à un rang peu élevé, n'est-ce pas aussi
à ce rang que l'histoire a placé le siècle de Louis XV ?

C'est sous ce jour que j'essayerai d'envisager
Rivarol.

Examiner son bagage littéraire serait chose vite
faite et peu intéressante.

Rivarol passait pour un homme charmant, et
lorsqu'en annonçant une réunion, on pouvait dire :
« M. de Rivarol y sera », cela seul suffisait à attirer
du monde. Quand on l'envisage seul à travers ses
œuvres, il paraît terne, c'est au milieu de son cadre
qu'il faut le replacer pour bien le juger ; c'est sa
conversation qu'il faut rechercher dans ses écrits ;
il ne suffit pas de le lire, il faut l'écouter.

Rivarol naquit à Bagnols, en Languedoc, le
26 juin 1753, les qualités de son esprit laissaient
bien voir qu'il était méridional. De nombreuses in-

certitudes ont régné longtemps sur ses origines, et dès le début de sa carrière on rencontre à chaque pas des inexactitudes semées par des biographes incomplets, ou même par d'envieux calomniateurs. Cette époque de sa vie était obscure : elle est aujourd'hui éclairée par la judicieuse critique du plus remarquable de ses historiens : M. de Lescure (1).

Afin de seize enfants, se fut grâce à l'évêque d'Uzès qu'il put faire ses études chez les Josephites et prendre le petit collet chez les Sulpiciens.

Son père, en effet, n'était point riche ; et tout porte à croire qu'il dut tenir, pendant quelques temps au moins, l'auberge des « Trois Pigeons ».

Rivarol quitta bientôt les ordres, et s'envint à Paris, plein d'idées, d'ambition et d'espérances, laissant déjà dans sa province quelque réputation, quelques bons mots, peut-être aussi quelques dettes.

Comment se passèrent ses premières années dans la capitale ? Question à laquelle on ne peut répondre que d'une façon assez vague. Préparant son rôle, le littérateur taillait sa plume, essayant sa verve dans le journal *Le Mercure*, l'homme d'esprit se recueillait et observait avant d'entrer dans les salons et la société. Quoiqu'il en soit, déjà il devait être spirituel, puisque déjà on l'attaquait. Rivarol arrivait à Paris sous le nom du chevalier de Deparcieux. C'était celui d'un de ses cousins, physicien et géomètre célèbre, le procédé était habile et lui ouvrit bien des portes, ce fut sous ce nom qu'il se présenta au patriarche de Ferney et à d'Alembert.

Le physicien étant mort, Rivarol n'avait pas à craindre son mécontentement, mais il avait un neveu

(1) *Rivarol et la Société française sous la Révolution*, par M. de Lescure.

et le neveu réclama. Brusquement il arracha le masque du visage de Rivarol. Mais le visage apparut toujours riant, toujours gai, la révérence fut spirituelle, les rieurs ne se mirent pas du côté du neveu.

Un excès de vanité, quelque indécatesse d'attitude compensée par une intelligente malice, tel fut le fonds de cette affaire, autour de laquelle ses ennemis, et il en avait, menèrent grand bruit. C'était de bonne guerre, à son tour le railleur fut raillé, il se laissa faire de bonne grâce et devint le comte de Rivarol.

Durant cette période de débuts, Rivarol fit peu d'efforts pour arriver à la fortune ; il préférait arriver à la gloire, et, comme Cyrano, jetant sa bourse par un beau geste, il perdit la sienne par un mot spirituel. Présenté à M. de Maurepas, il charma vite l'homme d'État. « C'est honteux, lui dit celui-ci, qu'un homme de votre mérite soit ainsi oublié, on ne donne plus rien qu'aux oisifs ».

« — Monseigneur, répliqua Rivarol, de grâce, ne vous fâchez pas, je vais à l'instant me faire inscrire sur la liste, dans peu, je serai un personnage ».

C'est en 1782 que le causeur se décida enfin à prendre sa plume, « cette triste accoucheuse de l'esprit », comme il disait, « avec son long bec effilé et criard ». A cette époque déjà, il était homme de société, héros de salon, le milieu dans lequel il vit va nous expliquer son œuvre.

Longtemps cultivée et conquise par un petit nombre de privilégiés, la littérature, après le siècle de Louis XIV, se généralise et étend son domaine. Après le génie classique, le goût national s'est formé, chacun se sent dès lors l'ambition et le talent d'écrire ; de là cette foule de médiocrités, ces multi-

tudes de causeries littéraires, cet engouement pour les auteurs en vogue. La littérature peu à peu prend de l'influence et inspire la société, plus tard elle la dirigera.

De littérateur, le xviii^e siècle devient philosophe ; de philosophe il deviendra politique.

C'est par d'Alembert que Rivarol entra dans la société; il ne tarda pas à connaître Voltaire. Voltaire aimait l'esprit, il apprécia Rivarol, s'enthousiasma de lui et alla jusqu'à l'inviter à passer une saison à Ferney. Celui-ci admirait Voltaire, mais il l'admirait à sa façon. S'il faut en croire les jugements qu'il a porté sur lui, jugements d'une mordante finesse et d'une spirituelle vivacité, il faisait bon marché du philosophe et de l'historien ; ce qu'il admirait c'était le poète, « Voltaire, a-t-il dit, a employé la mine de plomb sur l'épopée, le crayon pour l'historien et le pinceau pour la poésie fugitive ».

Mais laissons un peu ces chemins trop battus de la littérature et rentrons dans le monde qui fut celui de Rivarol, le monde du second plan.

La première figure qu'éclaire notre guide est celle du chevalier de Champcenetz.

Champcenetz n'est connu presque que par Rivarol; c'est à son école qu'il apprit à être spirituel ; « je le bourre d'esprit, disait celui-ci, c'est un gros garçon d'une gaieté insupportable ». Néanmoins on ne peut parler de Rivarol sans parler de Champcenetz, car si l'un éclaire l'autre, celui-ci fait ressortir le premier. Le chevalier était selon un mot heureux « le Sancho de ce Don Quichotte littéraire » (1).

Encore à ses débuts, Rivarol s'était fait beaucoup d'ennemis, peut-être parce qu'il avait dit beaucoup de

(1) M. de Lescure *op. cit.*

vérités et qu'il les avait bien dites, et presque dès son arrivée dans la capitale une foule d'adversaires parmi lesquels : Champfort, Cerutti, Chenier, Rhuillière, s'attacha à ses pas. Rivarol se défendait bien. Cerutti a reconnu lui-même la valeur de l'adversaire lorsque, sentant encore le fouet de son ironie il a dit : « L'empire de la sottise n'a pas un coin qui ne lui soit « familier, avantage inestimable pour piquer les gens « à l'endroit sensible. ».

Oui Rivarol connaissait l'empire de la sottise, mais c'était pour y avoir observé certains de ses contemporains : il savait bien leur dire qu'il les y avait vus.

Rivarol eut aussi de douces ennemies, au premier rang desquelles M^{me} de Genlis (1) « la savante gouverneur des princes d'Orléans » et M^{me} de Stael. Voyait-il en elles les apôtres d'un féminisme futur lorsqu'il disait dédaigneusement « l'auteur de Stael » ou plus simplement redoutait-il leurs succès et leur esprit ? Quoiqu'il en soit la lutte fut vive ; la guerre se fit au jour le jour à coups d'épigrammes et de bons mots ; et l'homme d'esprit oubliant la galanterie rima : « une réponse de la couleuvre en réponse aux éloges que M^{me} de Genlis lui a adressés en vers ».

Les personnages présentés, venons en aux idées.

Ce serait mal comprendre Rivarol que de ne voir en lui qu'un brillant causeur, cherchant dans les salons un facile succès. Il fut aussi un penseur profond.

Derrière les gens qu'il louait ou qu'il combattait, il apercevait les idées et les systèmes ; au milieu des échos de ses boutades, et des éclats de rire, il écoutait les grandes discussions et les polémiques ardentes. N'est-ce pas, en effet, une caractéristique de cette

(1) Alexandre Pieyre, auteur dramatique, de Nîmes, et Mme de Genlis faisaient l'éducation des princes d'Orléans.

époque que l'engouement — je dirai presque l'insouciance — avec lequel on aborde les sujets les plus difficiles et les problèmes les plus hardis ? Et n'est-ce pas aussi une caractéristique de l'intelligence de Rivarol que la vivacité de langage sous laquelle il cache les aperçus les plus profonds ?

Quelle différence entre le salon de Rambouillet et le salon de Necker ! Quelle différence entre Voiture et Rivarol !

L'esprit chrétien a diminué peu à peu, et par un phénomène curieux, la recherche scientifique qui n'acceptait pour base que la seule raison, tombe peu à peu dans le merveilleux. Cagliostro fait fureur.

L'esprit français, lui aussi, disparaît : le goût du cosmopolitisme s'infiltré peu à peu.

Les philosophes et les penseurs sont allés étudier les mœurs et les lois étrangères, et les beaux esprits qui se pressent à leur suite n'ont pas compris les enseignements qu'ils pouvaient en tirer — ils se contentent d'imiter l'Angleterre et l'Amérique dans les mille détails qui les ont frappés.

Le goût du merveilleux, du mysticisme, de l'abstrait n'a-t-il pas là sa principale source ?

Nous voilà bien à la veille de la grande crise et cependant au moment où les passions débridées de tout lien religieux, excitées par les scandales de la Régence, avivées par les malheurs financiers sont prêtes à faire éclater les vieux cadres de la société une bienfaisante accalmie vient encore ensoleiller les derniers jours de l'ancien régime.

C'est sous l'influence des écrivains que ces tempêtes ont été soulevées, c'est sous leur influence aussi qu'un moment elles se calmeront et ici en particulier se fait jour la grande action de J.-J. Rousseau. Le grand philosophe se met à prêcher la nature :

tous ses contemporains se prennent à l'admirer. L'auteur du contrat social voit là le moyen de continuer son œuvre, de prêcher la révolte contre l'ordre établi, ses contemporains se hâtent d'y voir une reposante diversion. La mode des villégiatures s'établit : et durant que Paris est aux champs, ses Muses s'envolent et se font campagnardes. — On écrit les « Saisons » et les « Mois ». Virgile est traduit et admiré. Delille écrit ses « Jardins ».

Tous ces beaux esprits, ces aimables causeurs ont disserté philosophie et politique ; ils se sont attardés dans les rêves berceurs, mais lointains et magiques et quand la réalité se rapproche ils prennent peur et reculent — ils détournent la tête de l'abîme qu'ils ont entr'ouvert, essayant de ne plus voir désormais qu'une séduisante poésie et d'endormir leurs inquiétudes sous le charme de la nature jusqu'au jour où poussés et entraînés à leur tour ils se réveilleront au milieu de la réalité, tous parés encore des fleurs et des rêves de la veille.

On voulait donc à tout prix aimer la nature ; on l'admira jusque chez Roucher, jusque chez Delille, c'est ce que Rivarol ne put souffrir, il protesta et écrivit la lettre « sur le poème des Jardins ».

Dans cette critique le spirituel écrivain apparaît bien ce qu'il est, moitié riant, moitié sérieux, écrivant des vérités que ne désavoueraient ni La Harpe, ni Marmontel et les piquant tout à coup de tours heureux, de saillies imprévues qui devaient égayer même les plus chauds partisans de l'abbé Delille.

Avec un goût sûr et rare dans le milieu où il se trouve, Rivarol porte sur les Jardins un jugement que ratifiera la postérité ; il démêle très bien dans les nombreuses acclamations qui retentissent à la louange

de l'heureux abbé, la part de faux enthousiasme, de fausse admiration, nous dirions aujourd'hui la part de snobisme. — Après avoir raillé le traducteur de Virgile de ses succès mondains, lui avoir rappelé avec complaisance ; les nombreuses lectures du poème au milieu d'admirateurs empressés et enthousiastes, Rivarol ajoutait pour apprécier l'œuvre en entier : « Ce cliquetis et ce désordre qui règnent avec art dans tout le poème, déroutent et fatiguent ses amis qui n'ont pour se délasser qu'une continuité de préceptes, de semblants d'épisodes, une maigreur générale et un défaut absolu d'intérêts et de mouvement. Toujours occupé de faire un sort à chacun de ses vers, il n'a pas songé à la fortune de l'ouvrage tout entier ».

Voici ce qu'il dit du traducteur de Virgile : « Pour s'être si longtemps mesuré avec le poète romain, il n'a fait, au lieu de s'agrandir, que se disloquer les membres, et il est sorti boiteux, comme Jacob, de sa lutte avec un dieu ».

On dit qu'un moment ennuyé par cette note dissonante et persistante jetée avec tant de finesse au milieu des acclamations, Delille, sans doute quand il eut fini d'en rire, eut l'intention de s'en fâcher et de recourir au bras vengeur de quelque ami puissant.

L'abbé eut le bon goût d'y renoncer, — Rivarol aussitôt se hâta de remercier à sa façon l'indulgente bonté du chancre de la nature. — Rivarol maintenant change de ton, sentant sa verve s'accroître et son indignation augmenter, il quitte le style de la Harpe et s'adonne à la parodie. Il rime le dialogue du Chou et du Navet, dialogue rempli de plaintes touchantes, de ces modestes légumes contre l'aristocratie végétale qui ont eu toutes les faveurs de l'abbé De-

lille ; c'est la plainte de la vraie Nature contre celle « des Jardins » et sous une forme comique et burlesque se cache pour Delille le plus douloureux des enseignements.

Le chou, blessé dans sa fierté bien légitime, se plaint en ces termes :

D'où vient que ton esprit et ton cœur en défaut
Du jardin potager ne disent pas un mot ?
N'est-ce pas moi, réponds créature fragile,
Qui soutins de mes sucs ton enfance débile ?
Le navet n'a-t-il pas dans le pays latin
Longtemps composé seul ton modeste festin ?
Réponds donc maintenant aux crix des chicorées
Aux clameurs des oignons, aux plaintes des poirées.
Ou crains de voir bientôt pour venger notre affront
Les chardons aux pavots s'enlacer sur ton front !

Cruelle perspective ! qui dut faire frémir l'abbé Delille, moins terrible cependant que l'horoscope proclamé par le chou : « Ta gloire passera, les navets resteront ».

Buffon le félicita : « J'ai reçu, M. le Comte, écrit-il, et j'ai fait lire en bonne compagnie, quoiqu'en province, votre lettre sur les jardins. Nous autres habitants de la campagne qui ne nous piquons pas d'être poètes l'avons jugé comme vous par le fonds. Ce petit écrit est plein d'esprit, le style est naturel et facile et la plaisanterie du meilleur ton. »

Rivarol sut aussi apprécier l'œuvre du grand naturaliste, il le défendait souvent, mais de son fils il disait : « C'est le plus pauvre chapitre d'histoire naturelle de son père ».

Leurs relations furent courtes, et leur rupture donna à l'homme d'esprit l'occasion de rimer une parodie.

Buffon fréquentait le salon de Saint-Ouen où trônaient Mme Necker, Mme de Genlis et le marquis de Crest. Rivarol qui à chaque occasion savait si bien faire « sonner aux oreilles de ses adversaires les grêlots de ses rimes » composa la parodie du Songe d'Athalie.

Le marquis de Crest avait adressé un mémoire au roi. Les hommes un peu en vue avaient tous à cette époque un programme politique élaboré en détails. Certains, paraît-il, en avaient plusieurs et choisissaient selon les circonstances. Le marquis s'offrait généreusement au roi pour être nommé ministre : toute la ville en rit. Quand à la cour, comme les menées des amis du marquis continuaient, elle l'envoya en exil. Rivarol se hâta de faire allusion à cette affaire, dans la préface du songe d'Athalie. « L'Etat, y lisait-on, a fait l'aveu de sa faiblesse et vous l'aveu de vos talents. »

Il continuait ensuite à faire défiler au son de cruelles rimes les principales figures de ce salon distribuant à chacune la part de railleries qui convenait à sa rancune.

« C'était dans le repos du travail d'une nuit,
L'image de Buffon devant moi s'est montrée,
Comme au jardin du roi, pompeusement parée.
Ses erreurs n'avaient point abattu sa fierté.
Même il usait encore de ce style apprêté
Dont il eut soin de peindre et d'orner son ouvrage
Pour éviter des ans l'inévitable outrage. »

Peu de temps après, et pour faire suite à l'écrit sur le poème des jardins, parut une seconde lettre ; il ne s'agissait plus ici du chou et du navet, il s'agissait pourtant encore de la nature. Je veux parler de la

« lettre sur les globes aérostatiques et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris. » Les montgolfières venaient de faire leur apparition excitant la curiosité et l'imagination de chacun. Aussi est-il aujourd'hui piquant et curieux de relire les quelques lignes dans lesquelles Rivarol fixait la physionomie étonnée de la capitale. « Tout est en globe dans Paris, disait l'auteur, on se cotise pour louer des globes, les femmes se coiffent de globes, les petits théâtres jouent des globes, et l'étranger s'étonne un peu de notre enthousiasme. La ville avait vu en plein jour un globe de 36 pieds de circonférence s'élever par sa propre vertu. C'était de la joie, de la surprise, ensuite de l'admiration, de la stupeur et enfin de la crainte. »

Un moment Rivarol cessa de rire, la sottise qu'il venait de commettre n'avait plus rien de drôle, il venait de se marier. Selon ses propres expressions, il avait médité de l'amour ; l'amour, pour se venger, lui envoya l'hymen.

« Je ne suis pas Socrate, disait-il encore, j'ai cependant trouvé Xantipe en ma maison ». Le mariage ne fut pas parmi les meilleurs et la séparation vint bientôt rendre Rivarol à cette vie facile et brillante dont il ne pouvait pas se passer. D'ailleurs, la gloire se hâta de le consoler un peu de ses malheurs domestiques et le vengea des attaques faciles sur sa vie conjugale — attaques que ses ennemis ne lui épargnèrent pas. — Il venait de faire la traduction de l'*Enfer du Dante* et le discours sur l'*Universalité de la Langue française*.

Si l'aimable causeur, auquel manquait souvent le courage de soulever sa plume, se jeta tout à coup dans la tâche ingrate et difficile de traducteur du Dante, ce fut pour deux raisons ; c'était d'après lui

un moyen de payer sa dette à la patrie de ses pères, « de faire la cour aux Rivarol d'Italie » ; c'était aussi pour devenir ce qu'il est resté, ce qui le caractérise, un véritable styliste.

Il veut pour écrire, causer, bien connaître et bien pénétrer sa langue ; son ambition serait de la renouveler et de l'enrichir. C'est pourquoi il s'attaque à un maître qui est d'après lui le poète « qui tend le plus de pièges à son traducteur », poète « dont le vers se tient debout par la seule force du substantif et du verbe sans le secours d'une seule épithète », espérant bien qu'il restera au bout de sa plume quelque grâce et quelque souplesse au contact de ce style « affamé de poésie ».

Ce fut la même idée qui, en 1783, le poussa à traiter la question mise au concours par l'Académie de Berlin : « de l'Universalité de la Langue française ». Rivarol obtint le prix ; son discours est plein d'aperçus originaux sur les différentes langues étrangères : un mot juste, une expression heureuse lui suffisent pour caractériser chacune d'elles : « Il faut, disait-il, pour ainsi dire, voyager dans les langues et après avoir savouré le goût des plus célèbres, se renfermer dans la sienne ». Il mit à faire ce voyage toute sa fierté de Français, tout son orgueil de causeur ; passionné par le sujet, ce fut avec toute son âme, tout son talent, qu'il l'étudia.

Ici les éloges étouffèrent les critiques.

Comme s'il se fût étonné de se trouver tout à coup dans le milieu austère des académiciens, Rivarol rentra aussitôt dans son propre monde, aux applaudissements d'un public déjà plus bienveillant.

Rendu plus hardi, après avoir chanté et loué la langue française, il résolut de la venger de toutes

ces médiocrités qui maladroitement venaient encombrer les recueils, ou étaler leurs productions dans les journaux.

Rivarol se jeta au milieu d'eux, taillant et tranchant avec la lame brillante de son ironie, les écrasant sous le ridicule ou la raillerie.

Il composa *Le Petit Almanach de nos grands hommes*.

Son but était de faire connaître tous ces noms, d'exposer au grand jour tous ces petits auteurs, c'était le plus sûr moyen de se débarrasser d'eux.

Aussi, leur prépare-t-il un cadre savamment enluminé et très brillant ; puis un à un il les range, il les enchâsse côte à côte, fixant d'un trait de plume leurs vaniteuses attitudes ou leurs gestes dédaigneux. C'était de la caricature écrite, le supplice était cruel. Le livre débutait par ces paroles adressées à Cailhava, président du Grand Musée de Paris : « Croit-on que notre almanach puisse être indifférent à votre gloire et à celle de la nation, quand on y trouve qu'un président de musée peut prélever plus de 100.000 vers par an sur la jeunesse française et marcher dans la capitale à la tête de cinq ou six cents poètes » ?

Peu à peu, tout en revêtant une forme de bonhomie bienveillante, les mots deviennent plus incisifs, les phrases plus cruelles. Dès le début, il avertit le lecteur « Les personnes, dit-il, qui voudront parcourir cette galerie tout d'une haleine en seront bientôt punies, d'autant plus qu'il y a une foule de notices qui ne signifient rien et ce sont les plus ressemblantes ».

On serait tenté de s'arrêter devant chaque portrait et surtout devant l'épigramme qui le souligne.

Après un tracé rapide de la physionomie de Culières Palmaizaux, l'auteur ajoute : « Il nous a fait dire qu'il refaisait l'art poétique de Boileau ».

Rivarol n'a garde d'oublier son vieil adversaire Cerutti. « Il a fait, dit-il, des phrases luisantes sur nos grands hommes de l'année dernière. C'est le limaçon de la littérature, il laisse partout une trace argentée, mais ce n'est que de l'écume ».

Quant à Le Brun, voici comment il le présente : « Le poète Le Brun le matin, dans son lit, assis sur son séant, entouré d'Homère, de Pindare, d'Anacréon, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, pêche à la ligne, un mot dans l'un, un mot dans l'autre, pour en composer des mosaïques poétiques ».

Chaque coup portait et déchaînait autour de lui une fusée de rires, que ne parvenaient pas à couvrir les explosions de colère des malheureux patients. Rivarol s'attendait bien à de justes représailles, et l'œuvre d'assainissement accompli il se résigna. « Mon ami, disait-il à Champcenetz, nous n'avons attaqué ces grimauds que de face, mais ils sont gens à manœuvrer au rebours, et alors, de battants que nous sommes, il faudra bien nous résigner à être battus ».

A partir de ce moment, Rivarol change sa manière, fatigué, lassé de cette vie de faciles succès, il veut donner à son esprit un champ plus vaste et plus intéressant ; il se dirige vers la philosophie et la politique.

Necker venait d'écrire son livre sur l'*Importance des Opinions religieuses*. L'homme d'État venait, non sans courage, parler de Dieu à cette orgueilleuse raison qui n'en voulait plus. « C'était, disait Rivarol,

proposer à un philosophe qui monterait au supplicé le secours d'un confesseur ».

Il le fit mal, et se plaçant à un point de vue trop utilitaire, ce fut d'une façon vague qu'il dégagèa la notion de Dieu. C'était la conception d'un déiste : elle était faite pour plaire à la vague religiosité du XVIII^e siècle. La religion, pour lui, est nécessaire comme frein. Il avait mesuré, dans l'âme humaine, le vide qu'on y avait fait en arrachant la religion, mais il n'avait pas compris avec quoi la foi retrouvée saurait combler ce vide immense ; il n'avait pas compris que les cœurs exigeaient une foi faite de calme certitude et d'enthousiastes ardeurs, qu'il fallait à l'obscurité des passions la douce lueur de l'espérance, qu'il fallait la charité pour adoucir la sécheresse des âmes : il n'avait pas compris la religion !

Rivarol répondit à ce livre par deux lettres ; ce furent ses premiers essais de philosophie : ils ne furent pas très heureux. Il ne put supporter cette idée que toutes les religions étaient également utiles. Pressant un peu le système de l'homme d'État, et pénétrant au fond des choses, il en poussa les conséquences à l'extrême. La première lettre attaque et critique ; l'auteur y reflète bien l'opinion de son temps et de son milieu : confiant dans la raison et la science, c'est avec une imprévoyante sérénité qu'il attend l'avenir. Il admet un Dieu créateur se désintéressant de sa créature, mais il s'arrête là. Necker célèbre l'utilité de toutes les religions, Rivarol proclame l'inutilité de toutes et ne veut d'aucune : c'est plus logique. Le premier voit dans la religion des chemins tous tracés, chemins que la société doit suivre. Rivarol n'en veut pas, sa raison

seule lui suffira pour découvrir sa route. Cet utilitarisme ne le conduit plus à un déisme théologique, mais à la morale d'Épicure ; « non pas, dit-il, de l'Épicure défiguré par tant de calomnies dans les écoles et le peuple, mais de l'Épicure de l'antiquité, un des hommes qui ont le plus approché de la perfection ». S'il veut faire le bien c'est pour le plaisir même de le faire, tandis que son adversaire ne songe qu'à éviter un châtement ou obtenir un prix. C'est là le fonds de la théorie qu'il développe dans sa seconde lettre. Il déclare « que dans ce conflit de religions qui se disputent la terre, il est naturel que le sage se tienne en dehors de la mêlée, que tout ministre sage sait bien qu'un moyen de perdre la terre, serait de trop s'occuper du ciel »,

C'est le châtement de ceux qui, pour aller à Dieu, ne prennent pas le chemin de l'amour, mais suivent la route de la crainte, « de ceux qui ne croient pas en Dieu, mais qui craignent en Dieu », ils ne trouvent plus dans la religion aucune consolation, ni aucun soutien, et un jour que la passion souffle un peu plus fort, la crainte disparaît, l'idée de Dieu avec elle. C'était ce que devait faire la société au XVIII^e siècle, « le déisme engendra l'athéisme ».

C'est cette indépendance de raison et de conduite qui dirigea Rivarol dans les premiers moments de la Révolution. Dès que la crise éclata, chacun se rangea dans un camp, prit place pour la bataille d'un côté ou de l'autre. Rivarol attendait et se recueillait ; son esprit et sa verve allaient devenir des armes redoutables, il tenait à réfléchir avant de les employer. Cependant les offres ne manquaient point de part et d'autre. Dès les premières séances des États-Généraux, le marquis de Lauzun se présenta chez lui

comme intermédiaire, l'engageant à publier une brochure sur ce qu'on appelait les dilapidations de la Cour. « Monsieur le Duc, répondit Rivarol, envoyez votre laquais chez Mirabeau, joignez-y quelques centaines de louis et votre commission sera faite ».

Le moment approchait où le fin causeur se trouvant dans un contact plus étroit avec la foule, ce souffle de licence et d'anarchie allait chasser de son âme sa légère teinte de scepticisme et le pousser vers des idées plus saines. Mais alors il ne s'arrêta pas à mi-chemin et quand il eut mesuré toute la bassesse de l'âme humaine livrée à elle-même, il reconnut loyalement et courageusement ses premières erreurs et écrit des phrases comme celles-ci : » La plupart de nos impies ne sont que des dévôt révoltés; une morale sans religion est une justice sans tribunaux ».

Nous l'avons laissé à l'écart, observant et réfléchissant.

A la veille du 14 juillet il prit soudain un parti et quittant ce poste d'attente, il se dirigea vers un poste de combat pour la Monarchie et le Roi.

Les insolentes popularités de ces pseudo-philosophes ou de ces prétendus démagogues ne le tentèrent pas et ce fut simplement et loyalement qu'il vint mettre au service d'une cause déjà bien comprise, son talent et son ardeur..

Ce dut être sans doute pour le fin critique un plaisir délicat et le commencement de la récompense que de voir dans le camp opposé se dépenser ces bruyantes inutilités qu'il avait sans pitié flagellé dans l'*Almanach des Grands hommes*. Il les avait, en faisant leur cour à l'opinion, il les avait raillés; aujourd'hui ils courtoisaient la nation, il allait les combattre et défendre contre eux le trône et le malheur.

Continuellement distrait par les circonstances et détourné par elles de la route qu'il voulait suivre Rivarol tout en déviant devant les difficultés du moment et se laissant emporter par les événements gardait toujours sa physionomie particulière et ses traits originaux.

Le voici maintenant embrigadé dans un camp et de grands coups vont se donner ; voici le fin causeur transporté dans le journalisme, le styliste précipité au milieu du chaos des doctrines et des philosophies, n'importe, il reste toujours lui-même. Il combat au milieu de la foule, mais il combat à sa manière, il a sa tactique à lui et c'est toujours la même.

Veut-il combattre de fonds les théories de ses adversaires, il élève le débat, « le dégage des impressions « du moment s'efforçant de donner à son jugement « le calme que beaucoup d'historiens ne peuvent « conserver en face d'événements déjà anciens, il « écrit une suite de réflexions sur les décrets de « l'Assemblée Nationale, sur les fautes du gouvernement, sur les malheurs de la France ».

Il eut deux armes : *le pamphlet et le journal politique*.

Que d'épigrammes, de portraits et de satires ne durent pas lui inspirer les gens et les événements.

On peut aisément se représenter ce petit coin de ce vaste champ de bataille où l'homme d'esprit bataillait contre les politiques ; où le fin causeur luttait contre la brutalité des événements.

Ses coups ne résonnèrent peut-être pas très fort au milieu des éclats de la bataille, mais ils durent porter : ce n'étaient plus les claquements du fouet sur les épaules des littérateurs prétentieux, c'était les coups de lance frappant au défaut de la cuirasse.

L'abbé Sabatier avait fondé « *le journal politique et national* ». Rivarol y collabora, relatant les événements et les soulignant de réflexions profondes.

« La politique, disait-il, est comme le sphinx de la fable ; elle dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes ». Rivarol n'était pas homme à se laisser dévorer ; il chercha les énigmes ; son journal nous montre qu'il les découvrit souvent.

N'ayant pas voulu faire sa cour à la nation, il refusa de flatter la Cour.

Au roi il disait : « La Révolution se réduit à dix ans de faiblesse et un an de force mal employée ».

Au Peuple : « Le peuple est un souverain qui ne demande qu'à manger. Sa majesté est contente quand elle digère ».

Aux Révolutionnaires : « Le peuple donne sa fauteur, jamais sa confiance, malheur à ceux qui ruinent le fonds d'une nation ».

A Tous : « Les vices de la Cour ont commencé la Révolution, les vices du peuple l'achèveront ».

Prenant la Révolution dès sa naissance, il la suit pas à pas appréciant et commentant chaque événement. On publie quelquefois ce journal sous la forme de Mémoires ; c'est, en effet, plus un livre qu'un journal, une histoire qu'un récit.

Voici comment il délimite le rôle des États-Généraux : « Le gouvernement est esclave comme tout débiteur et s'agite dans les fers ; il distribue à ses vampires impôts sur impôts, emprunts sur emprunts et ne s'arrête qu'à toute extrémité entre la banqueroute et les États-Généraux. C'est où nous en sommes. Le gouvernement supplie la nation de le cautionner envers la capitale, envers elle-même et M. Necker est devenu le médiateur d'un si grand traité. Les

provinces qui savent que le gouvernement et la capitale ne peuvent se sauver sans elles ont demandé pour prix de leur sacrifice une constitution. Tel est le but des États-Généraux, d'abord la constitution, ensuite la garantie de la dette publique ».

Arrivant à la séance royale du 23 juin, il parle avec admiration de la déclaration royale « qui eut pu, avec « quelques modifications, devenir la Grande Charte du peuple français ». Mais il ne se perd point en regrets stériles, il recherche plutôt la cause de l'accueil qu'elle a reçue, et ne l'a-t-il pas trouvé quand il a dit : « Six mois plus tôt, cette déclaration aurait été reçue et proclamée comme le plus grand bienfait qu'aucun roi eut jamais accordé à ses peuples, elle eut fait perdre jusqu'à l'idée, jusqu'au désir d'avoir des États-Généraux ».

Plus loin il s'écrie : « Législateurs, fondateurs d'un nouvel ordre de choses ! vous voulez faire marcher devant vous cette métaphysique que les anciens législateurs ont eu toujours la sagesse de cacher dans les fondements de leur édifice. A ! ne soyez pas plus savant que la nature si vous voulez qu'un grand peuple jouisse de l'ombrage et se nourrisse des fruits de l'arbre que vous plantez ; ne laissez pas ses racines à découvert. Pourquoi révéler au monde des vérités purement spéculatives ?

Ceux qui n'en abuseront pas sont ceux qui les connaissent » et ceux qui n'ont pas pu les retirer de « leur propre sein ne les comprendront jamais et en « abuseront toujours ».

Je voudrais, en analysant quelques unes des idées principales de Rivarol, faire ressortir ses réelles qualités de philosophe et de politique.

On était au temps où Montesquieu avait proclamé

la nécessité du principe de la séparation des pouvoirs.

Pourquoi ce principe abstrait exerça-t-il une influence aussi considérable non seulement sur les politiques, mais peut-on dire, sur tous les esprits ? Pourquoi cette règle juridique s'imposa-t-elle tout à coup avec une telle force ? N'est-ce pas parce qu'on vit dans la méconnaissance de ce principe la cause de tous les maux dont on souffrait ! Les circonstances expliquent la fortune de cette idée : Rivarol le constate : « La Constitution est l'œuvre d'un seul pouvoir qui a étouffé les deux autres. »

Mirabeau, dans la séance du 11 septembre 1789, alors qu'on discutait le fameux droit de *veto*, dit : « Deux pouvoirs sont nécessaires à l'existence et aux fonctions du corps politique : celui de vouloir, celui d'agir. » Et Rivarol dira : « L'Assemblée ayant tué la royauté je ne vois de souverain en France que cette assemblée, et je salue en elle l'Hôtel de ville, les districts et le Palais Royal. »

Un des points de vue où la perspicacité de Rivarol se révèle le mieux c'est dans son appréciation de la Constitution de 1791. Presque seul il en a nettement dégagé les principes et les bases. Il s'aperçut vite que loin d'étayer la monarchie ébranlée cette lourde machine servirait à l'écraser ; il ne se borna pas à l'examiner curieusement, il en chercha les ressorts. Il vit qu'elle reposait sur deux principes essentiellement républicains et que cette constitution sanctionnée par le roi établissait définitivement la République en France. « L'Assemblée Constituante décréta d'abord que la personne du roi était inviolable et la couronne héréditaire de mâle en mâle ; mais elle décréta ensuite que l'assemblée était permanente. Elle dé-

« clarait qu'elle était une démocratie, mais il fallait
« entendre une monarchie. »

C'était une pensée de profond politique ; il eut aussi parfois des idées prophétiques : « On me
« demandait en 1790 comment finirait la Révolution.
« Je fis cette réponse bien simple : Ou le roi aura une
« armée ou l'armée un roi. Nous aurons quelque sol-
« dat heureux car les révolutions finissent toujours
« par le sabre : Sicylla, César, Cromwell. »

Le psychologue perce toujours : il nous découvre
« les deux pivots sur lesquels roulent toutes les
« actions des membres les plus purs la peur et la
« vanité ; la peur qui les conduisit à se déclarer
« inviolables, la vanité qui les amena à se croire
« infailibles. »

Sainte-Beuve qui le premier a montré Rivarol sous son jour véritable, comme un grand écrivain et un profond penseur trop distrait par les circonstances, mort trop jeune, mais qui nous montre par le peu qu'il a fait tout ce qu'il aurait pu être et nous faire voir et comprendre tout ce qu'il a vu et compris, Sainte-Beuve consacre à Rivarol cette appréciation :
« Rivarol se montre et avant Burke un des plus grands écrivains qu'ait produit la Révolution française. »

Rivarol et Burke ! en effet, le rapprochement devait être naturel. L'un détestant la Révolution, car il y voyait une crise de scepticisme et peut-être aussi le présage d'un violent essort national qui devait débiter à Valmy et ne s'arrêter plus qu'à Austerlitz ; l'autre, parce qu'il y voyait l'anéantissement de la justice au nom de la philosophie et de la raison. D'ailleurs, ils se comprirent bien de leur vivant et le grand orateur anglais écrivait, en 1792, au frère

de Rivarol, une lettre dans laquelle il appréciait le journal politique, allant, dans son enthousiasme, jusqu'à promettre à l'auteur que la postérité placerait ses tableaux à côté de ceux de Tacite. Et les échos de la voie de Burke résonnent encore, tandis que les tableaux de Rivarol dorment dans l'oubli et la poussière des bibliothèques. Il vint un moment où ce combat n'eut plus de raison d'être, « tous les grands corps étaient frappés », la bataille changea d'aspect le 6 octobre. Rivarol changea d'ames, et moitié joyeux, moitié désespéré, il s'en revint à la guerre d'escarmouches faites de parodies et d'épigrammes. Il paraissait alors dans la capitale une galerie des États-Généraux et des dames françaises où défilaient en caricature la plupart des hommes et des femmes en vue : Neker, le duc de Nivernais, Mme de Staël, la comtesse de Bourbonnais, la marquise de Sillery, enfin, Mirabeau, auquel Rivarol a consacré cette ligne peu flatteuse : « Mirabeau était l'homme qui ressemblait le plus à sa réputation : il était affreux ». Il est probable que Rivarol employa sa plume à enrichir cette galerie, mais dans quelle mesure ? c'est ce qu'il est très difficile de préciser. Il avait autrefois écrit le *Petit Almanach de nos grands hommes littéraires*, il fallait à cette œuvre un pendant, il le lui donna en écrivant : « *Le Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution*, par un citoyen actif ci-devant rien ». Il est dédié « à Mme de Staël, ambassadrice de Suède auprès de la nation ». Il la lui offre dans une épître dédicative ainsi conçue : « Madame, publier le dictionnaire des grands hommes du jour, c'est vous offrir la liste de vos adorateurs ».

Admirons en passant deux ou trois portraits ;

Voici Chamfert, « le meilleur patriote de l'Académie. Des gens inexorables en fait de probité l'ont accusé d'avoir abandonné la tyrannie, après avoir vécu de ses infâmes aumônes. D'abord il a objecté qu'il ne devait à la Cour que son existence, ensuite il a prouvé qu'il ne s'est jamais vendu qu'au souverain, que la nation est aujourd'hui souveraine, que par conséquent il doit se rendre à la nation ».

Voici Chénier, « véritable poète de Révolution, a profité on ne peut plus heureusement du renversement des idées et il a donné son *Charles IX*. Il fallait un parterre rempli des héros du faubourg Saint-Antoine pour que cette pièce fût dignement admirée ; c'est ce nouveau public qui l'a couronné. Racine, Corneille, Voltaire, dans de telles circonstances, auraient fait tout au plus quelques chefs-d'œuvre de style qui n'eût respiré que l'humanité. M. Chénier a fait un drame national » !

Une fois lancé dans ce genre de combats, Rivarol ne s'arrêtait plus, son esprit l'emportait, sa verve l'entraînait, cette fois il fut trop loin. Son goût ne sut pas le conduire, parce qu'il ne luttait plus contre des opinions mais contre des passions.

Je fais allusion à sa collaboration au journal les *Actes des Apôtres*, journal qui avait commencé à paraître l'an 0 de la liberté.

La cause se perdait de plus en plus, les violences, les injustices se multipliaient, les combattants devenaient plus impétueux, plus désespérés, ils ne mesuraient plus les coups. Les circonstances seules peuvent expliquer comment Rivarol collabora à cette feuille ; il n'y resta, d'ailleurs, pas longtemps, et peu après le journal tomba et cessa de paraître. On dit que le roi en avait exprimé le désir.

La tâche que Rivarol s'était assignée : ramener la Révolution à des idées plus sages, réconcilier la nation et le roi ne fut bientôt plus possible. Rivarol quitta son poste de combat ; abandonnant Paris, il se retira à Manicamp, puis à Maisons.

« Un matin, raconte un de ses biographes (1), on « lui annonça M. de Malesherbes. Rivarol se leva « avec respect. Je viens, dit l'ex-ministre, de la part « du roi vous proposer un rendez - vous avec sa « Majesté. Le roi, plein d'estime pour vos talents, « a cru, dans les circonstances difficiles où l'État se « trouve, pouvoir les réclamer.

« — Monsieur, répondit Rivarol, je n'ai qu'un « conseil à donner au roi ; s'il veut régner, il est « temps qu'il fasse le roi. Il fut exact au rendez-vous « et dit à sa Majesté : « Sire, il en est temps encore, « faites le roi ».

Lorsqu'on se hasarde à rechercher les idées dominantes qui dirigèrent les hommes de ce temps, on est frappé de la diversité d'opinions et de systèmes. C'est un fouillis inextricable d'idées émises, aussitôt combattues. Le roi va des uns aux autres, écoutant et cherchant ; mais jamais il ne se résoud à poursuivre une politique jusqu'au bout. Rivarol faisant appel à toutes les ressources de son esprit, à toute son expérience de sage spectateur, il écrivit un mémoire le 25 avril 1791 et le remit au ministre de la maison du roi.

« Quoi que je ne fasse pas grand cas, y écrit-il, « des conseils rétrospectifs et de l'esprit d'après « coup, je ne dois pas cependant négliger de faire « un tableau raccourci de quelques faits importants « qui ont influé sur l'état actuel de la monarchie

(1) Sulpice de la Platière.

« pour prouver que mes idées s'enchaînent de loin
« et tiennent également aux effets et aux causes de
« la Révolution ».

Montesquieu a dit quelque part : « Il y a des cas
« où il faut mettre un moment un voile sur la liberté,
« comme on cacherait la statue des dieux ».

C'est proclamer le « droit de nécessité » des juristes allemands ; ce droit, Rivarol l'a compris. Il a compris qu'il vient des heures où il faut sortir de la chimère de ses désirs pour se mettre en face de la brutale réalité. Pour combattre une chose, il ne faut point la nier ; et dans l'entourage du roi ne s'efforçait-on pas de nier la Révolution ? Rivarol avait trop l'intelligence d'un historien pour ne pas voir là un fait définitivement accompli. Une nouvelle France se faisait ; le roi ne devait pas la détruire, il devait y établir et y maintenir son trône.

« Il faut travailler non sur l'Assemblée, mais sur le peuple, il faut détruire la cabale qui forme les tempêtes populaires et pour cela perdre le duc d'Orléans. » Il faut bien se répéter cette grande vérité que la monarchie recommence, il faut donc recourir aux éléments, c'est-à-dire retirer du tiers état le parti qu'en ont tiré les premiers rois de France.

Dans une note du 15 mai 1791 il propose l'institution d'un club ouvrier des Jacobins, le moment « d'indécision où se voit le petit peuple est favorable. »

Reprenant toujours ses mêmes idées il adjurait le roi de regarder dans l'histoire et d'imiter la conduite de ses ancêtres, qui se sont toujours appuyés « sur la partie forte de leur temps. » Clothaire s'appuya sur les seigneurs qui étaient la partie forte de leur temps. Charlemagne sur les évêques, François I^{er} et Henri IV sur la noblesse.

Louis XIV sur l'Église et la Noblesse. L'argent ayant enfin tout égalé Louis XV a vécu nonchalamment des miettes de la table de Louis XIV et ce qu'il en restait n'a pu conduire Louis XVI jusqu'à la quinzième année de son règne. Si le roi, achevait-il, avait été conseillé d'après ces faits il n'est pas douteux que sa majesté n'eut régné désormais par la partie forte, je veux dire par les maximes populaires. »

Tous ces conseils se perdirent dans le tumulte des insurrections ; la guillotine s'élevait sur les tribunes renversées : Rivarol émigra.

Ce ne fut point pour aller au dehors se faire l'apôtre de la contre révolution, ce fut pour protéger sa vie. « Si, disait-il, la Révolution s'était faite sous Louis XIV, Cotin eut fait guillotiner Boileau, et Pradon n'eut pas manqué Racine. En émigrant j'ai échappé à quelque jacobin de l'*Almanach des Grands Hommes*. »

« Il était temps, poursuit-il, on vint sept jours après, soit pour me massacrer, soit pour me mener à l'échafaud, les brigands dirent en entrant chez moi : Où est-il ce grand homme ? nous venons le raccourcir. »

Peu à peu la vieille société française — celle où avait pris pied, Rivarol — se désagrègeait ; ses lambeaux allaient se réunir à Coblentz ou à Bruxelles.

Il y eut deux émigrations, deux camps d'émigrés : à Coblentz les militants, ceux qui allaient implorer un bras étranger pour arrêter la Révolution ; à Bruxelles les émigrés par nécessité, ou plus exactement les exilés. Rivarol fut à Bruxelles.

Le 20 Juillet Louis XVI suppliait les ministres allemands réunis à Mayence de ne pas exciter par des projets de démembrement le patriotisme des Français.

Leur réponse fut le manifeste de Brunswick. On venait d'attaquer le patriotisme des Français, le 10 Août et Valmy s'en suivirent.

Qu'on était loin des désirs de Louis XVI ! Rivarol écrivit alors la lettre à la noblesse française. L'émigration avait oublié Marie-Antoinette et Louis XVI — il les leur rappelait dans un portrait rigoureux : avec un grand courage il s'éleva contre ce fanatisme excessif.

La nation venait de ce former, elle se sentait en pleine possession de sa force, et dès les premiers jours on s'attaqua non plus aux idées de ses chefs, mais à son sol et à son drapeau : elle se jeta contre l'étranger, dépassa ses frontières et dans sa rigoureuse poussée fit trembler tous les trônes de la vieille Europe. Rivarol avait compris la faute des Lauzun et des Fersen ; sans peur il la leur disait.

A partir de cette époque — dégoûté peut-être de ce rôle de Cassandre — il cesse ses écrits politiques et nous le voyons se répandre de plus en plus, comme autrefois à Paris, dans les salons de Bruxelles, il y retrouva les mêmes succès parce qu'il y paraissait avec le même esprit.

Ce rieur infatigable venait d'assister et de se mêler à de terribles événements, sa conversation en trahissait l'influence et c'est avec persistance qu'elle revient sur les malheurs de la France et du Roi. Et n'est-ce pas peut-être parce qu'il avait peur d'en pleurer, qu'il essayait d'en rire ?

Parmi les salons qu'il fréquentait, c'était surtout ceux qui lui rappelaient le passé, ceux de la marquise de Cogny, et M^{me} de Mondregard.

Cependant la Révolution approchait envahissant la Belgique, la Hollande ; l'émigration reprit son exode. Rivarol quitta Bruxelles pour Londres, qu'il délaissa

bientôt pour Hambourg. Il écrit dans une lettre : « J'ai quitté l'Angleterre pour deux raisons, c'est que d'abord le climat ne me convient pas et qu'ensuite j'ai besoin d'être sur le continent pour mon dictionnaire de la langue. D'ailleurs je n'aime pas un pays où il y a plus d'apothicaires que de boulangers et où l'on ne trouve de fruits mûrs que les pommes cuites. Les anglaises sont belles, mais elles ont deux bras gauches.

A Londres, les émigrés pour la plupart ruinés et sans argent continuaient toujours leur vie de riches gentilhommes ; à Hambourg il n'en était plus de même.

Les mémoires du temps (1) nous permettent de parcourir les listes d'illustres industriels :

La mère du comte de Neuilly établit un petit commerce de modes, sa sœur fait des bagues en crin.

La comtesse d'Asfeld, associée au marquis de Romance, tenait un petit commerce de vin.

Monsieur de Sœnières était maître d'armes ; le comte de Gimel distillateur.

Rivarol eut la bonne fortune de trouver un journal — *Le Spectateur du Nord* — et un libraire. Il s'y occupa de littérature et de philosophie, faisant paraître un ouvrage sur la littérature française en 1788 et un essai sur l'Amitié.

Les circonstances exigeaient ce labeur continu et régulier, il se plia aux circonstances avec résignation, mais ce ne fut qu'avec un médiocre intérêt qu'il collabora au *Spectateur du Nord*, et peut être y vit-il surtout l'occasion inestimable de lancer le grand ouvrage qu'il préparait, de faire connaître son diction-

(1) *Souvenirs et Correspondances du comte de Neuilly*, par Maurice de Barberey.

naire de la langue française par un discours préliminaire. Mais peu à peu renaissait le Rivarol d'autrefois ; à mesure qu'il s'éloignait de la bataille réapparaissait le littérateur et le causeur. Puis ses vieilles querelles littéraires lui revenaient en mémoire.

M^{me} de Staël, Senac de Meilhan, Delille avaient eux aussi quitté Paris pour Hambourg. Mais entre émigrés on ne s'attaquait plus, on se fuyait ou on se réconciliait.

Avec Delille Rivarol se réconcilia.

Malgré ces souvenirs, je devrais peut être dire à cause de ces souvenirs l'ennui gagnait l'homme d'esprit : il avait espéré s'étourdir dans des succès de salon ; se retremper dans le milieu des philosophes et des littérateurs, il n'avait plus retrouvé que des industriels et des commerçants. Rivarol partit pour Berlin à l'automne de 1800.

C'était la dernière époque de sa vie, elle coïncida avec le dernier service rendu à la Monarchie.

Frédéric-Guillaume III montrait peu d'indulgence pour l'émigration ; peut-être que le désir de plaire à l'envoyé français Beurnonville et au frère du 1^{er} consul alors à Berlin n'était pas étranger à sa conduite.

Le marquis de Moustier fut chargé de contrebalancer cette influence ; mais la mission était délicate ; à côté des talents du diplomate, il fallait les charmes d'un homme d'esprit, celui qui devait être Louis XVIII choisit Rivarol et l'adjoignit au marquis. L'un et l'autre firent peu ; la diplomatie est peu de chose quand les canons ne la soutiennent pas.

Le feu roi avait décidé que les émigrés de distinction seraient admis à la cour, non pas sous le patronage d'un intermédiaire accrédité, mais sur la présentation de quatre compatriotes.

Frédéric III revint sur cette décision et ce fut une recommandation officielle qu'il exigeait, Rivarol ne put l'obtenir. L'ambassadeur ne put accomplir sa mission, mais du moins venait-il de prouver que toujours il était prêt à servir la même cause avec le même dévouement.

Le royaliste ne pouvait plus espérer, le français était exilé, le causeur se voyait fermer l'accès de la cour ! Sa vie était finie, sa lutte terminée ; il mourut le 11 avril 1801.

J'ai essayé de vous montrer, je ne dirai pas l'œuvre, mais la vie de Rivarol ; peut-être un peu étonnés, vous avez pu le suivre un moment à travers sa vie singulièrement mouvementée ; vous avez pu voir de quoi est faite sa réputation ; vous avez certainement jugé qu'il la méritait bien.

Et cependant aujourd'hui son autel est bien délaissé ; et s'il vous a pris la fantaisie d'ouvrir un dictionnaire à la page de son nom, vous avez pu y lire que Rivarol vivait sous la Révolution, que c'était un causeur apprécié, peut-être même un homme d'esprit.

Il me semble — et j'ai essayé de le prouver — qu'il était quelque chose de plus : un homme de talent auquel le travail et le temps firent défaut.

Si cet aperçu a pu vous donner le désir de mieux connaître Rivarol, secouez avec courage la poussière de ses écrits, ouvrez hardiment ses livres, vous y trouverez parfois des pensées profondes et des remarques qu'on est peu habitué à rencontrer chez ses contemporains : en tous cas, vous y trouverez toujours de l'esprit.

E. LACOMBE.

LA VILLE MORTE ⁽¹⁾

Mai 1901.

Une de mes distractions favorites est de voir défiler les diligences qui passent devant mon mas, portant à la ville les paysans des Basses-Cévennes, ou les ramenant chez eux. Rien de plus curieux que de voir l'entassement dans ces *pataches*, de gens, de paquets, de bêtes même. Tout ce monde est gai et fait certainement mentir le proverbe : « Là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir ».

Un de ces véhicules, qui n'ont plus d'âge et qui tiennent encore bon malgré les chemins de fer, répond au nom pompeux et amical de « *Le Complaisant de Parignargues* ».

Il faut le voir, bondé jusqu'à la capote, d'hommes, de femmes et d'enfants. Tandis que le conducteur chante ou joue du clairon, les femmes rient et les hommes fument leur pipe ou leur cigarette.

Que de liaisons, que de flirtages campagnards se sont noués dans ces bonnes vieilles voitures. L'esprit se reporte au temps passé où il fallait parcourir de longues distances en malle-poste, allant de nos villes de province à Paris. Les coupés aussi bien que les rotondes, les impériales comme les intérieurs, ont dû être témoins de bien des idylles et de déclarations d'amour ! N'était-ce pas presque l'intimité

(1) Extrait des *Lettres de ma Garrigue*, inédites, en cours de publication. Tous droits de reproduction réservés.

que ces longs voyages, côte à côte, pendant des jours et des nuits, serrés les uns contre les autres ? On s'y coudoyait et du coudoiement à la familiarité il n'y a pas une grande distance, et c'est ainsi que, pour chercher un confortable qui n'existait pas, on se passait mutuellement des permissions qui ne seraient plus de mises aujourd'hui, dans les compartiments si bien compris de nos chemins de fer. S'il en avait été autrement, on serait sorti de ces affreuses boîtes roulantes, ankylosé, rompu, courbaturé. La galanterie française, qui n'a jamais perdu ses droits, même en diligence, tolérât alors bien des choses en voyage. Elle accordait toujours aux jolies femmes une épaule comme oreiller ou un pied comme support d'un autre pied. De là des rapprochements qui pourraient peut-être paraître aujourd'hui un peu excessifs. Dans les relais, on se payait mutuellement le champagne ou le café, et si l'on y trouvait avantage, si l'on avait à faire à des personnes de marque, des relations cordiales ne manquaient pas bientôt de s'établir.

Mais « *Le Complaisant de Parignargues* » n'a jamais connu de ces aristocratiques aventures. Il symbolise seulement la vie populaire. Or, l'autre jour, j'eus l'idée de le prendre pour aller visiter l'emplacement d'une ville disparue, qui n'est composée, comme Montpellier-le-Vieux, près des gorges du Tarn, que de rochers au milieu de quelques vestiges du passé. Cette ville a nom : *la ville de Mus*. Je vous en parlerai tout à l'heure.

Ce n'était pas un *Complaisant*, mais deux *Complaisants* que l'administration avait mis en marche. Il y avait, en effet, ce jour-là, une fête locale à Parignargues avec courses de taureaux et farandoles, et

pour transporter tous ces gais voyageurs une seule voiture avait été jugée insuffisante. On me logea tant bien que mal sur l'impériale, au milieu d'une *cuadrilla* provençale qui allait dans cette localité combattre des taureaux, et vous dire que la conversation ne s'engagea pas aussitôt serait vous mentir.

— Eh ! bonjour la compagnie ! fis-je en m'adressant à ces toréadors, toréadors seulement le dimanche ou les jours de fêtes, car dans la semaine tous ces braves gens sont travailleurs de terre, cordonniers ou forgerons, sauf en général leur chef qui, lui, reste bien toujours de la partie.

— Monsieur va à la fête ? répliqua le patron de la *cuadrilla*.

— Non, et je le regrette, car j'aurais été heureux de vous voir travailler et de vous applaudir.

— Vous y perdrez, assurément, car les taureaux du Brazin-Vert sont de bien belles bêtes.

Et avec ensemble les toréadors firent avec le pouce, pour mieux accentuer leur opinion, un de ces gestes significatifs qu'on ne voit que dans le Midi.

— Et où allez-vous donc comme ça ! interrogea l'un d'eux.

— Mon Dieu, cela ne peut pas vous intéresser beaucoup, je vais visiter une ville morte.

— Une ville morte ! exclamèrent-ils, il y a donc des villes mortes ?

— Au fait, c'est vrai, fit un des toréadors, j'en connais une, Aiguesmortes, et encore je ne sais pas pourquoi on l'appelle ainsi, car elle est très vivante, et la preuve en est qu'on y donne chaque année de jolies courses et de belles fêtes.

— Alors, vous ne serez pas des nôtres ?

— Hélas ! non, mais je lirai dans les journaux vos exploits.

— Allons ! vous ne devez pas être un bien grand amateur de taureaux, vous.

— Mais si, au contraire, je suis *afficionado* et j'adore les grandes corridas espagnoles des Arènes de Nîmes.

Là dessus, les toréadors provençaux se mirent à bondir et à faire une grimace amère.

— Ah ! ça par hasard, est-ce que nous ne les valons pas tous ces toréadors d'Espagne qui viennent vous éblouir par leurs brillants costumes et leur faconde ?

— Houm, houm ! fis-je un peu sceptique.

— Vous ne savez donc pas qu'il y a bien plus de mérite à travailler comme nous des taureaux de Camargue, fourbes, traîtres, vicieux, qui ont couru déjà plus de vingt fois, que des fauves d'Espagne, toujours neufs et francs et que le picador a déjà abrutis par de nombreux coups de piques.

Et là-dessus, longue discussion tauromachique, pendant que le coucou allait cahin-caha, nous rejetant les uns sur les autres, au milieu des ornières d'une route poussiéreuse.

— Bon Dieu ! fit l'Adonis, — c'est ainsi que s'appelait le chef de la *cuadrilla*, — vous n'êtes donc pas patriote, de préférer ainsi le travail des Espagnols à celui de Français comme nous ?

— Mais si, je suis patriote, très patriote, mais pourquoi donc alors, puisque vous vous déclarez aussi intrépides et aussi habiles que les Espagnols, n'avez-vous pas encore adopté leur jeu, leur genre ou du moins fait des études spéciales pour arriver à leur degré d'audace et de grâce ?

— Cela viendra, cela viendra un jour et tenez, déjà

il y en a quelques-uns d'entre nous qui sont allés en Espagne prendre des leçons. Nous aurions seulement besoin d'être encouragés, et puis les propriétaires de taureaux de Camargue ne sont pas à la hauteur ; ils n'entendent rien à l'élevage et n'ont jamais su nous donner des bêtes dignes de nous. On dirait qu'ils nous réservent les bêtes les plus éti-ques, les plus mal nourries et les plus rusées, des taureaux assassins quoi ! comme nous les appelons ici.

La conversation avait pris une tournure plus modérée .

On approchait du village ; des bigues surmontées d'oriflammes s'élevaient tout le long de la traverse qui conduit à Parignargues. Aux portes de la localité la foule était considérable et les *afficionados* du lieu étaient légions, au milieu de jeunes filles agitant leurs éventails. La patache avait de la peine à avancer. Tout le monde avait les yeux sur moi. On se demandait quel pouvait bien être ce personnage. Était-ce un délégué de la Préfecture ou le Président du Comité tauromachique de Nîmes ? Était-ce un commissaire de police ou un reporter de Paris ? E chacun chuchotait dans l'oreille de son voisin, faisant toutes les suppositions. On interrogea l'Adonis, et celui-ci de s'esclaffer de rire :

— Monsieur n'est rien de tout ce que vous pensez ; Monsieur ne vient pas pour la fête, il va voir une ville morte.

Le gros des *afficionados* fut passablement défrisé de voir un étranger leur brûler si cavalièrement la politesse et de venir dans leur village que pour y prendre une voiture devant me conduire à la ville de Mus.

Le bruit s'était en effet, rapidement répandu que je n'étais pas venu pour la fête. C'était de ma part une sorte d'impolitesse, de *crasse* (1), d'avoir choisi justement ce jour-là pour aller me promener à Mus ; C'était tenir en bien petite estime le programme des réjouissances, à l'occasion d'une inauguration des eaux, mais aussi c'était bien de la part de la population, faire mentir l'affiche du maire qui portait tout au bas de ce programme ces mots : Bon accueil sera fait aux étrangers.

Le bon accueil devait se changer pour moi en un accueil plutôt froid.

— Comment ! Monsieur va voir une ville morte et n'assistera pas à notre fête ?

Décidément, j'aurais mieux fait de rester au mas des Gardes. Je regrettais presque les cahotements de la diligence.

Ma foi, prenant un air indifférent, je me mis en quête d'une voiture pour aller à Mus.

Ah ! parlons-en des voitures et des charrettes, ce jour-là, toutes avaient été réquisitionnées pour former l'arène et le toril (2). Il ne me manquait plus que cela, de ne pouvoir trouver une voiture. Et en effet, impossible d'en avoir une, malgré toutes mes supplications. On m'indiqua un moyen, c'était de faire quatre kilomètres à pied et d'aller à Montpezat, village voisin où certainement j'aurai quelque chance d'en louer une. Je pris ce dernier parti. Et pendant que je me reposais quelques instants sur la terrasse d'un café, je voyais passer devant moi des groupes de jeunes filles et de jeunes gens, riant et caquetant, et

(1) Expression vulgaire du pays signifiant mépris.

(2) Toril, compartiment réservé aux taureaux, où on les enferme avant la course.

je les entendais dire, en me voyant, dans leur doux parler languedocien :

— Le voilà, le Monsieur qui va à la ville morte !

Et tout le temps de la fête, on ne parla que de la ville morte et de votre serviteur. Jamais on n'avait autant parlé de cette pauvre ville de Mus, dans le pays. Je parie que, depuis, les plus intrépides du pays, ont eu l'idée d'aller voir cette fameuse cité, dont la plupart ignoraient jusqu'ici l'existence.

Mais, c'est égal, si je n'assistais pas aux plaisirs de ce jour, j'eus le temps de faire, pendant l'heure que j'ai perdue, devant le café le plus *select* du lieu, une jolie étude de mœurs locales. J'ai pu me rendre compte de ce qu'était l'*afficion* (1) villageoise.

Du reste, un des *afficionados* de Vauvert, qui était venu là représenter le club tauromachique de cette ville et qui avait lié au café conversation avec moi en rompant la glace par quelques questions peut-être un peu familières, me procure le plaisir de vous en présenter un échantillon !

— Monsieur est étranger ? risqua le vauverdois.

— Oui, mais pas de bien loin.

— Ni moi non plus, car je suis de Vauvert.

— Ah ! vous êtes de Vauvert-sur-le-Vistre, jolie petite cité, ma foi, célèbre par les aventures de M. Sistre (2).

— Alors ! vous connaissez M. Sistre ?

— De réputation seulement, car vous ne devez pas ignorer qu'il vivait au siècle dernier. Connaissez-vous au moins son sermon ?

(1) Amour des courses de taureaux et connaissances tauromachiques.

(2) Le sermon de M. Sistre, curé de Vauvert, une des œuvres poétiques de l'abbé Favre.

— Qui ne connaît pas *lou sermoun dè Moussu Sistre* ? Vous devez être un savant, Monsieur, puisqu'on m'a dit que vous fuyez les fêtes pour aller visiter une ville morte, et vous vous intéressez à *Moussu Sistre* !

— Vous êtes tombé à peu près juste. Je ne suis pas un savant, tant s'en faut, mais un homme de lettres.

A ce mot d'*homme de lettres*, mon interlocuteur se recula épouvanté.

— Vous êtes auteur, alors ?

— Certainement ; je cultive les belles-lettres comme d'autres cultivent la vigne ou des légumes, avec la différence que les lettres sont encore plus ingrates que la terre. La mévente les atteint également l'une et l'autre.

— Et vous trouvez dans cet état là quelques satisfactions ?

— Dame ! comme ces toréadors et ces farandoleurs en trouvent lorsque les uns vont combattre des taureaux et les autres dessiner avec leurs pattes, des entrechats. Tous les goûts ne sont-ils pas dans la nature ? Mais revenons à Moussu Sistre. Il trouverait n'est-ce pas, son Vauvert bien changé, s'il revenait dans ce monde ?

— Oh ! pour cela, oui, Monsieur.

— Eh ! bien vous verrez dans mon prochain volume un chapitre sur la résurrection du saint homme et sur une visite qu'il fit à Vauvert, cent ans après sa mort.

— Oh ! ce sera curieux....

Il n'acheva pas ; les tambourins et les hautbois annonçaient déjà la course de taureaux, et il partit en me saluant de son grand feutre mou, à la façon de Frédéric Mistral,

Je restai quelques instants encore attablé sous la tonnelle du café, le temps de voir défiler devant moi la population exaltée, par l'attrait et l'entraînement de la course de *bioous* (de bœufs sauvages). Les édiles parés de leurs insignes, suivis et précédés de symboliques bannières étaient eux-mêmes entraînés et s'avançaient pompeusement, tandis que le fifre de Garons et le hautbois de Calvisson jouaient l'air populaire :

*Sériès restât à toun oustaou,
La bane del bioou
T'aurié pas fa maou,*

ce qui veut dire que : si tu étais resté à ta maison, la corne du taureau ne t'aurait pas fait de mal.

Et cela, comme pour prévenir à l'avance les imprudents jeunes gens du pays, qui après le travail de la cuadrilla, devaient essayer d'arracher des cocardes à deux taureaux en course libre, que les cornes de ses animaux n'aimaient pas à s'acharner dans le vide.

Et là-dessus, je profite de la cohue pour m'esquiver à l'anglaise et prendre le chemin rocailleux de Montpezat où je trouvais facilement le tape-cul nécessaire pour aller voir ma ville morte.

Quel joli voyage ! Et quelle ravissante route que celle qui conduit au désert de Sauve, où se trouve l'emplacement de Mus ! On longe presque tout le temps le cours du Vidourle avec ses oseraies et ses saules, qui donnent à cette charmante rivière quelque ressemblance avec les bords enchantés du Vulturne ou du Mincio. Sur la gauche la grosse montagne de Coutas ; sur la droite, des collines de chênes-verts, d'alisiers et de cerisiers ; devant soi,

les dentelures des Cévennes brodant sur le bleu du ciel en arabesques esquises ; puis, au loin, le vieux château de Fressac se détachant sur les deux rochers jumeaux de Monoblet, divisés en deux cimes comme les monts si pratiques de l'Hellade, dominés à leur tour par le roc majestueux de Saint-Hippolyte, au pied duquel s'étend voluptueusement semblable à une odolisque, cette coquette ville. Dans le lointain, le pic Saint-Loup, l'Aigoual, le Saint-Guiral, le pignon de Montdardier ; enfin, Durfort, où je trouvai un gîte chez un ami, car il ne faut pas songer coucher dans les auberges plus que primitives de ce pays.

Dès le lever du soleil, je me dirigeai vers l'objectif principal de mon excursion, l'esprit plein des souvenirs de la veille : — Monsieur se rend à la ville morte !

J'eus à franchir plusieurs ravins profonds, desséchés par les feux du soleil, sur les escarpements desquels quelques groupes épars de chênes répandaient seuls un aigre ombrage. J'abordai ensuite non sans quelque serrement de cœur, un grand plateau désert, partout d'énormes blocs calcaires, disjoints les uns des autres par un mince intervalle où je circulais obliquement comme dans les détours d'un labyrinthe rappelant le val d'Enfer de la gorge des Baux ; quelquefois même, il m'arrivait de me voir barrer le chemin par les lignes horizontales de ces blocs superposés en forme d'assises cyclopéennes. J'étais alors forcé d'opter entre de longs circuits et l'escalade périlleuse de ces forteresses naturelles.

Enfin, après une petite heure de navigation à travers les écueils de cet archipel volcanique, j'arrivai à des gorges sauvages, coupées par un précipice d'une extrême profondeur et qui servent de lit, les jours

d'orage, aux eaux torrentielles de tous les plateaux à la ronde. En plongeant mes regards au fond de ces gouffres, du haut d'une corniche de rochers, je remarquai que les eaux pluviales avaient creusé à la longue des espèces d'auges circulaires, que leurs parois, rondes et polies faisaient ressembler à des citernes romaines taillées dans l'épaisseur du rocher. Dans ces puits larges et profonds séjournait une eau calme et dormante, troublée seulement à la surface par les sauts brusques et intermittents des reinettes vertes qui trouvent là un refuge pendant les grosses sécheresses de l'été.

Bientôt des signes positifs, tels que les restes entrecoupés d'un ancien canal à fleur de terre, parallèle aux gorges du torrent, ne me laissèrent plus aucun doute sur la situation précise des ruines que je cherchais. Un coup d'œil rapide, jeté sur les abords, quelques traces de murs, quelques débris de tuiles, me révélèrent l'emplacement probable de la cité disparue. Je fus cruellement désenchanté en comparant l'idéal de mes espérances à l'aspect de la réalité. Et ces paroles sacramentelles : — Monsieur s'en va à la ville morte ! revenaient sans cesse à mon esprit.

Je poursuivais cependant ma route à travers le dédale des rocs, lorsque le hasard me ménagea la plus étrange de toutes les surprises. Sur l'éminence d'un rocher à demi suspendu dans l'abîme, s'offrit tout à coup à ma vue, immobile comme une statue de pierre sur son piédestal, un jeune chevrier de dix-huit à vingt ans, qui plongeait au fond du gouffre un de ces regards mornes et fixes, un de ces regards sans consolation comme sans espérances, où se peignent les grandes désolations de l'âme humaine. Ses

cheveux au vent, son visage pâle, ses yeux creux et hagards, la singularité frappante de son ajustement, son air farouche et taciturne, tout dénotait en lui les ravages récents d'une de ces violentes tempêtes morale qui renversent l'âme sur ses fondements et ne laissent debout sur ses ruines que l'être physique à demi foudroyé. De temps en temps, il semblait prêter l'oreille avec avidité aux bruits irréguliers de gouttelettes d'eau suintant à travers la roche et retombant sonores au fond de l'abîme. Un tressaillement convulsif l'agitait alors ; la sombre cavité de ses grands yeux noirs rayonnait d'une lumière à la fois vive et terne ; une sorte de sourire machinal écartait péniblement le coin de ses lèvres pétrifiées. On eut dit qu'il retrouvait vaguement dans les sons de cette mélodie pastorale, le souvenir confus d'une joie éteinte, l'image évanouie d'une félicité perdue !

La surprise que lui causa le bruit de mes pas dans ce lieu désert l'arrachant brusquement à sa contemplation, il se retourna vers moi avec la plus vive curiosité, puis il me regarda d'un air d'étonnement et de stupeur, comme s'il se fût attendu à l'apparition de toute autre figure.

Je convoitais d'éclaircir sur place le mystère vivant que j'avais sous les yeux. Je me rapprochai du chevrier et je l'interrogeai ; mais, comme il paraissait ne pas faire la moindre attention à mes paroles, j'eus recours en même temps à des signes pour provoquer une réponse dans la bouche de ce sphinx muet :

— Les ruines de la ville de Mus, mon ami ?

Pour toute réponse il partit d'un grand éclat de rire, me rappelant celui des jeunes filles de Parisnargues.

Ce rire me navra le cœur et les échos du torrent

semblaient le répéter de toutes parts, comme l'ironie insultante d'une sauvage nature à cette ruine morale debout aux bords d'un précipice.

Il n'était que trop vrai ! Le malheureux enfant était frappé de folie !

— Là-bas ! Là-bas ! s'écriait-il, après un court moment de calme, en me montrant du doigt le fond de l'abîme et en reprenant son rire affreux à fendre l'âme de douleur et de pitié.

Puis il s'écria trois fois :

— Rosine ! Rosine ! Rosine !

Et aussitôt après, il sauta lestement du monticule où il était juché, et, bondissant comme un cabri, il disparut entre les rochers du côté où les suintements de l'eau s'étaient fait entendre.

J'ai su plus tard le mot fatal de cette énigme douloureuse. Ce jeune homme, natif des environs, allait épouser, après la vendange prochaine, la plus jolie fille du pays, qu'il aimait éperdûment et à qui il était fiancé. La veille même du jour fixé pour cette union impatiemment attendue des deux amants, la jeune Rosine était allée, selon la coutume, garder le troupeau de son père sur les ruines de la ville morte, et un beau soir elle avait subitement disparu. A la nuit, les brebis étaient revenues au bercail poussées par le chien qui faisait entendre des aboiements plaintifs. On se perdait en conjectures de toutes sortes sur cette soudaine disparition, lorsque le lendemain des chasseurs s'étant aventurés dans les gorges du torrent découvrirent son cadavre, à moitié enseveli sous un éboulement de rochers.

La raison de l'infortuné chevrier n'avait pu résister à la commotion de cette foudroyante catastrophe. Dans cette jeune intelligence prématurément éteinte,

une seule pensée avait survécu à toutes les autres, tromper la vigilance de tous les regards et venir là où nous l'avons aperçu, sur le théâtre même de son malheur, comme pour en repaitre sa morne douleur et comme si l'abîme qui avait dévoré son amante, allait se décider peut-être à la lui rendre !

Cet incident ne me fit pas perdre de vue l'objet de ma visite. Je tenais à en avoir le cœur net avec ma ville morte ; je continuai donc à m'aventurer plus avant dans les rochers.

Le voyageur qui brave les ardeurs périlleuses du désert pour visiter les sites de ces anciennes villes d'Orient mortes et bien mortes aujourd'hui, Palmyre, Thèbes ou Balbeck, se voit dédommagé de ses longues fatigues par le prestige émouvant de leurs ruines. Mais hélas ! ici, rien, sans avoir même la chance d'une heureuse compensation. Quelques pans de murs d'enceinte restés debout par la seule résistance des blocs de leurs assises, quelques tronçons de ce canal qui allait prendre ses eaux au pied des montagnes de Monoblet, en traversant sur un aqueduc, le vallon coupé par la route actuelle de St-Hippolyte à Anduze, quelques tertres couverts de ronces, où sont enfuis de vieux débris d'habitation, quelques fragments d'une poterie grossière extraits du sol dans les essais d'une impuissante culture, voilà tout l'inventaire archéologique de la défunte cité !

Un sol nu et agreste sans cesse raviné par les pluies d'orage, quelques fourrés de buis où le lapin cherche la fraîcheur d'un gîte en été, par ci par là des genévriers au pied desquels, en hiver, le pâtre tend ses pièges aux grives et aux tourdres, quelques carrés de vignes chétives. espoir toujours trompé de l'opiniâtre vigneron, enfin, je ne sais

quoi de triste et de désolé au milieu d'un silence que rien ne trouble, voilà le vulgaire, mais touchant et mélancolique aspect de ce pauvre sépulcre oublié au milieu d'un désert. Pas le plus mince tronçon de colonne, pas le moindre débris de chapiteau, pas un morceau de marbre sculpté, pas une seule pierre où se trahisse la main de l'artiste, rien, en un mot, de tout ce qui indique l'ossuaire d'une cité morte !

Tout ce que l'on sait, d'après la tradition populaire, c'est que si la ville de Mus vécut pauvre et sans gloire, elle mourut au moins avec honneur. Les légendes répandues dans le pays mentionnent, en effet, qu'elle fut détruite par les Sarrazins, à la suite d'un combat meurtrier que la population leur livra dans la plaine, où il périt jusqu'au dernier homme. On raconte même que les femmes, poussées au désespoir par la perte de leurs maris, montèrent toutes sur la partie des remparts qui dominaient les gorges de torrent et se jetant dans l'abîme avec leurs enfants, y trouvèrent une mort digne des héroïnes spartiates.

Ma visite terminée, je m'assis au pied d'un de ces grands chênes verts, qui ont vu passer à leur ombre tant de générations de pâtres et de chevriers, et je me laissai là longtemps aller aux fantasques rêveries de mon imagination avec ce charme indicible que l'on éprouve à rêver, sous l'azur d'un beau ciel, à l'aspect des grands horizons, dans le silence religieux des solitudes.

Ma pensée, sur l'aile de mes rêves, volait capricieusement de l'une à l'autre de ces ruines pittoresques appartenant à l'âge romain ou à l'époque féodale, que j'avais en perspective devant moi sur tous les points culminants des montagnes voisines.

Il y a, — n'est-il pas vrai ? — dans un coin mystérieux de toute âme rêveuse, une certaine puissance d'évocation qui ranime à son gré les choses mortes et les présente ensuite à l'imagination sous la forme vivante de la réalité même. Il me semblait voir les anciens habitants de Mus défendant bravement leurs pénates contre l'envahisseur, comme les Boërs d'aujourd'hui, et succombant, malgré leur courage, sous les coups du nombre ; puis les anciens légionnaires des Gaules, monter la garde sur les murs en ruines du *castellum* romain de Sauve, devenu dans la suite forteresse féodale ; enfin, du côté opposé, sur le rocher à pic, où perche son manoir démantelé, le vieux chevalier de Fressac convoquer à son de cor les serfs et les vassaux de ses domaines, en leur montrant du bout de sa lance d'un côté les tours crénelées du sire de Monoblet, son ennemi héréditaire, et de l'autre celles plus élancées du monastère de Tornac, qu'il convoitait depuis longtemps.

C'est en invoquant de pareils souvenirs que je fis tranquillement route sur Sauve par un petit sentier à travers les micocouliers, le serpolet et la lavande, saluant pour toujours cette ville fantôme de Mus, par un regard plein de tristesse et de compassion.

J'avais vu la ville morte !

ADOLPHE PIEYRE.

LES VICARIATS DE Mgr BESSON ⁽¹⁾

A la suite des événements tumultueux dont le collège de Gray avait été le théâtre, l'abbé Besson, professeur de philosophie et aumônier de l'établissement, se retira.

Son archevêque lui avait écrit : « Vous retomberez entre mes bras et sur mon cœur. » La protection du cardinal fut ainsi le refuge du jeune prêtre maltraité par le sort.

Mgr Mathieu, homme d'autorité, savait défendre comme il savait commander. Avait-il vu avec quelque peine l'abbé Besson quitter le séminaire de Vesoul pour le collège de Gray ? C'est possible, mais à l'heure présente, il ne voyait plus dans ce prêtre qu'un aumônier persécuté. « L'Université vous lâche, lui dit-il en le recevant à l'archevêché, mais je ne vous abandonnerai pas. » Et l'énergique prélat de sanctionner cette parole par la suppression de l'aumônerie du collège de Gray. L'archevêque fit mieux encore, il nomma l'aumônier évincé vicaire à Gray, en disant : « Ils n'ont pas voulu de vous comme aumônier, ils vous auront comme vicaire. »

Par la force des choses, l'abbé Besson entra dans une vie nouvelle. M. Verneret, curé de Gray, déjà prévenu en faveur de l'aumônier, s'attacha vite au vicaire, dont les saillies égayaient ses jours pleins de labeurs et de souffrances. Appréciant les ser-

(1) Nous détachons les pages suivantes des bonnes feuilles de la *Vie de Mgr Besson*, qui doit paraître incessamment à la librairie *Sueur Charruey*. Nous remercions M. l'abbé Bascoul d'avoir donné cette intéressante primeur à la *Revue*. (N. D. L. R.).

mons de son jeune collaborateur, il se reposa sur lui pour la prédication comme pour l'instruction religieuse des enfants de la paroisse. Libre de ses actes, l'abbé Besson établit les catéchismes de persévérance, fait rédiger des résumés de ses instructions, et, par des récompenses bien comprises, encourage l'application et l'assiduité. Il seconde, en faveur de l'école chrétienne, les vues de son curé, qui s'occupe d'agrandir l'établissement où les enfants sont entassés dans des salles étroites et malsaines. Dans ce but, il multiplie ses démarches, ses sollicitations, ses quêtes. Son zèle mérite cet éloge de la part du vénérable prêtre : « Si j'ai des paroissiens admirables de générosité, je dois dire que j'ai une fortune avec l'abbé Besson. » Celui-ci, en effet, n'épargnait rien pour donner au bon pasteur malade les marques les plus vives de son dévouement. Aussi, exerçait-il, à son insu, malgré sa jeunesse, sur son excellent curé qui ne s'en défendait pas, une sorte d'ascendant encore plus utile pour les autres que flatteur pour lui.

A cette époque, il fit un voyage à Dijon. C'était en décembre 1848. Lacordaire y prêchait. L'abbé Besson, qui n'avait pas l'habitude de se déranger pour aller écouter les prédicateurs en renom, se laissa entraîner à l'église Saint-Bénigne, au pied de la chaire du grand orateur. L'illustre conférencier lui plut et, dit-on, il lui emprunta un geste (1). Mais, dans sa joie, en sortant de l'église, il oublia son chapeau : un autre avait lu Baruch, lui avait entendu Lacordaire.

(1) Combien d'autres, après lui, l'ont cru reproduire le fameux geste du P. Lacordaire en portant l'index de la main droite vingt centimètres plus haut que leur tête, et tenant le bras gauche collé le long du corps. C'était bien le geste, mais..... ce n'était pas le P. Lacordaire.

L'orateur de Notre-Dame de Paris ne devait plus cesser d'exercer une influence discrète sur sa formation oratoire. On sait, d'autre part, combien les œuvres de Bergier, du cardinal Gousset, etc., enrichirent ses connaissances théologiques et quelles inspirations de grande bonté et de véritable piété, il puisa dans les exemples de Mgr Cart et de l'abbé Busson. Mais il ne faut pas négliger une autre influence, une autre amitié, si l'on préfère : celle de Montalembert. En épousant la fille du comte Félix de Mérode, le grand orateur catholique avait en quelque sorte épousé la Franche-Comté. Il s'y attacha si bien, une fois conquis par ses sites, par ses annales et par ses habitudes chrétiennes, que dans les lettres écrites aux amis de France, d'Angleterre ou d'Italie, la plume du noble comte était comme remplie et tout émue des charmes de la Comté. Ses premières relations dans la province furent avec le président Clerc. Dans la suite, l'abbé Besson se mit en rapport avec l'indomptable champion de la cause de la liberté d'enseignement. Tout d'abord, il ne fut pas étranger à la lutte électorale soutenue par Montalembert dans le Doubs, en 1848 (1). Puis, après avoir eu la joie d'applaudir au succès du défenseur de toutes les nobles causes, il eut celle de le féliciter de sa réélection pour l'Assemblée législative, le 15 mai 1849.

Au cours de cette année, l'abbé Besson avait dû veiller sur les derniers jours de son vénéré curé. Depuis quelque temps, M. Verneret, dont la santé

(1) Montalembert fut élu le dernier d'une liste de sept députés, avec 22.552 voix sur 68.396 votants. A la nouvelle de son élection, il s'agenouilla pour remercier Dieu et réciter cette belle prière qu'il avait souvent sur les lèvres : *Domine, volo quid vis, volo quia vis, volo quomodo vis, volo quamdiu vis*. C'est à ce grand chrétien que l'abbé Besson voua, dès lors, une inaltérable amitié.

compromise laissait voir les fâcheux symptômes d'une grave maladie de cœur, s'affaissait. Pressé de renoncer aux pénibles fonctions du ministère, il le fit à demi. Ses vicaires se montrèrent pleins d'attentions délicates et de soins filiaux, mais l'arrêt était porté. « M. Verneret mourut comme d'autres s'endorment, dans la cinquante-deuxième année de son âge, le 26 mars 1849. — En quittant Scey-sur-Saône pour prendre possession de la cure de Gray, il avait 5 francs ; c'était au plus le prix de sa place dans la diligence. En quittant Gray pour retourner à Dieu, il laissa la même somme, qui n'aurait pas suffi à payer son cercueil (1). »

L'abbé Besson paya un affectueux tribut de reconnaissance à son curé en consacrant à sa mémoire la première notice franc-comtoise sortie de sa plume, et, par un touchant hommage, il voulut la vendre au profit de l'école qui tenait tant à cœur à M. Verneret.

Deux mois après la mort du bon prêtre, eut lieu à Gray la bénédiction des drapeaux. L'abbé Besson, qui se montra plein de sagesse et d'habileté en cette circonstance, reçut les félicitations de son archevêque. Chargé de prononcer le discours, il expliqua, dans une allocution patriotique, le sens chrétien de la devise moderne : liberté, égalité, fraternité.

« Un orateur nous est né, » dit-on dans l'auditoire. Ce sermon, donné en plein air, eut un grand retentissement. Le corps des officiers fut charmé d'une parole où il avait senti le souffle d'une éloquence jeune et d'un patriotisme ardent.

A cette date, M. Four, curé de Jussey, était nommé à Gray, en remplacement de M. Verneret. Or, ce prêtre avait été candidat à la députation dans la

(1) *Notices biographiques*, par Mgr Besson, t. I^{er}, p. 10, 19.

Haute-Saône, en 1848, et il avait été combattu par celui qui devenait son vicaire. La situation était délicate. L'abbé Besson se retira discrètement, après avoir assisté à l'installation du nouveau curé de Gray. Avant de se rendre à Baume-les-Dames, où il attendrait un autre poste en se reposant, il voulut saluer quelques amis qu'il comptait dans le clergé de la ville métropolitaine.

Le voici à Besançon. Il fait une visite aux vicaires de Ste-Madeleine, MM. Baudry, Ternant et Fatelet, ces deux derniers étant ses condisciples. « Je vais à Baume, leur dit-il, attendre chez ma mère, que Mgr l'Archevêque me donne une situation. » Le quatrième vicaire de la paroisse, M. Lajoux, n'était plus là : il avait reçu sa nomination à la cure de Jussey, quittée par M. Four. Le soir est venu, les trois collaborateurs de M. Vieille, curé de Sainte-Madeleine, parlent de la visite qu'ils ont reçue, font l'éloge de l'abbé Besson et concluent : « Nous serions très heureux de l'avoir pour collègue. » Silence du curé. Les vicaires insistent ; M. Vieille réplique : « Je vous comprends fort bien, mais M. Besson est un savant, un faiseur de livres, un orateur à grandes phrases, d'une santé faible. Il nous faut ici des auxiliaires bien portants, simples dans la prédication, assidus au confessionnal, plus dévoués à la jeunesse qu'aux livres. »

Le lendemain, les vicaires prennent leurs petits manteaux et se rendent à l'archevêché. L'intérêt qu'ils portent à leur ancien condisciple touche Mgr Mathieu, qui les remercie de cette démarche. Le soir, M. Perrin, vicaire général, arrive à la cure de Sainte-Madeleine, pendant le souper, comme il le faisait souvent. « Eh bien ! dit-il à M. Vieille,

dont il a été le vicaire. Monseigneur ne vous laisse pas languir : M. Lajoux est déjà remplacé. J'espère que vous serez content de son successeur. Sa Grandeur vous destine pour vicaire un prêtre qui a déjà du renom. » Et cela dit, M. Perrin entame un vif éloge de l'abbé Besson. Le curé de Sainte-Madeleine apprécie le choix de l'autorité diocésaine et prie chaleureusement le vicaire général de remercier Mgr l'Archevêque de cette nomination.

Accueilli avec une grande bienveillance, l'abbé Besson s'empresse de remplir les fonctions qui lui sont assignées. L'œuvre scolaire surtout réclame ses efforts. Il s'y consacre avec ardeur et son curé, tout-à-fait revenu des jugements préconçus portés sur le vicaire de Gray, l'emploie très utilement avec ses collègues, à la fondation d'écoles d'adultes. M. Vieille espérait beaucoup de cette œuvre créée en faveur des ouvriers de sa paroisse. L'abbé Besson mit son génie, comme il l'avait fait à Gray, à trouver des ressources. Le clergé recueillit près de 30,000 francs, par une quête, dont 400 à 500 francs dans la paroisse même et 2,500 francs au-delà du Pont. Cette dernière somme fut recueillie par l'abbé Besson et l'abbé Ternant.

« Les riches et les bourgeois nous ont parfaitement accueillis, rappelait un jour l'évêque de Nîmes à M. le chanoine Suchet (1). Nous avons obtenu tout ce que nous avons voulu. On tremblait sous les menaces du socialisme. » Bref, l'entretien de l'école du soir fut assuré pour quelque temps. Les Frères des Écoles chrétiennes de la place du Palais s'attachèrent à l'œuvre naissante et l'on vit des pères de famille fréquenter cette école en compagnie de nombreux jeunes gens. Mais cédonc encore la plume à l'évêque de

(1) *Lettre du 24 février 1881.*

Nîmes : « J'ai eu dans cette école, en 1850, 130 jeunes gens de 20 à 30 ans. Je crois même que le Conseil Municipal, excellent alors, a voté le traitement d'un Frère. C'a été la dernière œuvre de M. Vieille. Il est mort le 12 janvier 1850. Il faut dire que le bon curé avait préalablement convoqué ses confrères pour demander leur aide et qu'ils lui avaient souhaité grand succès en disant qu'ils ne pouvaient rien faire pour lui. C'est alors que nous primes, ou qu'on nous donna, je ne le sais, la permission de quêter dans leurs paroisses, et le cardinal fut notre complice. »

Ouverte le 12 novembre 1849, l'école du soir ne reçut qu'une fois la visite de M. Vieille, si heureux pourtant d'avoir réalisé un dessein auquel il attachait une grande importance et dont la classe ouvrière éprouvait quelque bien. Les forces physiques du bon prêtre, ébranlées depuis longtemps, fléchissaient de plus en plus et leur épuisement allait le contraindre à garder la chambre.

Une autre œuvre préoccupait le vicaire de Sainte-Madeleine. Avec son confrère M. Fatelet, à qui plusieurs chefs d'ateliers s'étaient ouverts à ce sujet, en octobre 1849, les deux autres vicaires étant en vacances, il travailla au rétablissement de l'ancienne confrérie de Saint-Crépin. Cette fois encore le succès couronna l'entreprise.

Les deux vicaires recueillirent de nombreuses adhésions en deçà et au-delà du Pont et purent présenter à leur curé une longue liste de futurs confrères. M. Vieille sourit à l'heureuse audace de ses collaborateurs et il décida de fêter avec éclat la résurrection de cette association pieuse. Une brillante cérémonie, célébrée le 26 octobre 1849, acheva d'asseoir la confrérie.

Quel fut l'orateur du jour ? Rien n'indique que ce fut l'abbé Besson. Celui-ci prêchait cependant. Il se faisait même remarquer, bien que la paroisse où il était vicaire se composât surtout de vigneron, d'ouvriers et de petits commerçants peu faits pour juger son talent oratoire.

Quelle que soit la chaire où il prêche, le vicaire de Sainte-Madeleine affectionne le sermon de morale dont il prend le sujet dans l'Évangile du jour, et à l'observation des mœurs il mêle les leçons de l'histoire. Il a de la finesse et de l'à-propos dans le style mais je ne sais quoi d'indécis et de flottant. On dirait par moments, que les réminiscences de Bossuet le gênent autant qu'elles le servent.

Voici l'Évangile du dimanche de la septuagésime et la parabole des *Ouvriers de la vigne*. L'abbé Besson traite du petit nombre des élus, « sujet d'effroi pour la délicatesse et pour l'orgueil de notre siècle. » Fidèle à sa méthode, il invoque l'histoire en même temps que la doctrine, rappelant les infidélités de l'homme et la miséricorde de Dieu. Ne reconnaît-on pas l'obsession de Bossuet à cette exclamation : « O coupables desseins de la vanité humaine ! Sommes-nous donc destinés à accommoder l'Évangile aux exigences de nos préjugés et aux intérêts de nos passions ? » Et à ce cri : « O jours d'allégresse, ô jours de bonheur ! Vous les voyez, mes frères, vous les voyez les jeunes ouvriers de la vigne sainte, dociles et empressés, répondre chaque année avec une joie respectueuse à l'appel du divin Maître. Qu'ils sont beaux le jour de leur engagement (1). »

L'orateur s'affirmait en même temps que l'homme

(1) *Œuvres pastorales* de Mgr Besson. 4^e série, p. 301.

d'œuvres. Mais ni le littérateur ni l'historien ne perdait ses droits. Comme les autres vicaires, l'abbé Besson prêchait, confessait, catéchisait, faisait sa semaine, mais la charité fraternelle de ses collègues, M. Ternant et M. Fatelet surtout, savait le délivrer à propos des fonctions peu faites pour sourire à un tempérament d'écrivain : visites des malades, baptêmes, mariages, enterrements et autres charges du ministère sacerdotal où le corps a plus de part que l'esprit.

Et le chant, grand Dieu ! quel long exercice préparatoire à l'exécution des moindres notes ne fallait-il pas au pauvre vicaire ? On se souvient encore des plaisantes histoires racontées par l'évêque de Nîmes sur les *Ite missa est* de sa jeunesse. L'abbé Besson prenait des leçons auprès de l'organiste de la Madeleine dans l'espoir de parvenir à chanter convenablement la Préface. Eh bien ! qui le croirait, il avait alors une passion : c'était de chanter presque tous les dimanches la messe paroissiale. Ses confrères ne s'y opposaient pas, mais les paroissiens en étaient désolés. C'était là sa faiblesse, il devait triompher ailleurs.

Dès maintenant ses relations s'étendent. Il retrouve à l'Académie les maîtres qui ont guidé et encouragé ses débuts littéraires, il se met en rapport avec les esprits les plus cultivés de la Franche-Comté. Les Bourgon, les Weiss, les Ed. Clerc, les de Mérode lui vouent la plus solide affection. Montalembert commence à lui témoigner une amitié qui l'honore ; Mgr Mathieu lui reconnaît un talent peu commun. Lui-même pousse ses amis à affronter les concours académiques. Il excite l'ardeur laborieuse de l'abbé Jacquet, son condisciple.

Le professorat ne le tentera plus, semble-t-il. On

le verra plus tard. En attendant, il ajoute à ses fonctions de vicaire, de prédicateur et d'académicien, celle de journaliste. Il ne pouvait écrire que dans un organe voué à la défense des intérêts religieux : il trouve sur son chemin l'*Union Franc-Comtoise* et lui prête sa plume et son esprit.

Plusieurs de ses amis le croient fait pour être journaliste, avec eux, il le croit. Il a les qualités d'esprit et la verve acérée de la carrière. Il se lie avec le rédacteur en chef de l'*Union*, M. Michel, dont le talent porte bonheur à cet organe franchement catholique, l'aide dans son travail, le soutient dans ses luttes, prend la plume à ses côtés et se fait remarquer par des articles dont l'auteur ne peut rester longtemps inconnu, car l'allure et le trait valent une signature. Le droit d'enseigner pour tous, les citoyens français étant tous égaux devant la loi, voilà ce qu'il demande. En vérité, le droit d'enseigner est un droit comme un autre, le limiter, c'est le détruire.

Lorsque, le soir, après la vie active de la journée, l'abbé Besson revenait à la cure, la mémoire riche d'anecdotes, il réjouissait son bon curé par les récits les plus amusants. C'était un régal pour le vieillard, une joie pour ses confrères, il racontait si bien les historiettes du jour, il y mettait tant de sel ! Faut-il dire que M. Vieille ne le trouvait plus trop savant ?

Mais le vénérable prêtre déclinait, chaque jour amenait la ruine de quelque organe, et les signes avant-coureurs d'une fin prochaine avaient paru. Il eut à peine le temps de pressentir le triomphe de la cause de la liberté d'enseignement, de voir s'ouvrir la liste des fondateurs des collèges catholiques et de donner des ordres pour être inscrit parmi eux. Ceci se passait le 11 janvier 1850. Le lendemain, M. Vieille

mourait. Ses vicaires le tenaient dans les bras, ne pouvant croire qu'il venait de parler pour la dernière fois, tant il était semblable à lui-même, et ils cherchaient encore sur ses lèvres le dernier souffle de la vie, tant il s'était exhalé avec douceur.

Chargé par la famille Painchaux à qui était échue la succession, de pourvoir à certains détails relatifs au vénérable défunt, l'abbé Besson s'acquitta avec un tact exquis de cette délicate mission. Il voulut honorer la mémoire de ce bon pasteur, qui ne s'était jamais ménagé pour son troupeau, en composant l'inscription tracée sur une plaque de marbre noir que l'on voit, à l'église de la Madeleine, dans la chapelle de la Sainte Vierge.

L'abbé Vieille, en mourant, avait tenu à souscrire pour la fondation des Collèges catholiques, en Franche-Comté ; il savait, en faisant cela, quel exemple il donnait et combien il réjouissait son vicaire. Celui-ci se préoccupait alors de la future organisation de ces collèges. Le 27 octobre 1849, il avait écrit à l'abbé Landry, prêtre, au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris :

« Dites-moi à quelles études vous vous appliquez particulièrement et quel profit vous espérez retirer de votre année de Sorbonne. On médite ici l'établissement d'un collège catholique. Ce projet sera soumis à Monseigneur, et on lui demandera des prêtres pour la surveillance et pour l'enseignement. Je souhaite que ce projet s'accomplisse, et s'accomplisse à Besançon. Ailleurs, on jetterait de la poudre aux moineaux, car il faut prendre les jeunes gens où ils sont et non les appeler au fond des solitudes. »

L'abbé Besson faisait prévoir à son ami qu'on pourrait le comprendre, avec l'abbé Joseph Marmier, lui

aussi au séminaire de Saint-Sulpice, ancien élève de l'École Normale et licencié ès-lettres, dans la composition du personnel professoral. Il en avait reçu quelque ouverture de l'archevêque qui ne se montrait plus aussi indulgent pour le monopole universitaire.

Tandis qu'il suivait avec un vif intérêt la lutte pour la liberté de l'enseignement, le vicaire de la Madeleine, élu membre associé résidant de l'Académie de Besançon, devenait le rapporteur favori de la docte société pour les concours d'histoire. Chargé du rapport pour l'année 1849, il eut la satisfaction de décerner le prix à l'abbé Jacquenet pour sa *Vie de M. l'abbé Gagelin*. Mais l'amitié ne couvrait pas la marchandise au point de la mettre à l'abri de la critique. Après avoir blâmé l'enflure du ton et je ne sais quelle abondance superflue, l'abbé Besson conseillait à l'auteur « d resserrer sa matière partout où il pourrait devenir précis sans sécheresse, et rapide sans obscurité. »

Le 28 janvier 1850, il lisait, dans la séance publique de l'Académie, une notice sur M. Ch. de Rotalier, son délicat rapporteur de 1846, et révélait des qualités nouvelles qui firent de lui un auteur d'éloges très écouté. Voici, d'ailleurs, d'après un journal du temps, quelle impression produisit cette lecture : « M. Besson a traité l'éloge de M. de Rotalier avec une grande fermeté de style. Ce discours avait un caractère de simplicité et de grandeur tout à la fois, qui nous a paru la preuve d'un véritable talent. Il y a en M. Besson la sève d'un écrivain. Il faut regretter pour les lettres que les travaux du ministère sacré l'éloignent d'une carrière où certainement il rencontrerait des triomphes, et où il pourrait, dans ces temps si féconds en productions détestables, rendre à la société des services signalés. »

Le jour de Pâques 1850, l'abbé Boillot, curé de Dampierre-sur Saône, était installé à Sainte-Madeleine. Le nouveau curé ne voulut pas se séparer des quatre vicaires de son prédécesseur. Plus tard, dans son auto-biographie, il reconnut à l'abbé Besson, pour les discours donnés dans sa paroisse, « une grande facilité de composition, un style charmant fréquemment rehaussé par des réminiscences historiques, de fines allusions, d'heureuses antithèses. »

Quelques esprits chagrins affectaient, vers ce temps, de voir dans les boutades si vives et si promptes du spirituel abbé, la manifestation spontanée de quelques sentiments de jalousie. C'était peu le connaître. D'autres esprits et d'autres cœurs savaient supporter ces sarcasmes passagers et en tirer occasion de rire et de plaisanterie plutôt que de plainte et de rancune.

L'abbé Besson se préoccupait toujours, avec son ami, M. Michel, du projet de fonder un établissement libre dès que serait votée la loi de l'affranchissement scolaire. L'archevêque s'était décidément rallié à cette idée, dont la réalisation souriait aux catholiques sincères et que l'opinion publique accueillait de plus en plus favorablement. On a dit que M. Besson avait une arrière-pensée personnelle en entreprenant cette campagne. Rien ne le prouve. Mais peut-être ses amis pensaient-ils que le collègue libre de Besançon, si jamais il se fondait, ne devait avoir d'autre supérieur que le vicaire de Sainte-Madeleine. Ce désir était permis, et il n'était défendu ni à l'abbé Besson, ni à ses amis, d'avoir quelque ambition pour son jeune talent. Jamais, d'ailleurs, petite ambition n'avait été plus légitime et mieux en harmonie avec les aptitudes du sujet.

Cependant, la loi sur l'enseignement était fort discutée. Le 28 décembre 1849, Montalembert, découragé, écrivait à Mgr Mathieu : « Je suis plus accablé que jamais par suite des péripéties de tout genre qui viennent compromettre la marche de notre malheureuse loi sur l'enseignement. — Je n'ai plus qu'une ambition, celle de pouvoir me retirer avec honneur de la vie politique. » Au commencement de 1850, on a de grandes espérances. Mgr Mathieu suit le mouvement, et, comme il l'écrit lui-même à Mgr d'Autun, *il est dans le progrès* : « Je pense depuis longtemps, ajoute l'archevêque, qu'il vaut mieux agir que parler. Je me suis ménagé des locaux : j'ai acheté à Ornans, l'ancien Petit-Séminaire ; à Besançon, une partie des anciens Jacobins. »

Une question capitale risquait de tout entraver. Pour bâtir il faut des pierres, des maçons et de l'argent, surtout de l'argent. On y pensait à l'*Union Franc-Comtoise* ; mais on y doutait encore des dispositions du prélat. Mgr Mathieu assumerait-il la responsabilité de l'entreprise, et, par son acceptation, en ferait-il une œuvre presque officielle de défense catholique ? L'attitude que le prélat n'avait cessé de garder sous le Gouvernement de Juillet, dans la question de la liberté d'enseignement, était connue de tous. L'*Union* elle-même l'avait jugée sévèrement.

On savait pourtant, au journal, par les ouvertures de l'archevêque à l'abbé Besson, que les idées du prélat étaient sensiblement modifiées. La campagne menée avec ardeur prépara le terrain à une souscription publique.

Avant d'adresser un appel à ses lecteurs. M. Michel voulut rassurer Mgr Mathieu contre la crainte, pos-

sible chez lui, de l'envahissement ou de la domination laïque. Il alla donc trouver l'archevêque, lui affirma la résolution bien arrêtée de n'avoir aucun comité civil, et de tout remettre entre les mains du chef du diocèse. A lui seul appartenait de disposer de l'argent, de fonder le collège, de diriger les travaux, de choisir le personnel : il était le chef-né, il serait le maître absolu. Mgr Mathieu ayant accepté, la souscription fut ouverte en janvier, et sans doute pour donner satisfaction à quelques désirs particuliers, chacun voulant son collège, on annonça qu'un premier établissement serait créé à Besançon, d'autres devant être fondés ensuite dans la province.

Le 27 février, l'archevêque de Besançon écrit à l'évêque d'Autun pour lui exprimer son avis motivé sur la nouvelle loi, et il déclare l'accepter parce qu'elle permet « de faire des établissements sans l'autorisation préalable de l'Université. » *L'Union Franc-Comtoise* lui transmet régulièrement les fonds qu'elle reçoit, mais les illusions tombent, et M. Michel limite bientôt ses efforts à la fondation d'un seul collège catholique au lieu de quatre.

Enfin, le 15 mars 1850, la loi était votée par 399 voix contre 237. La lutte avait duré vingt ans.

A l'issue d'une retraite ecclésiastique, Mgr Mathieu fit appeler l'abbé Maire, fils d'un pharmacien de Besançon et aumônier militaire en renom : « J'ai besoin de vous, lui dit le prélat. Je veux créer un collège libre. Je dispose des bâtiments de l'ancienne fabrique Vey et des bains Bouvier ; allez les voir et vous me direz si vous pouvez y faire un établissement d'instruction. » L'abbé Matre obéit, visite les bâtiments et marche à la parole de l'archevêque. On était en avril 1850.

Un tel choix ne fut pas sans causer quelque surprise. On le montra de divers côtés. Une certaine opposition soupçonneuse se manifesta.

Sur ces entrefaites, Mgr Mathieu partait pour Rome, où il devait remettre au Saint-Père, rentré en position de la Ville Éternelle, un ostensor de prix dont les évêques et le clergé de sa province avaient fait l'acquisition, avec le concours de quelques ecclésiastiques notables et d'un petit nombre de fidèles, pour en faire offrande à Sa Sainteté. Là, sans tenir compte du passé, l'archevêque de Besançon plaida, devant le Souverain-Pontife, la cause de la nouvelle loi sur la liberté d'enseignement et lui annonça la construction du collège libre de Saint-François-Xavier.

En quittant sa ville archiépiscopale, le prélat n'avait pas laissé une sinécure à l'abbé Maire. Le chantier était vaste et tout se trouvait dans le plus mauvais état. Mais le spectacle des dernières ruines de l'ancienne église des Cordeliers, avec des fûts écroulés, des chapiteaux où croissait l'ancolie comme entre les fentes d'un tombeau, n'avait pas découragé le prêtre bâtisseur. En l'absence de l'archevêque, il continuait les travaux ; il avait reçu du prélat de l'argent et une note écrite de sa main, indiquant ses intentions générales, son architecte, son charpentier, son menuisier, son serrurier. Tout était prévu, même la suspension des travaux, si l'argent venait à manquer, ce qui arriva, mais l'abbé Maire n'hésita pas à prendre sur lui de ne point interrompre l'œuvre commencée.

A son retour de Rome, Mgr Mathieu voulut visiter le chantier du futur collège. Il témoigna toute sa satisfaction des travaux exécutés. Encouragé par cette paternelle bienveillance, l'abbé Maire s'ouvrit

à l'archevêque des bruits répandus sur son compte. « Ce sont de vains propos, lui dit le prélat. Méprisez-les ».

Ainsi s'élevait, aussi rapidement que possible, l'édifice matériel du collège. L'abbé Besson, lui, se préparait à élever l'édifice moral. Peut-être l'abbé Maire eût-il voulu boire à la même coupe, mais au moment où il crut y tremper les lèvres, elle se brisa entre ses mains.

A la fin d'octobre 1850, une partie du couvent des Cordeliers était aménagée, le mobilier achevait de se compléter, le personnel était recruté, 160 élèves, pensionnaires ou externes, avaient donné leurs noms; les professeurs pouvaient entrer.

Alors l'archevêque signa la nomination du vicaire de Sainte - Madeleine comme supérieur du nouvel établissement diocésain. Peu après, la liste des professeurs était publiée. Elle comprenait l'abbé Étienne Marmier, ancien maître de l'abbé Besson au Séminaire de Vesoul, et l'abbé Maire désigné pour l'économat. En même temps, on annonçait l'ouverture du collège pour le 5 novembre.

L'abbé Maire crut devoir se retirer après avoir installé tout le monde. Un prêtre lui aurait dit : « *Quid est tibi, Mare, quod fugisti ?* » Pour nous, avant de suivre l'enfant de Baume dans une nouvelle période de sa vie, nous croyons devoir dire avec Horace, se tournant vers la divinité :

Hinc omne principium, huc refer exitum.

LOUIS BASCOUL.

L'ESSAI D'ANTHROPOLOGIE DE M. PICARD

Rapport présenté à l'Académie de Nîmes

(Suite et fin)

ÉPOQUE QUATERNAIRE ACTUELLE. — *Néolithique*. — Avec le quaternaire actuel s'ouvre la période néolithique. Pas de fossé, pas d'hiatus entre l'industrie paléolithique et celle qui lui succède et va bientôt la remplacer à jamais. En France et en Europe c'est une importation. Ce qui caractérise cette nouvelle civilisation c'est la hâche polie, la pointe de flèche à pédoncule et double barbelure, la poterie et l'arrivée d'animaux domestiques. Cependant une industrie spéciale précède celle-ci, c'est la période *mésolithique* ou campignienne. Elle est déterminée par la taille de tout petits silex affectant des formes géométriques et qu'on rencontre en Europe, dans l'Inde et la Syrie, en Tunisie, Algérie et Egypte. Cette industrie précurseur de la grande importation néolithique, paraît, d'après les MM. de Mortillet être partie du centre de l'Inde et avoir parcouru tout le bassin méditerranéen en s'irradiant sur l'Europe centrale. M. Reynach dans une étude intitulée « le Mirage Oriental » a vivement combattu cette conception.

Bien avant lui, en 1873, un savant d'un département voisin, M. Cazalis de Fondouce, disait : « Je ne

puis m'empêcher de rapprocher les pointes de flèche en silex du néolithique, des belles pointes en feuille de saule de Solutré et des pointes à cran de Lauge-rie-Haute. Je ne puis me figurer que cette industrie du silex, si différente de celle du Moustérien et du Magdalénien, ait tout-à-coup totalement disparu. Je suis persuadé qu'elle s'est développée parallèlement à l'autre et que celle-ci a été finalement absorbée et supplantée par le paléolithique Solutréen devenu le néolithique. Et plus loin : je ne veux pas dire pourtant qu'il n'y ait pas eu, même alors, d'éléments étrangers qui soient venus se joindre aux populations primitives du pays et leur aient apporté quelques procédés, quelques matériaux, quelques usages nouveaux... Je veux dire seulement que le fond de notre population est autochtone ; que dans son ensemble, l'industrie dite néolithique est d'origine locale et non d'importation étrangère, même le polissage des pierres. »

Les hommes de cette période sont petits, bruns, et dolichocéphales, ils appartiennent à la race de Baumes-Chaudes — pour quelques auteurs Cro-Magnon. — et proviennent de la race précédente, mais ils offrent un type plus affiné. Cette race forme en Gaule, ce que l'on pourrait appeler le fonds indigène de la population pendant toute la durée de la grande époque néolithique. On remarque cependant quelques rares brachycéphales.

Le culte des morts devient indéniable, on ensevelit surtout dans les cavernes et les grottes.

2° *Robenhausien*. — C'est l'époque la plus brillante du polissage de la pierre. Les hâches deviennent plus grandes et sont perfectionnées ; les roches employées sont des néphrites, des jadéides, des chlo-

romélanites provenant souvent de points éloignés des lieux où on les rencontre, ce qui indique des échanges fréquents et un commerce qui s'ébauche. La poterie est décorée, on trouve des étoffes tissées de lin, l'homme se nourrit selon les lieux, de poissons, de carde, d'huitre, de littorine, ou de fruits sauvages et d'une variété de blé qui a disparu. Il abandonne les cavernes et les lieux escarpés, il descend dans la plaine, habite des terrains découverts, le bord des rivières de la mer. Sur différentes côtes de la Norvège, de l'Irlande, en France en Asie, en Amérique on a fouillé des amas de coquilles hauts de 3 mètres — Kjækenmædings ou débris de cuisine. La hâche néolithique se rencontre non seulement en France et en Europe mais dans la vallée du Nil, dans l'Euphrate, en Chine dans les Indes et dans les deux Amériques. Certaines peuplades habitant la Savoie, la Suisse, l'Italie, etc, ont élevé des maisons sur pilotis au milieu des lacs (Cités Lacustres) ou dans des marécages (terramares).

Comme nous l'avons vu la croyance à une vie future a donné naissance au culte des morts. D'abord on les inhume, plus tard on les inhume ou on les incinère. Dans le culte de l'inhumation le squelette dépouillé des chairs et recouvert de fer oligiste est déposé dans des grottes sépulcrales, naturelles, dans le midi de la France — Baoussès — Roussès — artificielles dans le Finistère, l'Oise, la Marne, la Meuse, etc. On entasse aussi les ossements dans des cryptes mégalithiques, dolmens ou tumuli; à côté des restes humains reposent des armes en silex et des poteries intactes ou brisées. Dans les grottes on trouve auprès de l'entrée des débris de repas, la coutume de ces repas funéraires s'est per-

pétuée dans les campagnes jusqu'à nos jours. Après la mort le cadavre était déposé dans le charnier, on laissait aux fermentations putrides le soin de faire disparaître les chairs ; lorsque le squelette était net on l'inhumait dans l'ossuaire, aussi trouve-t-on rarement les divers os dans leurs rapports anatomiques et parfois même certains d'entre eux sont absents.

Dans le rite de l'incinération un bûcher était allumé dans le voisinage d'une fosse ; quand on jugeait que la combustion était à point, on en rassemblait les produits que l'on jetait au fond de la fosse avec les charbons incandescents, des hâches et autres objets ayant appartenu au défunt. Cette coutume de décharner les cadavres qui nous paraît barbare et horrible existait encore en France aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Mais cet honneur n'était réservé qu'aux rois et aux grands. Encore aujourd'hui on montre au voyageur, à l'Escorial une chambre où font un stage les rois défunts et que l'on nomme de ce nom caractéristique « el putrido ».

A ma connaissance la question n'a pas été posée de savoir à quel sentiment obéissait l'homme néolithique lorsqu'il faisait ou laissait disparaître avant l'inhumation définitive, les parties molles et facilement putrescibles du corps humain. A côté de la croyance en une vie future, il devait lui paraître nécessaire, indispensable que l'esprit éternel du défunt eût un substratum physique à la perpétuité duquel était étroitement attachée cette éternité.

Or, il sait par l'expérience que la peau, les muscles, les organes dont la vie s'est retirée n'ont qu'une durée éphémère, seul le tissu osseux, grâce aux sels calcaires qu'il contient, résiste longtemps aux attaques du milieu atmosphérique et échappe aux

dangers microbiens. Cette durée considérable, l'homme la prolonge jusqu'à l'infini et l'on peut ainsi expliquer qu'il ait fait du squelette la demeure éternelle d'une âme immortelle. La philosophie néolithique, comme d'ailleurs celle des Égyptiens et celle des rhapsodes homériques, n'est pas très-élevée.

Dans sa seconde existence l'homme était soumis, comme sur la terre, à des besoins physiques qu'il ne pouvait satisfaire qu'à l'aide du double des armes et des outils terrestres, auxquels par là nos ancêtres attribuaient aussi un espèce d'esprit immatériel, d'où a coutume d'ensevelir avec le défunt des haches, des flèches, de la poterie etc. Plus tard, avec les progrès de la philosophie, on a même le soin de renouveler les provisions de bouche, Égypte, Grèce antique.

La race qui possédait ces principes religieux et entourait ses morts de ce culte prolongé faisait alors sa première apparition en Gaule. D'origine asiatique — ouralo-altaïque — pour les uns (Hervé, Schrader), elle provenait au contraire du nord de l'Europe, d'après d'autres auteurs. Quoiqu'il en soit de son lieu d'origine l'homme néolithique — race de Grenelle — est brun, de petite ou moyenne taille ; ce qui le caractérise c'est sa conformation céphalique, il est brachycéphale, son crâne se rapproche beaucoup du type crânien des Lapons actuels. Sa pénétration en France qui se fait par les Ardennes et par les Alpes est d'abord lente, infiltration plutôt qu'invasion pendant la première partie du néolithique, vers la fin de cette période, au contraire, il avance en masse compacte ; à l'âge du bronze c'est une véritable irruption. Devant cet envahisseur mieux armé que lui le dolichocéphale de Baumes-Chaudes se retire par un mouvement de plus en plus accentué vers

l'ouest et le sud. Cependant un mélange se produit entre les deux races et donne lieu à des types mixtes et dérivés, mésatycéphales et sous-brachycéphales — crânes de Furfooz et crânes d'Orrouy. — Les sépultures dolméniques du nord-est de la France, les palafittes de la Suisse etc, de la pierre polie contiennent des crânes allongés, à face étroite et longue, on a donné à ce type le nom de dolichocéphales néolithiques ou type de Hobberg. Le crâne franc-germain ou mérovingien a déjà là son précurseur.

PÉRIODE DES MÉTAUX. — *Age du bronze.* — Ici se pose d'abord la question fort controversée de savoir quel fut le premier métal employé par l'homme, est-ce le cuivre pur ou un alliage de bronze ? Un revirement s'opère en ce moment en faveur du premier, il est, en effet, incontestable que, dans notre région et en Espagne, d'où il provenait, le cuivre seul fut d'abord employé — période cébénienne de Chantre ; époque Durfortienne de Jeanjean. — Mais en Autriche et ailleurs on a fait de semblables découvertes et d'après une analyse due à M. Berthelot un objet ayant appartenu à un roi de la première dynastie-Ménès est en cuivre pur. On sait que le mont Sinai contient des mines de cuivre. Cependant on apprit bientôt à allier l'étain au cuivre et l'on put obtenir ainsi son alliage dur et tenace. Les traducteurs d'Homère et l'Académie française confondent le bronze et l'airain, ce dernier est un mélange de cuivre et de zinc, alliage inconnu à l'époque qui nous occupe.

Pendant l'âge du bronze les armes et objets en pierre deviennent de plus en plus rares ; ils sont remplacés par des pointes de flèche ou de lance, des haches

et des outils métalliques de formes très-variées. Les poteries ont des formes plus gracieuses, en certains pays l'histoire commence. Au chien des tourbières se joignent des races canines plus grandes et plus robustes se rapprochant du dogue et du chien-loup. Le cheval est domestiqué, ainsi que l'indiquent les mors en bronze et les pièces de harnachement trouvées dans les palafittes. Alors apparaît aussi le *bos frontosus* plus petit que le bœuf primitif, plus grand que le bœuf des tourbières.

L'étude des cités lacustres Suisses permet de comprendre le passage de l'âge de la pierre à l'âge du bronze. — Ici entre en scène un type fortement brachycéphale que l'on peut rattacher à la même souche primitive que les protobrachycéphales néolithiques. Ces derniers moins nombreux que les envahisseurs disparaissent peu à peu. Ces nouveaux venus sont restés depuis lors le fond même de la nation française sous la dénomination de Ligures ou de Celtes (type de Disenter). Ils introduisirent avec le bronze des espèces domestiques inconnues et ce qui est très-important un nouveau rite funéraire ; l'incinération se substitue presque partout à l'inhumation.

Âge du fer. — Avec le fer nous entrons dans l'histoire. Ce métal dans le nord de la Russie et en Sibérie n'a été connu que vers l'an 800 ap. J.-C. ; au commencement de notre ère dans la Scandinavie, tout au plus 8 ou 900 av. J.-Ch. en Gaule. Homère montre le fer employé seulement 1200 ans avant notre ère. C'est vers le sud qu'il faut aller chercher l'origine de ce métal, en effet, en Egypte on le connaissait dès les premières dynasties.

Les hommes qui ont apporté dans l'Europe occidentale le nouveau métal étaient de haute stature,

blonds, aux yeux bleus et à tête allongée, on les désigne sous le nom de race de Halstadt. Ils aimaient à être ensevelis sous de hauts tumuli avec leurs chevaux, leurs chars de guerre et leurs armes. D'humeur vagabonde et guerrière ils ont parcouru toute l'Europe et une partie de l'Asie. Venus du nord ils ont envahi à plusieurs reprises et pendant plusieurs siècles presque toutes les nations européennes. Ils ont porté plusieurs noms : Gaulois, Cimbres, Belges, Germains, Suèves, Burgondes, Goths, Francs, Alains, Allemands, Saxons, Flamands, Normands.

Vous connaissez ces noms, ils sont historiques, il est temps de nous arrêter.

II^e PARTIE

Il nous reste maintenant à la lumière des faits anthropologiques que je viens de résumer succinctement à examiner les propositions ou dissertations qui forment la deuxième partie du livre de M. Picard et qui occupent la plus grande partie de l'ouvrage.

La première question que traite l'auteur est « l'homme son origine, sa destinée, d'après la philosophie et l'apologétique ». Je remarquerai d'abord que ces problèmes ne sont pas du ressort des études anthropologiques d'après la définition même qu'en donne M. Picard : « Les recherches de la science anthropologique, dit-il, ont pour objet de marquer les différentes étapes de l'humanité à la surface du globe, de faire connaître l'origine des races et des peuples, leurs mœurs, leurs coutumes, les règles de leur civilisation ».

Dans ce chapitre le dessein de l'auteur est de soutenir que la foi et la philosophie chrétienne ne sont

pas incompatibles avec la liberté de la science. Il déplore d'abord la crise douloureuse que traverse l'humanité entraînée par l'incrédulité et le scepticisme. Il cite cette phrase de Newman : « L'extension calme et menaçante du positivisme ses transformations successives, son évolution logique et rapide vers le nihilisme, constituent un phénomène plus vaste et plus redoutable que l'explosion de la plus audacieuse hérésie ». Et il termine « le matérialisme contemporain s'appuie sur les sciences de la nature pour nier Dieu et l'âme pour soutenir l'identité de l'homme et de la bête ».

Je n'ai pas une autorité suffisante pour prendre la défense de la science contemporaine qu'on décrète ainsi si puissante sur les âmes des hommes en même temps qu'en faillite, mais ce que je ne saurais dire je vais l'emprunter à l'essai d'Anthropologie lui-même. « La science positive, d'après M. Berthelot, ne poursuit ni les causes premières, ni la fin des choses ; mais elle procède en établissant des faits en les rattachant les uns aux autres par des relations immédiates » — « Le caractère essentiel et tout fait historique, écrivait Cl. Bernard, est d'être déterminé, ou du moins déterminable » — « Toute science de faits, dit Ampère, se compose d'abord d'hypothèses qui deviennent des lois plus ou moins certaines, selon leur degré de confirmation expérimentale » — « La physique moderne considérée dans son ensemble est une grande hypothèse en voie de confirmation (Ern. Naville) — Ces différentes phrases venant d'hommes aussi éminents me paraissent suffire pour apporter le calme dans les esprits modernes même les plus inquiets. Il est bien entendu que nous ne parlons ici que des hommes qui savent et qui pensent.

Notre écrivain s'efforce ensuite de mettre d'accord l'origine de l'homme d'après le récit de la Genèse avec les conceptions sur ce point des anthropologistes. Il s'émeut oubliant ses propres citations. Pour Claus « nous ne possédons encore sur l'origine de l'homme aucun renseignement certain ; seules les conceptions de Darwin nous laissent supposer que l'être le plus élevé est dérivé aussi, par la voie de la sélection naturelle d'un groupe inférieur de primates : « à ceux, dit Quatre-Fages, qui m'interrogent sur le problème de nos origines, je n'hésite pas à répondre au nom de la science : je ne sais pas » — « Louis Figuier a écrit, nous ne savons rien de précis sur l'homme au premier temps de son existence sur le globe, » et Cartailhac. « Quant à l'homme aucun document ne vient établir sa généalogie » — qui ne serait rassuré en pareille compagnie.

Le récit biblique amène M. Picard à parler de la chute de l'homme, de sa dégradation, de l'âme, de la forme substantielle du corps, de la raison, des facultés intellectuelles et morales, de la révélation, des préadamites, toutes choses, je le répète qui ne me paraissent pas entrer dans le cadre de l'anthropologie. Ajoutez mon incompetence absolue et vous comprendrez pour quoi je ne puis suivre M. Picard sur ce terrain.

Les points qui ont préoccupé d'une façon spéciale l'auteur, et sur lesquels il est revenu dans la deuxième partie de son ouvrage sont : le phénomène glaciaire — la stratigraphie — la faune quaternaire — l'homme fossile — les races — les classifications — la chronologie — l'ancienneté de l'humanité. Les trois premiers points ne me retiendront pas, difficiles qu'ils seraient à résumer ; ils traitent de sciences spéciales

et un peu ardues, d'ailleurs, ils sont traités de main de maître et gagneront à être lus dans le texte. Quant à la fossilité des os humains, tout le monde est d'accord sur ce point. L'accord sur les races est moins fait. Voici le tableau chronologique cité par l'auteur. 1° Race de Canstadt — 2° Race de Cro-Magnon — 3° Race de Furfoos — 4° Race de d'Orrouy — 5° Race de Borrelly — 6° Race de Hallstadt. C'est une autre nomenclature que j'ai adopté dans le résumé qui précède.

Je traiterai plus longuement les trois dernières propositions de M. Picard.

1° *Classification*. — Quoique les phénomènes naturels, quoique tous les organismes s'enchaînent d'une façon continue, sans hiatus, l'homme a été obligé pour leur compréhension ou leur description de les ranger en catégories diverses, les dissocier, en un mot les classer selon leurs divergences ou leurs rapports apparents. D'où la variété des sciences mais ce ne sont là que les grandes coupures. D'autres, encore plus artificielles, ont été faites dans chaque science particulière, ainsi en Zoologie, les animaux se divisent d'abord en invertébrés et vertébrés ceux-ci, en mammifères, reptiles, oiseaux et poissons. Les mammifères, se subdivisent à leur tour en primates carnassiers etc. et chacune de ces subdivisions donne lieu à de nombreuses espèces, races, variétés. L'anthropologie ne pouvait échapper à cette nécessité humaine, aussi les premiers trouveurs d'ossements fossiles, de silex taillés d'objets ouvrés en bronze en fer voulurent-ils mettre un peu d'ordre dans ce cahos, la classification anthropologique s'établit. Ces grandes divisions sont admises par tout le monde ; âge de la pierre taillée, âge de la pierre polie, âge

du bronze, âge du fer, quelques subdivisions sont critiqués. Mais la question importante est celle-ci, ces divers âges ont-ils existé dans tout le monde alors habité, se sont-ils succédés chronologiquement.

2° *Chronologie.* — La réponse doit être affirmative, partout on a trouvé et dans des couches géologiques identiques la pierre taillée et la pierre polie, cette dernière succédant partout au poléolithique, aussi bien en France, qu'en Russie et en Égypte. Leur durée seule a varié selon les pays, puisqu'il y a peu de temps encore un outillage en pierre existait chez certaines peuplades sauvages. L'usage de la pierre a donc été absolu au début de l'humanité, mais il s'est peu à peu resserré, localisé pour ne disparaître en certains points que de nos jours. Quelques types de la taille ont survécu à leur temps, ainsi on trouve des pièces à faciés moustérien dans le néolithique. Certains rites religieux embaumement en Égypte circoncision en Palestine, ont même assuré pendant très longtemps la conservation et l'usage de quelques outils en pierre, alors que cette matière n'avait plus d'emploi industriel. Ce fait bien prouvé répond à l'objection de M. l'Abbé Richard rapportée dans l'Essai. « Si mes silex historiques, dit M. l'Abbé Richard, ressemblent à si méprendre aux silex que l'on veut être essentiellement préhistoriques, je pourrai le regretter au point de vue des illusions que cette coïncidence peut faire évanouir, mais la vraie science doit accepter les faits tels qu'ils sont, et reconnaître l'identité des silex historiques et des silex préhistoriques. »

Même succession chronologique pour les métaux. Là où le cuivre a été employé pur, dans les Cévennes par exemple, il précède le bronze, d'autres régions, au

contraire ne paraissent avoir connu que l'alliage de cuivre et d'étain. Mais encore ici le bronze précède le fer et quoique ce dernier, entre, comme élément, dans certaines parties de la plus ancienne pyramide d'Égypte — 4^e dynastie, — on ne peut pas dire avec M. Picard et sir Vilkinson : « Comment nier l'antériorité du fer au bronze à l'airain, quand on voit les habitants de la Basse Égypte dans les temps les plus reculés, tailler si parfaitement le granit, la diorite et plusieurs autres pierres très-dures que les outils en bronze ne pourraient attaquer ? » N'avons nous pas vu que le roi Ménès de la 1^{re} dynastie se servait d'un instrument en cuivre pur aujourd'hui au Louvre ? (Berthelot) D'ailleurs les magnifiques morceaux de sculpture de cette époque que nous possédons indiquent un apogée et non les tâtonnements d'une civilisation à son aurore.

M. Picard ajoute : « Il est curieux de comparer cette riche civilisation orientale, en plein épanouissement, 4.000 ans avant notre époque, à ces peuplades sauvages que l'on nous donne comme ancêtres, et qui n'avaient à leur disposition que quelques mauvais silex pour se défendre contre les fauves qui leur disputaient un abri. A quelle phase de l'histoire peut-on rapporter ces débris de l'humanité déchue et comment supputer alors à leur profit des milliers d'années ? » Cette comparaison serait curieuse, en effet, si cette riche civilisation orientale n'avait été précédée des divers âges que nous connaissons, cuivre, pierre polie, pierre taillée, cette dernière rencontrée dans les alluvions quaternaires de l'Égypte synchroniques des alluvions quaternaires européennes. La différence de civilisation entre la vallée du Nil des premiers pharaons et la Gaule ne doit pas

plus nous surprendre que celle qui existait au milieu de ce siècle entre les maoris australiens et leurs vainqueurs, les Anglais.

La classification anthropologique telle que nous l'avons donnée reste donc vraie, elle s'est déroulée partout mais avec des durées différentes, s'attardant ici se précipitant ailleurs.

C'est en ce point que je voudrais faire intervenir le principe de l'évolution niée par M. Picard. La base de l'évolution est la fixation des variations accidentelles. En sciences naturelles, Darwin avoue que nous ignorons absolument les causes de cette tendance à la variation qui elle cependant est bien réelle. En préhistoire nous ignorons aussi les causes qui firent varier la forme ou qui donnèrent lieu à l'invention des outils et des armes. C'est probablement, un peu le hasard, un peu la dure nécessité, un peu l'intelligence humaine qui amenèrent progressivement l'amélioration de l'outillage. Il n'est pas probable que des découvertes importantes furent faites, en même temps, dans des lieux fort éloignés les uns des autres, elles n'auraient pu être tout à fait identiques et nous rencontrerions dans des régions diverses, en France et en Amérique, si vous le voulez, des armes, des outils en un mot des civilisations, semblables, peut-être, mais pas identiques, or, il n'en est rien, le coup de poing chelléen la hache polie néolithique ont une forme pareille dans tous les pays du monde, la matière que les constitue varie seule.

Une fois une variation utile obtenue, quelle qu'en fut l'origine, l'homme l'a fixée, c'est-à-dire répétée. Bientôt elle se répandit de proche en proche et dans un temps plus ou moins long, cette variation devint

générale. Mais supposez qu'au lieu d'être l'effet du hasard, elle soit due à l'intelligence humaine ou mieux à l'effort d'un groupe humain plus élevé que les autres intellectuellement, celui-ci ne bornera pas là ses essais et ses découvertes. Ces dernières se multiplieront et comme leur multiplication sera plus rapide que leur dissémination, nous aurons bientôt des états de civilisation différents.

Un exemple historique ; l'épopée homérique se déroulera en Grèce pendant que les habitants de la verte Erin ignoreront encore pendant des siècles l'usage des métaux. — Ainsi pendant son évolution l'humanité a passé tout entière par les stades de la pierre taillée, de la pierre polie et des métaux ; mais ces différents stades n'ont pas eu la même durée chez les divers peuples et leur synchronisme n'a pu exister que lorsque la famille humaine était tout entière réunie sur un petit espace. C'est par des apports lents et successifs venant des centres industriels vers les groupes moins favorisés que s'est faite cette uniformité de forme et d'industrie que nous rencontrons presque partout, mais qui, par cela même, n'a pu être contemporaine.

Dans ce chapitre de la chronologie, M. Picard rappelle la chronologie biblique, il aurait pu ajouter ces lignes de Hœckel, peu suspect en la matière. « Dans l'hypothèse mosaïque de la création, deux des plus importantes propositions fondamentales de la théorie évolutive de la création se montrent avec une clarté et une simplicité surprenantes ; ce sont l'idée de la division du travail ou de la différenciation et l'idée du développement progressif, du perfectionnement ? (Hist. natur. de la création) Cette dernière phrase était dans nos notes d'il y a 3 ans lors-

que j'ai eu l'heur de la retrouver dans la Conférence prononcée, il y a un mois, à Lyon par M. Brunetière. Je regrette d'autant plus que M. Picard ne l'ait pas citée et ne se soit pas inspiré de son esprit que je vois, M. Brunetière appliquer la théorie de l'évolution non seulement à la civilisation humaine, mais encore aux dogmes religieux. Le conférencier de Lyon résume ainsi l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne du cardinal Newman : « Je soutiens, y disait le cardinal qu'en raison de la nature de l'esprit humain, le temps est nécessaire pour l'intelligence complète et le perfectionnement des grandes idées, et que les vérités les plus élevées, encore que communiquées au monde une fois pour toutes par des maîtres inspirés, ne sauraient être comprises tout d'un coup par ceux qui les reçoivent ». Il est temps pour tout ; selon le mot même de l'Ecclésiaste. L'oiseau en état de voler diffère de la forme qu'il avait dans l'œuf etc. Brunetière conclut « N'est-ce pas là, Messieurs, toute l'évolution ? ». Et moi, Messieurs, je m'excuse de faire de l'apolégétique, puisque au début de cette étude je m'en étais défendu, mais est-ce bien moi qui ai dit un mot sur la façon dont évoluent les dogmes.

Ancienneté de l'humanité. — Cette question est des plus controversée et les adversaires admettent des chiffres tellement éloignés les uns des autres qu'il me paraît qu'on ne peut accepter la légitimité d'aucun au moins dans l'état actuel de la science. Pour les uns et M. Picard est avec ceux-ci, l'humanité daterait de 9500 ans, d'autre croient avec M. de Mortillet que l'homme existerait depuis 240.000 ans.

On ne peut expliquer, cet écart vraiment immense que par la difficulté ou mieux l'impossibilité actuelle

de résoudre même approximativement le problème. En effet il s'agit de déterminer le nombre de siècles qui nous séparent de l'époque interglaciaire. Pour cela on essaye d'évaluer la durée des glaciers ou le temps nécessaire à la formation des tourbières de la Somme et voici les divers résultats auxquels on a abouti.

Tenant compte des oscillations des glaciers et du temps exigé pour leur retrait, M. de Mortillet conclut : « On reste donc certainement en dessous de la vérité en attribuant à l'époque glaciaire 100.000 ans d'existence ». D'autres auteurs réduisent avec M. Picard cette durée à 3.000 ans. — Le taux d'accroissement des tourbières de la Somme est de trois centimètres par siècle pour Lyell, il est de deux à trois centimètres par an pour MM. Lesquereux, l'abbé Bourgeois et Picard. Conclusion : Aucune preuve scientifique au moins géologique.

Mais pourquoi batailler avec acrimonie, M. Picard cite une phrase de M. l'abbé Hir qui pourrait mettre tout le monde d'accord : « La chronologie biblique, écrit cet abbé, reste indécise ; c'est aux sciences humaines qu'il appartient de trouver la date de la création de notre espèce... Quand on aura acquis la certitude à cet égard, toute discussion cessera, par ce que toute divergence aura cessé ».

Cette phrase qu'inspire l'esprit de concorde et de conciliation ne vous semble-t-elle pas Messieurs, pleine de vérité et de bon sens. Aussi n'irai-je pas plus loin et m'y tiendrai-je. Attendons.

Docteur DELAMARE.

POÉSIES

I. — HYMNE A DIANE

*Un chœur des jeunes chasseurs près de l'autel de
Diane — Hippolyte, fils de Thésée, parle ainsi. —*

Chaste reine des bois où court le cerf agile,
Notre Déesse à nous, Diane aux blonds cheveux,
Toi, si belle au milieu de ta troupe docile
De nymphes dont l'amour n'a pas blessé les yeux,
Artémis, laisse nous sur ton autel de pierre
Que ton prêtre parfois arrose avec le sang,
Laisse nous déposer la couronne de lierre,
De mousses et de fleurs, douce au cœur innocent !

Tu peux la recevoir, car nos âmes sont pures
Comme les champs féconds où ces fleurs ont poussé,
Et ces champs, tu le sais, ne connaissent d'injures
Que celles d'Aquilon quand Pomone a passé....

Ils n'ont pas entendu le choc rude des lances;
L'abeille diligente est seule à leur parler ;
Le pas lourd des troupeaux et les joyeuses danses
Des pâtres en amour n'ont pas pu les fouler :
Ils sont restés l'abri de tes vierges timides,
Habiles à se faire un vêtement de peaux ;
Et j'y porte souvent mon arc aux traits rapides,
Quand je suis le sanglier ou cherche le repos....

Je sais que je suis beau ; les filles de Trézènes,
Avec leurs longs regards me l'ont bien assez dit,
Mais comme l'aigle fier, sur ses rocs, loin des plaines,
J'aime à fuir les mortels que Vénus étourdit,

J'aime à n'entendre plus que ta voix, ô Déesse !
Qui fait frémir l'étang aux mobiles roseaux ;
Et quand le blond Phébus vers sa couche s'empresse,
J'aime à chanter les chants des nymphes des ruisseaux !...

O reine des forêts, demeure nous propice !
Nous dirons chaque jour ta force et ta vertu,
Tes courses sans frayeur au long du précipice
Où la biche bondit, faible et l'œil abattu :
Nous dirons la grandeur, la beauté de ton âme ;
La splendeur de ton front, vierge de tout baiser ;
Et si tu veux mon sang, aussi pur que la flamme
Qu'il fume sur l'autel, et puisse t'apaiser !

II.— CHŒUR DE CRAPAUDS

Maintenant que dorment les hommes,
Pitié sur nous, ô nous qui sommes,
Seigneur, ici-bas tes proscrits !
Que le jour soit plein de leur gloire,
De leur beauté, de leur victoire,
Et la nuit pleine de nos cris !

Que ton regard soit sur nos têtes,
Dieu tout-puissant ! A nous, tes bêtes,
Jamais ta voix n'a rien promis,
Et nous voici pourtant, indignes
Adorateurs des beaux insignes
Que ta main au ciel nous a mis !

Oh ! réponds-nous afin que chante,
Plus douce encore et confiante,
La voix qui bénit tes bienfaits !
Afin que sous l'herbe qui tremble
La fleur frémissse et qu'il nous semble
Qu'hélas, plus beaux tu nous as faits !

Mais si ta voix de ce silence,
De cette voûte où se balance
La lampe de tes lourds travaux,
Ne peut descendre à nous, débiles,
Sans déranger de tes habiles
Desseins la trame sans défauts,

Nous saurons faire ta besogne,
Sans espérance, sans vergogne
D'être si laids puisqu'il nous faut ;
Qu'à ton regard doux et terrible
Rien ne se cache et que l'horrible
Sait quelquefois être le beau !

Pourvu qu'à l'heure où tout sommeille,
Comme en son nid la fleur vermeille,
Nous puissions mêler, chaque jour,
Au concert de tes belles choses,
Parmi l'encens ardent des roses,
L'hymne sans fin de notre amour !

HENRI-RENÉ GLAMENS

LES LIVRES

Le beau livre **d'Anthinéa**, de M. CHARLES MAURRAS, (Paris, JUVEN, éditeur, 122, rue de Réaumur), fait sensation

Il fait revivre le passé si noble, si artistique d'Athènes, en nous reportant à la ville de Périclès, de Platon, d'Aristote, de Sophocle et d'Eschyle. Avec Charles Maurras, on va à Athènes comme à un rendez-vous d'amour, d'art et de poésie. Et puis, lorsqu'on a délicieusement séjourné avec l'auteur au pied des ruines du Parthénon, de l'Acropole et des Propylées, l'auteur nous invite à nous reposer aux bords de l'étang de Marthe et à l'ombre des oliviers de Provence. Cet ouvrage délicat sera bientôt dans toutes les bibliothèques. Il respire une saveur toute méridionale et nous fait connaître mieux que tous les autres livres, l'âme attique dont notre Bas-Languedoc et notre Provence sont comme les reflets. Quand on l'a lu, une première fois, on veut le relire encore. La préface d'Anthinea est un pur chef-d'œuvre, une des plus belles pages qui ait jamais été écrite. A. P.

L'Énergie française, par HANOTEAUX, ancien ministre des affaires étrangères, (FLAMMARION, éditeur, Paris), qui vient de paraître est l'œuvre d'un patriote et d'un artiste.

Il y a dans cet ouvrage des chapitres vraiment séduisants : L'Algérie, Nîmes, Chartres, la Houille blanche, le port du Havre, etc., y forment comme une couronne étincelante dont

les reflets viennent reconforter nos cœurs. La conclusion du livre laisse le lecteur plein d'espérance sur l'avenir de notre patrie. M. Hanoteaux ne désespère pas encore. Nous, non plus tant qu'il restera en France une parcelle de patriotisme, de foi et d'honneur.

M. E. Faguet, l'illustre directeur de la *Revue Latine*, consacre dans le n° de Mars de cette publication, une vingtaine de pages très éloquentes. Nous en détachons quelques lignes ayant trait à Nîmes :

« Comme croquis je signalerais Nîmes, qui est d'un artiste exquis. La fontaine Pradier, les Arènes, surtout la Maison Carrée sont peintes et surtout senties à ravir. Je vous demande à vous tous si ce n'est pas bien cela : « Mais parmi tant de morceaux précieux, rien n'égale la Maison Carrée. Sa vue soudain vous ravit. C'est un charme qui ne pourrait se comparer qu'à la première rencontre d'une femme que l'on va aimer : une sorte de conquête indéfinissable, dont le saisissement donne le frisson. » En tous cas, c'est là absolument ce que j'ai éprouvé. Mais les deux perles du volume, à des points de vues différents, c'est Chartres et l'Algérie. »

Jean Renouard, **Provence**, Paris Lemerre, éditeur, 1902.

Nos lecteurs ont depuis longtemps apprécié le talent si souple, si fin, si délicat de notre collaborateur. Son nouveau recueil de poésies est intitulé : « Provence » et tel en effet qu'il ne pouvait être écrit que par un méridional, épris de lumière et de clarté. La première partie du volume « paysages » est toute pleine de croquis très vivants. Les petits tableaux que peint M. Renouard ne laisseront pas d'amuser les yeux ; ils sont pleins de traits pris sur le vif. Mais l'observation aiguë n'en fait pas tout le charme ; ils respirent l'amour du sol natal.

M. Renouard, peint le sol où il a vécu et dont il emporte en son cœur les riantes images si loin qu'il aille et si longtemps qu'il s'attarde sous d'autres cieux.

Voici par exemple dans la pièce « le mistral » des vers qui font image :

Le Rhône se creuse et bondit
Mêlant au vent sa voix sonore.
Tout se plaint, se tord, se raidit...
Cependant au couchant, l'horizon se colore.

Le ciel semble couvert de sang,
Le lointain mauve devient rouge,
Les rafales vont s'espaçant,
Et bientôt, sous le ciel pleins d'astres, rien ne bouge.

La seconde partie « intimités, » tire son charme de la sincérité avec laquelle le poète laisse parler son cœur et dit sa foi. Mais si un soupçon de mélancolie traverse parfois cette partie de l'œuvre, jamais le doute et la désespérance sombre, si chères à certains contemporains ne l'envahissent. Il y a là des choses charmantes, des sentiments d'une douceur exquise, que nos lecteurs voudront lire et surtout apprécier.

Luce Magali, par Jean Madeline, Dujarric, éditeur, 59, rue des Mathurins, Paris.

Tel est le titre d'un recueil de nouvelles dont *Luce Magali* et *Train du Midi* intéressent seules notre région. *Armelle* est un conte très frais de Bretagne. Le livre de notre compatriote se lit facilement et vient ajouter quelques jolies pages à ses œuvres précédentes : *La conquête* et *Contes sur porcelaine*.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21

FALGUIÈRE

NOTES ET SOUVENIRS

Au moment où s'ouvre l'exposition des œuvres de Falguière, je voudrais, en quelques traits, fixer ici le souvenir de cette figure disparue.

Je nous revois, il y a quelque cinq ou six ans, une de ses élèves et moi, frappant discrètement à la porte de l'atelier de la rue d'Assas. L'huis s'entrebaille, et une tête ébouriffée, à la mine bourrue, s'encadre. Oh ! le bon sourire qui, tout de suite, en nous apercevant, éclaire la physionomie soudain déridée, la porte qui s'ouvre toute grande, et les mains qui se tendent, maculées de glaise, comme les habits, dans la tenue de travail.

— Entrez, entrez ! nous dit le maître. Vous voyez, je travaille, et je redoutais les intrus...

La bienveillance de Falguière à l'égard de ses élèves était proverbiale, autant que son hostilité du monde et des gêneurs. Pour me servir d'une expression en usage dans la langue familière de l'artiste, il n'aimait pas les *raseurs* et ne se laissait pas volontiers ni longtemps *raser*.

Tandis qu'il nous donnait ces explications, le modèle avait quitté la pose, profitant de ce temps de répit, et simplement, dans l'inconscience absolue de son manque de costume, s'était mise à faire

du crochet dans un coin. Le maître, dans l'emballement de la composition, avec le feu qui le caractérisait, nous détaillait sa conception d'une *Ève* dont l'ébauche était déjà fort avancée. Sous sa main nerveuse, le socle mobile tournait, exposant en tous sens les beautés de la ligne ou du mouvement que le regard de l'artiste caressait amoureusement.

— Elle était achevée, murmurait - il, elle ne me plaisait pas, je l'ai démolie tout entière, mais cette fois, ça y est, je la tiens !

Et l'œil brillait, s'animait, et l'on sentait l'artiste vibrer, palpiter de toute la joie, de tout l'orgueil de sa création.

L'*Ève* m'enthousiasmait. Je le dis. Le maître alors, posa un instant sur moi ce regard papillotant qui semblait n'avoir besoin de s'arrêter longtemps ni aux personnes, ni aux choses pour en pénétrer l'essence ou en saisir les formes, et incontinent, il se mit à parler d'art comme si j'eusse été moi-même du métier. La simplicité, la bonhomie de cet accueil me charmaient. Par discrétion cependant, pour ne pas gêner le travail interrompu, je proposai de nous retirer. Mais il insista pour nous faire en personne les honneurs de la visite de ses autres ateliers de l'impasse de la rue d'Assas, toujours avec cette rondeur bonne enfant qui lui gagnait les cœurs, narrant avec entrain quelque anecdote fine ou piquante sur l'une ou l'autre de ses œuvres, amusé lui-même à ses propres souvenirs. Avant de prendre congé, je demandai à revoir l'*Ève*, et nous passâmes encore quelques instants devant le socle qu'il faisait tourner, à suivre le modelé de l'ébauche, à sentir surtout s'incarner, prendre corps le rêve du maître.

A quelque temps de là, nous revînmes rue d'Assas.

Toujours la même physionomie revêche qui s'encadrait entre les battants de la porte entr'ouverte, s'éclairant du même cordial sourire, en nous reconnaissant, toujours le même jovial accueil. Silencieusement, je cherchais des yeux l'*Ève*, à travers l'atelier. Au fond, dans le coin le plus reculé, je la découvris enfin, gisant au milieu d'un tas de plâtras, sans tête, le torse cassé, ce torse que nous avions tant admiré ! Ainsi mutilée, je la reconnaissais tout de même, et je restais là, malgré moi, attardée devant elle, avec une vague mélancolie. Le maître s'approcha. — « Ah ! oui, fit-il avec indifférence, c'est elle, l'*Ève* que vous avez vue, mais *ça n'y était pas*, je l'ai encore démolie, celle-là ! » Et il passa, empressé à de nouvelles œuvres qu'il nous détaillait avec la même fièvre créatrice que l'*Ève* de jadis !

Je regardais avec curiosité ce petit homme actif, enthousiaste, toujours en mal de chef-d'œuvre, dont la silhouette nette se découpait sous le jour cru de l'atelier, entre ses maquettes de l'*Ambroise Thomas* et du *Bizet*, à quelque pas de l'*Ève* brisée, songeant à part moi au doute de l'inspiration et à la détresse de l'artiste qui vient si souvent anéantir son rêve dans cette même glaise où s'érige sa gloire et son immortalité. L'atelier où nous nous trouvions était le dernier, celui du fond, l'« atelier des plâtras, » comme Falguière l'appelait, encombré d'ébauches obscures, de maquettes abandonnées, qui n'avaient jamais vu le jour, évoquant en leur mutilation l'idée d'un champ de bataille. Et j'admirais la face sereine de l'artiste, passant en étranger devant les débris de tant d'œuvres qu'il avait conçues dans la foi, portées dans l'espérance comme une femme porte son enfant,

réalisées dans l'amour, et qui gisaient là abimées dans le néant. Alors, seulement, l'effort du génie m'apparut. Je compris, le maître, marchant détaché au milieu de ce cimetière d'idées qui avaient été les siennes, comme si elles n'étaient pas nées de lui, comme si elles ne fussent point émanées de son cerveau, pour aller ardent, radieux, plein d'allégresse vers l'inspiration nouvelle, vers l'œuvre future, toujours en quête d'un idéal plus haut !

Car ce même procédé de recherche inquiète et tourmentée, Falguière l'appliquait à toutes ses compositions, gigantesques ou minuscules, bustes ou monuments. C'est ainsi que nous l'avons vu, au cours de ces visites, chercher avec persistance un mouvement de bras qui ne le satisfaisait pas, dans le buste de la jeune duchesse d'Uzès, nous disant toujours, sous le coup de feu de la dernière séance : « *Cette fois, ça y est, je le tiens !* » Et la fois d'après : « Je l'ai encore changé, vous savez, *ça n'y était pas !* » — De même, pour les bas-reliefs de son monument *Pasteur*, qu'il a conçus, exécutés, diversifiés à maintes reprises. Il modifiait, retouchait, sans jamais se lasser, signalant lui-même avec complaisance les défauts de son œuvre, précisant les points par où elle péchait, poussant souvent la bonne humeur jusqu'à s'égayer à ses propres dépens : « Venez voir mon quatrième bas-relief. Que dites-vous de cette vache ? Vous ne trouvez pas qu'elle a trop l'air de descendre de sa montagne ? » Et il riait : « Non, non, ce n'est pas une vache civilisée. Il faudra que je la change ! » Puis, c'était la figure centrale « *qui n'allait plus*, » selon son expression, et de la base au sommet, il bouleversait, *chambardait* tout, attelé à son gigantesque labeur, en vrai Titan de l'art.

Je me souviens d'une autre visite où la toile mouillée enveloppait un bloc informe. D'un mouvement brusque, comme tous ses mouvements, Falguière fit tomber le linge et découvrit le bloc où dans la glaise massive apparaissaient les premiers traits d'une grossière et primitive ébauche. Mais la ressemblance était telle déjà, malgré quelques coups de pince, à peine, que la toile tombée, je m'écriai : « Daudet ! » Le maître rayonnait : « C'est ça, hein ? vous l'avez reconnu ? Je crois que je le tiens ! » — Et il exultait comme toujours... Quelques mois plus tard, lorsque j'entrai familièrement dans l'atelier, à la même place où j'avais vu l'ébauche qui avait paru d'abord l'enthousiasmer, s'étalait un autre Daudet tout flambant neuf, et Falguière disait : « Oh ! non, le premier, l'ancien, ce n'était pas encore ça ! Avec de nouveaux détails, des renseignements, d'autres photographies que m'a fournies la famille, j'ai pu le serrer de plus près ! Celui-ci est mieux, bien mieux, c'est le vrai ! »

Mais, l'œuvre était presque achevée, et je ne retrouvais pas chez le maître cette fièvre de la création qui ne le tenait, je crois, qu'à l'ébauche. Il était tout entier sous la préoccupation d'un emplacement favorable à choisir pour sa statue, et il s'en exprimait avec l'exubérance qui le caractérisait. Un espace trop vaste, trop découvert, l'effrayait avec raison, et il nous disait en ce parler d'artiste pittoresque et primesautier qui était le sien, son désir d'un tout petit coin vert, d'un bosquet de fraîcheur, d'ombre et de mystère où son *Daudet*, dans un cadre approprié, pourrait rêver à l'aise... Et sous le coup du souvenir, je suis allée revoir l'autre jour ce jardin de la Couronne où l'imagination du Maître se plaisait à évoquer un coin

de gazon, de verdure et d'eau du parc Monceau, et là le contraste m'est apparu frappant de la tête inclinée et comme lasse de son *Daudet*, de l'abandon un peu mou et flottant du corps, avec cette recherche constante du mouvement et de la vie qui a été le don même de Falguière, don qui caractérise à lui seul toute sa sculpture. Car d'instinct le mouvement jaillissait chez l'artiste, impétueux, tout d'envol et d'essor, comme en son *cardinal Lavigerie*, où le geste dominateur du prélat brandissant sa crosse, semble symboliser et imposer la puissance maîtresse du sculpteur.

La fougue était bien la caractéristique de ce tempérament. Et son œuvre restera comme un reflet de lui-même, toute d'élan, de passion et de force plus que de grâce, d'émotion ou de sentiment. L'on a écrit que l'imagination a été sa faculté dominante. Je crois, en effet, qu'elle l'a sans cesse tourmenté d'une fièvre dévorante. Parmi ceux qui l'ont familièrement approché, lequel n'a pressenti le volcan en perpétuelle éruption sous ce crâne ? Nature ardente, emportée, il se jetait avec impétuosité dans la création sous le souffle et le feu d'une inspiration toujours impulsive qu'il ne mûrissait pas, et le défaut de la conception ne pouvait lui apparaître qu'à la lumière de la réalisation. Il lui fallait œuvrer pour composer. De là, ce perpétuel labeur, cet inlassable effort qui le faisait se dépenser sans s'épuiser jamais en vingt compositions pour une, entraîné toujours avec la même foi, le même enthousiasme par chaque inspiration qui lui montrait plus loin, plus haut, un idéal nouveau !

Ce que j'aime à me rappeler surtout, sous des dehors d'une bonhomie un peu ronde et brusque, c'est la bonté, c'est la simplicité, c'est le cœur de l'ar-

tiste... Il n'était pas homme du monde, ainsi que je l'ai déjà dit, et il avait horreur de la contrainte. Essentiellement bohème, il s'affranchissait de toutes les corvées, et ne se pliait à aucune convention. Les anecdotes ont pullulé sur son compte. La vérité est que, de naturel jovial et expansif qu'il était dans l'intimité, il devenait gêné, et muet comme une carpe dès qu'on lui imposait un milieu qui n'était pas le sien. Et comme sa nature vive et débordante ne pouvait pas longtemps se contenir, il rompait les chiens, et il échappait... un vrai rapin ! Et spirituel en diable !

Il n'y avait qu'à suivre la malice et l'espièglerie de son insaisissable regard, toujours aux aguets, toujours fureteur tandis qu'il vous narrait quelque fine ou gaie plaisanterie... Un de ses élèves, aujourd'hui célèbre, avait modelé son buste, et il nous le montrait. — « Comment me trouvez-vous ? » Nous faisons la grimace : « Oui, c'est vous, mais le regard... non, il n'a pas attrapé le regard ! » Lui se contentait de sourire, d'un sourire qui semblait nous dire : « Bien fin celui qui l'attrapera ! » Et comme nous lui demandions : « D'ailleurs, comment rendre en sculpture l'expression de cet œil qui ne se pose et ne se fixe jamais nulle part ? », il riait de son bon rire malin de génie, en nous contant de façon piquante l'anecdote d'une grande dame suédoise qui s'était mis dans la tête de faire aussi le buste du Maître. Lui, qui ne voulait pas s'astreindre à la pose, prétextait ses occupations et le manque de temps. Mais elle, avec cette obstination d'étrangère qui caractérise les races du Nord, l'assurait qu'elle saurait bien le prendre quand même. Et il nous mimait les façons de la dame, le suivant pas à pas à travers son atelier, tournant dans

tous les sens autour de lui pendant qu'il travaillait, l'examinant sous toutes ses faces pour essayer de fixer ses traits, escortée en son manège de l'inséparable petit griffon jaloux qui jappait méchamment dans ses jupes. Et lui, Falguière, agacé, n'osant la mettre à la porte, mais allant, venant, bougeant perpétuellement, lui tournant le dos, espérant à la fin la décourager. Il n'en fut rien. Avec son admirable ténacité, elle persista jusqu'au bout, et ne cessa les séances que le jour où elle put emporter en ses brumes du Nord, la tête du Maître d'où la ressemblance était parfaitement absente d'ailleurs, à en croire Falguière.

Une des fureurs du Maître, la plus amusante dont je me souviens, fût celle dans laquelle il entra, lorsque nous lui racontâmes avoir admiré au salon son buste par Rodin... « Et vous trouvez que ça me ressemble, ? Et je suis couturé, ridé, ravagé comme ça ? » — « Non, Maître, non, mais l'expression... l'expression est bien la vôtre ! » — « Ah ! Ah ! l'expression est la mienne... mais enfin, tout de même, je ne suis pas un singe ! » Nous restions interloquées. Il était comme tous les artistes, impressionnable, enfant gâté et boudeur ; nous avions fait une *gaffe*, il demeurait de mauvaise humeur, et nous abrégâmes la visite ce jour-là.

Il ne faudrait pas en conclure qu'il en voulût à Rodin, dont nous avions sincèrement admiré et loué l'œuvre qui est vraiment d'expression géniale comme presque toute sa sculpture. Mais, je crois que Falguière se trouvait vieilli dans ce buste, et lui, qui se sentait si vigoureux d'esprit et de tempérament, si *jeune homme* en un mot, cela le vexait peut-être de se voir là en vieillard. Et sans doute, cette seule raison l'empêchait-elle de rendre justice à toute l'énergie

et la vigueur accentuées que Rodin a mis dans le modelé de cette tête expressive et mâle.

Quoiqu'il en soit, je n'ai vu Falguière en colère que ce jour-là, — et un autre encore à propos de ce même Rodin qu'il défendait cette fois. C'était après que lui-même venait de refaire le Balzac de Rodin. La critique grognait et accusait Falguière, par malice ou par parti pris, d'avoir resservi la statue dont on ne voulait pas, affirmant que le Balzac de Falguière était celui de Rodin; *assis*, voilà tout.

Le Maître exaspéré, entrait en fureur. « Ah ! mais, qu'est-ce qu'ils veulent... qu'est-ce qu'ils veulent donc ? J'ai consulté les estampes et toutes les reproductions que l'on peut avoir de Balzac. Il était laid, hideux, grotesque. C'était un monstre, un monstre, entendez-vous ! Qu'est-ce qu'ils veulent que j'y fasse ? On le leur a affiné tant qu'on a pu, et qu'est-ce qu'ils demandent encore ? Ah ! je leur en ficherais, moi ! Eh bien qu'ils g..... ! » — Et il levait les épaules. Et nous riions sans nous faire prier.

Mais, à présent, après la clôture du salon, quel regret et quel chagrin de ne pouvoir plus prendre le chemin connu de l'impasse de la rue d'Assas, d'aller serrer les mains toujours tendues du Maître, et sur le socle de quelque statue à l'ébauche, pendant les chauds après-midi qui crépitaient aux vitres des ateliers, de ne plus s'oublier autour de la bière blonde et fraîche qu'il aimait, sous le charme toujours rayonnant de sa gaité, de sa jeunesse, de son âme d'artiste et de petit enfant.

Et pieusement, sur la tombe du Maître, parmi les gerbes et les couronnes, comme un humble bouquet de deuil, je dépose les quelques fleurs pâlies de ce regret et de ces souvenirs...

STÉPHANE.

SOUVENIRS D'UN SOLDAT

DE L'ARMÉE D'ITALIE, DE 1796 A 1799

Nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Renaud, ancien curé de Saint-Césaire, chapelain de la Basilique Cathédrale de Nîmes, la communication d'un manuscrit rédigé par son grand-père, en 1819, dans lequel ce dernier a noté pour son fils, alors âgé de 9 ans, ses souvenirs des campagnes d'Italie auxquelles il avait pris part, de 1796 à 1799 ; nous avons pensé que ce manuscrit, qui nous a paru intéressant à plus d'un titre, méritait d'être mis au jour. Quelques mots de biographie feront connaître ce qu'était son auteur.

Jean-Louis Renaud, appartenant à une famille de commerçants de Pont-Saint-Esprit, est né dans cette ville en 1771. En 1793, il accomplissait son tour de France. Le moment était critique pour notre pays, toutes nos frontières étaient envahies, les provinces se soulevaient contre le gouvernement révolutionnaire et il était fait de pressants appels pour le recrutement des armées destinées à la défense du sol de la patrie. Louis Renaud se trouvait à Charolles au moment de la formation, dans cette ville, du 7^m bataillon de Saône-et-Loire, et il n'hésita pas à s'y engager, le 6 juin 1793, bien qu'il fût fiancé à une jeune fille, Marie-Magdelaine Barolet, fille d'un chef d'escadron

de gendarmerie en résidence à Châlon sur-Saône, dont il avait fait la connaissance dans ses voyages, et qu'il a épousée aussitôt après sa libération. Il avait 22 ans au moment où il s'est engagé.

Le 7^{me} bataillon de Saône - et - Loire devint le 1^{er} bataillon de la 29^{me} demi-brigade d'infanterie légère, par application de la loi du 21 février 1793, et cette demi-brigade fut envoyée à l'armée de l'Ouest pour combattre les insurgés vendéens. Au mois de germinal an II (mars 1794), elle passa à l'armée des Pyrénées - Occidentales, commandée par le général Moncey, et elle prit part à l'expédition d'Espagne, qui se termina par le traité de Bâle du 5 avril 1795.

Louis Renaud avait été nommé fourrier le 4 germinal an II (24 mars 1794), et il ne dépassa pas ce grade.

Après la paix de Bâle, la 29^{me} demi-brigade fut envoyée à l'armée d'Italie et elle y a fait toutes les campagnes de l'an IV à l'an VIII.

Le fourrier Renaud, qui était sorti sain et sauf de maints combats, fut blessé et fait prisonnier par les Autrichiens, le 29 mars 1799, lors de la tentative faite par le général Scherer pour forcer le passage de l'Adige au pont de Polo.

Comment fut-il tiré de captivité ? nous l'ignorons, toujours est-il que nous le retrouvons en 1800 à l'armée Gallo-Batave, toujours à sa 29^{me} demi-brigade. Le 19 frimaire an IX (9 décembre 1800), il reçut à Mayence un congé provisoire de réforme, en raison d'une luxation grave de la main droite provenant d'une chute violente qu'il avait faite, le 21 décembre 1793, à l'armée de l'Ouest, en se battant contre les brigands, comme dit son certificat d'origine de blessure. Cette luxation ne l'avait pas empêché de

faire huit campagnes des plus pénibles, mais l'état de sa main s'était aggravé au point de le mettre hors d'état de se servir d'une arme quelconque. Ses pièces de libération attestent qu'il s'était toujours bien comporté, qu'il avait été ami de l'ordre et de la discipline et qu'il avait toujours mérité l'estime de ses chefs.

Par arrêté des consuls du 1^{er} messidor an IX (20 juin 1801), il lui fut alloué une solde de retraite de 301 fr. 75 c.

Dès le 10 mars 1801, il avait épousé sa fiancée, Marie-Magdelaine Barolet, qui l'avait attendu huit ans ; le mariage avait eu lieu à Auxonne, où son beau-père, le commandant Barolet, était alors attaché au 2^{me} Conseil de Guerre de la 18^{me} division militaire.

Après avoir habité quelque temps Auxonne, Louis Renaud se fixa définitivement à Pont Saint-Esprit, où il devint capitaine de la Garde Nationale et secrétaire de la mairie. Il eut quatre enfants, dont trois sont morts en bas-âge, et il n'a laissé après lui à sa mort, survenue en 1838, que son quatrième enfant, Bruno-Basile, qui fut le père de l'abbé Renaud.

Comme nous l'avons dit, Louis Renaud s'était mis, en 1819, à écrire pour son fils la relation de ses campagnes d'Italie ; il avait, pour aider sa mémoire, les longues lettres qu'il avait écrites de l'armée à sa famille et à celle de sa fiancée, et dont quelques-unes existent encore. Il n'avait qu'une instruction assez incomplète, mais il était curieux d'apprendre, avait beaucoup lu et avait l'habitude de la réflexion (1) ; aussi, bien que son œuvre laisse à dési-

(1) Il aimait beaucoup à écrire ; il s'était fait, pour son instruction, un recueil de morceaux choisis dans tous les genres : histoire, philosophie, littérature, qui forment un volume relié ; il a laissé aussi plusieurs dissertations qui ne manquent pas de mérite.

rer sous le rapport de la correction, on y reconnaît une certaine facilité de rédaction ; le récit est clair, les faits s'enchaînent bien, l'auteur a une compréhension fort nette des opérations militaires et fait preuve de droiture et de jugement.

Il ne faut pas oublier que l'auteur est un simple sous-officier et non un historien documenté ; il conviendra de faire une distinction entre ce qu'il a vu par lui-même et ce qu'il n'a connu que par des conversations de bivouac.

Cette relation de ses campagnes, où règne un grand accent de vérité, n'apportera sans doute pas d'éléments nouveaux à l'histoire, mais elle montrera l'état d'âme des soldats de cette époque héroïque, dont on a obtenu de si grandes choses avec ces deux puissants stimulants : honneur, patrie !

Le manuscrit que nous reproduisons ci-après n'est malheureusement pas complet ; le commencement et la fin manquent et, dans ce qui a été conservé, des feuillets égarés ont produit des lacunes regrettables.

..... L'activité du général en chef fut telle (1) que, dans la huitaine qui s'écoula depuis la proclamation, elle mit l'armée dans le cas de pouvoir attaquer l'ennemi, après l'avoir pourvue des choses les plus indispensables telles que souliers, vivres et cartouches et lui avoir assuré demi-payé en argent et en assignats.

Le moment d'attaquer l'ennemi est arrivé, l'armée se met en marche en se dirigeant sur Montenotte et sur Millesimo, position extrêmement forte, retranchée et défendue par de nombreux bataillons sardes et autrichiens munis d'une bonne artillerie ; nous

(1) Bonaparte est arrivé à Nice le 6 germinal an IV (26 mars 1796).

arrivons en présence le 13 avril. Le signal de l'attaque est donné et, après deux heures d'un combat des plus opiniâtres, la position est enlevée ; grand nombre de prisonniers furent faits, toute l'artillerie resta en notre pouvoir, ainsi que cinq drapeaux. Cette victoire que nous remportâmes, non sans perdre bien des braves gens, fut pour nous du meilleur augure.

Le lendemain, 14 avril, combat de Dégo. L'ennemi démoralisé fuyait à toutes jambes, et il ne put être rallié qu'à Mondovi, d'où nous le chassâmes, le 22 avril, après une victoire complète.

Par ces victoires, les plaines du Piémont nous furent ouvertes ; les Alpes étaient déjà loin derrière nous.

Le roi de Sardaigne se voyant près d'être assiégé dans sa capitale et surtout abandonné des autrichiens qui se retiraient à la hâte pour couvrir les plaines de la Lombardie et se réunir aux troupes fraîches qu'on leur envoyait, se décida à abandonner la coalition générale et à faire la paix. Il la proposa et on la lui accorda aux conditions qu'on voulut ; dans sa pénible situation il se soumit à tout.

Débarrassé de cet ennemi, nous courûmes sus aux autrichiens ; les rivières du Pô et du Tessin ne furent que de bien faibles obstacles, elles furent franchies et, déjà maîtres de Pavie et de Milan capitale, toute la Lombardie trembla. Après quatre jours cette grande, riche et majestueuse ville était tombée en notre pouvoir ; le château se rendit au bout de trois jours (1) et avant qu'on eût pu s'occuper d'en faire le siège. L'armée autrichienne se retira sur l'Oglio et sur

(1) Massena était entré dans Milan, mais le château ne s'est rendu que le 29 juin.

l'Adda, rivières considérables qui offraient le moyen d'arrêter une armée ; vain espoir pour nos ennemis, rien ne put soustraire à son sort la belle, la riche, la magnifique Italie, elle dut par nous être conquise.

Lors de l'entrée de notre armée à Pavie, Bonaparte l'avait partagée en plusieurs divisions pour pouvoir s'avancer avec plus de facilité et de sécurité dans les immenses et fertiles plaines de la Lombardie ; notre corps fit alors partie de la division de droite. Notre marche, comme celle de la division de gauche, devait être subordonnée à celle du principal corps d'armée qui marchait directement sur Milan et nous ne devions nous porter en avant sur Lodi, en longeant le Tessin, qu'après que cette ville et son château se seraient rendus. Nous restâmes donc quatre jours au repos bivouaquant, dans la plus belle saison de l'année, dans la plaine entre Pavie et Lodi.

Cependant nous apprîmes la prise de Milan et la reddition de son château, ce qui combla de joie notre division qui, déjà, murmurait de rester dans l'inaction tandis que les autres obtenaient sur l'ennemi d'aussi grands avantages.

Comme troupe légère nous formions l'avant-garde de notre division et, pour général de brigade, nous avions le brave, l'intrépide Rusca. Tout à coup une nuée de poussière s'élève sur la route de Lodi en avant de nous, un seul cri : « Aux Armes ! » se fait entendre, chacun est à son rang ; on envoie à la découverte et, dans l'instant, la cavalerie qui avait occasionné la poussière est reconnue : c'est un aide de camp du général en chef qui nous apporte l'ordre d'avancer en toute hâte sur Lodi. La distance de notre position à cette ville était de deux heures de marche, frais comme nous l'étions, en une heure et demie nous la franchîmes.

Le général en chef vint nous recevoir et, nous passant en revue, il nous tint ce discours : — « Mes enfants, ce jour doit être pour l'armée un jour de gloire et de triomphe ; l'ennemi, chassé de Milan, croit nous arrêter au pont de Lodi, il a, sur ce point, réuni la plus grande partie de ses forces et son artillerie et prétend nous disputer le passage. Il se trompe et j'en accepte l'augure par l'impatience où je vous vois de marcher à lui. Mes enfants, je compte sur vous pour ce brillant coup de main et vingt-quatre francs seront comptés à chacun de vous, en gratification, après le passage de l'Adda ».

Après cette courte harangue que chacun de nous put entendre, nous nous mimes en marche et, dans le plus grand silence, nous traversâmes la ville en nous dirigeant vers la porte du pont ; c'était le 10 mai.

Cependant l'ennemi cherchait en effet à nous arrêter au pont de Lodi, qu'il avait franchi sans avoir le temps de le détruire. Lorsque l'armée autrichienne avait traversé cette ville en se retirant, son général en chef avait ordonné à tous les marchands de tenir leurs magasins ouverts et d'y étaler ce qu'ils auraient de plus brillant et de plus riche. C'était un piège qu'il voulait tendre à l'armée française qu'il s'imaginait affamée de pillage et s'arrêterait, croyait-il, pour piller toutes ces richesses ; pendant quoi il aurait le temps de passer le pont de l'Adda, de le détruire pour ralentir notre marche, et de se retrancher de l'autre côté de la rivière. La ville fut traversée dans le plus grand ordre et les magasins ouverts, où étaient étalées des richesses, restèrent intacts et prouvèrent à nos ennemis que si l'armée française était affamée de quelque chose, c'était de gloire et de victoire et non de butin lorsqu'il appartient à de paisibles habitants.

La chaleur était excessive et le temps fort sec. Entre la porte et le pont, il se trouve une place en demi-lune d'environ 40 pas de traversée ; toute l'armée autrichienne, infanterie, cavalerie, bagages, artillerie, avait défilé par là et son piétinement avait occasionné, sur cette place, une poussière extraordinaire ; le brave Rusca descend de cheval et, voulant tirer parti de cette poussière, il se met à la remuer fortement avec les pieds pour la soulever et nous dit d'en faire autant pendant toute la traversée, non seulement de la place, mais encore de celle du pont, disant que, par là, nous tromperions la visée de l'ennemi. Cette ruse réussit au-delà de toute espérance ; l'armée ennemie retranchée de l'autre côté de la rivière, nous faisait dessus un feu épouvantable d'artillerie et de mousqueterie ; mais trompée par le tourbillon de poussière, elle tira constamment beaucoup trop haut.

La première décharge à mitraille qu'elle fit sur nous, nous enleva toutes les....,

Ici manquent quelques pages qui devaient se rapporter au refoulement de Beaulieu sur le Tyrol et aux opérations contre Wumrser. Le récit reprend en novembre 1796 ; l'empereur d'Autriche a envoyé de nouvelles armées, Alvinzi, général en chef, marche sur Vérone par le Frioul et Vicence, tandis que Davidowich s'avance vers le haut Adige.

Le narrateur fait partie de la division Vaubois que Bonaparte a opposée à Davidowich et qui occupe le Tyrol en avant de Trente.

..... entre Saint-Michel et Salourne (1), c'étaient les 60,000 hommes que l'Empereur d'Autriche faisait

(1) Salurn.

filer par le Tyrol et dont j'ai parlé plus haut. A cette nouvelle le général Vaubois qui nous commandait fit ses dispositions et, persuadé que nous ne pouvions nous défendre avec un espoir raisonnable de succès contre une armée quatre fois plus nombreuse que notre division, ordonna la retraite (1). Nous abandonnons nos positions de Saint-Michel et de Lavis et allons coucher sous les murs de Trente.

A peine avons-nous quitté nos postes que l'ennemi, fier de sa force, se met à notre poursuite et bientôt notre arrière-garde est atteinte (nous en faisons partie). Nous nous tirâmes pendant le restant de la journée ; la nuit mit fin à la fusillade et, de part et d'autre, on prit ses postes et on fit ses dispositions pour le lendemain.

Notre général ayant, pendant la journée, appris par un de ses espions, quelle était exactement la force des ennemis, continua vers les 2 heures sa retraite sur Roveredo, ce qui ne s'exécuta pas sans être harcelé par les troupes légères, infanterie et cavalerie, de l'autrichien. Nous arrivâmes vers les 7 heures du soir à Roveredo et nous nous emparâmes des positions de cette ville, afin de nous y reposer la nuit pour pouvoir ensuite continuer notre marche rétrograde qui, jusque-là, quoique inquiétée, s'était faite en ordre.

L'ennemi, vers les minuit, envoya une forte reconnaissance vers nos positions ; à son approche nos postes firent feu en se retirant et donnèrent à la division l'avis de l'attaque ; une très grande fusillade s'engagea sur toute la ligne pendant l'obscurité de la nuit. Nous tinmes bon jusqu'au jour pendant que les équipages, bagages, hôpitaux effectuaient leur

(1) C'est le 3 novembre 1796 que Vaubois, tourné par la vallée du Lavis, fut obligé de battre en retraite.

retraite sur Alla, petite ville à 6 lieues de Roveredo, avec ordre de ne s'arrêter que pour se rafraîchir et de continuer jusqu'à Rivoli, qui se trouve hors la gorge du Tyrol. Cette position était facile à défendre attendu l'étroitesse du passage entre la montagne San - Marco, qui fait partie de la position de la Corona, et le fleuve Adige, au milieu duquel on établit une coupure dans laquelle on fit entrer les eaux et qui était défendue par une batterie de huit pièces de 4 ou de 8 et deux bataillons d'infanterie.

Cependant, le jour étant venu à poindre, nous laissa apercevoir la force de l'ennemi dont une partie, à notre droite, avait passé l'Adige et commençait à nous déborder.

Dans ce moment, l'attaque devint générale ; le gros de la division marchait en retraite sans avoir prévenu l'arrière-garde, composée des 11^{me}, 4^{me}, 17^{me} et 29^{me} (la nôtre) demi-brigades d'infanterie légère, de sorte que l'ennemi, se trouvant en très grande force, nous obligea à la retraite. Elle se fit d'abord en ordre, mais bientôt pressée par la nombreuse cavalerie ennemie, elle devint une déroute qui, arrivant en cet état à la colonne majeure, la lui communiqua.

Depuis ce moment jusqu'à la nuit, on ne peut se faire une idée de l'horreur de la situation de notre division : la voix des chefs méconnue, chacun cherchant son salut dans une fuite précipitée, ce qui devait opérer la perte de tous. C'est dans cet état que nous arrivâmes à Alla où, cependant, on rallia deux ou trois mille hommes de toutes armes qui protégèrent pendant quelque temps la retraite-déroute des fuyards. Mais bientôt, l'ennemi arrivant en force, ces deux ou trois mille hommes continuèrent aussi

leur retraite qui, incontinent, fut la même déroute qu'avant l'arrivée à Alla ; elle ne cessa qu'après qu'on eut passé le détroit de Rivoli, qu'on appelle aussi le plateau de Rivoli, position que l'ennemi craignait et de laquelle il n'osa s'approcher, persuadé que nous n'aurions pas manqué de nous rallier sous sa protection et que nous l'aurions armée pour lui en défendre le passage, ce qui, effectivement, avait été fait.

Le point de ralliement de l'infanterie légère était le poste de la Corona, position qu'il fallait absolument occuper afin que l'ennemi, arrêté au plateau de Rivoli dans sa marche, ne vint par ce point, difficile il est vrai, puisqu'il n'y a pour y arriver de la vallée de l'Adige, en arrière du plateau, qu'une rampe en escalier d'environ 1.300 marches où l'infanterie seule peut se hasarder (1).

Tous ceux d'entre nous que la terreur de la déroute de la journée n'avait pas démoralisés, se rendirent au poste indiqué où ils arrivèrent au milieu de la nuit, harassés de fatigue et de besoin. On ne se voyait pas dans l'obscurité et chacun de nous connaissant le danger de sa position se mit à faire faction ; officiers, sous-officiers, soldats, chacun fit faction sans savoir où l'on était.

Un moment où j'avais cru entendre du bruit sur une petite colline et où je m'avançais pour reconnaître, on me crie sus : — Qui vive ! ma réponse fut : — Républicain français. A ma voix, celui qui avait cherché à me reconnaître et qui était mon chef de bataillon Jouardet, m'appela par mon nom. Je m'ap-

(1) Ne pas confondre cette rampe en escalier avec celle du défilé d'Incanale. Il s'agit ici d'un sentier taillé en escalier au sud de la Corona, qui permet de descendre de cette position sur l'Adige par la petite vallée de Brentino. Il en est question dans *La Campagne de 1796 en Italie*, de Clausewitz, p. 253 et 264.

prochai et nous fîmes ensemble notre faction le restant de la nuit, en nous entretenant de l'horreur de la journée de la veille.

Heureusement que la colonne ennemie, qui avait longé la rive droite de l'Adige, avait éprouvé des difficultés de terrain dans sa marche, de sorte qu'elle n'arriva que vers le jour au pied de la rampe en escalier et, qu'ayant elle aussi, besoin de repos, elle ne put entreprendre de la monter.

Le jour étant venu, on se reconnut et on rallia, dans les quatre demi-brigades, environ 1.200 hommes ; on établit des postes, on reconnut l'ennemi et on fit un rapport au général, qui s'était établi au village de Rivoli et qui donna l'ordre à tout le monde de rejoindre chacun sa demi-brigade. Avant la nuit, nous eûmes la satisfaction de voir arriver bon nombre de braves qu'on avait crus morts ou faits prisonniers dans le malheureux jour précédent ; on fit faire l'appel dans toutes les compagnies afin de pouvoir établir la perte de chacune, elle fut bien moins considérable qu'on ne l'avait cru.

Nous voilà en position en présence d'un ennemi quatre fois plus nombreux que nous, mais dans des postes d'où nous pouvions le défier ; aussi il n'entreprit rien contre nous et nous y restâmes jusqu'au 19 novembre (29 brumaire an V), où nous vîmes nous rallier aux divisions qu'avait amenées le général en chef afin de livrer bataille à l'ennemi, ce qui eut lieu le surlendemain (1).

L'ennemi y fut battu complètement, eut bon nombre de tués et 1.200 prisonniers parmi lesquels un colonel.

(1) Après la bataille d'Arcole des 15, 16 et 17 novembre, Bonaparte avait envoyé au secours de Vaubois les généraux Masséna et Augereau qui refoulèrent Davidowich dans le Tyrol.

Le général en chef, satisfait de la conduite de ses soldats, le leur témoigna hautement et, parlant au général Vaubois, il lui dit :

« — Général, il est bien étonnant qu'ayant à vos ordres de si braves gens, vous ne vous soyez pas mieux défendu pendant le trajet de Trente à Rivoli ; puisque vous ne savez pas vous battre en retraite et vous laissez mettre en déroute, vous irez commander sur les derrières de l'armée ».

Il l'envoya commander la citadelle de Tortone, en Piémont.

Après le succès de cette bataille et cette remontrance au général, nous passâmes sous les ordres du général Joubert et nous y restâmes jnsqu'aux préliminaires de paix de Leoben.

Nous remontâmes dans nos positions de la Corona où, jusqu'au 22 nivôse (11 janvier 1797), deux demi-brigades se relevèrent alternativement tous les vingt jours, en cantonnant le reste du temps au pied de la montagne, au village de Caprino. Les quatre demi-brigades occupèrent ce poste, un des plus mauvais de toute la ligne, pendant les mois de novembre et de décembre 1796 jusqu'au 24 nivôse (13 janvier 1797), où les Autrichiens vinrent nous attaquer pour nous l'enlever de vive force et, de là, se porter sur Peschiera et Mantoue pour les débloquer. Ce mouvement de l'ennemi était combiné avec celui d'une division qui devait s'avancer par Lagnano sur Mantoue et avec une sortie de Wurmser commandant cette place.

Après de vains efforts pendant toute la journée, l'ennemi fut obligé de renoncer à son projet et il tenta par des marches pénibles ce qu'il n'avait pu faire par le nombre et la force des armes. Il détacha

une colonne de 4.000 hommes (1) qui, pendant la nuit, tourna le Montébaldo, montagne très considérable sise à notre gauche, couverte de neige et dont le pied, à l'opposé de nous, mouillait dans le lac de Garda ; elle devait, le surlendemain, nous couper la retraite en continuant sa marche le long dudit lac jusqu'à l'embranchement des routes qui, de Rivoli, se dirigent vers Mantoue et Peschiera ; pendant ce temps, une autre colonne filait pendant toute la nuit en grimpant ce même Montebaldo avec les plus grandes difficultés (2). Chacun des soldats portait avec lui un petit fagot de bois et, de distance à autre, on allumait du feu et pour éclairer la marche de ceux qui devaient suivre et pour se chauffer, car il faisait très froid cette nuit-là.

Après des fatigues inouïes, ils parvinrent au sommet de la montagne, qui était occupé par la 11^{me} demi-brigade légère, laquelle, dans la neige, transie de froid, fut surprise et fut presque toute faite prisonnière.

Le général Joubert instruit à fond du projet de l'ennemi, vers les minuit ordonna la retraite qui se

(1) Dans un rapport du 13, Joubert mandait au général en chef que le matin de ce jour, à 9 heures, l'ennemi avait déployé de grandes forces, qu'il s'était battu toute la journée, que sa position était très resserrée, et qu'il avait eu le bonheur de se maintenir ; mais que, à 2 heures de l'après-midi, s'étant aperçu qu'il était débordé sur sa gauche par la marche d'une division autrichienne qui longeait le lac de Garda et menaçait de se placer entre Peschiera et lui, pendant qu'une autre division, ayant filé sur la rive gauche de l'Adige, passait ce fleuve à Dolcé, il avait envoyé une brigade au plateau de Rivoli et que, sur les 4 heures, il avait ordonné la retraite au reste des troupes (*Etudes sur la Campagne de 1796-97 en Italie*, par J. C., capitaine d'artillerie, publiées en 1898, p. 232).

La colonne qui longeait le lac de Garda était celle de Lusignan ; elle devait passer par Lumini, Costermano, Affi et tourner complètement le plateau de Rivoli.

(2) C'étaient les corps sous les ordres d'Ocskay, de Knoebloes et de Liptay.

fit dans le plus grand ordre ; au point du jour nous nous trouvâmes, toute la division, réunis dans le bassin de Rivoli. On s'occupa de fortifier davantage le plateau pour s'opposer au débouché, par la gorge, de la cavalerie et de l'artillerie ennemies et la journée, de part et d'autre, se passa à prendre des positions et faire ses dispositions pour se livrer bataille. Il n'y eut pendant tout ce jour que des tiraileries d'infanterie légère, le tout très insignifiant.

Cependant la nuit arrive, chacun allume ses feux et je dois à la vérité qui préside à la rédaction de ces notes, de dire que, de ma vie, je n'ai vu une aussi brillante illumination, qui contrastait parfaitement avec l'obscurité de la nuit, quoique le ciel fût tout brillant d'étoiles.

Le brave Joubert qui, pendant toute la journée, avait attendu vainement du renfort pour pouvoir disputer le terrain à un ennemi trois fois plus nombreux, ne voyant rien arriver et n'ayant même reçu aucune nouvelle du général en chef, ordonne qu'on détruise les fortifications du plateau ; il le fait abandonner et donne l'ordre de retraite à tous les corps de la division, après avoir prescrit d'allumer des feux en plus grande quantité que de coutume, afin de masquer notre retraite. Il était 8 heures lorsque le mouvement rétrograde commença.

Jamais, non jamais je ne vis troupes plus attérées que nous ne l'étions ; est-il possible, nous disions-nous, que nous abandonnions ainsi des positions respectables sans nous battre ! Et le plus morne silence régnait dans nos rangs après ces courtes observations.

Il y avait à peine une heure que nous marchions, lorsqu'un cri bas de « halte » à la tête se fit entendre

d'un bout de la colonne à l'autre ; un aide-de-camp de Joubert demande à parler au général de brigade Vial, qui commandait notre colonne ; il s'avance à travers les rangs et lorsqu'il est parvenu au général, de la tête à la queue de la colonne se répète le bruit : — Nous retournons à nos positions.

Autant la brigade était consternée en marchant en retraite, autant elle fut joyeuse lorsqu'on commanda : — « Par le flanc droit », pour marcher en colonne renversée vers la position que nous venions d'abandonner ; notre marche eut alors l'air d'une marche triomphale, tandis qu'un moment plus tôt c'était celle de la défaite. Accoutumés à vaincre notre ennemi, nous nous trouvions trop humiliés de fuir sans combattre, et on doit à la vérité de dire que le Français, parfait dans la guerre offensive, n'aime, ne peut souffrir la défensive, et que, ce qu'il craint le plus, c'est la retraite.

Bonaparte, instruit de ce qui se passait dans nos positions, s'était mis en marche avec quelques escadrons de cavalerie, trois batteries de campagne et la division Masséna, et ayant fait avec ces troupes 35 milles dans cette journée, il était arrivé une demi-heure après que l'ordre de retraite nous eût été donné. Il s'était informé en arrivant de ce qui se passait, demandant où étaient les troupes et dans quel état de défense se trouvait le plateau ; le général Joubert lui ayant dit que les troupes étaient en retraite depuis une demi-heure, que le plateau avait été détruit et qu'il avait pris ce parti n'ayant de lui aucune nouvelle et ne prévoyant pas pouvoir garder la position sans exposer les braves qui composaient sa division, le général en chef l'avait loué de sa prudence et lui avait ordonné de faire partir des ordon-

nances pour faire revenir les troupes dans leurs positions et faire rétablir le plateau. Cela fut exécuté avec la plus grande célérité.

Malgré notre précaution d'augmenter le nombre de nos feux pour masquer notre retraite, l'ennemi, dont les avant-postes étaient très rapprochés de notre ligne, la connut et vint s'emparer de nos feux ; mais à peine y était-il établi que nos gens y arrivèrent. Ils furent si surpris de notre retour, auquel ils ne s'attendaient pas, qu'ils se sauvèrent à toutes jambes après avoir échangé quelques coups de fusil avec nous (1). Nous rétablîmes nos postes avancés et le restant de la nuit se passa très tranquillement de part et d'autre sur toute la ligne.

Quant à moi, fatigué comme pouvait l'être chaque soldat de l'armée, je m'endormis auprès du feu jusqu'à 5 heures du matin, heure à laquelle on donna l'ordre d'aller aux vivres : pain, vin, viande et eau-de-vie et à une distribution de souliers et de capotes, dans les magasins de l'armée à Rivoli.

A peine arrivions-nous au village, qu'un coup de fusil fut tiré de la chapelle San-Marco, située au-dessus du plateau ; au même instant, les tirailleurs de la 4^{me} demi-brigade légère, qui formait la droite de la première ligne, engagèrent une fusillade très vive et qui dura très longtemps.

Les distributions de vivres et effets faites, nous revenons aux positions ; tandis qu'on se fusillait tou-

(1) Bonaparte était arrivé à Rivoli le 14 janvier, à 2 heures du matin, et il avait pu juger des dispositions de l'ennemi par l'examen de ses feux de bivouac qui décélaient le déploiement de cinq colonnes.

C'est à 4 heures du matin que le général Vial a repris la position de San-Marco ; au jour, la colonne d'Ocskay, qui avait attaqué notre droite, était repoussée sur le milieu de la crête de Monte-Magnone (*Etudes sur la Campagne de 1796-97 en Italie*, par J. C., capitaine d'artillerie, p. 239).

jours à la droite, le centre et la gauche étaient tranquilles. Le pain, la viande, le vin, l'eau-de-vie et les capotes et souliers distribués aux soldats, chacun mange, boit, enferme dans son sac et se met à son rang de bataille.

Voici la composition de notre première ligne (1) : la 4^{me} demi-brigade légère à l'extrême droite appuyée sur le plateau au pied de la montagne San-Marco ; la 11^{me} et la 17^{me} réunies attendu le peu de monde de la première depuis l'affaire du premier jour au Montebaldo, à la gauche de la 4^{me} ; nous 29^{me}, à la gauche des 11^{me} et 17^{me}, nos trois compagnies de carabiniers détachées en avant de la ligne dans une grande ferme où, par ordre, elles mirent le feu à de la paille qui était répandue dans la cour ; cela devait produire une grande fumée qui couvrirait une revue qu'allait passer sur le front de la ligne le général en chef avec son nombreux état-major ; enfin la 85^{me} de ligne à l'extrême gauche, chargée de garder un défilé allant, de Caprino, rejoindre les routes de Mantoue, Vérone, Peschiera, etc (2).

A peine la revue du général en chef eut-elle eu lieu, qu'une fusillade, sur lui et son escorte, fut faite et il fallut qu'ils jouassent bien de bonheur pour n'avoir pas tous péri ; c'était sur eux qu'elle était dirigée à très petite portée. En somme ils n'eurent que deux ou trois de leurs chevaux blessés.

Depuis ce moment, la bataille commença avec la plus

(1) Voici, d'après les documents officiels, quelle était la composition de la division Joubert à la date du 11 janvier 1797 : elle comprenait les 4^{me}, 17^{me}, 22^{me} et 29^{me} demi-brigades légères ; les 14^{me}, 39^{me}, 33^{me} et 85^{me} demi-brigades de bataille ou de ligne ; un peu de cavalerie et d'artillerie. Le combat s'est engagé à la pointe du jour.

(2) Elle gardait les débouchés de la montagne vers les villes indiquées.

grande fureur ; des efforts inouïs furent faits sur toute notre ligne pour nous l'enlever, mais inutilement.

L'ennemi, qui avait dessein de nous couper, fit avancer deux régiments de grenadiers hongrois (1) sur le défilé gardé par la 85^{me} demi-brigade de ligne et ce corps fut forcé à la retraite. Par suite de ce mouvement rétrograde, notre flanc gauche se trouva à découvert et déjà des balles nous arrivaient par cette direction ; menacés d'être tournés entièrement et pris entre deux feux, nous fûmes forcés à la retraite. Dans ce moment notre chef de brigade fut blessé et resta sur le champ de bataille, que nous venions d'abandonner à l'ennemi.

Notre mouvement rétrograde se fit sur une seconde chaîne de hauteurs parallèle à celle de notre première ligne. Nous y tinmes environ une heure, après quoi, forcés encore par la déroute où s'était mise la 85^{me}, nous fûmes contraints de l'abandonner en désordre à travers le bassin de Rivoli.

Je dois ici rendre justice aux demi-brigades qui formaient notre droite ; malgré notre retraite, ou plutôt déroute, elles n'abandonnèrent leurs positions qu'à la dernière extrémité, et alors qu'il leur était impossible de tenir plus longtemps sans s'exposer à une perte certaine, inévitable. Leur mouvement rétrograde se fit d'abord en ordre, mais soudain, forcées par le nombre et surtout par une batterie de campagne (2) qui, déjà, faisait feu à mitraille sur leur flanc

(1) Notre gauche était attaquée par Liptay, descendu du Montebaldo. Les autres troupes qui avaient fait l'ascension de cette montagne, s'étaient avancées ; Knoebloes en rasant le pied du Mont-Magno ; Ocskay en se portant sur la chapelle San-Marco.

(2) Les autrichiens n'avaient pas de batteries de campagne sur le plateau de Rivoli, mais ils avaient deux pièces de montagne qu'ils étaient parvenus à amener par Ferrara et qui leur furent enlevées dans notre retour offensif.

gauche, elles se mirent en déroute vers le centre du bassin de Rivoli où était, dans le même état, le restant de la division. On ne peut guère se faire une idée de la confusion et du désordre où se trouvait toute la troupe ; on tirait bien toujours, mais sans ordre et partant sans résultat avantageux.

C'est ici le cas de dire combien l'armée, quoique en déroute, avait confiance en son chef, Bonaparte. Dans le moment de l'abandon de notre seconde ligne, on s'aperçut que la colonne ennemie de 4,000 hommes qui avait été détachée le premier jour pour tourner le Montebaldo, longer le lac de Garda et venir nous couper la retraite sur Mantoue et Peschiera, était parvenue à son but ; elle s'annonça à son général par une fusillade en l'air, (1) ce qu'ayant aperçu nos soldats il dirent :

— Ah ! mon Dieu, nous sommes bloqués !

— Tant mieux, répondirent le plus grand nombre, plus il y en aura, plus nous en prendrons ; Bonaparte n'est-il pas à Rivoli ? Il les fera bien repentir de leur audace par quelque mauvais tour de sa façon qu'il leur jouera, et duquel ils doivent se méfier.

Cependant le général en chef voyant la situation de l'armée ordonna au général Masséna de prendre la moitié de sa division et de marcher à l'ennemi qui occupait nos derrières ; il lui dit :

— Songez, général, que nous sommes bloqués, que nous avons besoin d'épargner nos cartouches. Vous monterez à l'ennemi l'arme au bras, au pas de charge et ne tirerez que lorsque vous serez en haut de la position.

(2) Déjà les soldats de Lusignan, dit Thiers dans son *Histoire de la Révolution Française*, se voyant sur les derrières de l'armée française, battaient des mains et la croyaient prise.

Il donna des ordres en même temps à une batterie d'artillerie légère de 6 pièces de 8 et de 2 obusiers de 6 pouces, et recommanda de ne tirer qu'à coup sûr, disant que nous n'avions pas besoin de tirer notre poudre aux moineaux étant bloqués et sans moyen d'en avoir de nos magasins ou des autres divisions.

Les ordres donnés furent exécutés avec la plus grande exactitude, le général Masséna à la tête de sa troupe où se trouvait la 57^{me} de ligne surnommée *la terrible*, arrive au pied de la position occupée par l'ennemi, ayant sa droite appuyée sur l'Adige, (1) l'arme au bras; on bat la charge. Pendant ce temps la batterie de canons exécute aussi ses ordres et chaque boulet, chaque obus particulièrement rompt les rangs. On arrive sur l'ennemi sans avoir tiré un seul coup de fusil; celui-ci fatigué du jeu de l'artillerie et épouvanté de l'audace française d'arriver sans tirer l'arme au bras, se débande dans toutes les directions et en particulier vers le chemin par où il était venu; il se sauve à toutes jambes poursuivi par deux escadrons de hussards. Grand nombre se rendent prisonniers, d'autres se jettent dans le lac de Garda (2) pour se

(1) C'était la fameuse 32^e demi-brigade que Masséna menait au secours de notre gauche ébranlée et non la 57^e de ligne qui ne reçut son surnom de *la terrible* qu'à la bataille de la Favorite livrée deux jours plus tard, le 16 janvier.

En disant que Masséna avait sa droite appuyée à l'Adige, le narrateur a évidemment voulu dire que, pendant qu'il se portait ainsi vers la gauche avec une demi-brigade, le reste de sa division, qui continuait à arriver par la route de Vérone, allait appuyer sa droite vers l'Adige.

(2) Le détachement de Lusignan, qui était parvenu à Monte-Pipolo, attaqué de front par 5 bataillons et une batterie de 12 et en queue par les 3.000 hommes du général Rey arrivant de Castel-Novo, fut complètement détruit ou fait prisonnier. Le noyau de ce détachement, dit Clausewitz, (p. 263) comptant environ 1.200 hommes, essayait de se sauver sur Garda avec son chef, quand il rencontra quelques compagnies que les français avaient laissées là et il posa les armes à la première sommation. Des 5.000 hommes de Lusignan il n'échappa que leur chef et quelques isolés qui se sauvèrent en traversant le lac de Garda.

Ce fait ne s'est produit qu'à la fin de la journée.

sauver et s'y noient. Le général commandant les 4,000 hommes eut peine à se sauver avec 5 ou 6 des siens et il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Nous voilà débloqués.

L'autre moitié de la division Masséna, s'avance sur notre direction, elle entre en ligne; la cavalerie, l'artillerie sont à leurs postes, on sonne, on bat la charge, tout le monde se porte en avant. C'était vers les 3 heures et, deux heures après, l'ennemi qui avait eu jusque là tout l'avantage de la journée, est culbuté partout et mené au pas de course jusqu'au delà de la Corona.

Deux mille environ, ceux qui avaient pendant tout le jour occupé la montagne et la chapelle St-Marco, se précipitent dans la rampe en escalier qui fait communiquer la vallée de l'Adige avec la Corona; un général y est fait prisonnier, un grand nombre d'ennemis sont tués, 13,000 sont faits prisonniers et nous prenons 10 canons et quantité de drapeaux (1).

(1) L'auteur du manuscrit a dû faire une confusion car il est évident qu'en poursuivant 2,000 hommes on ne peut pas faire 13,000 prisonniers; il a sans doute mis dans la journée du 14 un fait qui ne s'est passé que dans la journée du 15 janvier.

D'après Clausewitz (p. 264 et 265) Alvinczi avait entamé sa retraite pendant la nuit et gagné l'avance nécessaire pour descendre les pentes de la Corona dans la vallée de Brentino par des sentiers taillés en escaliers, sans courir aucun danger; c'étaient sans doute les 2,000 hommes qui avaient occupé tout le jour la position de San-Marco.

Le lendemain le général Joubert marche avec trois colonnes contre les autrichiens et ceux-ci s'apercevant que les français se hâtent sur leur droite et sur leur gauche par les crêtes du Montemagno et du Montebaldo pour gagner le défilé de la Corona, sont pris de panique. Craignant d'être coupés, ils se précipitent sur le sentier de descente dans une fuite désordonnée, s'y entassent, s'y pressent et, avant que cette masse épouvantée de fuyards ait pu s'échapper par ce chemin étroit et escarpé, les français sont là et font sur ce seul point 5,000 prisonniers.

L'auteur des « études sur la campagne de 1796-97 en Italie » dit (p. 242) que ce fut une véritable débâcle et porte à 13,000 le nombre des prisonniers qu'on y fit.

Notre narrateur a omis de signaler d'une manière toute particulière l'écrasement des autrichiens dans le défilé d'Incanale, ce qui est le fait le plus saillant de la bataille de Rivoli.

Cette nuit nous reposâmes bien et le lendemain nous achevâmes d'exterminer cette armée, de laquelle nous n'entendîmes plus parler.

L'armée, après d'aussi grands travaux et fatigues eut besoin de quelques jours de repos ; on nous laissa 9 jours dans nos anciens postes de la Corona et, au bout de ce temps, l'armée en général dut se porter en avant afin de forcer l'Empereur à la paix aux portes de sa capitale, s'il ne s'empressait de la signer avant que nous y fussions arrivés.

Nous partîmes donc de la Corona pour nous porter sur Trente à travers la montagne, où nous éprouvâmes des fatigues horribles attendu le froid, la neige et le mauvais temps ; une autre division, les bagages, l'artillerie se dirigeaient par la vallée de l'Adige sur le même point. L'ennemi fuyait devant nous à toutes jambes et il n'y eut que les avant-gardes, qui purent atteindre leurs arrière-gardes, avec lesquelles il n'y eut point de combat, mais seulement quelques échanges de coups de fusil.

Ce fut pendant ce pénible trajet à travers les montagnes qu'une nuit des plus obscures, nous étant établis sur la neige sans connaître le pays, vers les une heure du matin, un poste autrichien de 50 hommes, établi non loin de nous, vint se jeter sur nos feux qu'il croyait être des siens ; il se rendit prisonnier de guerre sans la moindre difficulté. Dans le moment où cela se passait, tout à coup notre feu, qui avait été allumé sur la neige, s'enfonce au moins de dix pieds d'un seul coup ; nous l'avions, sans le savoir, établi sur un bas fond comme on en trouve ordinairement dans les montagnes. Enfin, après cinq jours de marche des plus pénibles, nous arrivâmes pour la deuxième fois à Trente, le soir du 21 pluviôse an V (9 février 1797).

Étant en tirailleurs avec une douzaine de mes camarades, nous entrâmes aussitôt dans la ville qu'abandonnait l'ennemi et fûmes droit à l'évêché ; nous nous y logeâmes militairement pour cette nuit, tandis que toute l'armée bivouaquait sous les murs de la ville, en avant, en arrière, sur la droite et la gauche de l'Adige. A la pointe du jour, le lendemain, nous fûmes rejoindre la demi-brigade, qui était en route pour se porter aux postes de Lavis et Saint Michel, que nous avions précédemment occupés avant notre retraite ou déroute que nous appelions retraite de Trente.

Après dix heures de marche environ, nous arrivâmes sur les bords du Lavis, torrent qui baigne les murs du village de ce nom et qui se jette dans l'Adige à 3 ou 400 pas au-dessous et sur lequel un pont en bois était établi.

L'ennemi s'était arrêté là, avait barricadé le pont et élevé des retranchements le long du torrent, afin de nous arrêter et de pouvoir faire sa retraite plus tranquillement ; mais il fut déçu car nous connaissions les gués du torrent et aussitôt arrivés au bord, nous nous mîmes à l'eau. Nous en avions jusqu'au dessus du ventre, qui plus, qui moins et, pour nous protéger contre la force du torrent, nous plongeons dans l'eau le bout de notre fusil armé de sa baïonnette ; pendant ce temps des demi-brigades de ligne faisaient la fusillade contre l'ennemi ; en un quart d'heure le torrent est franchi dans tout son développement, les retranchements sont enlevés et le village de Lavis est en notre pouvoir, ainsi qu'environ 150 prisonniers.

Au passage du torrent, je sauvai la vie à un de nos adjudants sous-officiers qui, n'ayant pu résister à la

force de l'eau, faute d'un fusil pour s'en protéger, se laissa entraîner et allait se noyer indubitablement ne sachant pas nager. On crie : « Au secours » je regarde et vois mon malheureux luttant contre les eaux : Je ne balance point, je cours vis-à-vis de lui me jette à l'eau et l'en retire. Il ne perdit que son sabre. Il était d'Avignon et s'appelait Rivière.

Incontinent, je vais chercher mon sac et mon fusil que j'avais quittés pour me jeter à l'eau et me mets avec les autres à la poursuite de l'ennemi. Enfin harassé de fatigue, de besoin de changer mon linge mouillé, j'entre à St. Michel dans la maison où j'avais été logé lors de notre première occupation, des habitants de laquelle je fus reconnu ; me changeant de linge, je fis sécher mes habits, pris de la nourriture et demeurai là jusqu'à la nuit où on battit en retraite sur Lavis.

Les grands corps d'armée du centre et de la droite commandés par le général en chef, ayant éprouvé de grands obstacles par la force de l'ennemi au passage de la Piave et du Tagliamento, qui sont deux fleuves considérables, nous dûmes nous arrêter dans nos positions de Lavis avant de nous porter sur Bolzano (1) et, de là, traverser complètement le Tyrol. A notre division, en attendant, vint se joindre celle du Général Delmas.

Nous étions restés 15 jours dans l'inaction la plus complète, lorsqu'un jour, vers 11 heures du matin, nos carabiniers furent attaqués dans leur postes, ce qui occasionna un mouvement général dans les deux divisions. On se porta vers le point attaqué mais l'ennemi qui n'avait voulu que nous tâter, se

(1) Certaines cartes portent Botzen.

retira en toute hâte. Nous le laissâmes aller sans le poursuivre et retournâmes à nos positions.

Ce même jour, ayant besoin d'un morceau de papier blanc pour faire une situation de la compagnie, je fus en chercher dans une maison dévastée dans laquelle notre compagnie avait logé 10 jours et dans un cabinet de laquelle il y avait une très grande quantité d'écrits pêle-mêle. Après y avoir inutilement cherché du papier blanc, je m'en allais en colère tenant en main un monte-ressort de fusil que j'avais ramassé dans ma recherche de papier ; je trouvai sur mes pas un vieux coffre sur lequel je frappai violemment, j'enfonçai un panneau et ne voyant point de jour par cette ouverture comme j'aurais dû en voir, toutes les portes étant d'ailleurs ouvertes, j'imaginai qu'il y avait un double fond ; j'y portai la main et j'en acquis la certitude. Y ayant enfoncé le bras jusqu'à l'épaule, j'y sentis une masse dure et pesante, je la saisis et, l'ayant tirée dehors, je vis que c'était un bas de laine plein d'écus. Je le cachai sous ma capote et m'en fus dans un endroit retiré pour le vérifier et, en ayant fait l'ouverture, je trouvai que c'était une collection de vieilles monnaies ; il y en avait de 9 ou 10 papes, d'autant d'Empereurs, de la République de Venise datant de 350 ans, de beaucoup de princes souverains d'Italie ; la plus récente était un écu de trois francs de Louis XIV roi de France. Jusque là j'étais joyeux mais je le fus encore plus à la découverte que je fis au fond du bas : c'était un paquet ployé dans un papier, gros comme le poing ; je crus qu'il renfermait des pièces d'or et je me hâtai d'en faire l'ouverture mais je n'y trouvai que de petites pièces de cuivre fort communes en Italie et toutes très anciennes, parmi lesquelles 2 sous de six

liards de France, une pièce de deux liards, un liard et un denier. Cela me persuada que c'était une collection de monnaies faite par le maître de la maison où j'avais fait ma trouvaille, lequel sans doute était un amateur.

Si j'étais content de ma bonne aventure, je n'en étais pas moins embarrassé par le poids que cela me donnait à porter sur le dos ; d'ailleurs les pièces ne pouvaient pas être mises en cours, attendu leur ancienneté. Pour m'en débarrasser, je demandai et obtins la permission d'aller à Trente pour en tirer parti de manière ou d'autre. Je m'adressai d'abord aux juifs qui méprisèrent ma matière ; ils l'eussent voulue pour le tiers de sa valeur intrinsèque. Je fus de là chez un marchand orfèvre qui m'acheta le tout à 43 francs de Milan le marc, ce qui faisait à peu près 40 francs de France ; j'en eus pesant 17 marcs.

Content de m'être procuré de l'argent en cours, après avoir fait une bonne ribotte avec des amis que je trouvai à Trente, je retournai à Lavis. Pendant le trajet je m'aperçus que malgré que le poids de l'argent eût diminué, l'embarras était toujours très grand ayant à le porter dans mon sac pour faire une route que je savais devoir être longue et très pénible à travers les montagnes du Tyrol ; je dissimulai ma peine.

L'ennemi avait voulu, comme on a vu ci-dessus, nous sonder dans nos positions ; nos généraux, soit pour nous tenir en haleine, soit pour sonder l'ennemi dans les siennes, nous mirent en marche un beau matin pour l'aller attaquer. Tout le monde crut que c'était une attaque sérieuse et on se porta avec joie aux positions qu'il occupait. L'attaquer, le mettre en fuite sur toute la ligne fut l'affaire d'une heure ; on le

menait l'épée dans les reins lorsque les généraux firent battre la retraite.

Notre demi-brigade s'était tellement enfoncée qu'elle ne s'était point aperçue que l'ennemi, qui était maître de son flanc gauche, pouvait lui couper la retraite, ce à quoi il ne manqua point voyant qu'il pouvait le faire sans danger pour lui ni obstacle.

Il fallut donc, en retournant, percer la ligne ennemie ; ceux qui, comme moi, avaient bonnes jambes purent se sauver avant que la retraite ne fût coupée, mais ce fut le petit nombre, le plus grand nombre dut se battre. Aidés par ceux qui avaient auparavant franchi le terrain et qui prenaient l'ennemi à dos, les retardataires se débarrassèrent mais non sans pertes ; nous eûmes une trentaine de tués, environ 60 ou 70 blessés, au nombre desquels mon capitaine, et 380 furent faits prisonniers.

De retour de cette fausse attaque, je déroulai ma roupe (1) que je portais en bandoulière et je la trouvai criblée ; 3 balles qui l'avaient atteinte lui avaient fait 32 trous ; une 4^m m'avait percé l'aile droite de mon chapeau.

Depuis l'affaire du 28 fructidor (14 septembre) sous Mantoue où nous fûmes mis en déroute et celle du lendemain 29 où nous primes notre revanche à la Favorite, l'armée Autrichienne, commandée par le général Wurmser avait été détruite et ses débris forcés, avec le général, de se jeter dans Mantoue (2). Cette place avait été étroitement bloquée pendant deux

(1) C'était sans doute sa capote.

(2) L'auteur, qui n'était pas témoin des faits, a dû être mal renseigné. Il a sans doute voulu parler de la journée du 25 fructidor (11 sept.) où Wurmser força le passage de l'Adige, culbuta les généraux Murat et Pigeon et s'ouvrit le chemin de Mantoue et de l'affaire de St-Georges, du 11 septembre, où Wurmser complètement battu dut s'enfermer définitivement dans cette ville.

mois et ensuite assiégée ; elle fut enfin obligée de se rendre le 15 pluviôse an V (3 février 1797) ; sa garnison, forte de 15.000 hommes fut prisonnière. On y trouva en batterie 338 bouches à feu, on y prit 17.155 fusils, 4.084 pistolets, 14.504 bombes, 182.329 boulets, 320.000 livres de poudre, une immense quantité de gargousses et cartouches d'infanterie, beaucoup de fer et de plomb et 184 chariots ou caissons.

La reddition de cette place, boulevard de l'Italie, couronna les succès de l'armée française ; mais tout n'était pas fini, il fallait encore combattre et vaincre pour forcer l'ennemi à la paix. Tout cela ne pouvait plus nous effrayer, nos travaux passés nous donnaient de nouvelles forces pour ce qui restait à faire.

Le 20 ventôse an V (10 mars 1797) le général en chef fit à l'armée la proclamation suivante :

« Soldats ! La prise de Mantoue vient de finir une campagne qui vous a donné des titres éternels à la reconnaissance de la patrie. Vous avez remporté la victoire dans 14 batailles rangées et 70 combats ; vous avez fait plus de cent mille prisonniers, pris 500 pièces de canon de campagne, 2.000 de gros calibre et 4 équipages de pont. Le pays que vous avez conquis a nourri, entretenu et soldé l'armée pendant toute la campagne et vous avez envoyé 30 millions au trésor de la patrie pour son soulagement. Vous avez enrichi le muséum de la capitale de plus de 300 objets, chefs d'œuvre de l'ancienne et de la nouvelle Italie et qu'il a fallu 30 siècles pour produire.

« Les républiques Lombarde et Cisalpine vous doivent leur liberté..... Les rois de Sardaigne, de Naples, le Pape et le duc de Parme se sont détachés de la coalition de nos ennemis et ont brigué notre amitié ; vous avez chassé les anglais de Livourne et de la

Corse..... Mais de tant d'ennemis qui se coalisèrent pour étouffer notre république à sa naissance, l'Empereur seul reste devant vous ; se dégradant lui-même du rang de grande puissance, ce prince s'est mis à la solde des marchands de Londres. Nous ne trouvons d'espérance pour la paix qu'en allant la chercher dans le cœur des états de sa maison. Vous y trouverez un peuple brave qui gémit sous le poids de la guerre ; vous respecterez sa religion et ses mœurs, vous respecterez ses propriétés et c'est la liberté que vous porterez à la brave nation hongroise ».

« Signé : BONAPARTE ».

Par cette proclamation le général en chef nous fit bien clairement comprendre que nous quitterions incessamment nos positions pour porter la guerre dans le cœur de la monarchie autrichienne ; tout espoir était pour elle perdu de revenir en Italie depuis la destruction de toutes ses armées et la reddition de la place de Mantoue.

Nous revoilà à nos positions de Lavis où, 5 ou 6 jours après, l'ordre vint du grand quartier général (1) de nous porter en avant sur Bolzano. Trois jours auparavant ce départ, l'ennemi, qui était embarrassé dans sa marche par les prisonniers qu'il nous avait faits, envoya un parlementaire pour nous proposer un échange ; sur ce on répondit que nous étions prêts à recevoir nos prisonniers, mais que nous ne pouvions lui en fournir pareil nombre des siens attendu que nous ne les avions point sur les lieux. Il nous renvoya les nôtres sans rançon.

Dans le nombre il se trouvait de mes anciens amis lesquels ayant été pris, avaient été complètement

(1) L'ordre est du 20 mars 1797.

dépouillés et avaient besoin de tout en arrivant. Je leur offris ma bourse qu'ils acceptèrent ; ils me rendirent service en me déchargeant de mon argent et me firent des billets que leurs pères devaient payer au pays. J'envoyai ces billets à Magdelaine Barolet(1), mon épouse aujourd'hui, alors ma maîtresse, qui les fit tous intégralement acquitter comme le montant en avait été compté, sauf celui du nommé Gaudet, fils d'un riche entrepreneur de Tournus, département de Saône-et-Loire, sur lequel j'ai perdu 12 francs de 60 que j'avais prêtés. Par ces divers prêts je me trouvais bien déchargé, outre que j'avais mis à couvert une somme qui devait me servir lorsque je me retirerais du service.

L'ordre que nous reçûmes de nous porter sur Bolzano vint de ce que les grands corps d'armée avaient reçu la division du général Bernadotte (aujourd'hui roi de Suède) qui était venu de l'armée du Rhin ce qui, les ayant fortifiés, les avait mis dans le cas de franchir la Piave et le Tagliamento. Dès lors, toute l'armée marcha en avant, de front.

On part au milieu de la nuit, à la pointe du jour l'ennemi est attaqué et mené de position en position jusqu'au-delà de Salourne, où il passe l'Adige sur un pont en bois qu'il coupe derrière lui. Les généraux, satisfaits des avantages de cette journée (2), retirèrent l'armée dans les positions de cette ville ; on passa la nuit sur la montagne.

Un accident, auquel je me suis soustrait bien plus

(1) La lettre d'envoi, datée de Lavis 19 pluviôse an V (7 février 1797) existe encore ainsi qu'une autre pour le même objet datée de Pressano 29 pluviôse (16 février). Louis Renaud y invite sa fiancée, lorsqu'elle aura recueilli l'argent, à s'acheter une chaîne d'or aussi belle que la somme le permettra ou toute autre chose qui lui plaira.

(2) C'est le combat de Saint-Michel.

par hasard que par l'effet de ma prudence, fit que, me trouvant à la poursuite de l'ennemi un des plus avancés, je revins avec quatre de mes amis de bataille que je ne quittais jamais dans les combats, ni eux moi. Nous trouvâmes une très jolie ferme située à un quart de lieue de Salourne, au pied de la montagne sur laquelle était bivouaquée notre armée ; une cinquantaine de chasseurs de diverses demi-brigades y étaient déjà établis pour y passer la nuit ; la marmite sur le feu, la broche mise, annonçaient l'abondance et la plus parfaite sécurité. Invités à nous y établir, nous y étions tout disposés lorsque je fis à mes camarades l'observation qu'étant, eux sergents-majors et moi fourrier, nous pourrions être nécessaires à nos compagnies et que, si nous faisions bien, nous irions les rejoindre. Il était déjà nuit. — Quel chemin prendrons-nous ? dit l'un d'eux. Je lui observai qu'en nous guidant sur les feux qui lui-saient de toute part, avec un peu de courage, nous rendrions à nos postes, où, quoi qu'il arrivât, nous serions à l'abri de tout reproche. Deux avec moi furent de cet avis, et, bien que les deux autres fussent d'avis contraire, la majorité décida notre départ.

Après une grosse demi-heure de marche à travers de fort mauvais chemins, nous arrivâmes harassés de fatigue à une ferme où étaient logées deux de nos compagnies de carabiniers ; on nous dit que nos compagnies étaient bien éloignées de là. Nous résolûmes alors de passer la nuit avec les carabiniers. Après nous être reposés, avoir bu et mangé la pou-larde rôtie de leur ordinaire de compagnie, nous fûmes nous coucher dans une thèque à pourceaux que nous trouvâmes pleine de feuilles de châtai-

gnier. Nous dormions profondément lorsque nous fûmes réveillés par une fusillade et de grands cris ; le tout venait de la ferme que nous avions quittée et que bientôt nous vîmes en feu. Voici ce qui avait occasionné tout ce brouhaha :

Environ 150 hommes ennemis, ayant à leur tête quatre officiers, s'étant vus la retraite coupée pendant le jour, s'étaient retirés sur un mamelon couvert d'une épaisse quantité de sapins tout perpendiculairement à ladite ferme ; ils résolurent, tandis que nos soldats dormaient, de descendre sur eux, de les surprendre, de les égorger, et, pour mieux les détruire, de mettre le feu à la maison.

Leur projet réussit au-delà de leur espérance ; nos soldats, imprudemment, ne se gardaient pas militairement, ainsi qu'on le doit faire à la barbe de l'ennemi, encore qu'il soit battu. Ces 150 hommes étant descendus, trouvèrent tout le monde endormi. Ils commencèrent à doucement s'emparer de leurs armes avec la résolution d'emmener prisonniers nos hommes, lorsque l'un de ceux-ci venant à s'éveiller cria : « Aux armes » ! De toute part on court, on se heurte, la fusillade s'engage.

L'ennemi ne croyant pas prudent de tenir longtemps dans ce poste, se sauve après avoir mis le feu à la ferme.

Dans cette affaire, qui mit à l'instant toute l'armée sur pied, nous eûmes une quinzaine d'hommes blessés ; moi je n'eus aucun désagrément. On fit à l'ennemi cinq prisonniers, qui rapportèrent toutes les circonstances de leur retraite sur la montagne pendant le jour et de leur résolution de faire l'échauffourée qu'ils avaient faite.

Mes camarades me remercièrent de l'avis que j'avais donné de ne point coucher en cet endroit et,

de mon côté, je me félicitai. Le restant de la nuit, qui fut du reste très froide, se passa fort tranquillement.

La journée du lendemain se passa en reconnaissances sur la direction qu'avait prise l'ennemi, et l'armée resta en position.

Cependant l'ennemi, qui avait coupé le pont de Salourne, se trouvait avoir des avant-postes le long du fleuve, avec lesquels bon nombre de nos chasseurs et carabiniers se tiraillaient tout le jour, malgré la défense du général qui savait bien que cela ne pouvait aboutir à rien, si ce n'est à détruire des cartouches, desquelles nous pourrions avoir grandement besoin dans l'expédition pénible et longue dans laquelle nous étions engagés, et à faire blesser des hommes qu'il était nécessaire de conserver. C'est là que fut blessé au poignet droit mon plus grand ami, Bassecourt de Tournus, sergent de carabiniers ; je lui prêtai, dans le moment qu'il partit pour l'hôpital, 80 francs qui me furent rendus par son père, quoique je n'eusse point de billet. Le pauvre malheureux fut égorgé à Vérone, dans l'insurrection des habitants contre les Français, tandis que les armées étaient vers Villach et Klagenfurth, au moment où les préliminaires de paix étaient signés à Léoben (1), circonstance qui nous mit à même de châtier les habitants perfides de cette ville qui, sans humanité, égorgèrent 3 à 400 blessés, qui étaient sans défense dans les hôpitaux, et les jetèrent ensuite dans l'Adige.

(A suivre.)

Colonel ROBIN.

(1) Les massacres de Vérone, connus sous le nom de *Pâques véronaises*, sont du 28 germinal an V (17 avril 1797), et les préliminaires de Léoben furent signés le 29 germinal.

LES MÉFAITS D'UNE COMPAGNIE

DE DRAGONS A QUISSAC EN 1703

Les exactions de troupes royales dans les Cévennes ainsi hélas ! que dans toute la province de Languedoc sont de notoriété publique.

Aussi toutes les archives anciennes de nos communautés fourmillent elles de plaintes et réclamations adressées par les consuls contre les *pirateries* exercées par ces mercenaires sur les populations qui étaient extrêmement « foulées. »

Les officiers laissaient faire, quand ils ne donnaient pas eux-mêmes l'exemple, comme à Quissac, où le séjour de la moitié d'une compagnie de dragons, donna naissance à la plainte suivante dont nous retrouvons la minute dans les archives anciennes de Quissac.

Nous donnons la parole au Premier Consul du lieu :
Plaize à Monseigneur de scavoir :

Que la moitié de la compagnie des dragons du sieur Lecellier du Régiment de Moncalet, a demeuré dans le lieu de Quissac diocèse de Nimes depuis le 26 Juillet dernier jusques environ le 8^e du presant mois de novembre pendant lequel temps ils ont fait de grands dezordres dans led. lieu.

Prem^r Trois dragons vollèrent de nuict à un mulatier de Lezan seize livres, on croit que le lieutenant en randit une partie.

Puis en second, Trois dragons passerent de nuict par le toit d'une maison et fuerent violer une femme, et apres la bâtirent grievement, à laquelle on a bailhé depuis trois ou quatre pistolles.

Plus enfoncerent une porte de Conduzorgues, boulenger et luy emporterent une grande partie d'un poursesau l'officier en a bailhé quatre livres et le voll allait a plus de quatre escus.

Encore le sieur Cellier lieutenant prit le premier consul par les boutons devant sa brhaguette voulant qu'il lui payat l'ustancilhe quoi qu'il deubt beaucoup plus aux habitants.

Le dit sieur lieutenant bailha un soufflet au frere dn premier Consul ancien catolique sans subject parce qu'il aurait porté un fusil quoy qu'il luy dict qu'il estait de la garde borzoize.

Il fit quittes le lieu à un parant du second Consul quy estait un compagnon cordonnier ancien catolique sous prétexte qu'il le voulait enroller et luy fit porter les armes dans sa botique.

Il a insulté le sieur Combel, vicaire dans l'église sous prétexte qu'il voulait qu'il attendit son frère à dire estant plus de onze hueres son frère n'estant pas venu.

Il fit du commencement prendre l'avoine de tous les habitants et des lieux circonvoizins et en partant pour Congenies, il en vendit 45 sous par salmée plus qu'il n'avait payé.

Il a fait prendre par force tout le foin des habitants quy n'avaient que leur provision la pluspart l'ayant achapte ne sachant de quoy nourir leur bestail pour cultiver leurs terres quoy qu'il feut d'obligation d'achapter son fourrage comme marchand de ceux qui le voulaient vendre.

Et lorsque les habitants luy demandait payement ils les injuriait et querellait pour leur retenir quelque chose ainsi qu'il a faict à la plus grande partie d'iceux.

Les dragons allèrent voler de nuict dans le parc de M. de Ferurer, de nuict deux moutons et la couverte du berger, l'officier a payé huict livres pour ledit vol.

Led. sieur Lieutenant balha deux soufflets à Caulet hoste, dans Quissac sans subject ni raison.

Il ne voulut pas payer en partant les lits qui sont aux casernes et que les habitants lui bailhèrent pour lesquels il leur doit payer suivant l'ordon^{ce} de Monseigneur l'Intendant six deniers par jour pour dragon, revenant à 10 sous pour chaque jour qu'il a sion des resté aud. lieu.

Il n'a pas non plus voulu payer semblable dix sols par jour pour le bois des dragons ne lui en ayant jamais assuré aucun, lesquels dragons ayant prins tout le bois qui leur a été nécessaire dans la provi-habitants sans le payer.

La moitié de la compagnie est revenue par votre ordre Monseigneur aud. Quissac depuis 8 jours et led. sieur Lieutenant continue à inquiéter lesdits habitants leur enlevant le reste de leur foin sans les payer, les pauvres habitants ne sachant de quoy devenir pour nourrir leur bestail et cultiver leurs terres.

Il veut, Monseigneur sortir la demoiselle de Bringuier de son lit pour prendre sa chambre quoy qu'il ait toujours logé dans le logis de Mourgues, hoste de Quissac suivant l'ordre des sieurs maire et consul dudit Quissac quoy que ladite demoiselle se soit accouchée depuis sept ou huict jours et se trouvant encore malade.

Et ashier, en dernier lieu de sa propre autorité, fait faire aux consuls des billets par force pour loger les dragons chez les habitants quoy qu'ils eussent auparavant restes dans les casernes pour lesquelles la communauté a fait de grands frais.

Aux fins qu'il vous plaize Monseigneur y remédier comme vous jugerez à propos.

Et vous plaira Monseigneur communiquer le présent mémoire au sieur Cellier Lieutenant, afin qu'il y repondre, offrant de vérifier en cas de deny tout le contenu du présent mémoire.

Ce document n'est point signé, il porte au recto, cette mention :

« Minute du placet présenté contre le Lieutenant
« de la compagnie de M. Cellier logé avec vingt
« dragons au lieu de Quissac. »

Nous ignorons la suite dont cette plainte a été l'objet ainsi que la sanction qui aurait dû en être la conséquence.

Il est à présumer que le placet aura été « classé », car le diocèse ne sévissait pas contre les dragons du Roi.

PANNET.

Janvier 1900

L'ERMITAGE DE SAINT-JACQUES

A CAVAILLON

Cavaillon est une charmante petite ville coquettement assise au pied d'une chaîne de collines du haut desquelles le regard embrasse un merveilleux panorama de plaines et de montagnes.

Sur celle de ces collines qui domine la cité — on peut bien nommer ainsi le siège d'un ancien évêché — s'élevait jadis un oppidum d'origine celto-ligure, l'antique *Cabelliô*, un des chefs-lieux de la confédération des Cavares. Mon vénéré collègue et ami, M. Alphonse Sagnier, a traité ce sujet dans une savante étude publiée dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse* (1). Je n'ai pas la témérité de refaire ce travail si intéressant ; je viens seulement y ajouter quelques pages sur l'histoire de la chapelle qui couronne le *Mont-Caveau*, que les vieux cadastres de Cavaillon appellent *Cavelcum* (2), et qui est dédiée à saint Jacques et à saint Philippe. Cet édicule est communément nommé dans le pays *Ermitage de Saint-Jacques*, et ce nom de Saint-Jacques y désigne aussi toute la montagne.

(1) Année 1898, page 179, *Numismatique appliquée à la topographie et à l'histoire des villes antiques du département de Vaucluse*.

(2) Voir la note insérée à la suite de cette étude.

Les populations de race celtique du midi de la Gaule, lorsque, à la suite des invasions grecques et romaines qui modifièrent si profondément leurs coutumes nationales, elles eurent abandonné les sommets où elles avaient construit leurs habitats primitifs comme des forteresses naturelles, conservèrent longtemps un culte filial pour ces lieux escarpés qui gardaient le dépôt sacré des tombes ancestrales, et ils se faisaient un devoir religieux de les visiter processionnellement à certaines époques de l'année. Ce fut l'origine de beaucoup de pèlerinages chrétiens. Les Cavaillonnais ont perdu le souvenir de la cause originelle de leur dévotion pour l'ermitage de Saint-Jacques ; elle a sa source dans la vénération de leurs ayeux pour l'un des berceaux de leur race.

Il est de tradition dans le pays que la chapelle de Saint-Jacques fut bâtie en 1340 sur les ruines d'un temple de Jupiter, et qu'en 1377 on l'orna d'un clocher. On verra plus loin qu'elle est d'une date plus ancienne. L'évêque Roch y fit faire des réparations importantes. C'était à l'origine une cella voûtée en berceau et divisée en trois travées séparées par des pilastres sur lesquels s'appuient des arcades simulées au nu du mur, simple motif de décoration. La voûte est consolidée par des arcs doubleaux formant plate-bande. Les retombées de ces arcs portent des cartouches sur quatre desquels sont sculptées les figures symboliques représentant les Évangélistes : l'*Aigle*, l'*Ange*, le *Lion* et le *Bœuf*.

Une abside en cul de four termine l'édicule du côté de l'orient. Elle est éclairée par une étroite fenêtre au-dessus de laquelle était autrefois un petit *oculus* aujourd'hui muré.

Devant la première des trois travées primitives de

la chapelle s'élevait le mur de façade qui la fermait à l'occident. A la fin du xvi^e siècle, César de Bus, comme je le dirai ci-après, le fit démolir en entier, et l'édifice s'agrandit d'une travée précédée d'un péristyle. Les marques de cet agrandissement sont très visibles à l'intérieur. Les murs latéraux et la voûte de la construction nouvelle sont en moëllons revêtus d'un simple crépissage, tandis que l'ancienne chapelle est bâtie en pierres de taille de grand appareil. De plus, ce prolongement présente des deux côtés un élargissement assez notable d'où résulte une déviation du plan primitif.

Extérieurement, la dissemblance des deux constructions est encore plus apparente ; la portion antique de la chapelle est, comme à l'intérieur, en pierres de grand appareil parfaitement taillées, assorties et ajustées. L'annexe moderne, faisant saillie, est d'appareil moyen, de dimensions inégales, et la pierre paraît extraite l'une autre carrière.

L'abside est de forme polygonale à cinq pans.

Comme dans la plupart des chapelles du moyen âge, le clocher, en forme de mitre antique, est bâti sur la dernière travée. La petite cloche qui y est suspendue joue un rôle assez important dans la vie morale de la population, dans la campagne comme dans la ville. Elle sonne l'*Angelus* le matin, à midi et le soir, ce qui aide les journaliers et les ménagères à mesurer le temps, et elle signale l'approche des orages. En dépit des progrès de la science, beaucoup de gens dans les fermes qui parsèment le verdoyant jardin qu'est le territoire de Cavaillon, attribuent encore à la voix de l'*airain sacré* la vertu d'éloigner les nuages chargés de grêle et de protéger les récoltes. L'ermite de Saint-Jacques est

chargé de ce ministère de préservation, qui n'est pas sans danger pour lui, et c'est à cette condition que de bonnes miches de pain, des douzaines d'œufs et des bouteilles de vin rempliront sa besace, au cours de ses quêtes.

L'ornementation intérieure de la chapelle et son mobilier n'ont rien de remarquable. L'autel qui s'applique sur le fond de l'abside, et celui placé contre le mur latéral de droite, tous les deux en bois, sont très pauvres. Les rares tableaux accrochés çà et là aux murailles n'ont aucune valeur artistique. Il faut relater toutefois quatre colonnes cannelées en bois doré, portant des statues, aussi dorées, sur leurs chapiteaux corinthiens. Deux de ces colonnes sont posées, à droite et à gauche, à l'entrée de l'abside ; les deux autres se dressent, face à face, près des piliers de la troisième travée. On voit sur les premières un ange sans ailes, et un personnage en costume de chevalier romain ; sur les secondes, l'archange saint Michel tenant dans une main une épée flamboyante, dans l'autre, la redoutable balance où les âmes sont pesées, et un second personnage costumé en chevalier, qui tient de la main droite le globe terrestre, sans la croix qui la surmonte ordinairement dans les attributs hagiographiques.

Une estampe gravée par David représente Saint Véran enchaînant le Dragon de Vaucluse, le fameux *Colobre*. On lit par derrière une sentence pieuse, suivie de la signature d'un ancien ermite :

Franciscus Xaverius heremitanus anno Domini nostri Jesus, 1804.

Vers le milieu de la chapelle, à main gauche en entrant, est une porte ouvrant sur une grotte profonde convertie en citerne. S'il est vrai que la chapelle et

l'ermitage de Saint-Jacques ont été bâtis sur l'emplacement d'un temple de Jupiter, comme le disent les chroniques locales, cette citerne était la piscine de l'eau destinée aux ablutions. Mais on peut se demander si la tradition populaire repose en ceci sur un fondement sérieux. On ne voit aujourd'hui près de ces édifices aucun fragment d'antiques sculptures, aucun débris de colonnes, de statues, d'inscriptions lapidaires, comme on en trouve habituellement dans le voisinage des monuments consacrés aux divinités du paganisme. Cependant, M. le chanoine Thomassis et M. Agar de Puyricard, dans leurs Mémoires manuscrits, mentionnent de nombreuses découvertes d'antiquités, faites de leur temps sur la montagne du Caveau : des fragments de colonnes corinthiennes et ioniques, un génie en marbre aux ailes abaissées, des inscriptions dédicatoires, parmi lesquelles la suivante :

J. O. V. I.

M. A. M.

V. S. L. M.

que M. Agar interprète ainsi :

Marcus, Annius, Marcellus, votum solvit libero munere.

Ce Marcellus, d'après ce chroniqueur, serait le chevalier romain dont parle Tite-Live dans ses *Décades*, qui fut honoré cinq fois de la dignité consulaire, et qui remporta une éclatante victoire sur les Gaulois.

Si cette inscription ne prouve pas l'existence, sur le Mont-Caveau, d'un temple dédié au maître des Dieux et qu'une chapelle chrétienne aurait remplacé, elle explique au moins l'origine de la croyance qui s'est formée sur ce point à Cavaillon.

Il m'est plus facile de montrer que la tradition se trompe quand elle place pendant l'année 1340 la construction de la chapelle. Peut-être fut-elle réparée à cette date ; mais elle existait bien avant, comme il conste par l'acte suivant extrait du Rôle des reconnaissances et eenses du Chapitre de Cavaillon (Livre T. f° 56).

« An 1300 et le 23 novembre, il appert que le Chapitre de Cavaillon mettait les ermites dans l'ermitage de Saint-Jacques et que ledit ermite s'obligeait de rendre bon et loyal compte des oblations qu'on faisait dans l'église dudit ermitage audit Chapitre. Dans le dit livre il y a d'autres actes qui prouvent la mesme chose, que ledit hermitage appartenait audit Chapitre ».

Cette propriété était contestée par la ville qui en revendiquait les droits, et ce fut là une source de nombreux procès.

Il faut reconnaître que la Ville pouvait se croire fondée dans ses prétentions ; c'était elle, en effet, qui supportait sur son budget les dépenses des restaurations de la chapelle et de l'ermitage, ainsi que l'entretien de l'ermite. Ces restaurations étaient assez fréquentes, à cause de la situation desdits immeubles, exposés, sansabri, à toutes les intempéries des saisons et à la violence du mistral. Il fallait assez souvent réparer la toiture, les portes, les fenêtres, le mur de clôture en pierres sèches. Un jour, à la suite d'une grande pluie, l'ermitage s'effondra presque entièrement ; on dut le faire reconstruire. Les délibérations du Conseil communal, les quittances de son trésorier donnent les devis de tous ces travaux.

La Commune était aussi en contestation avec l'Évêché au sujet de la propriété de la montagne de Saint-Jacques. Elle payait à la Mense épiscopale une rede-

vance annuelle pour la ferme des herbages, pour la concession du droit d'exploiter les carrières de cette montagne, et de vendre au public des pierres de taille des auges à huile, etc. Mais elle ne cessait de protester, contre le droit seigneurial de l'Évêque, et comme M^e Barthélemy Blaze, notaire, avait trouvé dans les livres d'Élie Athénosy, en son vivant greffier de Cavaillon, divers actes pouvant servir aux procès engagés au sujet du Mont-Caveau, elle lui alloua, en récompense, une gratification de 30 sols.

Cet antagonisme, assez anodin au fond, ne troublait en rien les manifestations solennelles du culte que les habitants de Cavaillon avaient voué à Saint Jacques, un de leurs patrons.. Pour la fête de ce saint, ils tenaient une foire franche qui durait trois jours, et pendant laquelle on ne pouvait faire aucune exécution de cartel (exploit de procédure), tant pour les causes civiles que criminelles, excepté pour crime de lèse-Majesté.

A l'occasion de cette fête, les chanoines capitulaires montaient à Saint-Jacques en procession, avec un nombreux cortège de fidèles. Ensuite avait lieu le pèlerinage des confréries de pénitents.

D'autres pèlerins, isolément ou en groupes, gravissaient en tout temps l'âpre sentier de la colline et venaient s'agenouiller devant la statue du saint patron pour solliciter des grâces ou pour acquitter un vœu. Tous les personnages de marque qui passaient à Cavaillon s'empressaient de faire une visite à la chapelle de Saint-Jacques. Les actes du Conseil communal nous ont conservé le souvenir de l'ascension des cardinaux de Tournon et de Lorraine, en 1595, de celle du duc et de la duchesse du Maine, en 1613, et de celle du comte de Provence, en 1777.

Les cardinaux étaient venus à Avignon pour se concerter avec le Vice Légat sur les mesures à prendre contre les Religionnaires qui s'étaient emparés par la voie des armes d'une partie du Comtat, et y tenaient les troupes du Saint-Siège en échec, dévastant le pays et causant mille maux aux catholiques. Le cardinal François de Tournon avait une grande expérience des opérations de guerre; François 1^{er} l'avait chargé, en 1536, comme lieutenant d'Anne de Montmorency, de défendre la Provence contre Charles Quint, et lorsque la disgrâce de ce grand capitaine l'eut rendu l'arbitre suprême de la politique dans le royaume, il tourna toute son attention vers la répression des révoltes des Calvinistes et des Vaudois.

Charles de Guise, cardinal de Lorraine, traita toujours les Religionnaires avec une rigueur excessive.

Les Cavaillonnais reçurent ces deux personnages avec les honneurs dus à leur rang et à la redoutable mission dont ils étaient investis. Des pièces d'artillerie furent transportées sur la colline de Saint-Jacques, dans la tour de *La Gache*, reste d'une antique forteresse, où cinq hommes du métier les firent tonner à l'arrivée et au départ des cardinaux, et pendant leur visite à l'ermitage.

Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, prince légitimé, second fils de Louis XIV et de la marquise de Montespan, s'arrêta à Cavaillon en allant en Italie conduire sa sœur qui épousait le fils de Sforza, duc de Milan. Il monta à Saint-Jacques, avec la duchesse sa femme et une suite nombreuse de gentilshommes, pour visiter la chapelle et le couvent des Oratoriens.

Anne-Louise-Bénédicté de Bourbon, duchesse du Maine, était la petite-fille du grand Condé.

Au cours d'un voyage dans le Midi, le comte de Provence, plus tard Louis XVIII, passa quelques jours à Cavaillon. Il était logé à l'évêché. Dans une lettre qu'elle écrivit à une de ses amies, la prieure des Carmélites de cette ville a relaté diverses circonstances du séjour de ce prince, à qui ces religieuses offrirent un très beau vase contenant des fleurs et des oiseaux tenant dans leurs becs des banderoles où on lisait : *Vive le Roi ! Vive la Reine !* L'ermitage de Saint-Jacques mit sa petite cloche en branle pour saluer l'illustre pèlerin.

Il est probable que François I^{er} monta aussi à Saint-Jacques lorsqu'il s'arrêta à Cavaillon en 1524 et en 1537.

En 1524, le Roi Chevalier était venu en Provence pour repousser l'invasion du connétable de Bourbon qui avait mis traitreusement son épée au service de Charles Quint. Il établit d'abord son camp sous les remparts d'Avignon, et le transporta ensuite à Caumont et à Cavaillon. Il fit son entrée dans cette ville par la porte Saint-Julien, et y séjourna assez longtemps pour y recevoir des renforts qui venaient de Suisse et d'Allemagne. Pour permettre à son armée de traverser la Durance, il fit construire un pont de bateaux sur cette rivière.

Ces faits sont attestés par les délibérations du Conseil de ville de Cavaillon (1) et par un document extrait des archives de la commune de Caderousse, qui m'a été communiqué très obligeamment par M. Paul de Faucher, à l'amabilité duquel je dois aussi les renseignements suivants :

« Le Roi passa une seconde fois à Cavaillon

(1) CC. 28, DD. 2.

en 1537. Les syndics de la ville étaient alors messires Bernardin d'Agar et Poncet. Raynaud-Antoine Athénosy était trésorier.

« Mgr Massei occupait le siège épiscopal et ce fut dans son palais que logea le prince.

« Pendant son séjour, les députés des États de Provence vinrent le trouver et lui demander une exemption de tailles, ce qu'il ne put leur accorder.

« C'est alors aussi qu'il concéda aux Cavaillonnais, pour les indemniser du bon accueil fait à lui et à son armée, le droit de dériver un canal sur le terroir de Mérindol, pour l'arrosage de leur territoire, en le conduisant comme ils le jugeraient à propos (11 décembre 1537). Le 23 janvier suivant les lettres patentes furent entérinées à Aix, et l'évêque de Marseille, seigneur temporel de Mérindol, donna son autorisation le 23 avril 1539 ».

Ce fut l'origine du canal de *Cabédan*, qui est devenu la source de la fortune de Cavaillon.

Franchissons maintenant une cinquantaine d'années et reportons-nous de nouveau à la fin du xvi^e siècle.

Il y avait à Cavaillon en 1587 un jeune prêtre appartenant à une des meilleures familles de cette ville, qui émerveillait ses concitoyens par l'extraordinaire sévérité de sa vie, les prodiges de sa charité, son zèle ardent, infatigable pour le salut des âmes, l'angélique douceur de son caractère. Il se nommait César de Bus.

Il n'avait pas toujours eu une existence aussi austère. A l'âge de 18 ans, en compagnie de quelques autres gentilshommes de Cavaillon, il se rendit en Provence sous les enseignes du comte de Tende, généralissime de l'armée catholique, et prit part à

diverses rencontres avec les Religionnaires qui tenaient la campagne. Un édit de pacification lui fit abandonner momentanément la carrière des armes. Revenu à Cavaillon, il employa ses loisirs à cultiver les arts et les belles-lettres. Il peignait agréablement et il s'adonnait avec un goût très vif à la lecture des poètes français. Il composa même plusieurs tragédies qui furent représentées dans les salons de l'aristocratie locale. Mais éprouvant le besoin d'une vie plus active et plus utile au bien public, il quitta de nouveau sa famille et fut rejoindre à Bordeaux son frère Alexandre, qui commandait comme officier, sous les ordres du baron de la Garde, un vaisseau de l'escadre destinée à faire le siège de la Rochelle. Une grave maladie l'obligea bientôt à retourner à la maison paternelle où il demeura près de six mois. Dès que sa santé fut rétablie, il se rendit auprès de son frère, nommé capitaine des Gardes à la cour de Charles IX. Après un séjour de trois années à Paris, dans une atmosphère amollissante de luxe et de plaisirs, il vint revoir sa famille « bien divers de celui qu'il souloit estre auparavant », disent ses biographes. Mais ne trouvant pas à Cavaillon des distractions suffisantes, il transporta sa résidence à Avignon, et y vécut pendant trois années dans un monde où régnait une grande licence de mœurs.

La mort de son père le rappela à Cavaillon au mois de mars 1573. Il perdit, peu de temps après, un de ses frères, chanoine. Mais ce double deuil ne changea rien à ses habitudes mondaines, et n'éteignit point dans son cœur le feu des passions auxquelles il s'était abandonné. Vainement des personnes pieuses qui s'intéressaient au salut d'une âme que la Providence avait comblée de dons naturels, ten-

tèrent - elles d'opérer sa conversion ; l'heure de la grâce n'était pas encore venue.

Deux ans après, en 1575, on célébrait le grand jubilé. César vint encore à Avignon ; mais cette fois pour examiner le genre de vie qu'il devait embrasser, dit le père Marcel, un de ses biographes. Les amis qu'il avait dans cette ville l'entraînèrent dans un bal, presque malgré lui. Il n'y resta pas longtemps. Comme il regagnait son logis à une heure avancée de la nuit, en passant devant le monastère des Dames de Ste-Claire, il entendit ces religieuses qui psalmodiaient leur office, et il en fut vivement impressionné. Faisant un retour sur lui même, et comparant le coupable emploi de la plupart de ses nuits avec les veilles de ces saintes filles, toutes consacrées à la prière et à la louange de Dieu, il prit la ferme résolution de changer de vie. A partir de ce moment, Gésar de Bus, rendu aux sentiments chrétiens qui avaient fait l'honneur et le bonheur de sa première jeunesse, ne cessa de s'avancer dans les voies de la vertu et de la spiritualité. Suivant une parole célèbre, il brûla ce qu'il avait adoré, en livrant aux flammes tous les manuscrits de ses poésies, et s'il retourna de nouveau à Avignon, ce fut pour reprendre au Collège des Jésuites, sous la direction du père Péquet, les études qu'il avait abandonnées. Mais il ne les termina point, et revint à Cavaillon, dans sa famille, où il pratiqua la pénitence avec une grande austérité. Ayant reçu l'ordre de la prêtrise, il fut nommé chanoine par l'évêque Roch. Son plus grand désir était de vivre dans la solitude, à l'exemple des saints qu'il avait pris pour modèles. Mais sa réputation de haute piété et d'habileté dans la direction des consciences lui attirait un grand

nombre de visiteurs. Il essaya de s'isoler en se logeant dans une pauvre chambre de cloître de la cathédrale. Il y passa trois années entières, sans autre société que celle d'un humble prêtre qui avait beaucoup contribué à sa conversion. N'y trouvant point cependant assez de calme et de liberté pour vaquer aux exercices spirituels qu'il s'était prescrits pour marcher dans la voie de la perfection, il résolut de se réfugier dans l'ermitage de Saint-Jacques où il avait déjà fait quelques retraites. Il exécuta son dessein vers le milieu de l'année 1585.

Son premier soin fut de réparer la chapelle qui avait été saccagée pendant les guerres de religion. Il l'agrandit d'une travée, l'orna d'un beau retable, de plusieurs autres tableaux. et la pourvut de tous les ornements sacerdotaux nécessaires, le tout à ses dépens. Le logement de l'ermite tombait en ruine ; il le fit reconstruire en l'agrandissant. Il s'y réserva une chambre, dans le mur de laquelle il fit pratiquer une fenêtre en forme de prie-Dieu, ayant vue sur l'autel de la chapelle. C'est là qu'à l'imitation des premiers chrétiens il passait les nuits en prière.

Le chemin qui conduit à l'ermitage, presque entièrement taillé dans le roc, était devenu si scabreux qu'on n'y pouvait passer sans danger. César le fit réparer pour le rendre parfaitement accessible, et se joignant aux ouvriers employés à cette fin, il travaillait lui-même de ses mains des journées entières.

Pour que cette montée rappelât la voie douloureuse du Calvaire, et pour que les pèlerins qui allaient visiter la chapelle rencontrassent à la fois la dévotion et le repos, il fit élever de loin en loin cinq oratoires dans lesquels étaient gravés les principaux mystères de la passion de Jésus-Christ.

L'évêque Pompée Roch encouragea cette pieuse

entreprise et pour exciter les fidèles à faire le pèlerinage de Saint-Jacques, il obtint du pape Sixte Quint, le 8 août 1585, un bref accordant aux pèlerins des indulgences particulières.

Ces oratoires ayant été dégradés par le vent et les orages, furent réédifiés par la libéralité de quelques personnes notables de Cavaillon et de l'évêque Octavio Mancini.

Le dessin en fut donné par le père Thomassis de l'oratoire de Jésus.

Les donateurs étaient :

Pour le premier oratoire, François de Pérussis, sieur du Baron.

Pour le second, messire Bilhoti, archidiacre de la Cathédrale de Cavaillon.

Pour le troisième, la famille des Agars.

Pour le quatrième, Claire de Pérussis, dame de la Fare.

Pour le cinquième, Mgr Mancini.

A cette occasion, la commune fit paver les escaliers de la rampe montant vers l'ermitage et construire une porte en forme d'arc de triomphe, à l'entrée de cette rampe.

On raconte que le sculpteur qui travaillait à cette porte, en 1611, étant tombé de son échaffaudage, fut miraculeusement préservé des conséquences de cette chute qui aurait dû être mortelle. En action de grace de ce miracle, on en grava la représentation sur une pierre du portail.

Le jour où fut posée la pierre fondamentale de ce monument, le sieur Raymond Milhau, maître de musique, fut, avec ses musiciens, chanter des motets dans la cérémonie qui eut lieu dans cette circonstance. Il reçut pour son salaire quatre florins (1).

(1) Archives municipales, CC. 215.

« Tout étant parachevé, dit le père Marcel, César de Bus se retira dans cet ermitage. Mais au lieu d'y trouver la solitude, il y fut assiégé par une foule de visiteurs. Les uns venaient le consulter sur des cas de conscience ou de conduite des âmes ; d'autres, pour lui demander des consolations en leurs afflictions. On y accourait de tous les pays environnants, en troupes et même en procession.

« Le père César reconnaissant alors que Dieu l'avait appelé en ce lieu, non point pour son profit particulier, mais pour le bien et le salut des âmes, fit faire dans la chapelle un confessionnal où il passait la matinée à confesser, les dimanches et jours de fêtes. Vers les dix heures, il célébrait la messe, qu'il interrompait après l'offertoire, pour faire une exhortation d'une heure environ. Il communiait ensuite tous ses pénitents. Pendant le carême, tout le temps qu'il fut en cet ermitage, l'évêque de Cavaillon, toute la noblesse et de nombreuses personnes de toutes les conditions y montaient tous les jours, à quatre heures du soir, pour chanter le *vexilla Regis*. »

N'ayant pas pour but d'écrire la vie du bienheureux César de Bus, je ne suivrai pas ces biographes dans le récit de ses œuvres spirituelles et des grâces surnaturelles dont il fut favorisé. Après un séjour de six années dans l'ermitage de Saint-Jacques, il fut obligé de le quitter pour se soustraire aux attaques des Religionnaires qui avaient repris les armes et faisaient des incursions dans tout le Comtat. Il vint de nouveau établir sa résidence dans la ville.

Lorsque, quelques années plus tard, il fut fonder à Avignon la congrégation de la Doctrine Chrétienne, Mgr Bordini, évêque de Cavaillon, essaya de réparer la perte que faisait son diocèse par le départ du saint prêtre, en appelant dans cette ville les religieux

capucins. Il les établit d'abord dans les bâtiments que César de Bus avait fait construire sur le Mont-Caveau ; mais il furent bientôt après transférés dans un couvent qu'ils avaient bâti près de l'église Saint-Michel.

L'ermitage ne fut plus alors habité que par un Frère qui en avait la garde, sous certaines conditions dont je parlerai bientôt, et cet état de choses dura sans modification, jusqu'en 1677.

« Le 10 février de cette année, étant consuls noble Véran d'Agar et Pierre Mouret, à la réquisition faite par le R. P. provincial Antoine de Roys auxdits magistrats, de vouloir recevoir les RR. PP. de la Doctrine Chrétienne dans l'ermitage de Saint-Jacques et Saint-Philippe, sis et posé sur le Mont-Caveau, appartenant à la Communauté de Cavaillon, ont passé l'accord ci-après, sous le bon plaisir du Saint Siège et de l'Évêque : »

« Lesdits Pères seront reçus dans ledit ermitage et promettent d'y dire la messe le jour de Dimanche et fêtes de commandement, et d'y faire toutes les dépenses nécessaires pour l'entretien dudit ermitage ».

« Ils accordent et conviennent que l'ermite qui a accoutumé de résider audit ermitage restera toujours, conformément aux coutumes, et lesdits RR. PP. seront tenus de lui laisser une chambre vide pour son habitation, afin que plus commodément il puisse sonner la cloche ».

« Ils ont convenu et accordé que les RR. PP. recevront la procession que Messieurs du Chapitre ont coutume de faire le jour et feste de Saint-Jacques et autres, comme aussi les processions des pénitents ». (1).

Les Pères de la Doctrine Chrétienne ont occupé

l'ermitage de Saint-Jacques jusqu'à l'année 1680. A cette époque les Pères de l'Oratoire que le chanoine Jacques Thomassis avait établis, en 1611, hors la porte dite du Claux, ayant reconnu que l'emplacement et le local ne leur convenaient pas, ils cédèrent leur couvent aux Doctrinaires.

LES ERMITES

A cette étude sur l'ermitage de Saint-Jacques j'aurais voulu joindre la liste chronologique des ermites qui l'ont habité, avec quelques notices biographiques sur chacun d'eux. Mais les matériaux de ce travail m'ont fait défaut, et je n'ai pu recueillir qu'un petit nombre de documents y relatifs. Je les donne ici par ordre de date, comme offrant un certain intérêt de curiosité.

L'acte du 3 novembre 1300 que j'ai cité plus haut dit bien que le chapitre de l'église cathédrale mettait des ermites à Saint-Jacques, mais on ne trouve pas dans les archives de l'Eglise de Cavaillon les délibérations par lesquelles ces ermites étaient nommés, et il faut descendre jusqu'au 20 mai 1559 pour rencontrer le nom de l'un d'eux dans les comptes du Trésorier municipal qui était alors Étienne Agar : « Balhas et paghas (dit l'ordonnance du Conseil Antoine Fornilhie) à frayre Guilhem Hermite 4 flourins et demy per douze exquandaux de caux que ledit frayre Guilhem a achaptat d'Accursi Gourjon per covrir la glise come a istat conclus per lo Conselh ; lous quals quatre flourins et demy sont en déduction des habis que la Villo ly déou de arayres, lousquals

(1) Acte reçu par François de Rota et Louis François Lamberty, notaires à Cavaillon.

habis la Ville et lou dit frayre Guilhem an accourdat que si convertiran en la réparation del ermitage ».

Lorsque César de Bus prit possession de Saint-Jacques, il fut convenu qu'une chambre serait réservée pour le logement de l'ermite, et lorsque la crainte d'une attaque des huguenots l'obligea à redescendre dans la ville, il laissa à ce frère la garde du local qu'il avait occupé pendant six années, et le soin matériel de la chapelle, moyennant la jouissance d'un coin de jardin et de quelques terres voisines.

L'ermite de Saint-Jacques était très populaire dans les campagnes et les villages des alentours où il allait quêter régulièrement toutes les semaines. Son service consistait principalement, comme je l'ai déjà dit, à sonner la cloche de la chapelle aux heures de l'Angelus, ainsi qu'à l'approche des orages, pour inviter le peuple à se mettre en prière pour apaiser la tempête et préserver les fruits de la terre.

L'ermitage de Saint-Jacques étant un des plus anciens de nos contrées, le frère qui le desservait était un des quatre ermites qui aidaient à porter la statue de Saint Antoine à la procession qui se faisait à Arles, le 17 janvier de chaque année, en l'honneur du fondateur de la vie érémitique.

Il portait aussi la croix quand le chapitre sortait pour assister aux processions.

Malgré le soin qu'ils apportaient dans le recrutement des ermites, les chanoines faisaient parfois des choix malheureux. Les biographes de César de Bus racontent que l'un de ces frères, oubliant le respect dû à la demeure que le séjour de ce saint avait bénie, la fit servir à un usage profane.

Il fut puni du Ciel, disent-ils, et sa peine ne cessa que lorsqu'il eut reconnu et réparé sa faute.

Ses successeurs furent plus sages ; l'un d'eux se

signala par sa piété et l'austérité de sa vie. Quand il mourut, vers 1784, les diverses églises de la ville se disputaient l'honneur de posséder sa dépouille mortelle. Je n'ai pu découvrir son nom et le lieu de sa sépulture. C'était peut-être le frère Joseph de Bayol dont il sera parlé plus loin.

Les ermites de Saint-Jacques sont rarement désignés par leur nom personnel dans les délibérations du Conseil communal ; parmi ceux qui le sont il en est qui méritent une mention spéciale.

En 1645, le conseil admit comme ermite Emmanuel Palme, « excellent peintre, homme vertueux et rempli de dévotion », qui demandait à se retirer dans la solitude de Saint-Jacques (1). Il y vécut plusieurs années pendant lesquelles il semble qu'il dût s'occuper de travaux d'art et en décorer la chapelle ; mais aucun témoignage ne subsiste à cet égard.

Le frère Palme eut pour successeur, en 1656, Julian Aubert, du lieu d'Entrages, dans le diocèse de Digne, qui désirait, lui aussi, pratiquer la vie cénobitique. Le Conseil délibéra qu'il prendrait l'habit d'ermite et s'appellerait frère Julian. Comme il était fort pauvre, la ville lui alloua par anticipation trois années de la pension de 2 écus qu'elle payait à l'ermite pour sa robe, « et ce, pour lui faire faire sa première robe, sans qu'elle fut tenue de lui fournir autre chose pour ce vêtement durant lesdites trois années ». Mais il était permis audit frère de faire la quête, comme tous les ermites ses prédécesseurs, et il recevait de la commune 10 livres de pain par semaine. De son côté, il s'engageait à vivre comme un véritable ermite et serviteur de Dieu, à orner la chapelle, à entretenir le mobilier de l'ermitage et à

(1) Arch. municip. BB. 15.

sonner la cloche aux heures accoutumées et en cas de mauvais temps (1).

Après le frère Julian, on trouve un prêtre du diocèse de Reims, Louis de la Pierre, qui avait demandé à se retirer à Saint-Jacques pour y vivre avec l'ermite, et qui le remplaça (2). Il existait encore en septembre 1667, lorsque le chanoine de Grasse, par ordre de l'évêque Jean-Baptiste de Sade, vint visiter la chapelle et y prescrivit l'acquisition d'une croix de leton, d'un petit tableau, d'un *Te igitur* et de deux nappes pour le maître-autel. Il ordonna en même temps de réparer l'autel latéral et la cloison qui séparait le dortoir de la chambre du bienheureux César de Bus (3).

En 1674, la commune fait don d'un manteau au frère Gabriel du Billon (4).

En 1698, l'ermite se nommait François Boqui (5).

En 1716, une indemnité de 25 sols fut accordée à l'ermite pour avoir peint le *ballotier* de la commune (6).

On appelait ballotier l'urne dans laquelle les conseillers de l'Hôtel de Ville déposaient leurs bulletins de vote, nommés *ballotes*, et qui étaient blancs pour l'affirmative, noirs pour la négative.

En 1769, l'ermite était frère Joseph de Bayol. Il y avait à Avignon, au XVIII^e siècle, une famille de Bayol qui se disait originaire d'Écosse et issue de sang royal.

Nous voici en 1804. Il y avait alors à Saint-Jacques un ermite nommé François-Xavier. C'est lui proba-

(1) Archives municipales, BB. 16.

(2) BB. 14.

(3) *Livre de Raison de Jean-Gaspard de Grasse*, Ms. du Musée Galvet, n° 2.295.

(4) CC. 288.

(5) CC. 313.

(6) CC. 331.

blement qui donna à la chapelle l'estampe représentant saint Véran qu'on y voit encore.

Sous ces mêmes prénoms de *François-Xavier* on trouve plus tard un ermite qui a laissé à Cavaillon un souvenir légendaire. Je n'ai pu savoir si c'était le même que le précédent. Son nom de famille était *Fassel*. C'était un ancien dragon, né à Fresse, dans la Haute - Saône , et qui avait fait les guerres de l'Empire. On raconte qu'étant encore sous les drapeaux, il fit l'ascension de la colline et se promit de se retirer dans l'ermitage quand il aurait son congé. Je l'ai connu personnellement dans ma jeunesse, et j'ai souvent versé mon petit sou dans sa sébille quand il quêtait en ville le samedi. C'était un brave homme qui faisait respecter son froc de bure rousse, malgré un petit faible pour le jus de la vigne. Il eut un jour la funeste inspiration de se donner un compagnon de solitude, qui tenté par l'appât d'une recette plus abondante que de coutume, le précipita du haut d'un rocher, au pied duquel on le trouva inanimé le lendemain. On a cru longtemps que le malheureux ermite était tombé accidentellement, en état d'ivresse ; mais bien longtemps après le crime, le coupable, dont je tais le nom, s'en accusa au lit de mort.

Après Fassel, il n'y a plus eu à Saint-Jacques de véritables ermites, mais seulement des concierges chargés de la garde de l'ermitage, et s'acquittant le plus mal possible de leur office. Aussi, la chapelle et ses annexes sont ils actuellement dans un état affreux d'abandon, de dégradation, de malpropreté bien fait pour servir de cadre à l'être à demi-sauvage qui campe parmi ces ruines dont l'aspect serre le cœur.

Sunt lacrymae rerum.

GUSTAVE BAYLE.

NOTE

Le nom *Montagne du Caveau* évoque l'idée d'une montagne renfermant une caverne remarquable par ses dimensions ou par son histoire. Y a-t-il quelque chose de semblable dans les collines de Saint-Jacques ? On y voit plusieurs cavités dont les plus vastes sont la *Grotte du Colombier* et celle des Frères de la Doctrine Chrétienne.

La première est à quelques centaines de mètres de l'ermitage, sur le versant oriental du massif de Saint-Jacques, dans une gorge escarpée, sauvage, véritable décor titanique. On y descend par une ouverture qui ressemble à l'orifice d'un puits et on y trouve des excavations éclairées par des hublots en forme de gueules de four ayant vue sur la magnifique plaine que borne un superbe horizon de montagnes. Cela fait rêver aux âges des armes de silex et aux habitats des Troglodytes. On n'a pas cependant souvenir à Cavaillon que des objets antiques aient été découverts dans cette grotte ; on lit seulement dans les comptes du trésorier de la Commune (CC. 338), qu'en 1767 le Conseil Municipal fit acheter de la poudre pour agrandir l'entrée de la grotte du Colombier au mont Saint-Jacques. Mais le motif de cette décision n'est pas indiqué.

La seconde grotte est au pied de la montagne, dans un terrain qui appartient à M. Ravel et dépend du pensionnat des Frères de la Doctrine Chrétienne. Elle est d'un accès plus facile que la première, et forme une sorte de nef profonde, vaste et d'une assez grande hauteur. On y rencontre des concrétions grossières produites par l'infiltration des eaux pluviales qui ont déposé sur le sol une couche épaisse de sable. Elle se termine, en se rétrécissant graduellement, par un couloir qu'un éboulement récent a comblé en partie. D'après une légende locale, ce couloir, en plongeant sous terre dans la direction de l'ancienne cathédrale, aujourd'hui

église paroissiale, allait rejoindre des catacombes existant au-dessous de cet édifice, et où les premiers chrétiens se réfugiaient pendant les persécutions.

On pourrait, non sans vraisemblance, voir dans cette caverne l'origine du nom *Montagne du Caveau* ; mais on ne saurait faire dériver ce nom de celui de *Cavelcum*, bien qu'il paraisse lui avoir succédé. *Cavelcum* (1) est évidemment une forme contractée de *Cavellicum*, nom sous lequel le territoire de Cavaillon est désigné dans des actes très anciens. Voici deux de ces documents :

1° Crammelin dit le père Le Cointe dans ses *Annales ecclésiastiques*, est connu par le testament d'Abbon (an de J.-C. 699). Cet évêque avait vendu à cet Abbon des terres situées dans le territoire de Cavaillon, *in pago Cavellico*, c'est pour cela qu'il doit être placé, comme évêque de cette ville, à la fin du VII^e siècle.

2° Dans une donation d'un domaine rural faite au monastère de Saint-Victor de Marseille en 1067 (Charte 1081) par Autranus et sa femme Opida, il est dit que ce domaine, situé dans le Comté-Venaissin et dans l'évêché de Carpentras, a pour confronts : la vallée de Sault, le territoire d'Apt et celui de Cavaillon, *territorium Cavellicum*.

Il faut, je crois, assigner aux deux noms une commune origine qui serait l'oppidum Celto-lygien occupant jadis le plateau de Saint-Jacques, *Cabellion*, ainsi nommé du *Cabel* (le *Caulon* ou *Calavon*) aujourd'hui rivière minuscule, autrefois torrent fougueux rongé le pied de la montagne qu'il contournaient en allant se jeter dans la Durance.

D'après Fortia d'Urban, qui s'est beaucoup occupé de l'histoire des races celtiques dans le Midi de la Gaule, *Cabellion* aurait été la première ville des Cavares connue des Grecs venant de Marseille, et il serait possible que cette ville eût donné son nom à cette peuplade.

(1) Ce terme est plusieurs fois employé dans le cadastre de Cavaillon de l'année 1414, où il est question de pièces de vigne situées *Supra Cavelcum prope Sanctum Jacobum* ; *in pede montanee Cavelci*.

LES LIVRES

Leurs Figures, par MAURICE BARRÈS. (Félix Juven, éditeur, 122, rue Réaumur à Paris).

Monsieur Maurice Barrès est un écrivain intarissable.

Après avoir écrit trois romans idéologiques, sous la rubrique le CULTE DU MOI : *Sous l'œil des Barbares* ; *Un homme libre* : *Le Jardin de Bérénice*, il termine son roman de L'ÉNERGIE NATIONALE : *Les Déracinés*, *L'Appel au soldat*, par un livre dont le succès est indiscutable : *Leurs figures* que tout bon Français et tout homme politique voudra avoir dans sa bibliothèque. *Leurs figures* constitue une page d'histoire à la Tacite, et fera passer à la postérité, l'état d'âme, les faiblesses et les complaisances d'une période que le sar Peladan a si justement appelée *la décadence latine*. Mais, rassurons-nous tous avec Maurice Barrès, car la décadence ne doit être que passagère et aux souffles des grands principes de liberté de patriotisme et de moralité chrétienne, un pays peut toujours se relever.

Le R. P. Xavier de Fourvières a su se placer aux premiers rangs parmi les écrivains et les orateurs de la belle langue de Frédéric Mistral. Toujours sur la brèche pour la propagation du *provençal*, il offre, après des années de labeurs, le plus modestement du monde, aux fidèles de notre langue maternelle, un modeste livre : *Le Petit trésor du Félibrige*, qui ma foi ! me paraît être un très grand trésor.

L'érudit et le penseur, voire même les dilettanti puiseront à pleines mains dans cet ouvrage, tous les renseignements

désirables, et l'écrivain provençal lui-même les termes techniques et le mieux appropriés pour le revêtement et l'expression de la pensée ; la bibliophile sera loin de le dédaigner aussi. Ce livre répond à un désir bien populaire en son essence. Grâce à lui les mots inusités et presque perdus de notre vieux parler vont renaître à la vie intellectuelle de nos vaillantes populations pour la gloire du génie gréco-latin.

A. C.

Le Chantre de Dardaillon, par EUGÈNE PINTARD (Lunel
Veuve Vignal prix 0 fr, 60 cent.

Ce modeste volume est dû à un ami du traditionisme. Le *Chantre du Dardaillon*, c'est le félibre Antoine Roux né à Lunel-Viel et qui y réside en qualité de vétérinaire, vivant comme un sage au village natal. Le Dardaillon arrose Lunel-Viel, Roux est un poète et un auteur dramatique remarquable auquel on doit plusieurs volumes de vers et comédies. Dans la vieille langue d'Oc, il chante les sites, les légendes, les coutumes et les mœurs du pays. Parlant des traditions de tous genres que le félibre a recueillies l'auteur dit : « M. Roux a écrit ce livre pour que les coutumes du midi ne tombent pas dans l'oubli. » La *Revue du Midi* accordera toujours son appui à la décentralisation sous toutes ses formes ; c'est pourquoi elle est heureuse de signaler leur petit ouvrage de M. Pintard.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21

TABLE PAR SUJETS TRAITÉS

HISTOIRE GÉNÉRALE ET LOCALE

	Pages
Le Mont Saint-Jean, <i>Jules Arnaud</i>	5
Napoléon, <i>La dernière phase</i> , par Rosebery. — Traduction Auguste Filon, <i>E. D.</i>	53
La Conjuraton de Pichegru, <i>Georges Maurin</i>	69
Deux Hussards d'autrefois, <i>Saint-Quirin</i>	83
L'Abbaye de Saint-Clément de Casaurie (Italie), <i>Ed. Bondurand</i>	111
Nîmes en 1950, <i>Adolphe Pieyre</i>	117
Vercingétorix, <i>Georges Maurin</i>	133
La Déclaration de 1699, <i>François Rouvière</i>	150
La Grande Balda à Samarkand, <i>Baron de Blégier</i>	160
La Mort du Bailli de Suffren, <i>Cte Édgard de Balincourt</i>	205
La Situation religieuse du département du Gard au début du Consulat (1799-1802), <i>Albert Durand</i>	227
L'Inauguration du Monument des Enfants du Gard morts pour la Patrie, <i>Adolphe Pieyre</i>	268
Un Homme d'esprit au XVIII ^e siècle (Rivarol) <i>E. Lacombe</i>	273
Une Ville morte, <i>Adolphe Pieyre</i>	305
Souvenirs d'un Soldat de l'Armée d'Italie de 1796 à 1799, <i>Colonel Robin</i>	310
Les Vicariats de Mgr Besson, <i>Louis Bascoul</i>	321
Les Méfaits d'une Compagnie de Dragons à Quissac, en 1703, <i>O. Pannet</i>	404
L'Ermitage de Saint-Jacques, à Cavaillon, <i>Gustave Bayle</i>	408

LITTÉRATURE

Byzance, roman, par Paul Lombard, <i>Georges Maurin</i> ...	23
Un Rêve de Pierrot : pièce d'ombres en 12 tableaux, <i>Jules Perroux</i>	124

	Pages
Les Jours Gras, <i>René des Pomeys</i>	179
L'ombre de la Capitale, <i>Henri Mazel</i>	188
Lanterne Chinoise (nouvelle avec gravures), <i>René des Pomeys</i>	245
Les Livres, <i>A. C.</i>	431

ARCHÉOLOGIE ET BEAUX-ARTS

Iconographie de l'Agneau mystique, <i>G. Contestin</i>	30
Instantané : Gabriel - Saint - René Taillandier, <i>Albert Théron</i>	177
Falguière (Notes et souvenirs), <i>Stéphane</i>	361

SCIENCES NATURELLES, PHILOSOPHIE, SOCIOLOGIE

Hôpitaux cantonnaires, <i>Docteur Dumas</i>	166
L'Essai d'Anthropologie de M. Picard (Rapport présenté à l'Académie de Nîmes), <i>Docteur Delamarre</i> . p. 257 et	338

POÉSIES

I. — Départ. II. — Vitrail, <i>André Jalaguier</i>	186
Sourire, <i>A. Chansroux</i>	270
I. — Hymne à Diane. II. — Chœur de Crapauds, <i>Henri-René Glamens</i>	355

CHRONIQUES

Le Palais de Justice de Nîmes, <i>par Michel Jouve</i>	61
Le Clos, <i>pièce en trois actes, par Stéphane</i>	62
La Chevauchée, <i>Revue littéraire</i> . — Alcide Capillon, <i>par René des Pomeys</i>	65
La Revue Historique de Provence en 1901, <i>Ed. B.</i>	129
Archytas de Métaponte, <i>drame en 3 actes, par H. Mazel, P. J.</i>	131
Études d'Histoire et d'Archéologie Romane, Provence et Bas-Languedoc, <i>A. D.</i>	271

BIBLIOGRAPHIE

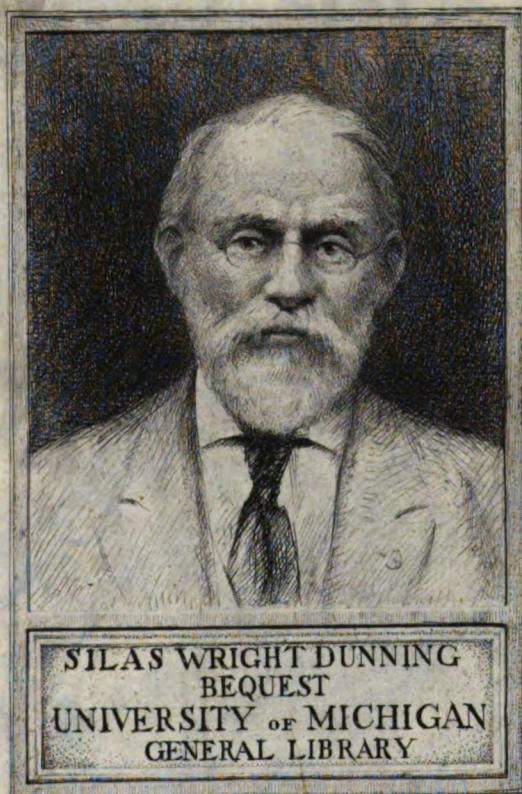
La Camargue, <i>par M. Théodore Picard</i>	66
--	----

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages
A. C.	
— Les Livres.....	431
A. P.	
— Les Livres	358
ARNAUD (JULES)	
— Le Mont Saint-Jean.....	5
BALINCOURT (C ^{TE} EDGARD DE)	
— La mort du Bailli de Suffren.....	205
BASCOUL (LOUIS)	
— Les Vicariats de Mgr Besson.....	321
BAYLE (GUSTAVE)	
— L'Hermitage de Saint-Jacques à Cavaillon...	408
BLÉGIER (BARON DE)	
— La Grande Balda à Samarkand.....	160
BONDURAND (ED.)	
— L'Abbaye de Saint-Clément de Casaurie (Italie)	411
CHANSROUX (A.)	
— Sourire (Poésie).....	270
CONTESTIN (G.)	
— Iconographie de l'Agneau mystique.....	30
DELAMARE (DOCTEUR)	
— L'Essai d'Anthropologie de M. Picard (rapport présenté à l'Académie de Nîmes.....	257
— Id. (suite et fin).....	383
DUMAS (DOCTEUR)	
— Hôpitaux cantonnaux.....	166
DURAND (ALBERT)	
— La Situation religieuse du département du Gard au début du Consulat (1799-1802).....	227
E. D.	
— Napoléon, <i>La dernière phrase</i> , par Lord Rose- bery. — Traduction Auguste Filon.....	53

GLAMENS (HENRI-RENÉ)	
— I. — <i>Hymne à Diane</i> . — II. — <i>Chœur de crapauds</i>	355
JALAGUIER (ANDRÉ)	
— Poésies : I. <i>Départ</i> . — II. <i>Vitrail</i>	186
LACOMBE (E.)	
— Un homme d'esprit au XVIII ^e siècle (Rivarol).	273
MAURIN (GEORGES)	
— <i>Byzance, roman</i> , par Paul Lombard.....	23
— <i>La Conjuraton de Pichegru</i>	69
— <i>Vercingétorix</i>	133
MAZEL (HENRI)	
— <i>L'Ombre de la Capitale</i>	188
PANNET (O.)	
— <i>Les Méfaits d'une Compagnie de dragons à Quissac en 1703</i>	404
PERROUX (JULES)	
— <i>Un Rêve de Pierrot, pièce d'ombres en 12 tableaux</i>	124
PIEYRE (ADOLPHE)	
— <i>Nîmes en 1950</i>	117
— <i>L'Inauguration du monument des Enfants du Gard morts pour la Patrie</i>	268
— <i>Une Ville morte</i>	305
POMEYS (RENÉ DES)	
— <i>Les Jours Gras</i>	179
— <i>Lanterne chinoise (nouvelles avec gravures)</i> ..	245
ROUVIÈRE (F.)	
— <i>La Déclaration de 1699</i>	450
ROBIN (Colonel)	
— <i>Souvenirs d'un soldat de l'armée d'Italie de 1796 à 1799</i>	310
SAINT-QUIRIN	
— <i>Deux Hussards d'autrefois</i>	83
STÉPHANE	
— <i>Falguière (Notes et souvenirs)</i>	361
THÉRON (ALBERT)	
— <i>Instantané : Gabriel Saint-René Taillandier</i> ..	177





Handwritten: 1920

